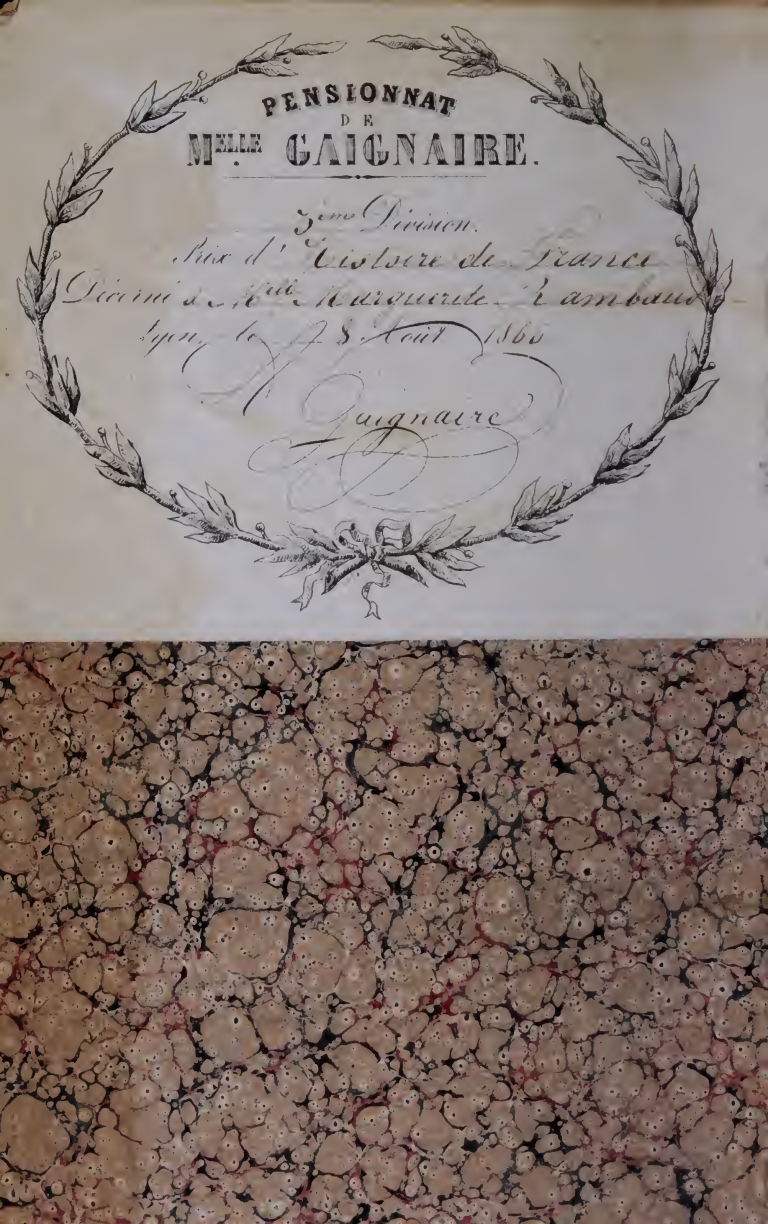



PENSIONNAT
DE
MELLE GAIGNAIRE.
3ème Division.
Prix d'Histoire de France
Décerné à Mlle Marguerite Rambaud
Lyon, le 28 Août 1860
A. Gaignaire



ITINÉRAIRE

DU

VOYAGEUR CATHOLIQUE

A ROME.

II.

ITINÉRAIRE

DU

VOYAGEUR CATHOLIQUE

A ROME,

EN PASSANT PAR GÊNES, PISE, FLORENCE,
ASSISE ET LORETTE,

SUIVI D'UN PÈLERINAGE AU TOMBEAU DE SAINT
JANVIER, A NAPLES.

Par M. Dalmières,

CURÉ DU PONT SAINT-ESPRIT, CHANOINE HONORAIRE DE DIGNE,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE LYON.

TOME SECOND.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES.

LYON

Rue Mercière, 49. | Rue Centrale, 34.

Chez R. Ruffet, acquéreur de la nouvelle Librairie Perisse de Paris,
rue Saint-Sulpice, 38.

1863

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

SEPTIÈME JOURNÉE. — ARC DE TITUS. — ARC DE CONSTANTIN. — ÉGLISE DE SAINT GRÉGOIRE. — MONT-PALATIN ET PALAIS DES CÉSARS. — ÉGLISES DU MONT-COELIUS. — GRAND CIRQUE. — VOIE TRIOMPHALE. — MONT AVENTIN. — ÉGLISES ET COUVENTS DE SAINTE SABINE. — DE SAINT ALEXIS. — DE SAINTE MARIE DU PRIEURÉ DE MALTE. — ÉGLISE DE SAINTE PRISQUE.

Reprenant nos courses au point où nous nous étions arrêtés hier, nous allons voir le Mont-Palatin, la partie du Mont-Cœlius que nous n'avions pas visitée et nous monterons sur l'Aventin, ce lieu impur qui fut sanctifié par les prières des saints Apôtres, dont l'Église de sainte Prisque rappelle en particulier le souvenir.

ARC DE TITUS.

On nous a dit à Rome que les Juifs ne passent jamais sous cet arc triomphal. C'est très-possible, puisqu'il leur rappelle le souvenir le plus désastreux et le plus triste de leur histoire. A l'aspect de ce monument qui raconte aux yeux ce grand fait de la ruine de Jérusalem et de la dispersion irrévocable du peuple Juif, il me semblait voir Jésus pleurant sur la ville, et lui annonçant les terribles châtiments qui devaient fondre sur elle. Oh ! quelles gra-

ves pensées occupent ici l'esprit du voyageur chrétien! L'arc de Titus est près du Colisée, du palais des empereurs et en face du Capitole! La puissance romaine est détruite comme celle des Juifs; le palais de Vespasien est en ruines comme l'amphithéâtre qu'il fit élever par les Juifs vaincus et prisonniers; le successeur des apôtres, le vicaire de Jésus-Christ commande aujourd'hui aux magistrats du Capitole et la croix s'élève toujours au-dessus de tous ces monuments! Quel spectacle! Regardez autour de vous! Ici vous avez sous les yeux l'histoire du peuple de Dieu, l'histoire Romaine, l'histoire de l'Église, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus grand et de plus intéressant dans le monde des intelligences : vous êtes en quelque sorte témoin des faits qui ont le plus agité la face du globe; vous assistez aux événements qui ont exercé l'influence la plus étendue et la plus durable sur les destinées humaines. Il vaut la peine de faire le voyage de Rome, quand ce ne serait que pour méditer quelques heures au milieu de tels monuments!

Cet arc est moins grandiose que ceux de Septime Sévère et de Constantin; mais il est regardé comme le plus parfait pour l'exécution. Les ornements et les bas-reliefs ont beaucoup souffert, ce qui est à regretter ici plus particulièrement, à cause de ce qu'il y a de plus curieux dans ces sculptures. Le fleuve du Jourdain est représenté sur la frise par un vieillard que portent quatre hommes et qui est suivi par d'autres conduisant les bœufs du sacrifice. Sur une des faces intérieures, on voit la table d'or, les trompettes d'argent, les vases sacrés, le chandelier à sept branches; de l'autre côté Titus s'avance monté sur un char que traînent quatre chevaux de front; il est précédé par une troupe de soldats et couronné par la Renommée. La voûte est ornée de rosaces qui entourent l'apothéose du vainqueur, ce qui témoigne que le monument lui fut érigé après sa mort.

Après les belles pages que nous trouvons dans les *Étu-*

des historiques sur la ruine de Jérusalem et sur les effroyables calamités qu'essuyèrent les Israélites réprouvés de Dieu, Châteaubriand ajoute : « Le ciseau sculpta sur « un arc de triomphe qu'on admire encore, les ornements « qui brillaient aux pompes de Salomon, et dont, sans ce « hasard, nous ignorerions la forme : l'orgueil d'un prince « romain et le talent d'un artiste grec ne se doutaient « guère qu'ils fournissaient une preuve de plus de la gran- « deur de la nation vaincue et de ses mystérieuses desti- « nées. Tout devait servir, gloire et ruine, à rendre éter- « nelle la mémoire du peuple que Moïse forma et qui vit « naître Jésus-Christ. »

En montant à droite de l'arc de Titus, sur le Palatin, on trouve bientôt l'église de Saint-Bonaventure, qui tient au couvent des Franciscains, religieux qui nous ont paru très-édifiants. Ils nous ont montré le corps admirablement conservé du bienheureux Léonard de Port-Maurice, écrivain ascétique : il est sous le maître-autel, et l'on dirait un beau vieillard endormi, quoiqu'il soit mort depuis cent ans. Nous avons vu aussi sa cellule, sur les murs de laquelle est une page écrite à sa louange de la propre main de l'illustre Benoît XIV. Dans le jardin du couvent est le plus beau palmier qu'il y ait à Rome.

Nous parlerons tout à l'heure du palais des empereurs : descendons vers l'arc de Constantin, qui est à la droite de la *meta sudans*, fontaine ruinée de l'amphitéâtre.

ARC DE CONSTANTIN.

Cet arc, le plus imposant de tous ceux qui subsistent, s'élève à l'angle où la voie Triomphale venait aboutir à la voie sacrée. La partie de la première de ces deux voies qui s'étend jusqu'au delà de l'église saint Grégoire a été déblayée depuis peu par le pape régnant, en sorte que l'arc est aujourd'hui découvert jusqu'au pied et que l'ancien sol a reparu tout autour. On peut le considérer comme

un monument du triomphe du christianisme, puisqu'il fut érigé à Constantin après sa victoire sur Maxence et que la bataille du Pont-Milvius y est représentée Malheureusement l'unité de pensée a manqué à sa construction; car on enleva des statues et des bas-reliefs de l'arc de Trajan pour orner celui de Constantin : ce fut une idée doublement malheureuse, en ce que les sculptures qui rappellent les victoires de Trajan sur les Daces sont d'une bien meilleure exécution que celles du triomphe du premier empereur chrétien. Il y a aussi d'autres bas-reliefs relatifs aux exploits de Trajan et des sujets mythologiques. L'attique contient une chambre. Au-dessus de l'arc était le char triomphal de Constantin, attelé de quatre chevaux de bronze.

ÉGLISE DE SAINT-GRÉGOIRE-LE-GRAND ET COUVENT DES CAMALDULES.

La voie triomphale est ici encaissée entre le nouveau jardin public et le palais des empereurs, c'est-à-dire aussi, entre le Mont-Cœlius et le Palatin. Le Mont-Cœlius, à gauche, est la plus longue des sept collines; il a 129 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Appelé d'abord *Querquetulanus*, à cause d'un bois de chênes qui le couvrait, selon Tacite, il prit ensuite le nom de Cœlius Vebennus, général étrusque qui vint au secours des Romains. Tullus Hostilius le réunit à la ville et y plaça les Albains après la destruction d'Albe-la-Longue. Robert Guiscar l'ayant ravagé et incendié, dans le onzième siècle, ses habitants s'établirent au Champ-de-Mars, qu'occupe la nouvelle cité.

L'église de Saint-Grégoire s'élève au commencement de la colline, sur une pente qui portait le nom de Clivus Scauri, parce que les Scaurus y eurent leur demeure. Il y eut deux personnages célèbres de ce nom. Le premier, Consul, se laissa corrompre par l'or de Jugurtha. Son fils est fameux par les prodigalités inutiles de son Édilité. Son

théâtre donne une idée du luxe inouï qui se manifesta dans les derniers temps de la République. Il se composait de trois étages, dont le premier était formé par des colonnes de marbre qui soutenaient un plafond doré ; le second était de verre massif colorié, et le plus haut était de marbre. Entre les colonnes inférieures, hautes de 38 pieds, étaient trois mille statues de bronze. Le théâtre était en outre décoré de tableaux et de toiles tissues d'or. Et toute cette prodigieuse dépense fut faite pour des jeux qui durèrent un mois. Scaurus fit ensuite transporter les colonnes à sa maison, et l'inspecteur des égoûts lui intenta un procès pour le dommage qu'avaient occasionné les pesantes masses traînées sur le pavé avant et après les spectacles.

Les ancêtres de saint Grégoire eurent aussi leur habitation sur le *Clivus Scauri*. Sur son emplacement et sur les ruines du temple de Bacchus, ce grand Pape édifia une église en l'honneur de saint André, avec un monastère où il aimait à venir se recueillir après son élévation sur la chaire de Saint-Pierre. Une autre église lui fut érigée à lui-même à côté de celle de Saint-André. Sa dernière reconstruction ne remonte qu'à l'an 1725 : elle est l'ouvrage des Camaldules ; mais le bel escalier, le portique et la façade avaient été bâtis par le cardinal Scipion Borghese, l'an 1633.

A la droite du chœur est la chambre de Saint-Grégoire, dans laquelle on conserve la chaire de ce pontife, et tout près est un oratoire à la place de la chambre de sa mère, sainte Sylvie.

Je trouve dans les *Institutions liturgiques* un fait curieux qui montre la reconnaissance et l'enthousiasme des églises d'occident envers le grand Pontife auquel elles devaient des chants si bien inspirés. Le premier dimanche de l'Avent, qui est le premier de l'année ecclésiastique, elles chantaient, avant l'introït, des vers à sa louange qui sont rapportés par Dom Guéranger. Cet usage se con-

serva longtemps pendant le moyen-âge. Aujourd'hui, le chant de l'Église s'appelle toujours *Chant Grégorien*. Saint Grégoire a bien d'autres droits encore à l'admiration de la postérité.

Les peintures des grands maîtres, comme les pieux souvenirs, portent l'intérêt des visiteurs sur les trois chapelles isolées et séparées de l'église moderne. Elles s'élèvent sur la colline, et leur aspect est ravissant quand on les considère à gauche du côté du palais des Césars. Dans celle de sainte Sylvie, on voit la statue de la mère du grand saint Grégoire, placée entre deux colonnes de porphyre; elle a été sculptée par Cordieri, élève de Michel-Ange, Les peintures du chœur sont du Guide. Celle de saint André, rebâtie depuis que le saint Pape l'avait érigée et y avait récité ses homélies, est célèbre par le combat d'émulation que s'y livrèrent les deux grands peintres, le Dominiquin et le Guide. Ils avaient à représenter tous deux les souffrances de l'apôtre frère du chef de l'Église. Le premier a peint la fresque de la flagellation de saint André, et le second celle du même saint qui se prosterne devant la croix en allant au martyre. Le Guide a fait aussi le tableau de saint Pierre et de saint Paul. Celui de l'autel, entre deux colonnes de vert antique, est du Pomarancio. Mais ces chefs-d'œuvre ne doivent pas nous faire oublier ce qui est intéressant pour la piété chrétienne, les pèlerinages que les anglais ne cessaient d'y faire autrefois pour invoquer saint André et saint Grégoire, ce que nous allons expliquer bientôt. Saint Wilfrid d'Yorck, un des apôtres de sa nation, aimait à prier dans l'église de saint André, pendant le séjour qu'il fit à Rome; il y demandait l'intelligence des saintes Écritures et l'éloquence pour convertir les idolâtres. La troisième chapelle, de sainte Barbe, est ornée d'une statue de saint Grégoire ébauchée par Michel-Ange et achevée par Cordieri. C'était le *Triclinium* de saint Grégoire et l'on voit encore au milieu la table de marbre sur laquelle il donnait tous les jours à manger à douze pauvres pelerins.

Le monastère est la résidence du supérieur-général des Camaldules. Le pape régnant Grégoire XVI y remplissait cette fonction.

Les catholiques anglais visitent ce saint lieu avec des sentiments de reconnaissance et de vénération profondes. C'est de là que partit le grand apôtre de l'Angleterre, de ce royaume qui devait après tant de siècles montrer une ingratitude et une haine sans bornes à l'égard de Rome et de ses Pontifes ! Grégoire n'était pas encore pape : il passait un jour par le Forum, quand il s'arrêta devant trois enfants, au teint blanc et à la blonde chevelure, qui étaient à vendre comme esclaves ; il en eut pitié, et gémissant aussi de ce que le christianisme n'avait pas encore aboli partout l'esclavage, il les acheta pour les conduire libres à son monastère. Il se sentit dès-lors touché de compassion pour la nation des *Angles :* il voulait partir aussitôt pour lui aller prêcher l'Évangile ; mais Rome tenait trop à garder ce saint prêtre, doué de tant de qualités éminentes. Devenu pape, il ne songea qu'à la conversion de l'Angleterre, et il se hâta de choisir un religieux plein de zèle et de lumières pour lui confier cette grande mission. On sait comment saint Augustin et ses compagnons répondirent à sa confiance. L'histoire de cet apôtre des Bretons vient d'être écrite par un ministre nouvellement converti, M. Oakeley, qui a été professeur d'Oxford et curé de sainte Marguerite à Londres. L'orgueil, l'ambition et l'amour de la volupté brisèrent les liens qui unissaient l'Angleterre et l'Écosse au centre de la catholicité, et que de malheurs en résultèrent pour ces deux pays, et plus encore pour l'Irlande ! Espérons !

Le mouvement qui s'opère dans la Grande-Bretagne depuis le commencement du XIXe siècle marche toujours plus vite ; les préjugés et les passions ne l'arrêteront pas : ces préjugés et ces passions s'affaiblissent sensiblement au contraire, même parmi les ministres de tant de sectes qui ne se réunissaient que sur un seul point, la haine du catholicisme.

J'inviterai le pieux voyageur à ne pas quitter l'église de Saint-Grégoire sans adresser à Dieu ces paroles que le grand pontife ajouta au Canon de la messe : « Seigneur, faites que nos jours s'écoulent dans votre paix, que nous soyons préservés de la damnation éternelle, et que nous soyons placés au nombre de vos élus ! *Diesque nostros in tuâ pace disponas, atque ab æternâ damnatione nos eripi, et in electorum tuorum jubeas grege numerari !*

MONT-PALATIN ET PALAIS DES CÉSARS.

Nous nous assîmes sur les marches de l'une des trois chapelles pour contempler les majestueuses ruines qui s'élèvent en face sur le Mont-Palatin. Cette position est admirable. Il faut considérer aussi ces ruines du côté de l'Aventin, qui en était séparé par le grand cirque. Mais avant de nous livrer aux réflexions qui se pressent en foule dans l'esprit de l'observateur placé sur un de ces deux points, des détails historiques et descriptifs sont auparavant nécessaires ; nous les avons placés ici pour tout embrasser d'un seul coup d'œil.

Le Palatin fut habité dans le principe par la colonie Arcadienne d'Évandre, le roi pasteur, dont M. Ballanche a si bien raconté la poétique histoire. Évandre, son fils Pallas, Orphée reçu par ce roi simple et hospitalier, ce sont des créations délicieuses de Virgile, qui prend les faits de la plus haute antiquité pour point de départ de ses fictions si ingénieuses et si suaves. La ville Arcadienne *Pallantium* donna ensuite son nom à la colline : il en restait quelques débris à l'époque où Romulus traça l'enceinte de la nouvelle cité autour du Palatin. C'est donc là le berceau de la ville éternelle. Entre ce mont et celui du Capitole est le lieu où Romulus et Remus furent allaités par Laurentia, surnommée la Louve : le temple qui y fut bâti a été remplacé par l'église de saint Théodore. Romulus habita sur la pente de la colline qui est vis-à-vis l'Aventin. Numa se

fixa près du temple de Vesta, non pas celui des bords du Tibre, mais celui du Palatin, où l'on conservait le *Palladium :* c'est cette même église de Saint-Théodore que l'on voit aujourd'hui au nord-ouest. Tullus-Hostilius s'établit sur le sommet appelé Velia. Ancus Martius eut sa demeure au pied de la colline, sur la voie sacrée, à l'endroit où sont les restes du temple de Vénus et de Rome. Tarquin l'ancien eut la sienne à l'ouest, du côté qui regarde le Velabrum. Les deux derniers rois n'habitèrent pas le Palatin, mais l'Esquilin.

Dans les premiers temps de la république, les citoyens distingués n'osèrent pas s'établir sur le mont *royal :* Publicola fut obligé de suspendre les travaux d'une maison qu'il y bâtissait, parce que le peuple en prenait de l'ombrage ; mais vers le dernier siècle de la République, les grands de Rome se mirent au dessus de cette crainte. On vit alors s'élever sur la fameuse colline les maisons des Gracques, de Fulvius Flaccus, de Lucius Crassus, d'Hortensius, de Cicéron, de Catilina, de Marc-Antoine, de Claude Néron, père de Tibère, d'Octavius, père d'Auguste, et de bien d'autres célèbres Romains. Auguste, qui était né en ce lieu, rétablit la maison paternelle, après un incendie ; mais il y ajouta un temple d'Apollon, un portique et une bibliothèque, où il érigea la statue d'Apollon en bronze qui avait 50 pieds anciens de hauteur. Ce premier palais était au milieu de la colline, du côté qui regarde l'Aventin. Cette résidence d'un empereur qui *avait trouvé Rome bâtie en briques et qui la laissa bâtie de marbre* fut successivement agrandie par Tibère et par Caligula. Celui-ci jeta un pont sur la vallée pour joindre le palais au Capitole ; mais Claude le fit démolir. Néron fut bien loin de se contenter d'une pareille demeure ; il envahit les monts Cœlius et Esquilin pour y bâtir, pour y créer des parcs, des jardins et des étangs, et après l'incendie de l'an 64, il refit son palais avec tant de magnificence qu'on l'appela la maison dorée. Vespasien et Titus rentrèrent dans les limites du Palatin.

Il était abandonné au ve siècle quand Alaric et Genséric le saccagèrent l'un après l'autre. Il fut quelquefois restauré en partie, et même l'empereur Héraclius l'habita quelque temps; mais les guerres du moyen-âge achevèrent sa destruction. Ses ruines sont encore imposantes; les arbres qui y sont entremêlés et les plantes qu'une végétation vigoureuse fait croître dans leurs fentes contribuent à donner à ces masses un aspect singulièrement pittoresque. On ne se lassérait point de contempler ces murs et ces arcs de briques qui furent autrefois couverts de marbres, de colonnes, de statues et ornés de toutes les magnificences de l'art, mais qui virent des scènes si étranges de barbarie et de lubricité.

Les jardins Farnésiens et la villa Spada occupent aujourd'hui la plus grande partie du Palatin. L'entrée des premiers, qui sont au nord-ouest, s'annonce par une porte élégante de Vignole, située vis-à-vis la basilique de Constantin. Paul III, de la maison Farnèse, avait fait de ces jardins un séjour délicieux; ils étaient remplis, ainsi que le bâtiment, de statues, d'objets d'art et d'antiquités. Le roi de Naples, héritier des Farnèse, a enlevé tout ce qui pouvait être transporté. Ce qu'on voit de plus considérable en fait de restes antiques, ce sont les parties inférieures des édifices auxquels on ajoutait et dans les salles desquels on voulait conserver le même niveau. Les restes de ces salles paraissent çà et là. Deux chambres aujourd'hui souterraines méritent l'attention à cause de leurs peintures : on les appelle bains de Livie; mais elles ont servi plutôt à supporter le temple d'Apollon bâti par Auguste. Contre la façade de la maison de cet empereur était adossé le théâtre de Caligula dont on voit les traces près du cirque.

A peu près au centre de la colline est la villa Spada, qui appartient aujourd'hui à un anglais. (1) Il y reste trois chambres bien conservées du rez-de chaussée de la maison

(1) M. Millns, amateur des arts et des collections de roses.

d'Auguste. On admire sous un portique des fresques de Raphaël qui ont été nouvellement restaurées par feu Camuccini. Dans un jardin contigu à la villa, on voit les restes d'une cour oblongue, qui était entourée de portiques; c'était la Palestre, lieu destiné aux jeux athlétiques et aux exercices du corps. Sur le derrière est une grande salle parfaitement conservée. Au delà est le jardin du séminaire anglais; on y jouit d'une vue magnifique en montant sur les voûtes des antiques bâtiments.

Entre le couvent de saint Bonaventure, dont nous avons parlé, et la villa Spada, était l'Hippodrome des empereurs, où saint Sébastien mourut de son second martyre et où l'on bâtit une église en son honneur.

Je ne sais si je ne mêle pas quelquefois de trop longues réflexions à ces descriptions des monuments sacrés et profanes; mais ici, en présence du palais des empereurs, il me semble que le voyageur sera bien aise de trouver en peu de lignes tout ce qui peut aider sa mémoire et par là même ses méditations. Assis avec mes amis sur les marches d'une des trois chapelles qui touchent à l'église de saint Grégoire du mont Cœlius, et contemplant les ruines qui étaient devant nous, les *Études historiques* de M. de Châteaubriand se présentèrent à notre pensée, et nous formâmes le projet de revenir un autre jour avec ce livre. Voici un résumé de ce qui nous a frappés dans le premier volume. Ce résumé pourra suffire d'ailleurs à ceux qui n'ont pas le temps de beaucoup lire sur les lieux. (1)

Le Messie venait au monde dans un petit coin de la Judée, pendant que l'empereur Auguste régnait ici en paix sur l'univers et que Virgile chantait à sa cour un autre enfant.

Tibère était à Caprée lorsque le Rédempteur montait sur la croix. Germanicus mourait empoisonné par son

(1) On pourrait lire aussi en présence du palais des Césars le Traité de Lactance sur la mort des persécuteurs.

oncle « qui appela ses crimes au secours de ses vices, et « à qui la terreur faisait raison du mépris. »

Après Tibère, un fou et un imbécile, Caligula et Claude. La seconde année du règne de celui-ci, Pierre, ce prince d'une nouvelle espèce, entra dans Rome, le bâton pastoral à la main.

On ne sait trop pourquoi tous les tyrans ont hérité du nom de Néron : car il ne fut ni plus cruel que Tibère, ni plus insensé que Caligula, ni plus débauché qu'Héliogabale. C'est peut-être parce qu'il tua sa mère et qu'il fut le premier persécuteur des chrétiens.

Saint Pierre et saint Paul souffraient le martyre, pendant que le tyran régnait dans ce palais auquel il donna une extension extravagante, après l'avoir incendié avec la ville pour s'amuser.

Après sa mort, les soldats disposèrent de l'empire qui avait été héréditaire dans la famille d'Auguste. Comme le souverain pouvait être pris partout, tous les genres de tyrannie vinrent de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, avec le caractère et les mœurs de chaque pays.

Vitellius est arraché du palais, traîné demi-nu le long de la voie sacrée et jeté dans le Tibre, après avoir subi toutes les ignominies. « Il avait pris l'empire pour un ban-« quet. »

Rome respira sous Vespasien et Titus; mais les Juifs y arrivèrent captifs, que l'évangéliste saint Jean vivait encore, et peut-être même la mère de Jésus, selon quelques traditions. Ils vinrent élever le monument où devaient mourir les chrétiens.

Sous le cruel Domitien, les barbares vainqueurs commencèrent à connaître la faiblesse de l'Empire Romain. Le disciple bien-aimé du Sauveur souffrit devant la porte Latine; il avait assisté à la Passion 66 ans auparavant.

Après Marc-Aurèle, il n'y eut plus de bonheur pour les Romains. Commode et ses successeurs jusqu'à Constantin périrent presque tous de mort violente.

Commode, ayant rencontré un homme d'une corpulence extraordinaire, le coupa en deux pour prouver sa force et jouir du plaisir de voir se répandre les entrailles de la victime. Il voulut que Rome changeât son nom et prît le sien.

Septime Sévère força les Sénateurs à mettre Commode au rang des dieux. « Il leur convient bien, disait-il, d'être difficiles ! Valent-ils mieux que ce tyran ? (1) C'est ce soldat africain, parvenu des derniers rangs de la milice jusqu'au premier trône du monde, qui prononça cette parole mémorable : *Omnia fui et nihil expedit;* j'ai été tout et rien ne vaut !

Que dire de Caracalla et d'Héliogabale ? De quelles horribles et dégoûtantes infamies ces murs que nous voyons n'ont-ils pas été les témoins ! — M. de Maistre a eu raison de dire que l'histoire romaine est dangereuse à lire et qu'il n'y a pas de plus mauvais livre que celui de Suétone. Faut-il admettre l'humiliante excuse de Châteaubriand, dont nous ne pousserons pas plus loin l'analyse, que « les « Néron, les Caligula, les Domitien, les Commode, « furent de véritables insensés ? Afin de ne pas trop épou- « vanter la terre, dit-il, le ciel donna la folie à leurs cri- « mes comme une sorte d'innocence. »

— Et pendant ce temps-là, que de vertus sublimes, quelle pureté angélique, quel courage héroïque, chez les chrétiens de tout âge et de toute condition ! quels exemples différents se rencontraient dans les catacombes, au dessous de ces édifices, de ces rues et de ces jardins où régnaient les vices les plus affreux ! L'enfer était au dessus et le ciel au dessous.

(1) Le Sénat s'assembla un jour dans la villa de Domitien, près du lac d'Albano, pour délibérer gravement sur la question de savoir à quelle sauce on mettrait un énorme turbot pêché à Ancône. Nous recommandons ces souvenirs aux déclamateurs qui débitent leurs phrases accoutumées sur la position actuelle du sénateur et des magistrats du Capitole ! —

Nous nous éloignâmes de ces ruines, comme ensuite de celles du mont Aventin, en louant le Dieu qui nous a fait naître au sein du christianisme. C'était le jour de la Pentecôte que nous vîmes le Palatin pour la première fois. Si le nouvel Esprit qui vint changer la face de la terre se retirait du milieu de la société régénérée, nous verrions les infamies et les extravagances du paganisme se reproduire de nouveau. Ce qui arriva en France, il y a un demi-siècle, nous en est une preuve. Il suffirait de décrire une des fêtes païennes dont le peintre David était le grand ordonnateur. David ne se bornait pas à vouloir ressusciter les Grecs et les Romains comme modèles de l'art; il prétendait nous rendre leur culte, leurs mœurs publiques et jusqu'aux habitudes de leur vie privée. On vit d'étranges spectacles à cette époque où le peuple le plus spirituel de la terre semblait en être devenu le plus stupide; mais on n'osait pas rire en ce temps-là, car les mystères de la *Bonne Déesse* étaient protégés par des Pontifes qui n'étaient pas trop tolérants à l'égard des blasphémateurs.

Il faut bien rappeler ces horreurs et ces turpitudes, puisque la philosophie actuelle, plus extravagante que jamais dans ses théories, cherche à réhabiliter le paganisme, le paganisme alexandrin du moins. Elle le représente comme une de ces phases de l'affection religieuse, comme une de ces évolutions de la pensée divine par lesquelles les peuples ont dû successivement passer, pour arriver à quelque chose de meilleur encore que le christianisme. Elle prétend que, chez les païens, l'homme était en rapport avec la divinité sous d'autres modifications seulement, et qu'il n'y avait pas plus erreur qu'aujourd'hui pour le fond. Toutes ces belles théories sont empruntées à Plotin, à Jamblique, à Porphyre, aux éclectiques d'Alexandrie : c'est le paganisme tel que voulait le mettre en action le fameux Julien l'apostat. L'impiété n'invente rien de nouveau. Après avoir employé la force, la ruse,

la science et toutes ses ressources possibles, elle finira toujours par s'écrier avec la rage du désespoir : *Tu as vaincu, Galiléen* !

ÉGLISE DE SAINT-JEAN ET DE SAINT-PAUL.

En montant à cette église, on passe sous plusieurs arcs du XIIIe siècle qui la soutiennent et l'on voit des ruines qui ont appartenu sans doute à la maison des Scaurus. L'église a été bâtie d'abord au IVe siècle, sur l'emplacement de la maison de deux frères Jean et Paul, officiers de l'empereur Julien, qui y furent décapités par ordre de l'apostat. On y voit encore la pierre sur laquelle ils eurent la tête tranchée. Le prêtre Paumachius avait érigé une chapelle en ce lieu, peu de temps après leur martyre et après la mort de Julien qui ne régna que deux ans. Plusieurs cardinaux titulaires l'ont réparée et agrandie. Elle appartient maintenant aux Passionistes. Son portique et ses trois nefs sont décorés de colonnes antiques de marbre et de granit. Les peintures de la voûte sont du Pomarancio. Une urne de porphyre contient, sous le maître-autel, les reliques des deux saints martyrs, qui sont nommés dans le canon de la messe. Le tableau qui représente saint-Saturnin est de Benefiale.

Nous remarquerons ici un genre de pavé antique qui est appelé *opus Alexandrinum*, parce qu'Alexandre Sévère le perfectionna : c'est une espèce de mosaïque composée d'un mélange de porphyre et de beaux marbres. Celui de cette église est un des plus précieux.

On voit près du clocher des restes antiques qui vont dans la direction du Colisée. Quelques antiquaires ont regardé ces ruines comme celles du réservoir qui servait à inonder l'amphithéâtre ; mais selon d'autres plus nombreux, c'était le *Vivarium*, ou local dans lequel on enfermait les bêtes féroces dans l'intervalle des spectacles. Cette dernière opinion est soutenue par Vasi et par Nibby.

Celui-ci ajoute : « Le Vivarium était formé de deux éta-
« ges, dont l'inférieur est sous terre. Par ces arcs on pé-
« nètre dans une ancienne carrière qui, par la hauteur,
« et par l'effet que produit la lumière des flambeaux, est
« très pittoresque. Les autres restes qu'on voit sur la
« place de l'église font probablement partie de l'ancien
« Macellum Magnum, grand marché de viande et de
« poisson qui était dans ce quartier du Cœlius : une tra-
« dition vulgaire en a conservé le souvenir en l'appelant
« la Pescaria Vecchia, l'ancienne poissonnerie. »

Au milieu de ces ruines, des guides vous montreront celles de la Curia Hostilia ; mais nous avons vu que cette *curie* était au Forum près de Sainte-Marie Libératrice et que la *résidence* du troisième roi de Rome était sur le mont Palatin. (1)

Il faut monter sur la terrasse du couvent des Passionistes pour avoir une belle vue des grandes ruines de Rome.

L'ordre des Passionistes a été fondé par le vénérable Paul de la Croix, qui mourut dans cette maison de saint-Jean-saint-Paul, le 18 octobre 1775. Cet ordre s'est répandu hors de l'Italie, jusqu'en Angleterre. Il est voué spécialement aux missions.

ARC DE DOLABELLA. — ÉGLISE DE SAINTE-MARIE IN DOMINICA OU DE LA NAVICELLA.

L'arc fut bâti l'an 10 de l'ère vulgaire par les consuls Dolabella et Silanus, comme le porte l'inscription de la face orientale. On croit qu'il servait d'entrée au champ de mars du mont Cœlius, où se faisaient les exercices quand l'autre était inondé par le Tibre. Ovide a parlé de cet

(1) Les savants antiquaires Vasi et Nibby ne s'accordent pas ici avec des historiens qui racontent que Tullus Hostilius se bâtit un palais sur le Cœlius en joignant ce mont à la ville.

usage. A côté de cet arc est l'église de Saint-Thomas-in-Formis, ainsi surnommée du voisinage de l'aqueduc de Néron. Vient ensuite une place déserte sur laquelle sont, à droite, l'église de Sainte-Marie et la Villa Mattei ou Godoy, et à gauche, l'église de Saint-Étienne, dans un enclos.

L'église de Sainte-Marie fut élevée à l'endroit où était la maison de Sainte-Cyriaque, dont le nom est synonyme de Dominica. Elle a été ensuite surnommée de la Navicella, à cause d'une barque de marbre que Léon X fit placer devant la porte. Ce même pape la restaura sur les plans de Raphaël, qui peignit la frise intérieure avec Périn del Vaga. On y voit 18 belles colonnes de granit et deux de porphyre, quel dommage que ces églises ne servent à rien et soient comme abandonnées à un concierge !

Sur cette place de la Navicella était autrefois le camp des soldats étrangers, Castra Peregrinorum. Ce camp existait encore au IVe siècle ; car, selon Ammien Marcellin, l'un des trois rois Germains défaits à Strasbourg par Julien l'apostat y mourut prisonnier.

A droite de l'église, en sortant, est la Villa Mattei, d'où ont disparu beaucoup d'objets précieux. Elle appartient aujourd'hui au fameux Godoy, prince de la Paix, qui n'y habite pas continuellement. Elle conserve encore beaucoup de fragments antiques et un petit obélisque en deux pièces.

SAINT-ÉTIENNE LE ROND.

Pour pénétrer dans cette rotonde, il faut suivre la rue, ou le chemin qui se dirige à l'est vers Saint-Jean de Latran, et sonner à une porte, numéro 7, que le *custode* vient ouvrir.

On a pensé que cet édifice était le temple de Claude ; mais Nibby croit que c'est une église bâtie dans le Ve siècle avec des ruines d'édifices plus anciens, parce que les co-

lonnes sont de différents ordres et de différents diamètres. Il y en a 58 qui soutiennent une étonnante rotonde, dont le diamètre est de 133 pieds ; autrement le monument est très simple dans son architecture comme dans sa décoration. Au milieu s'élève un grand tabernacle gothique où beaucoup de reliques sont conservées. Ce qu'on voit de curieux dans l'église, c'est une suite de fresques qui représentent tout autour les divers supplices que subirent les martyrs de la primitive Église : elles sont de Pomarancio et de Tempesta.

LE GRAND CIRQUE.

En suivant le chemin après la villa de Godoy, nous irions descendre vers les églises qui sont avant les thermes de Caracalla : il vaut mieux retourner jusqu'à Saint-Grégoire pour reprendre plus tôt notre itinéraire de la journee.

Avant de tourner l'angle du Palatin pour arriver dans l'antique vallée Murcia qui le separe de l'Aventin, nous trouvons l'emplacement du Septizonium, édifice fameux qui fut élevé par Septime Sévère, pour servir d'entrée au palais des Empereurs, de ce côté. Il était composé de sept rangs de colonnes les uns sur les autres. Sixte V, fit démolir les trois étages qui restaient de son temps, pour employer à la basilique de Saint-Pierre les colonnes et les matériaux.

La description du cirque de Romulus nous dispense d'entrer dans de longs details sur celui qui fut appelé *Maximus*, le plus grand. Il occupait toute la vallée Murcia, qui est aujourd'hui un large chemin poudreux, bordé de jardins potagers et de greniers à foin. Quand les Romains y enlevèrent les Sabines, il était de bois et très-petit. Sous les empereurs, il était de marbre, entouré de trois étages, et, selon le témoignege de Pline, il pouvait contenir deux cent cinquante mille spectateurs au temps

de Vespasien. Les spectacles du cirque étaient ceux que les Romains affectionnaient le plus. Outre les courses des chars, on y donnait des jeux athlétiques et des combats de bêtes féroces : c'est là qu'Aulugelle place l'événement si connu de la reconnaissance d'Androclès avec le lion.

Il y avait dans ce même cirque un autel souterrain dédié à Neptune. On le déterrait chaque fois pour y sacrifier, avant de commencer les jeux. Neptune était ici appelé *Consus* et les jeux que Romulus avait institués en son honneur s'appelaient *consualia*. — Les Romains avaient aussi des autels dédiés aux dieux infernaux, qui, hors le moment du sacrifice, demeuraient enterrés.

Il est encore bien important de remarquer que ces païens commençaient même leurs amusements par un acte religieux.

VOIE TRIOMPHALE.

Il convient de parler ici de cette voie célèbre, puisque nous l'avons suivie dans la partie qui s'étend depuis l'arc de Constantin jusques et y compris le grand cirque.

Après avoir adressé au sénat une lettre couronnée de laurier, pour solliciter les honneurs du triomphe, le vainqueur s'avançait vers la ville à la tête de ses troupes, suivant la voie Flaminienne ou la voie Cassienne et la rive droite du Tibre, jusqu'aux champs Vaticans. Là il s'arrêtait au temple de Bellone, près du pont triomphal, au sommet de l'angle que forme le fleuve en cet endroit. On voit des vestiges de ce pont dont une partie a été démolie pour faciliter la navigation et ce qui en reste porte des débris de murs élevés dans le moyen-âge : une ruelle à côté de l'église de Saint-Jean des Florentins permet d'en approcher. Le sénat se rendait au temple pour demander au prétendant les titres qu'il avait à faire valoir et quand son consentement était accordé, on fixait le jour de la cérémonie. Ce jour-là, le vainqueur commençait par offrir

un sacrifice aux Dieux du Capitole, dans ce même temple de Bellone. Après quoi, monté sur un char magnifique, portant une toge de pourpre et tenant une palme à la main, il s'avançait par le pont et la porte triomphale. Ensuite, il traversait le champ de Mars et suivant la rive gauche du Tibre ; il arrivait par le grand cirque et en tournant le Palatin, jusqu'à la voie Sacrée. Celle-ci le conduisait au Capitole en passant devant les monuments dont on voit les restes sur la droite, depuis le Colisée jusqu'à l'église de Saint-Luc.

Dans les premiers temps, alors que le théâtre de la guerre était plus rapproché, à l'est ou au midi de la ville, le triomphateur arrivait par la voie Appienne, ou appelée ainsi dans la suite, et il s'arrêtait au temple de Mars, qui était hors des murs, près de l'ancienne porte Capène, comme nous l'avons dit ailleurs.

Le petit triomphe fut appelé ovation, parce que les soldats firent entendre la première fois l'exclamation O ! au lieu du cri ordinaire *Io triumphe* ! Dans ce cas, le vainqueur entrait à pied ; les chevaliers et la noblesse inférieure allaient au devant de lui ; il portait l'habit commun des consuls et des préteurs, la toge prétexte ; il était couronné de myrte et il tenait à la main une branche de laurier

ÉGLISE DE SAINTE-ANASTASIE.

Allons à Sainte-Anastasie avant de monter sur l'Aventin. La célèbre voie neuve, *Via Nova*, venait ici joindre la voie triomphale, qu'elle reliait à la voie sacrée du Forum.

Pupille de Saint-Chrysogone, la Sainte patronne alla trouver le martyr à Aquila quand elle apprit que Dioclétien l'avait fait arrêter. Elle souffrit bientôt elle-même pour la foi. Son corps fut porté à Rome et confié à Apollonie, dame romaine, qui fit ensuite construire l'église pour l'y

déposer. Son nom fut inséré dans le canon de la messe et sa fête fut fixée au 25 décembre. Elle était en grande vénération à Rome. Les Papes célébraient autrefois leur seconde messe de Noël dans son église, (1) et le grand Saint-Léon y prêcha son sermon contre l'hérésie d'Eutychès.

L'église de Sainte-Anastasie a été souvent réparée, notamment par Urbain VIII, et en dernier lieu par Pie VII. Il y a des colonnes de marbres précieux et une belle statue de la sainte par Hercule Ferrata. Les colonnes ont été tirées d'un temple de Neptune qui existait en ce lieu au temps des Arcadiens, avant la fondation de Romes.

Près de cette église était autrefois l'Ara Maxima, le grand autel qu'Hercule éleva à Jupiter après avoir tué Cacus, qui avait dérobé et caché ses bœufs dans une caverne du mont Aventin. On prêtait sur cet autel le serment *me Herculè!* Il ne reste rien de ce monument, qui était dans la direction de Sainte-Marie in Cosmedin.

LE MONT AVENTIN.

Les savants ont donné diverses étymologies du mont Aventin; nous n'en rapportons que deux; celle qui dériverait du mot avis, à cause des oiseaux que Remus vit planer sur la colline, et celle qui devrait son origine au roi d'Albe, Adventinus, enterré au pied du mont. Celle-ci serait plus probable, disent Vasi et Nibby.

Ancus Marcius le comprit dans l'enceinte de Rome et il y établit les peuples du Latium qu'il avait subjugués. Ces peuples ne devaient pas être nombreux assurément. Aujourd'hui, l'Aventin ne présente que cinq à six couvents avec leurs églises et des jardins entourés de hautes murailles. En été surtout, c'est le désert le plus triste :

(1) La première à Sainte-Marie-Majeure et la troisième au Vatican. Voyez encore l'article de l'église Sainte Sabine, pour ce qui regarde celle de Sainte-Anastasie.

il est élevé de 126 pieds au dessus du niveau de la mer et il domine plusieurs quartiers ; cependant, le mauvais air s'y fait sentir d'une manière déplorable. Dans les temps de la république, et sous les empereurs, on voyait sur ce mont les temples de Diane, de Junon Regina, de la Bonne Déesse et de Minerve, l'Armilustrium, lieu destiné à l'exercice des armes, les palais de Sura et de Trajan encore simple particulier, les thermes Variani et de Décius ; et pourtant les marais Pontins existaient, et les travaux d'Appius n'avaient peut-être pas eu autant de succès pour le desséchement que ceux de Pie VI ! mais, nous reviendrons sur ce sujet, en parlant, par exemple, de la Solfatare qui touche à l'antique villa d'Adrien, non loin de Tivoli.

SAINTE-SABINE.

Près de l'église de Sainte-Anastasie et de l'emplacement des *carceres* du grand cirque est un chemin qui monte en suivant la direction du sud-ouest. C'est l'ancien *Clivus Publicius*, sur lequel est aujourd'hui le cimetière des Juifs. Il nous conduit d'abord à l'église de Sainte-Sabine.

Cette église, très-ancien titre de cardinal, fut pendant des siècles la première station de carême. Voici ce qu'on lit dans un vieux rituel publié par Mabillon. (1) « Le clergé se réunissait à Sainte-Anastasie, où le Pape se rendait pareillement en litière, à cheval, ou d'une manière privée. Là, il bénisssait et distribuait les cendres. Puis, les pieds nus, et précédé de tout le clergé chantant les litanies, il montait à Sainte-Sabine où il célébrait la messe sans *Kyrie* ; cette prière ayant déjà été chantée à la fin des litanies. »

L'auteur du Manuel de la Chapelle Sixtine, à qui nous empruntons cette citation, ajoute ensuite : « la coutume de se rendre à l'église stationnaire pour la distribution des

(1) Dans le Mus. Ital. T. 2, page 12.

cendres, se perdit peu-à-peu. Depuis Clément XIV, aucun souverain Pontife ne la remit en usage ; l'essai tenté par Léon XII n'a pas eu de succès. »

On a de la peine à concevoir comment peut échouer ainsi un pape, et un pape tel que Léon XII. Si les Romains craignent tant de sortir de l'ornière accoutumée, ils devraient au moins comprendre que le rétablissement d'un ancien usage n'est pas réellement une innovation.

Maintenant on fait ici les prières des quarante heures avec une solennité qui attire beaucoup de fidèles.

L'église fut bâtie dans la maison paternelle de la Sainte, près du temple de Junon Reine, qui fut érigé par Camille après la prise de Véies. L'inscription en mosaïque de la porte principale annonce que la fondation date de l'an 425 et qu'elle est due à un prêtre Illyrien, du temps de Saint-Célestin 1er. — Sabine, dame romaine illustre par sa piété et par son esprit, fut arrêtée avec sa servante Séraphie, sous le régne d'Adrien. Sainte-Séraphie périt sous les coups de bâton, et un an après, sa maîtresse souffrit un supplice moins ignominieux.

Le pape Silvère se réfugia au couvent de Sainte-Sabine pour échapper aux poursuites des officiers impériaux, pendant qu'il combattait avec zèle l'hérésie d'Eutychès. Trompé par des promesses artificieuses, il sortit de cet asile et il se dirigea vers le palais de Bélisaire, au mont Pincius. Il y fut arrêté et envoyé en exil par les ordres de l'impératrice Théodora. Plus tard, l'illustre général bâtit une église près de son palais, pour expier sa complicité dans un attentat dont il avait reconnu l'impiété et l'injustice : c'est celle qu'on appelle aujourd'hui Sainte-Marie de Trevi, près de la superbe fontaine de ce nom.

D'autres précieux souvenirs sont attachés à cette église. Elle a été le berceau de l'ordre des Dominicains. Saint-Dominique avait d'abord occupé le couvent de Saint-Sixte, près des thermes de Caracalla, et il l'avait rendu vénérable par les miracles qu'il y opéra, surtout par la

résurrection de deux morts. En 1216, quand l'ordre des Frères Prêcheurs fut confirmé par Honorius III, ce pape leur donna l'église de Sainte-Sabine, avec une partie du palais qu'il possédait sur l'Aventin. C'est là qu'ils prirent l'habit de leur ordre. On y voit l'endroit où le saint fondateur exerçait sur lui-même des rigueurs excessives, la chapelle où il priait, la chambre où il passa quelquefois la nuit à conférer avec l'autre patriarche de l'époque, Saint-François d'Assise.

L'illustre Thomas d'Aquin avait fui de Naples pour se réfugier à Sainte-Sabine. Sa mère l'y suivit. Elle voulait l'arracher de cet asile : elle employa les supplications, les larmes, les menaces; mais en vain : la voix du Père céleste parlait plus haut encore et le fils partit secrètement pour la France. Ne semble t-il pas qu'on voit à la porte de ce monastère une dame qui prie, qui se désole, tandis que son fils qu'elle appelle à grands cris pleure au pied de l'autel pour demander la force dont il a si grand besoin? Ce fils devait être un grand saint et l'*ange de l'école*, que les théologiens et les philosophes consulteront toujours. C'est lui encore qui a composé l'office du saint-Sacrement, prière, poésie qui épuise toutes les formules de l'admiration. Santeuil disait qu'il donnerait toutes ses hymnes pour la seule strophe du *Verbum supernum*.

Se nascens dedit socium,
Convescens in edulium,
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in præmium.

On a dit qu'il avait aussi composé le chant de cet office, ce qui est moins certain. Du reste, si Santeuil consentait à donner toutes ses hymnes pour une strophe du *Verbum supernum*, je laisserais tous les orchestres et toutes les musiques du monde, pour aller entendre à l'église le *Sacris solemniis* et le *Lauda Sion Salvatorem* chantés

par de belles voix avec accompagnement d'orgue. On a dit avec raison que des chants si touchants et si sublimes, adaptés à de telles paroles, ne pouvaient être que des chants inspirés du ciel.

Saint Thomas d'Aquin avait été canonisé à Avignon, par le pape Jean XXII, dans l'église des Dominicains. Cette église gothique à trois nefs était la plus grande de la ville : elle était devenue un atelier de la fonderie et on vient de l'abattre tout récemment, pour vendre l'emplacement et les matériaux. C'est un affreux vandalisme.

Sixte-Quint a fait de grandes réparations à l'église de Sainte-Sabine. Elle est à trois nefs, divisées par des colonnes corinthiennes, cannelées, et de marbre de Paros. On remarque, au fond de la nef droite, un chef-d'œuvre de Sassoferrato : c'est un tableau qui représente la Vierge du Rosaire avec saint Dominique et sainte Catherine de Sienne.

En sortant de l'église, on voit à gauche les restes du château qu'Honorius III (un Savelli) avait fait construire sur cette partie de l'Aventin.

Dans ces environs était l'Armilustrium, où les soldats s'exerçaient aux armes et célébraient des jeux établis pour certains jours en l'honneur de Mars et de Tatius. Selon le témoignage de Plutarque, Tatius avait été enterré en ce lieu.

SAINT ALEXIS.

Voici une église qui consacre le souvenir d'une de ces histoires extraordinaires que le monde ne comprend pas.

Euphémien, sénateur de Rome, avait fait bâtir un palais sur les ruines d'un temple d'Hercule. Il était pieux et charitable envers les pauvres et son fils Alexis marchait sur ses traces ; mais celui-ci avait encore moins d'attachement au monde et à la fortune. Alexis n'était pas dans l'intention de se marier, quand son père parvint, par ses instances, à lui faire contracter une alliance honorable. Le

jour même de ses noces, le nouvel époux quitta la maison paternelle et abandonna son épouse, par une de ces inspirations du ciel que la religion admire quelquefois, sans permettre de les imiter.

Retiré loin de sa patrie, dans une cabane voisine d'une église dédiée à la Sainte Vierge, son instruction et ses manières lui attirèrent bientôt une considération qui l'importuna. Il finit par abandonner cette retraite, et il erra ensuite d'un lieu à l'autre. Un jour, se livrant à tout l'héroïsme de sa vertu, et porté jusqu'aux dernières limites de l'esprit de sacrifice, il revint à Rome, il se présenta à Euphémien et à son épouse comme un pauvre pèlerin, demandant la permission de loger sous un escalier de la maison, ce qui lui fut accordé. Il y passa 17 ans dans la pratique de l'humilité et de la pénitence qui l'avait rendu méconnaissable, voyant tous les jours ceux qui l'aimaient et qui le pleuraient, et se disant qu'une réunion éternelle dans le ciel était préférable à quelques instants de réunion sur cette terre, où les époux ont tant de peine à se sanctifier. Son père et sa femme vivaient, quand il se fit connaître à eux, au moment de rendre le dernier soupir. Le Martyrologe porte, au 17 juillet, qu'il fut reconnu par un billet écrit de sa main et par une voix qu'on entendit en plusieurs églises. C'était dans les commencements du ve siècle. Toute la ville de Rome assista à ses funérailles et l'eut en grande vénération. On déposa son corps dans l'église de Saint-Boniface, contiguë au palais d'Euphémien, que celui-ci changea aussitôt en monastère. Ce couvent devint dans la suite une des plus célèbres abbayes de Rome.

Nous nous étendons plus longuement sur la vie de ce saint, parce qu'elle offre un intérêt spécial et parce que les *Actes* sont de la plus grande authenticité. C'est aussi pour faire remarquer la légèreté de ceux qui trouvent absurdes et ridicules certaines actions des saints, par cela seul qu'ils ne les comprennent pas. D'abord, ils ne font

pas la différence des mœurs des époques. Diogène serait certainement plus *incompris* des philosophes de nos jours que saint Alexis ne pouvait l'être des pieux fidèles de son temps : ils furent l'un et l'autre bien moins singuliers aux yeux de leurs contemporains que nous ne l'imaginons au premier abord, et si nos vieux parents ne nous ressemblent pas, comment les hommes de ces siècles reculés ressembleraient-ils aux hommes du XIXe siècle ? Aujourd'hui, par exemple, vous figurez-vous M. Cousin établi dans un tonneau au coin d'une rue de Paris? Mais, je demande pardon de cette espèce de parallèle entre Diogène et Alexis ! Les saints font ce que Dieu leur inspire : si le monde ne les consulte pas, ils consultent le monde encore moins.

Je ne crois pas me trop écarter de mon sujet, en mêlant des réflexions de ce genre aux légendes des saints que je rapporte si souvent aux lieux qui les rappellent. Il faut encore que j'ajoute une considération propre à expliquer ce qu'il y a eu de plus extraordinaire dans la conduite de quelques élus de Dieu ; mais, cette fois, ce sera un illustre prédicateur et penseur profond qui parlera à ma place.

Dans ses conférences de 1845, le père Lacordaire considérait la sainteté dans ce qu'elle a d'*extravagant* aux yeux du monde. « S'il y a communication de l'infini avec « le fini, dit-il, si le cœur de Dieu se fait une vie dans le « cœur de l'homme, il est impossible qu'au moins dans « des âmes plus ardentes, la présence d'un élément aussi « prodigieux ne déborde pas, et ne produise pas des effets « extraordinaires, que l'infirmité de notre nature ou de « notre langage nous contraindra d'appeler *extravagants*. « Car, que veut dire ce mot ? Il veut dire ce qui est en « dehors, ce qui est *excentrique*.... Saint Paul dit que le « monde n'ayant pas voulu connaître Dieu par sa sagesse, « il a plu à Dieu de le sauver par la *folie* de la prédication « évangélique.... Mais l'*extravagance* doit être corrigée « dans la sainteté par un autre élément, et elle l'est en

« effet, par le sublime, c'est-à-dire, par la beauté mo-
« rale à son plus haut degré. »

L'orateur développe encore cette pensée : si les saints n'avaient fait que des choses ordinaires, supposant une force commune, proportionnées à nos idées et à nos usages, nous ne connaîtrions pas la perfection de l'Évangile, *de la folie de la croix* : nous verrions en eux l'homme, l'homme parfait, si vous voulez ; mais nous n'y verrions pas Dieu ; nous n'y verrions pas le Dieu qui est né dans une crèche et mort sur la croix, le Dieu qui parut et qui dut paraître *extravagant* aux yeux d'Hérode et à ceux des courtisans dont il était entouré.

Ces réflexions seraient aussi très-bien placées en tête d'une vie de saint François d'Assise. Il y a une sainteté qui sera toujours un *scandale* comme le christianisme le fut autrefois et l'est encore pour bien des *esprits superbes* et pour bien des *cœurs mauvais*.

Le couvent de Saint-Alexis devint une diaconie. Elle était spécialement consacrée aux pauvres voyageurs, en mémoire du saint Patron. Au xe siècle, le monastère offrit le spectacle étrange de deux ordres religieux qui y vivaient ensemble en suivant chacun leur règle. Des grecs fuyant la Syrie envahie par les sarrasins furent ici reçus, par ordre de Benoît VII, chez les Bénédictins ; en sorte que les uns pratiquaient la règle de saint Basile, patriarche des ordres orientaux, et les autres, celle de saint Benoît, patriarche des religieux de l'occident. Plus tard, ceux-ci furent remplacés par les Hiéronymites qui s'y trouvent encore, mais en bien petit nombre et sans espérance de pouvoir se recruter, ce dont le mauvais air est peut-être la cause principale.

D'illustres apôtres sont sortis de ce monastère pour aller prêcher la foi dans les contrées du nord. Adalbert évangélisa la Bohême, sa patrie, et la Prusse, où il finit par un martyre glorieux. A la nouvelle de sa mort, Boniface, allemand, et ami de l'empereur Othon III, qui

aimait à visiter le couvent de Saint-Alexis, se sentit enflammé du désir de prêcher et de souffrir à son tour. Sacré évêque par le Pape, il partit à pied, chantant des psaumes sur sa route, pour aller convertir la Russie méridionale. Quand on apprit qu'il avait été martyrisé, saint Romuald voulait partir; mais il en fut empêché par l'état de sa santé, et après qu'il eut fondé son ordre des Camaldules, deux de ses disciples allèrent prêcher en Pologne. Quelle émulation ! Ainsi, comme le fait observer M. Gerbet, le couvent de Saint-Alexis fut un véritable séminaire des missions étrangères.

Tout a été reconstruit en 1750 par le cardinal titulaire Quirini. L'église n'a conservé que son clocher byzantin. Quelques débris du VIe siècle et du XIe sont demeurés dans le cloître, remarquable par ses colonnes de marbre et de granit. On voit dans un corridor l'épitaphe du métropolitain de Damas, qui amena ses religieux dans ce monastère, et celle d'un Crescentius, membre de la famille de ce nom qui joua un si triste rôle dans les guerres civiles du moyen-âge.

Ces bâtiments sont fort beaux et ils semblent faits d'hier. L'église est précédée d'une grande cour et d'un portique. En entrant dans la nef par la porte principale, on voit à gauche le monument si touchant qui représente saint Alexis couché sous l'escalier. Au-dessus de sa statue, deux anges soutiennent un escalier de bois, composé de quelques marches ; un frère hiéronymite nous dit que c'est une partie de celui sous lequel le saint avait passé tant d'années, en ce lieu même. Nous nous prosternâmes tous avec émotion pour invoquer le Patron des voyageurs.

Le maître-autel est surmonté d'un baldaquin de beau marbre, que soutiennent quatre colonnes de vert antique. Sous cet autel sont les reliques de saint Alexis et de saint Boniface. Ce dernier *nous* rappelle une des plus touchantes histoires des premiers siècles du christianisme. Le

chantre des Martyrs l'a embellie de tous les charmes de sa prose poétique : la voici en peu de mots.

Aglaé, jeune, belle, et d'une naissance illustre, possédait en outre une fortune si considérable qu'elle lui permit de donner trois fois les jeux publics à ses dépens; mais elle était plus que mondaine : elle passait pour être dans l'un et l'autre sens la maîtresse de son surintendant Boniface. Ils n'avaient tous deux qu'une vertu, la charité envers les pauvres, et sans doute elle leur obtint la grâce du remords; car ils sentirent enfin la honte et le dégoût d'une vie criminelle, surtout en voyant la ferveur des autres chrétiens.

Boniface partant un jour pour l'Asie-Mineure, Aglaé le pria de lui apporter à son retour des reliques des martyrs, parce qu'alors le cruel Galère exerçait en orient une affreuse persécution. — Que diriez-vous si l'on vous apportait les miennes ? répondit Boniface en souriant. — Aglaé les reçut en effet, peu de temps après. C'était l'an 307. Le surintendant fut témoin, à Tarse en Cilicie, des horribles tourments et de la patience surhumaine des martyrs : A ce spectacle, il s'écria qu'il était chrétien, et après diverses tortures, il eût la tête tranchée. Ses domestiques l'embaumèrent et le portèrent à Rome. L'église y était en paix dans ce moment. Aglaé marcha à la rencontre des reliques avec des prêtres, des fidèles et ses serviteurs, qui avaient à la main des flambeaux et des parfums; elle fit déposer le corps de son intendant dans les catacombes de la voie Latine. Après une vie passée depuis lors dans les bonnes œuvres et dans la pénitence, elle fut inhumée auprès du martyr.

Quelques années après, les reliques de saint Boniface furent transférées avec les restes d'Aglaé dans une église à côté de laquelle demeura plus tard Euphémien, père de saint Alexis. Le vocable de l'église fut ensuite changé par la dévotion des Romains.

M. Gerbet remarque, après un vieux poète dont le ma-

nuscrit est conservé dans le couvent, que les tombeaux du saint martyr et du saint Patron des voyageurs sont au dessus de l'antre de Cacus, qui dépouillait et massacrait les passants. A Rome, on rencontre souvent ces contrastes : l'église où nous allons en sortant de celle de Saint-Alexis en offre un exemple plus frappant encore.

ÉGLISE DE SAINTE MARIE AVENTINE, OU DU PRIEURÉ DE MALTE.

Elle est bâtie tout auprès du fameux temple de la Bonne Déesse, dont Cicéron et Juvénal ont révélé les honteux mystères. La position de ce temple était entre la rue qui va au bastion de Paul III et la place qui est devant l'église, sur le bord de la colline. De la place qui est du côté du Tibre et du jardin, on a une vue magnifique de Rome et de la campagne : il y a, du côté de Saint-Alexis, une autre place qui a été ornée par Piranesi d'une manière assez bizarre. Cette même singularité se fait remarquer dans l'église, fondée avant le XIIIe siècle, restaurée par les soins de saint Pie V, et mise enfin dans son état actuel en 1765 par le Cardinal Bezzonico, sous la direction du même architecte Piranesi.

Elle appartient à l'ordre de Malte, ainsi que l'habitation et le jardin ajoutés par saint Pie. C'est un cardinal qui porte le titre de grand Prieur. On a parlé, mais vaguement, d'un projet relatif à cet ordre illustre. Le roi de Naples céderait aux chevaliers une île qui est au midi de Terracine : ils y établiraient leur chef-lieu et de là ils iraient donner la chasse aux bâtiments négriers. A-t-on consulté l'Angleterre? Je n'en sais rien. Cette nation a une si grande charité pour les Nègres qu'elle ne souffrirait pas peut-être bien volontiers que d'autres nations partageassent les soins de cette tendre sollicitude.

Au lieu de descendre vers le couchant sur le chemin de la porte saint Paul, que nous devons parcourir un autre

jour, retournons vers sainte Sabine pour descendre à droite vers

L'ÉGLISE DE SAINTE PRISQUE.

Nous voici arrivés à la station principale de nos pèlerinages de ce jour. Avec les noms des saints apôtres Pierre et Paul, nous retrouvons des noms que le nouveau Testament a consacrés et rendus célèbres. Et remarquons ici comment, selon les promesses des saintes Écritures, le Seigneur a rendu gloire à ses serviteurs et rendu à jamais illustres ceux qui avaient été les plus obscurs et les plus humbles. Les noms les plus célèbres de l'antiquité profane ne le sont guère que pour une classe d'hommes instruits, tandis que les noms des saints sont connus de tous par les livres sacrés, ou par les édifices religieux, ou par leurs fêtes populaires. Et le souvenir des méchants a été aussi à jamais immortalisé par la religion, pour que leurs crimes fussent toujours flétris alors que les vertus des saints étaient toujours admirées. C'est déjà le jugement de Dieu. Ainsi, demandez à tel érudit quel est le Romain le plus célèbre ! Il vous citera ou Pompée, ou César, ou quelque autre nom semblable. Un chrétien quelconque répondra sans hésiter, le romain le plus célèbre est celui qui condamna Jésus-Christ. C'est qu'il n'est pas une femme, un enfant, dans le monde où a pénétré l'Évangile, qui ne connaisse Pilate et sa honteuse lâcheté.

Aquila et Prisca sa femme étaient établis à Rome, où ils fabriquaient des tentes. Juifs tous les deux, ils furent bannis de la capitale de l'empire par le même édit de Claude qui en chassait tous leurs compatriotes. Ils furent convertis à Corinthe par saint Paul, à qui ils sauvèrent la vie et qu'ils accompagnèrent à Éphèse. De retour à Rome, ils se logèrent sur le mont Aventin, où les chrétiens venaient se réunir chez eux et où la tradition de Rome porte que saint Pierre consacra un autel. Cette tradition semble

confirmée par ces paroles de saint Paul écrivant aux Romains : *Salutate Priscam et Aquilam et domesticam ecclesiam eorum.* L'apôtre les appelle *adjutores meos*, parce qu'ils travaillèrent avec lui à la fabrication des tentes, ou plutôt sans doute parce qu'ils l'aidèrent à convertir les âmes : leur nom se retrouve encore dans la première Épître aux Corinthiens et dans la seconde à Timothée. (1) La femme est appelée Prisca dans celle-ci, et partout ailleurs, comme dans les Actes, Priscilla.

La tradition de Rome rapporte encore que saint Pierre et saint Paul logèrent ici, ou ensemble, ou l'un après l'autre, ce qui n'a pu arriver que dans les derniers temps; car on n'a de données certaines sur la simultanéité de leur séjour à Rome que pour les temps qui précédèrent d'assez près leur dernière captivité et leur martyre.

Aquila est honoré comme apôtre dans le calendrier des grecs. A Rome, la fête des deux époux est célébrée dans cette église le jour de la fête de la chaire de saint Pierre, le 18 janvier, ainsi que celle d'une autre sainte Prisca, vierge et martyre, qui souffrit plus tard, en 275. Leurs reliques sont sous le maître-autel.

L'église est un des anciens titres cardinalices. Elle n'était d'abord qu'un oratoire; mais le pape saint Eutychien l'augmenta et la consacra, l'an 280; il y comprit une partie de la maison qui appartenait à la seconde sainte Prisque, fille d'un sénateur. M. Raoul-Rochette dit même que la *confession* est à la place de la chambre de la jeune martyre et qu'on voit encore des substructions de sa maison, que je n'ai pas remarquées. Elle fut restaurée plus tard par Calixte III. Ensuite le cardinal Justiniani fit faire la façade par Charles Lombard. On y a fait encore des réparations depuis 1814. Elle est ornée de 24 colonnes antiques et de peintures à la fresque ; le tableau du maître autel est de Passignani. — Remarquez surtout l'urne de

(1) Ils firent un second voyage à Éphèse.

pierre dans laquelle, selon une tradition très-respectable, le prince des apôtres baptisa un grand nombre de nouveaux convertis.

Vis-à-vis cette église, dans une vigne, est l'emplacement du fameux temple de Diane bâti par Servius-Tullius comme centre de la Confédération Latine. A côté était celui de Minerve Aventine. Ils étaient environnés d'un bois sombre duquel il suffira de faire observer que Properce conjure sa Phyllis de n'approcher jamais !....

« Tout près, dit l'auteur de Rome chrétienne, étaient la demeure de Trajan et celle de Licinius Sura, célèbre personnage de cette époque ; devant elle on aperçoit des arcades pantelantes et l'emplacement du grand cirque dont il ne reste plus que les cachots : partout des débris majestueux, d'éloquentes ruines ! Seule la petite église ne connaît point d'âge ; renouvelée, restaurée par la piété toujours fervente, plus elle a compté d'années et plus les arts se sont étudiés à la réparer. »

Il faut ajouter avec regret que les arts n'ont pas toujours eu l'intelligence désirable et que les Romains ont eu ici comme ailleurs le tort impardonnable de ne pas assez respecter tout ce qui tient aux plus précieux souvenirs de l'antiquité.

Au midi et à une certaine distance est l'église de Saint-Sabas, abbé, qui fut un temple d'Apollon. Il y avait une abbaye de femmes, appelé Celle-Neuve, quand sainte Sylvie, mère de saint Grégoire, vint s'y retirer. Un autre souvenir se rattache à cette église. A la mort de Paul Ier, dans le VIIIe siècle, un duc Lombard pénétrant de vive force dans la ville par la porte saint Pancrace, fit nommer pape son frère Constantin. Un an après, le peuple se révolta contre l'antipape, égorgea ses principaux partisans et le conduisit au monastère de Saint-Sabas, habité alors par des moines grecs. Constantin y fut mené à cheval, sur une selle de femme. Quelques heures après il arriva d'autres groupes tumultueux ; l'*intrus* fut violem-

ment tiré de sa retraite; on lui creva les yeux et on le laissa gisant sur le pavé. (1)

Ainsi le mont Aventin offre à chaque pas un puissant intérêt à celui qui n'est pas indifférent pour les souvenirs historiques. Quant au voyageur de qui les yeux cherchent ce qui est matériellement grand et magnifique, il passe vîte et ne revient pas une seconde fois dans ces quartiers déserts et plus misérables en apparence qu'en réalité. En effet, pourquoi y reviendrait-il ? *Il y a dans son pays des rues bien plus belles et des quartiers bien plus vivants !* J'ai entendu parler ainsi deux ou trois fois.

(1) A côté de l'église Saint-Sabas, est une magnanerie où un français, du département du Var, élève 5 a 6 onces de vers-à-soie, selon les nouvelles méthodes, qui rapportent moins de profit net que la pratique intelligente de nos magnaniers du Gard.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

HUITIÈME JOURNÉE. — MONT CAPITOLIN. — SAINTE MARIE D'ARA-COELI. — QUESTION DES SIBYLLES. — LE CAPITOLE MODERNE. — ROCHE TARPÉIENNE. — L'ANTIQUE FORUM ET SES MONUMENTS. — ÉGLISES QUI ONT REMPLACÉ CES MONUMENTS OU QUI LES AVOISINENT. — PRISON MAMERTINE, DEVENUE L'ORATOIRE DE SAINT PIERRE *IN CARCERE.*

AUJOURD'UI, *nous montons au Capitole*, nous visitons le Forum Romain et nous terminons par une station à la prison Mamertine, où les saints apôtres furent enfermés jusqu'au moment de leur martyre. C'est dire en peu de mots combien cette journée sera intéressante.

MONT CAPITOLIN.

« Comme la basilique de Saint-Jean représente le centre « de l'unité catholique, dit M. Gerbet, le Capitole repré- « sentait autrefois le centre d'une autre puissance uni- « verselle. » Le Capitole sur la colline : le Forum au dessous du Capitole et du palais des empereurs ; plus loin et en face, le Colisée ; quel magnifique tableau ! Ces lieux respirent maintenant une solennelle tristesse : nulle part on ne pourrait rencontrer de pareils témoignages de la vanite des grandeurs humaines ; nulle part aussi la ré-

rénovation de la société par le christianisme ne se fait sentir et toucher comme là. Il semble qu'on assiste aux dernières scènes décrites par le chantre d'Eudore et de Cymodocée et qui se passent dans l'amphithéâtre : les dieux s'en vont, et la croix brille dans les airs ! (1)

Un ancien romain qui reviendrait en ce monde ne reconnaîtrait pas certainement son fameux Capitole. Le mont Capitolin lui-même a changé. Les révolutions de tous genres l'ont affaissé comme si une large et profonde excavation était tout-à-coup survenue à sa base ; sa cime a perdu peu à peu de son élévation, pendant que les terrains s'exhaussaient autour de lui, et la roche Tarpéienne n'a plus guère que la moitié de sa hauteur. A la place des vieux temples ét des constructions formidables qui le couvraient s'élèvent des églises et des palais de formes plus gracieuses qu'imposantes, et la belle statue équestre de Marc-Aurèle, placée au milieu des bâtiments modernes, est le seul monument qui reste des monuments antiques du mont Capitolin.

Ce mont fut d'abord appelé Saturnius, de Saturne, roi des Aborigènes, qui l'habita, et Tarpéien, parce que la jeune Tarpéia y fut écrasée sous les boucliers des Sabins. Sous Tarquin le superbe, il prit le nom de Capitolin, à cause de la tête d'homme qu'on trouva en creusant les fondements du temple de Jupiter. D'autres prétendent que ce dernier nom lui vient de ce qu'il était la plus importante des sept collines. Autrement, il est peu considérable par son étendue, qui n'a guère que quatre mille pieds de circonférence. Sa forme est à peu près ovale et le milieu est abaissé entre les deux extrémités : le point intermédiaire était appelé *Intermontium ;* le sommet septentrional conservait plus particulièrement le nom de Capitolin, et l'éminence opposée était la forteresse, *Arx.* Ces différentes parties exigeant quelques détails pour l'intelligence

(1) Le voyageur chrétien comprendra, ce me semble, pourquoi j'aime à citer le livre des *Martyrs,*

de l'histoire romaine, nous indiquerons les monuments antiques en décrivant ceux qui les ont remplacés.

ÉGLISE DE SAINTE MARIE D'ARA COELI.

Le temple de Jupiter Capitolin, le premier temple de la première ville du monde, fut érigé par Tarquin le superbe, pour accomplir le vœu qu'avait fait Tarquin l'ancien après sa dernière bataille contre les Sabins. Il est même des auteurs qui pensent que ce cinquième roi de Rome l'avait commencé. Après un incendie, Sylla le rebâtit. Incendié ensuite pendant les guerres de Vespasien et de Vitellius, et peu de temps après sous Titus, il fut réédifié pour la quatrième fois par Domitien qui y déploya plus de magnificence que jamais. Denis d'Halicarnasse a décrit celui de Sylla, qu'il avait vu. Il rapporte que ce temple était presque carré, ayant 200 pieds de long sur 185 de large; trois rangs de colonnes ornaient la façade, tournée vers le Forum; il y en avait deux rangs sur les côtés, et le derrière de l'édifice était adossé aux murs de l'enceinte de la colline. A l'intérieur, la *cella* était divisée en trois autres sanctuaires ayant chacun un autel; celui du milieu était dédié à Jupiter, celui de droite à Minerve, et celui de gauche à Junon. Le temple était d'une richesse prodigieuse et il était rempli de dons, de trophées et de dépouilles ennemies. La statue de Jupiter et celle de la Victoire étaient d'or massif. On a compté 322 triomphes depuis celui de Romulus jusqu'à la fin de l'empire. Les dépouilles opimes étaient déposées dans le temple de Jupiter Feretrius, sur l'autre éminence du mont Capitolin : il n'y a que trois exemples de ce genre de triomphe, accordé à celui qui tuait le chef ennemi de sa propre main : Romulus tua Acron, roi des Ciminiens; Cornelius Cossus tua Tolumnius, roi des Véiens, et Claudius Marcellus tua Viriodomar, roi des Gaulois. Il y avait encore le petit triomphe ou ovation, comme nous l'avons déjà rappelé. Le Chris-

tianisme abolit ces usages comme barbares et trop insultants pour un ennemi vaincu. Une seule fois, la nouvelle Rome reproduisit le spectacle de l'antique marche triomphale ; ce fut après la victoire de Lépante, lorsque Marc-Antoine Colonna monta au Capitole suivi des jeunes enfants d'Ali-Pacha ; mais la haine et la terreur que les Turcs avaient si longtemps inspirées pourraient expliquer cette imitation d'un triomphe païen. Des ovations magnifiques ont été accordées à la gloire des lettres ; mais quand Pétrarque, par exemple, montait au Capitole pour recevoir la couronne de laurier, sa gloire ne coûtait des larmes ni des humiliations à personne.

Marie, la Vierge pure, la Mère de miséricorde, la Reine de tous les saints, a chassé Jupiter du plus célèbre de ses temples. Son église d'Ara-Cœli nous conduit, ainsi que le Capitole même, à traiter plus longuement une question du plus haut intérêt, celle des Sibylles, et nous avions annoncé au chapitre de Lorette qu'elle trouverait ici sa place. (1)

Pour ce qui concerne en général les Sybilles, j'avais écrit quelques pages à propos de la *Santa Casa* et de la tradition d'Ara-Cœli, quand le *Correspondant*, recueil mensuel qui est rédigé par des hommes graves, par des hommes de foi et de science profonde, a publié, en 1845, un remarquable travail de M. Alexandre Guiraud sur ce même sujet. M. Guiraud, membre de l'Académie Française, éprouva à la vue des sibylles peintes dans les églises de Rome ce que j'éprouvai à la vue de leurs statues dans le sanctuaire de Lorette. Il fut étonné d'abord, et ensuite, après avoir étudié cette grave question, il demeura indigné contre l'*étroit rationalisme des Jansénistes et des gallicans qui effacèrent du Missel le teste David cum sibyllâ, et des murs de saint Séverin, à Paris, les peintures sibyllines qu'on y voyait au com-*

(1) Voyez la description de la Santa Casa.

mencement du siècle dernier. (1) Que les célèbres prophétesses aient été inspirées de Dieu, comme l'ont pensé les Pères de l'Église, ou qu'elles aient été *des échos puissants de la révélation primitive*, selon le sentiment de M. Guiraud et de quelques autres savants, il est impossible de n'être pas vivement frappé de ce prodigieux témoignage que l'antiquité profane venait ajouter à celui de l'antiquité judaïque. Cicéron, Denis d'Halicarnasse, Pline, Suétone, Plutarque, Varron, Tacite, ont parlé des sibylles, de leurs prédictions relatives au Dieu-Roi, à l'enfant de la Vierge qui devait régner sur tout l'univers, au Libérateur qui allait sortir de la Judée. Auguste trembla comme Hérode pour son pouvoir. Et parce que les Romains s'indignaient à la pensée d'une domination étrangère, il est facile d'expliquer d'une part pourquoi la lecture des livres sibyllins était si sévèrement interdite', et d'autre part, pourquoi depuis Auguste jusqu'à Vespasien, il se trouvait tant de courtisans qui proclamaient l'empereur régnant comme ce monarque universel prédit par les oracles. Que les vers sibyllins aient été interpolés dans la suite, cela se conçoit. Les premiers livres furent brûlés avec le temple de Jupiter Capitolin, pendant la guerre sociale. Octavius et Curion, Consuls, envoyèrent des députés qui fouillèrent partout, en Italie et en Grèce, pour recueillir tous les lambeaux de chants sacrés, de poésies, d'oracles, qui furent mis en ordre par les prêtres. Il s'en trouvait beaucoup de copies à Rome, malgré toutes les défenses et toutes les précautions du sénat. Treize ans avant la naissance du Messie, Auguste, à peine arrivé au souve-

(1) On retrouve les sibylles sculptées sur les stalles du chœur de la cathédrale d'Auch. Elles sont encore peintes sur les vitraux, au milieu des prophètes de l'ancien Testament. La sibylle Tiburtine est représentée tenant *un berceau*, et dans une notice sur cette cathédrale publiée en 1818 par le conservateur de la bibliothèque de la ville, notice que j'ai sous les yeux, la sibylle Tiburtine est appelée sibylle de l'*Annonciation*.

rain pontificat, fit saisir et brûler plus de deux mille volumes, et après avoir ordonné une nouvelle rédaction des livres sibyllins, il les fit sceller dans un coffre de pierre, sous la base de la statue d'Apollon Palatin, statue dont nous avons parlé et qui, au dire de Pline, avait cinquante pieds de hauteur. Mais, que ces livres aient été plus ou moins altérés, le fond des prophéties était toujours le même; il s'accordait avec tous les témoignages de l'antiquité païenne, et, dès le second siècle, les apologistes chrétiens, saint Justin le philosophe, saint Clément d'Alexandrie, Théophile d'Antioche, citaient en faveur du christianisme les vers attribués aux sibylles. Celse, le plus acharné de tous les sophistes, reproche aux chrétiens d'en avoir falsifié une partie; mais Origène le défia de prouver cette falsification.

Venons maintenant à la tradition de l'église d'Ara Cœli. Jean d'Antioche, Nicéphore, Suidas, Casaubon, Cedrenus, racontent qu'une Sibylle annonça à Auguste la venue du Messie, et qu'aussitôt, malgré sa frayeur, ou à cause même de sa frayeur, ce prince érigea au Dieu et Roi universel un autel avec cette inscription, *Ara primogeniti Dei*. Les Annales de Philosophie chrétienne (1), et M. de la Gournerie citent ce passage de Suidas: « Auguste « César, ayant offert un sacrifice, demanda à la Pythie « qui serait maître après lui. Elle lui répondit : l'enfant « hébreu, roi des dieux immortels, m'ordonne de quitter « ce temple... Retire toi, et laisse mes autels. Auguste fit « alors construire au Capitole un autel sur lequel il in- « scrivit en lettres romaines : *Autel du premier-né de* « *Dieu.* »

Le savant Baronius regarde cette tradition comme une de celles qui sont entièrement dignes de foi.

(1) Tome 14 des Annales, page 62. — Voyez encore les Lettres sur l'Italie du ministre protestant converti, M. de Joux.

Elle est confirmée par la longue inscription, en caractères antiques, qui est auprès du maître-autel.

Le fait est représenté dans la belle mosaïque de Cavallini, la plus remarquable de celles qui ont été exécutées à Rome par ce pieux artiste. On y voit la sibylle Tiburtine montrant à Auguste la Vierge et l'enfant Jésus entourés des rayons du soleil.

L'autel est dans le bras gauche du tranceps, isolé sous une coupole que portent huit colonnes de marbre oriental, dont les bases et les chapiteaux sont de bronze doré. Il fut consacré par le pape saint Anaclet. Sous la table est une urne de porphyre qui contient les reliques de sainte Hélène. Ce monument a été restauré en 1832 par la confrérie du Gonfalon (de l'étendart) établie par saint Bonaventure, c'est-à-dire depuis six cents ans.

Du reste, cet hommage rendu au Messie par Auguste surprendra moins encore, si l'on se rappelle que l'impur et cruel Tibère lui-même voulait mettre le Christ au nombre des dieux de l'empire. La crainte du *Dominateur étranger* fit que le sénat s'y refusa constamment.

L'église d'Ara-Cœli, avec ses traditions, rappelle plus que toute autre l'églogue de Virgile, dans laquelle ce poète est évidemment inspiré par l'attente générale d'un enfant qui devait appartenir à tous les peuples, et non pas seulement au peuple romain. Je n'ajoute plus à ce sujet que quelques lignes empruntées pour le fond à l'illustre académicien déjà cité et à M. de Joux. Schmidt, dans sa *Rédemption du genre humain*, met en regard des vers à Pollion, les prophéties de David et d'Isaïe qui se rapportent à la venue du Messie. M. Guiraud a rapporté ces passages, dont la comparaison assigne évidemment une commune origine à ces croyances du poète profane et des poètes sacrés. Je regrette que les bornes de mon livre ne me permettent pas de citer les passages rapprochés de la sorte. Lactance et d'autres auteurs de l'antiquité chrétienne avaient eu la même opinion. Toutefois, Virgile a pu écrire

non-seulement sous l'inspiration des oracles sibyllins, mais encore avec la connaissance des prédictions bibliques : car, Josèphe raconte qu'Hérode et son ministre Nicolas de Damas voyaient souvent Pollion, pendant leur séjour à Rome, et Virgile était étroitement lié avec l'illustre consul.

On monte à l'église par un escalier remarquable. Il est composé de 124 marches très-larges de marbre blanc, dont les blocs massifs ont été tirés d'anciens édifices, principalement du temple de Romulus qui était au pied du Quirinal. Pour ne pas donner aux lecteurs une idée exagérée de la splendeur des monuments que nous décrivons aujourd'hui, nous dirons que les anciens marbres placés à l'extérieur n'ont plus que l'apparence des pierres de taille ordinaires. Il faut savoir que telle colonne encore debout sur le forum est de marbre de Paros pour apprécier toute la magnificence des Romains, et l'on connaît aussi bien mieux leur puissance, quand on apprend que ces colonnes ou d'autres objets furent tirés des temples de la Grèce, de l'Asie ou de l'Égypte. Les trois grandes nefs d'Ara-Cœli sont divisées par 22 grosses colonnes de granit égyptien, à l'exception de trois qui sont de marbre grec : il en est qui ont appartenu au temple de Jupiter Capitolin, et Sylla avait orné celui-ci en dépouillant de ses colonnes le temple dédié à Athènes, à Jupiter Olympien. La troisième à gauche porte ces mots *a Cvbicvlo Avgvstorvm ; de la chambre des Augustes :* elle aura vu sans doute toutes les infamies des empereurs et depuis tant de siècles elle ne voit que des actes de piété chrétienne.

Il y a autour des nefs un grand nombre de chapelles, ornées de bonnes peintures de différents maîtres, tels que Pinturicchio, Nicolas de Pezaro, Mutien, le fondateur de l'académie de saint Luc. On attribue à Jules Romain le beau tableau du chœur qui représente la Sainte Vierge avec sainte Elisabeth et saint Jean-Baptiste et celui du maître-autel est un de ceux qui ont été peints par saint

Luc. A gauche du chœur est le beau tombeau d'un Savelli, dans le style de Sansovino. La sépulture des membres de cette famille illustre était dans la chapelle du tranceps, à droite, dont le tableau est de Trevisani. Maille, dit le Bourguignon, a fait la belle statue de saint Pierre d'Alcantara et les sculptures qu'on remarque dans la sixième chapelle à droite. Dans la premiere, de ce même côté, les peintures relatives à la vie de saint Bernardin de Sienne sont un des meilleurs ouvrages de Pinturicchio; elles ont été restaurées par M. Camuccini. Remarquons enfin la chapelle de saint Antoine de Padoue, la troisième à gauche en entrant; elle est remplie d'ex-voto; la voûte a été peinte par Nicolas de Pezaro et l'arcade par Mutien.

Le magnifique plafond de l'église a été doré en actions de grâces pour la victoire de Lépante, aux frais de la ville.

Nous allions sortir de l'église, quand je pensai au saint Enfant Jésus, il *Santissimo Bambino*. On le garde dans une petite chapelle de la sacristie. Un père Franciscain, à la belle et pieuse figure, nous le montra avec beaucoup de complaisance, après s'être revêtu d'un surplis et d'une étole. Nous fûmes éblouis de la richesse des langes et de la couronne de cette petite statue, dont on ne voit que la figure qui est peinte; le corps est emmailloté de dentelles magnifiques et couvert de diamants et de pierres précieuses. On le porte aux malades qui demandent à le toucher et à le vénérer, et telle est la vénération des Romains pour cette statue miraculeuse, qu'ils se mettent à genoux sur son passage. (1) On l'expose dans l'église aux fêtes de

(1) Il me vient ici une pensée que j'aurais dû avoir plus tôt, celle d'expliquer ce qu'on entend par une image ou une statue miraculeuse. C'est une image, ou une statue, à l'occasion de laquelle un miracle a été opéré. L'Église ne lui attribue pas plus qu'à aucune autre une vertu propre, une puissance particulière; mais elle la conserve avec respect, comme un monument de la bonté et de la puissance de Dieu. C'est ainsi que les Israélites conservaient religieusement la Verge d'Aaron

Noël, au milieu d'une crèche dont les personnages sont de grandeur naturelle; de pieux exercices ont lieu à cette occasion, et un sermon est prononcé par un enfant. Nous trouverions peut-être qu'il n'y a pas assez de gravité dans de pareils usages; mais il y a d'autre part tant de charme dans cette simplicité, dans ces hommages rendus à l'innocence, et enfin dans tout ce qui se rattache aux souvenirs de Noël!

Dans la lettre si remarquable et devenue si célèbre où M. Ratisbonne raconte sa conversion, cet homme du miracle rapporte qu'en entrant dans l'église d'Ara-Cœli, il éprouva un saisissement inexplicable, car il était en ce moment plus que jamais éloigné du christianisme et il visitait les édifices sacrés avec le blasphème et le sarcasme à la bouche. Il faillit se trouver mal, et le domestique de place qui l'accompagnait s'en étant aperçu lui dit qu'il n'était pas le premier étranger à qui pareille chose fût arrivée. Comme ce n'est pas l'église où nous ayons été le plus vivement émus, mes compagnons de voyage et moi, je ne m'explique pas bien cette particularité; mais M. Ratisbonne a assez prouvé combien il était incapable de mensonge.

Le couvent, qui était une des vingt principales abbayes, appartint aux Bénédictins jusqu'en 1252. Le pape Innocent IV la donna aux religieux de saint François. Il est le premier de l'ordre, et la résidence du supérieur-général. Saint Bonaventure y fut promu à cette charge en 1258. Ces Franciscains sont des religieux très-édifiants, et nous en avons remarqués dont la figure pourrait servir de type à un peintre pour représenter les saints. Il y a dans cette maison une bibliothèque d'où l'on a un des plus beaux coups d'œil de la ville.

et le Serpent d'airain. On conçoit aussi dès-lors que les fidèles prient plus volontiers devant une image qui excite davantage leur foi et leur piété.

Tel étranger qui sourira de pitié à la vue d'un pauvre franciscain d'Ara-Cœli aura peut-être rencontré un noble espagnol qui a passé vingt ans de sa vie dans l'orient, dont il parle et écrit les divers dialectes, et qui se repose maintenant, par ordre de ses supérieurs, après les missions les plus pénibles.

LE CAPITOLE MODERNE.

Sur l'*Intermontium* étaient l'asile établi par Romulus et le *Tabularium*. Les criminels attirés dans l'asile pour augmenter la population occupèrent la place actuelle; on conservait dans le *Tabularium* les sénatus-consultes; les décrets du peuple et autres actes publics, gravés sur des tables d'airain. Ce bâtiment des archives a été remplacé par le palais du sénateur et l'on en voit encore des parties inférieures du côté du forum. Deux autres bâtiments, qui sont entièrement semblables et isolés de celui du milieu, forment une place carrée, ouverte du côté du nord, à laquelle on parvient par un grand et majestueux escalier. Au pied de cette rampe sont deux lions égyptiens, de granit noir, qui jettent de l'eau par la gueule. La partie supérieure est décorée des statues colossales en marbre de Castor et de Pollux, debout à côté de leurs chevaux. Sur la balustrade sont deux autres statues antiques trouvées dans les Thermes de Constantin; elles représentent les deux fils de cet empereur, Constantin César et Constantin Auguste. Entre ces statues, on voit les trophées de Marius qui ornaient une grande fontaine du Mont-Esquilin. On remarque ensuite les deux colonnes milliaires; celle qui est du côté du palais des conservateurs et qui porte le numéro 1 est antique; elle s'élevait dans le forum et de là partaient toutes les voies romaines. L'autre a été faite pour servir de pendant. Au milieu de la place s'élève la statue équestre et en bronze de Marc Aurele; elle est

très-estimée sous le rapport de l'art et c'est l'unique grande statue équestre que l'ancienne Rome ait transmise à la nouvelle.

C'est à Michel-Ange que l'on doit la décoration de la place, comme la construction des bâtiments. Ces palais sont d'une architecture élégante, quoiqu'ils ne soient pas regardés comme les meilleurs ouvrages du grand architecte; mais l'ensemble ne frappe point par un aspect grandiose tel que semblerait l'annoncer ce nom de Capitole, et il produit bien plus d'effet sur les gravures que dans la réalité.

On monte au palais du Sénateur par un escalier extérieur à deux rampes, qui est orné au milieu de trois statues antiques, tirées d'un ancien temple de Sérapis, au Quirinal. Celle du milieu représente Minerve, et les deux autres sont des images symboliques du Nil et du Tibre. Cet escalier conduit à une grande salle, où l'on voit les statues de Paul III, de Grégoire XIII et de Charles d'Anjou qui fut sénateur de Rome dans le XIIIe siècle : cette salle sert au sénateur et aux juges de tribunal; de là on monte au beffroi qui est très-haut et surmonté d'une statue de Rome chrétienne tenant la croix. Du haut de cette tour on peut bien étudier le plan de la ville et des environs sur lesquels on a une vue admirable.

Le Tribunal du Sénateur n'a pas des attributions bien étendues; il juge certaines causes municipales et il veille au maintien de quelques usages. On pourrait dire que le sénateur est le juge de paix de toute la cité. Au moyen-âge, telle était la puissance du sénateur ou du gouverneur élu par le peuple qu'il faisait quelquefois aux souverains pontifes une guerre redoutable, dans laquelle ceux-ci étaient trop souvent vaincus. Sur la fin du XIIIe siècle, on vit le pape Martin IV solliciter et obtenir cette charge des suffrages des citoyens. Voilà pourquoi sans doute le gouvernement pontifical confie toujours à un ecclésiastique

la place maintenant si importante de gouverneur de Rome.

Le palais qui est à droite, en sortant de celui du milieu, est le musée Capitolin. C'est une collection précieuse de statues, de bustes, de bas-reliefs, d'autels, de sarcophages, d'inscriptions et d'autres monuments antiques. Il faudrait des volumes pour décrire tout cela; les antiquaires et les artistes peuvent étudier toute leur vie dans ces salles du Capitole : car l'autre palais vis-à-vis est aussi un musée.

Nous signalerons seulement quelques-uns des objets les plus remarquables. Dans le centre de la cour est la fameuse statue couchée de l'océan, connue sous le nom de Marforio; nous en parlerons à l'article de Pasquin. En montant dans les salles, on voit le célèbre sarcophage d'Alexandre Sévère, dont le vase de verre passé du palais des Barberini au musée de Londres a été brisé cette année par un fou. En face de la statue de Mars, sur l'escalier, ne manquez pas d'examiner l'antique plan de Rome, trouvé dans l'église de Saint-Cosme et de Saint-Damien. Il y a une salle, dite des empereurs, où sont rassemblés les statues et les bustes de ces princes et des membres de leurs familles; leur ressemblance avec les portraits des médailles a permis de les classer et cette collection particulière est quelque chose de bien précieux. Après la salle des philosophes, on trouve de superbes statues des divinités. On admire surtout le Faune en rouge antique, le Gladiateur mourant, la Vénus du Capitole, le groupe de l'Amour et de Psyché. Vient enfin la salle des grands hommes de l'Italie moderne.

Le palais des conservateurs est ainsi appelé, parce que ces magistrats y tiennent leurs séances, où ils s'occupent des règlements qui concernent les monuments et les arts. A droite, dans le portique de la cour est une statue bien curieuse, c'est celle de Jules César, le seul portrait du grand homme qui soit reconnu authentique.

On voit ensuite le cippe funèbre d'Agrippine, femme de Germanicus. Sous une colonne, qui est une copie exacte de la colonne rostrale érigée à Duillius, est une inscription, monument rare de l'ancienne langue latine. Dans une des salles ornées de peintures à la fresque, l'antiquaire contemple avec admiration la louve de bronze allaitant Romulus et Remus; elle fut trouvée sous le Palatin, entre l'église de Sainte-Marie Libératrice et celle de Saint-Théodore, à l'endroit même où Tite-Live et Denis assurent qu'elle avait été érigée. On voit plus loin les célèbres fastes Capitolins, découverts tout près de Sainte-Marie Libératrice; sur ces marbres sont les noms des consuls jusqu'à Auguste. Viennent ensuite les tapisseries faites à l'hospice saint-Michel et les exploits de Scipion l'Africain peint par Annibal Carrache. Enfin, d'autres salles sont remplies de tableaux des peintres illustres dont la seule liste serait trop longue et intéresserait peu le lecteur. (1)

LA CITADELLE ET LA ROCHE TARPÉIENNE.

La troisième partie du mont Capitolin, Arx, contenait, outre la citadelle, le temple de Jupiter Feretrius, (2) celui de Junon Moneta bâti sur l'emplacement de la maison de Manlius, la Curia Calabra, d'où le Pontife annonçait au peuple les fêtes et la nouvelle-lune; Tatius et Romulus y eurent leur demeure. Nibby ayant déjà placé la maison de Romulus sur le Palatin, on doit conjécturer que le fondateur de la ville a pu habiter sur l'un et l'autre mont et choisir le mont Capitolin en dernier lieu.

Les murs et les tours de la citadelle furent relevés par

(1) Le directeur actuel des Musées du Capitole est le savant Mr. Visconti, de l'illustre famille de ce nom.

(2) Feretrius vient de Ferre, porter (les dépouilles opimes.) — On battait monnaie dans ce temple de Junon. — Calabra, *calare*, appeler, convoquer.

Camille après la défaite des Gaulois : on en voit des restes en grosses pierres sous le palais Caffarelli, dans ce palais et dans le jardin. Le ministre prussien près le Saint-Siége habite cette demeure ; il y a une chapelle, où les étrangers protestants se réunissent pour l'exercice de leur culte; ils ont leur cimetière près de la porte Saint-Paul. D'une terrasse de ce jardin on peut voir la roche Tarpéienne : mais on la voit encore mieux de la place de la Consolation ; de cet endroit, elle paraît avoir environ cinquante pieds, et l'on pense qu'elle en avait cent lorsque Manlius en fut précipité. Il ne faudrait donc pas se fier aux voyageurs qui ont écrit que la fameuse roche n'a plus que quelques pieds de hauteur et qu'il n'y aurait pas grand danger maintenant à faire cette chute.

Le mont Capitolin a vu s'élever et tomber d'autres édifices : il y a eu surtout beaucoup d'autres temples, ce qui l'avait fait surnommer *l'assemblée des dieux* : mais il est à croire que ces édifices n'ont pas existé simultanément, car on ne concevrait pas comment ils auraient pu être contenus tous à la fois dans un si petit espace.

LE FORUM.

L'antique Forum romain est devenu le marché aux bestiaux, *Campo vaccino :* ou plutôt, il est aujourd'hui le lieu de station pour les bœufs qui apportent les foins aux nombreux greniers du voisinage. Voilà donc ce qu'est devenue cette place publique où s'assemblaient le sénat et le peuple, où se décidaient les destinées de tant de nations, où les plus grands orateurs agitèrent les questions les plus graves ! Elle était le centre de la vie, de la puissance et des grandeurs de la ville souveraine. Là, étaient réunis les édifices les plus somptueux, temples, arcs de triomphe, curies, portiques, tous ornés de marbres, de statues de bronze doré, de ces magnificences que Paris essaye de renouveler sur sa place de la Concorde. Les

Barbares ont ravagé tout cela à diverses reprises. Mais celui qui a peut-être entassé le plus de ruines, c'est le cruel et audacieux Brancaleone, gouverneur de Rome dans ce malheureux XIIIe siècle qui vit tant de séditions contre les Papes, tant de combats acharnés entre les principales familles, tant de terribles démêlés entre les souverains Pontifes et les Empereurs d'Allemagne. Brancaleone, insurgé contre le chef de l'Église, démolissait les monuments pour empêcher les partisans du pape de s'y retrancher : c'est lui surtout qui désola le Forum, et il eut bien des imitateurs. Ensuite, les modernes ont démoli ce qui était resté pour élever d'autres édifices : on rencontre souvent dans la nouvelle ville de ces précieux objets que le Forum avait réunis. Ces révolutions diverses, qui ont accumulé les ruines et exhaussé le sol, font regretter qu'on ne puisse aussi bien étudier sur les lieux l'existence, les institutions, les mœurs d'un peuple si célèbre. Les savants ne sont pas même toujours d'accord pour déterminer d'une manière certaine l'étendue et les limites du Forum antique. Cependant, depuis les dernières fouilles, il paraît clairement démontré que cette place ne s'étendait pas du côté de l'arc de Titus, dans sa longueur, mais du côté de l'église de Sainte-Marie de la Consolation Comme dans le principe les Romains habitèrent sur le mont Palatin et les Sabins sur le mont Capitolin, il est naturel de penser que la place publique dut se prolonger entre ces deux collines. Jules César et Auguste l'étendirent plus tard vers le nord-est, sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les églises de Saint-Luc et de Saint-Adrien, en sorte que le Forum de César et celui d'Auguste n'ont été que des prolongements du Forum Romanum. Ainsi, jusqu'alors, les limites peuvent être fixées par le temple de la Fortune, le bâtiment auquel appartiennent les trois colonnes près de Sainte-Marie Libératrice, l'église de Saint-Théodore et celle de Sainte-Marie de la Consolation. Tel est l'avis des antiquaires qui ont

pu étudier depuis les dernières démolitions, et encore une grande partie de cet espace est obstrué par des greniers à foin et par de misérables masures. Rien n'est étrange comme cette réunion de tant de ruines antiques au milieu d'une place toute poudreuse, et qui, en plusieurs endroits, vient d'être creusée de dix-huit pieds environ, pour mettre à découvert les bases des colonnes et le pied de plusieurs monuments.

Le Capitole moderne offre un singulier contraste entre ses abords du côté septentrional et ceux du côté du Forum. Au nord, c'est tout l'aspect de la nouvelle ville ; du côté opposé, sa haute et triste façade regarde les ruines les plus nombreuses et les plus célèbres de l'antiquité ; quelques églises sont là, seulement pour rappeler, ce semble, que le christianisme a tout envahi et tout remplacé dans l'ancienne Rome.

Deux rampes descendent du Capitole au Forum ; il y en avait trois autrefois. Prenons celle qui est à droite, pour revenir à l'autre, après avoir fait le tour des monuments et des ruines.

MONUMENTS DU FORUM.

Aucun des édifices du Forum n'a été remarquable par la grandeur des proportions. Sous ce rapport, il a eté certainement inférieur à des places modernes comme celles de Saint-Pierre, à Rome, du grand Duc, à Florence, de la Concorde, à Paris ; les arcs de triomphe, par exemple, sont bien loin d'avoir les proportions de notre arc de l'Étoile ; mais les monuments si nombreux et si variés du Forum Romain se distinguaient par la magnificence des décorations et par l'élégance de leur forme. Ils étaient tous de marbre ou de granit, ornés de statues de bronze doré, de sculptures et d'ouvrages d'art. (1)

(1) Un auteur prétend que depuis trois siècles les fouilles ont amené la découverte de soixante mille statues ou bustes, trouvés dans Rome et dans ses environs.

Ce qui reste des travaux entrepris depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Trajan est plus particulièrement admirable par la perfection du dessin et de l'exécution.

Les trois colonnes qu'on voit à gauche en descendant sont des restes du temple de Jupiter Tonnant, élevé à ce Dieu par Auguste, en reconnaissance de ce que la foudre l'avait épargné pendant qu'elle tuait à son côté un de ses esclaves. La frise est ornée de divers instruments servant aux sacrifices.

Entre le Capitole et l'arc de Septime Sévère sont des ruines du temple de la Concorde, dans lequel Cicéron convoqua le Sénat pour juger Lentulus et les autres complices de Catilina. Il ne reste que des vestiges de la Cella et des marbres précieux dont elle était revêtue; les bases des colonnes ont été transportées dans le portique du Musée Capitolin.

Le portique de huit colonnes qui est au dessous des ruines du temple de Jupiter Tonnant appartenait au temple de la Fortune Capitoline, et non pas à celui de la Concorde, comme on le croyait avant les dernières fouilles. Ces colonnes, de granit oriental, ont environ 40 pieds de hauteur et portent encore leur entablement : le style en est mauvais, le temple ayant été rebâti après un incendie qui arriva sous Maxence.

Sans aller jusqu'à l'église de Sainte-Marie de la Consolation, limite de l'antique Forum, et entourée aujourd'hui d'autres édifices que nous devons visiter, nous passerons à l'église de Saint-Théodore. C'est un édifice rond, érigé au VIIIe siècle par Adrien 1er, sur les débris du célèbre temple de Vesta, où l'on conservait le feu sacré, le Palladium, statue de bois de Pallas, qu'on croyait avoir été sauvée de l'incendie de Troie, et le bouclier sacré que Numa *vit* tomber du ciel. Le chœur est orné d'une mosaïque du VIIIe siècle et le tableau du maître-autel est de Zuccari. Nicolas V refit le portail et la voûte en 1450. Depuis un temps immémorial, les mères

portent leurs enfants malades à l'église de Saint-Théodore. Le souvenir de Romulus et de Remus y serait-il pour quelque chose ? Serait-ce un de ces usages païens *christianisés* comme il en existe encore ? On n'en sait rien.

Sur la pente du Palatin qui domine cette église était le Lupercal, (1) antre consacré à Pan, et dans lequel Faustulus trouva les deux jumeaux, sous le figuier Ruminal. La course des Luperques, prêtres de Pan, commençait à ce figuier, ainsi appelé du mot latin *rumis*, mamelles, ou selon d'autres, des noms de Romulus et de Remus. Ces prêtres couraient nus dans les rues et restaient en cet état tout le temps que duraient les fêtes, qui commençaient le 15 février, jour auquel on sacrifiait un loup au dieu Pan. On pense que le carnaval est une réminiscence des Lupercales, ces fêtes si impures du paganisme, pendant lesquelles régnait une licence sans bornes. (2) Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'origine de ces fêtes, par lesquelles on prétendait honorer le Dieu qui errait tout nu dans les forêts. D'après Ovide, elles rappelaient que Romulus et Remus avaient quitté une lutte avec des jeunes-gens pour courir à la hâte, et sans habits, contre des voleurs qui avaient enlevé leurs bestiaux.

Entre Saint-Théodore et Sainte-Marie Libératrice, on voit les restes de la Curia Hostilia. C'est là que se tenaient les assemblées du Sénat depuis le règne de Tullus Hostilius. Auguste rebâtit cet édifice, qui avait été incendié par mégarde, lorsque le peuple ameuté brûla en grande pompe le corps de Clodius, ennemi de Cicéron. Ce Clo-

(1) De Lupa, louve.

(2) Il y eut d'étranges contradictions chez les Romains. Auguste fit une loi qui permettait à tout citoyen de tuer un adultère pris sur le fait. Il défendit aux femmes d'assister aux luttes, trop indécentes pour leur sexe. Il bannit Ovide, à cause de ses poésies licencieuses. Et les fêtes de la religion excitaient aux plus affreux désordres! Et Julie, fille d'Auguste et femme de l'illustre Agrippa, se prostituait à tous les jeunes-gens!

dius, séditieux tribun, avait été tué par Milon, partisan de l'illustre consul : le peuple, en ce moment favorable au tribun, fit un immense bûcher avec les chaises des sénateurs, y porta le cadavre, et les flammes qui le consumèrent incendièrent aussi le palais. Le nouveau fut appelé Curia Julia, en l'honneur de Jules César.

Tout près était le Comitium, sorte de plate forme entourée de parapets. On y tenait les assemblées populaires : les lois y étaient promulguées et quelquefois des criminels y furent jugés et exécutés. Ce lieu rappelle aussi les troubles si fréquemment suscités par les Tribuns, tant d'élections tumultueuses, les sentences iniques prononcées contre les plus illustres bienfaiteurs de la patrie, des scènes de fureur et de carnage. Quand on pense aux divisions perpétuelles qui éclataient entre les Patriciens et les Plébéiens, même dans les temps où l'ennemi s'avançait avec des forces redoutables, on ne conçoit pas comment Rome sortit toujours triomphante de si graves périls. Sans doute elle était forte par une constitution admirable : mais combien de fois ne dùt-elle pas son salut au hazard le plus heureux, à une division ou à une fausse manœuvre des ennemis extérieurs ? Disons mieux : la Providence avait ses desseins quand elle voulait que Rome devînt la maîtresse du monde : un jour, elle n'eut qu'à se servir de quelques oies pour sauver le Capitole !

En avant, sur la place, était la tribune aux harangues, sur laquelle Antoine fit exposer la tête de Cicéron.

Les trois colonnes qui s'élèvent au delà sont reconnues aujourd'hui pour avoir appartenu à un édifice appelé Grœcostasis, érigé au temps de Pynhus pour la réception des ambassadeurs étrangers. Elles sont si parfaites qu'on les prend pour modèles des proportions et des ornements de l'ordre corinthien. Leur diamètre est de quatre pieds et demi pour une hauteur de quarante cinq ; l'entablement est majestueux et d'un fini admirable, ainsi que les chapiteaux. Il y en avait huit et le portique était tourné du

côté du temple d'Antonin et de Faustine. On avait pris ces colonnes pour des restes du temple Jupiter Stator; mais ce temple était vers le sommet du Palatin Il fut bâti par Romulus en reconnaissance de ce que ses soldats qui commençaient à fuir s'étaient *arrêtés*.

L'église de Sainte-Marie Libératrice était auparavant celle de Saint-Sylvestre *in lacu*, à cause de la proximité du lac Curtius. Ce lac était vers le milieu de la place. On ne s'explique pas trop son existence dans un espace aussi resserré. Le gouffre dans lequel se précipita le généreux chevalier pourrait bien n'être qu'une mare d'eau assez profonde, dans un temps où les eaux qui tombaient des collines environnantes se réunissaient en ce lieu. Quelques historiens donneraient à penser que ce fut une crevasse formée par une commotion souterraine. Le nom moderne de l'église lui vient, dit-on, de ce que Saint Sylvestre obtint par ses prières la cessation d'une maladie épidémique qui affligeait ce quartier; le fléau a été figuré dans un tableau par un affreux dragon.

Les fouilles de l'année 1813 ont déterminé l'origine de la colonne isolée au milieu de la place et autour de laquelle on a creusé le sol si profondément. Les inscriptions ont appris qu'elle avait été érigée dans le VIIe siècle à l'empereur Phocas, par l'exarque Smaragdus; mais elle paraît avoir été enlevée à quelque édifice du temps d'Antonin.

Il est d'autres monuments de l'antique Forum dont il est difficile de bien déterminer la place. Ces monuments n'ont pas dû d'ailleurs exister en même temps. Le Forum était entouré d'un portique à deux étages; le rez-de-chaussée se composait de boutiques, *tabernæ*; les chambres de l'étage supérieur étaient destinées à la perception des impôts et à des bureaux d'administration. Quoique ces forums de Jules César et d'Auguste aient été des prolongements du premier, on a de la peine à comprendre comment cet espace pouvait suffire pour les comices, si

Rome comptait alors plus de quatre millions d'habitants, comme le porte le dénombrement de l'an 726. L'arc de Drusus était sur la voie sacrée; le lac Curtius, et ensuite la statue équestre de Domitien étaient vers le milieu. On ignore, par exemple, où fut la *Pila Horatia*, pilier auquel Horace suspendit les dépouilles des Curiaces. Au couchant, furent un temple de Jules César et la basilique Julie. Le temple de Castor et Pollux, dont nous parlerons à propos de la fontaine de Juturne, était après celui de Vesta, du côté de la fontaine. Non loin de l'arc de Septime-Sévère était la colonne rostrale érigée à Duillius.

Traversons maintenant la promenade plantée d'arbres qui se dirige vers l'arc de Titus, entre le palais des Césars et les édifices que nous allons visiter. Ceux-ci ont été bâtis sur les Forums de César et d'Auguste.

ÉGLISE DE SAINT-CÔME ET SAINT-DAMIEN.

Cette église, une des sept premières diaconies, est à la gauche des ruines de la basilique de Constantin. Les deux colonnes antiques qui restent au dehors appartenaient au temple de Romulus et Remus, ainsi que la Cella, dont on a fait le vestibule de l'église, la porte de bronze avec ses jambages sculptés et deux colonnes de porphyre. Ici, tout a un aspect remarquable d'antiquité, quoique le monument chrétien, élevé d'abord par Saint-Félix III, en 527, ait depuis subi divers changements. Dans la partie basse, l'ancien pavé est celui dans lequel était incrusté le plan de Rome qui a été transporté au Musée du Capitole; ce plan, dit l'auteur des Martyrs, était tracé sur le marbre, afin que l'*image même de la ville éternelle ne pût s'effacer*. En descendant par un escalier commode dans l'église souterraine, on voit l'autel qui renferme les reliques des saints Marc, Marcellin, Tranquillin, martyrs du IIIe siècle, et de Saint-Félix II. Baronius raconte un fait bien singulier, qui est relatif à

cet anti-pape devenu un martyr. Pendant qu'on travaillait à la correction du martyrologe, sous le pontificat de Grégoire XIII, il s'éleva une discussion entre les savants au sujet de Félix II : la plupart voulaient retrancher son nom du catalogue sacré, et Baronius lui-même était de cet avis. C'est alors précisément qu'on trouva dans l'église de Saint-Côme et Saint-Damien les tombeaux de quatre martyrs. La plaque en pierre qui était dans celui de Saint-Félix portait cette inscription :

CORPUS S. FELICIS PAPÆ
ET MARTYRIS, QUI DAMNAVIT
CONSTANTIUM. (1)

Ainsi, dit M. Gerbet, ce saint parut sortir de son tombeau pour plaider sa cause. Il y a un autre souterrain dans lequel se trouve une source appelée de Saint-Félix.

Sur la voûte du chœur de l'église supérieure, exhaussée par Urbain VIII à la hauteur du nouveau sol, est une grande et curieuse mosaïque des premiers artistes chrétiens.

ÉGLISE DE SAINT-LAURENT IN MIRANDA.

Elle a été construite à l'intérieur du temple d'Antonin et Faustine qui fut élevé par le Sénat à cet empereur et à sa femme. C'est un des magnifiques restes des anciens temples. Le portique est composé de dix colonnes d'un marbre appelé cipollin qui ont 43 pieds de hauteur, et comme elles sont d'une seule pièce, il n'existe pas ailleurs d'aussi gros blocs de ce marbre : le superbe entablement est de marbre blanc. Sur la frise des côtés on admire des bas-reliefs formés de vases, de griffons et de candelabres. On voit ici un exemple frappant de l'exhaussement du sol : la base des colonnes est à 16 pieds environ au

(1) Qui condamna l'empereur Constance.

dessous du chemin actuel qui était jadis la voie sacrée, et à l'époque où ce temple fut construit, on y montait par un escalier de 21 marches. Combien donc tous ces quartiers et tous ces monuments ont dû changer d'aspect !

L'église de Saint-Laurent, surnommée *in Miranda*, parce qu'elle était entourée d'édifices merveilleux, était collégiale avant que Martin V l'eût donnée à la confrérie des apothicaires. Ceux-ci la rebâtirent en 1607. Pierre de Cortone fit le tableau du martyre de saint Laurent; celui de l'Assomption est de Vanni ; un autre, du Dominiquin, fut retouché et gâté.

ÉGLISE DE SAINT-ADRIEN.

Elle est une des plus anciennes diaconies. Là était le temple de Saturne, dont on voit à peine quelques restes à la façade. Dans ce temple, ou dans un bâtiment annexé, était l'*Ærarium publicum,* le trésor public, qu'on réservait pour un besoin grave et extraordinaire : il était aussi appelé le trésor sacré.

Au devant de ce temple était la colonne milliaire, point central d'où partaient les autres voies. Othon se plaça au pied de cette colonne pour haranguer les soldats qui le proclamèrent empereur à la fin de son discours.

De ce côté étaient autrefois les boutiques où Virginius alla prendre un couteau pour égorger sa fille.

La belle porte de bronze de Saint-Adrien fut transportée à saint Jean de Latran, par ordre d'Alexandre VII.

Entre l'église Saint-Adrien et la colonne de Phocas était anciennement la basilique Émilienne, bâtie par Paul Émile, comme on le voit dans Cicéron. Selon Nibby, les célèbres colonnes de brèche violette qu'on admirait à saint Paul hors des murs, avant l'incendie, avaient été tirées de la basilique Émilienne et non du mausolée d'Adrien.

ÉGLISE DE SAINT-LUC.

C'est une des plus anciennes églises de Rome ; mais elle a été reconstruite sous le pontificat d'Urbain VIII, par la confrérie des peintres et sur les plans de Pierre de Cortonne. Elle occupe l'emplacement du *secretarium senatûs*, où le Sénat tenait ses archives et ses réunions secrètes. Il y a de bons tableaux. Celui du maître-autel est une copie de Raphaël ; il représente saint Luc peignant le portrait de la Sainte Vierge et l'original est dans les salles de l'académie, qui tient à l'église ; Raphaël y a placé son propre portrait. Sur le même autel est une bonne statue de sainte Martine, vierge et martyre du IIIe siècle, et l'une des principales patronnes de la ville de Rome, où elle naquit et où elle mourut. L'église de Saint-Luc lui avait été primitivement dédiée. Il faut voir sa chapelle souterraine, remarquable par sa voûte plate et par les riches décorations que Pierre de Cortone y fit à ses frais : le corps de sainte Martine y est conservé sous un autel somptueux.

Dans le mois de Marie, j'ai vu les élèves de la Sapience se réunir le soir avec leurs professeurs dans l'église de Saint-Luc et sainte Martine. Plusieurs de ces jeunes-gens qui chantaient en musique les litanies de la Sainte Vierge avaient des voix magnifiques. Ils me parurent d'un zèle et d'un maintien très-édifiants.

L'Académie des beaux-arts, dite de saint Luc, fut fondée sous le regne de Sixte V, ce Pontife qui a fait tant et de si grandes choses. Elle se compose de peintres, de sculpteurs et d'architectes qui dirigent les écoles des beaux-arts. De grands artistes étrangers peuvent être nommés membres de cette société célèbre. D'après les règlements, ils ne peuvent pas arriver à la présidence . cependant il y a été dérogé quelquefois ; ainsi notre peintre français Le Brun fut nommé *prince* de l'académie de saint Luc, en 1676. Nous ne décrirons pas les ouvrages des artistes il-

lustres qui décorent les salles, où l'on voit aussi beaucoup de dessins et de modèles en terre cuite de ceux qui ont remporté les prix.

ARC DE SEPTIME SÉVÈRE.

Cet arc triomphal, un des mieux conservés, fut contruit l'an 205 en l'honneur de Septime Sévère et de ses deux fils Caracalla et Géta, à l'occasion des victoires remportées sur les Parthes. Sa masse est imposante; mais les sculptures ne sont pas de la bonne époque. Il est de marbre grec et d'ordre composite; les voûtes des trois arcades sont ornées de rosaces et de caissons; la dernière ligne de l'inscription est creusée dans le marbre, parce que Caracalla fit effacer le nom de son frère, après l'avoir tué. Un escalier pratiqué dans la partie occidentale conduit sur l'attique. Ce qui ajoutait autrefois à la splendeur de ces sortes de monuments, c'étaient les groupes en bronze doré qui les surmontaient : ainsi, sur l'attique de de cet arc, on voyait la statue de l'empereur assis avec ses deux fils sur un char de triomphe traîné par six chevaux de front, entre deux soldats à pied et deux cavaliers.

Il reste sous cet arc de larges dalles de la voie sacrée qui joignait ici le Clivus Sacer, ou Clivus Asyli, par lequel les triomphateurs arrivaient au temple de Jupiter Capitolin. Combien ces antiques pavés représentent plus vivement à l'imagination les pompes triomphales ! Il semble qu'on entend les acclamations de la foule et les gémissements des captifs !

Eh ! quelle dût être en particulier la magnificence du triomphe de César, quand, après avoir vaincu tant d'ennemis et recueilli tant de riches dépouilles, il voulut célévrer à la fois toutes ses victoires pendant quatre jours consécutifs ! Le premier fut pour la conquête des Gaules; le second, pour celle de l'Égypte; le troisième, pour la défaite de Pharnace, fils de Mithridate; le quatrième,

pour ses succès en Mauritanie. Il était trop généreux et trop politique pour insulter à des concitoyens en célébrant ses triomphes sur Pompée ! Plus tard il n'eut pas la même prudence.

C'est à Rome qu'on voudrait lire l'Histoire Romaine, en se transportant d'un monument à un autre et en se plaçant sur les lieux élevés !

PRISON MAMERTINE, ORATOIRE DE SAINT PIERRE IN CARCERE.

Il n'y a que les lieux saints de la Palestine qui puissent faire plus d'impression que cette illustre prison Mamertine, où rien n'est changé depuis que les saints Apôtres y ont été enfermés. On y a seulement placé un autel, ouvert quelques portes, et pratiqué tout récemment un escalier pour descendre dans la partie inférieure, appelée prison Tullienne. Transcrivons ici textuellement l'itinéraire de Nibby, avant d'ajouter d'autres détails plus intéressants pour le pèlerin.

« Le nom de cette prison dérive d'Ancus Martius, quatrième roi de Rome. Varron, qui donne plusieurs détails sur cet ancien bâtiment, dit qu'elle fut construite dans une ancienne carrière, au pied du Capitole. La chambre qui existe encore est revêtue de dalles rectangulaires de la pierre volcanique locale, c'est-à-dire de tuf rougeâtre; cependant on voit encore à gauche de l'autel les restes de l'ancienne carrière qui ne sont pas revêtus de pierres taillées. Cette chambre a la forme d'un trapèze de 24 pieds de longueur, 18 de largeur et 13 de hauteur. Vers le nord-est, on voit les traces d'une fenêtre qui donnait une faible lumière à cette chambre. On descendait les criminels par le trou qu'on voit dans la voûte et qu'on a fermé avec une grille. La façade vers l'orient est encore bien conservée : sur une bande de travertin (pierre de taille) qui la couronnait, on lit les noms des consuls subrogés l'an 22 de l'ère

vulgaire, Caïus Vibius Rufinus et Marcus Cocceïus Nerva. L'escalier par lequel on montait à cette prison reçut le nom de Scala *Gemoniæ*, à cause des gémissements de ceux qu'on y conduisait. C'est aussi de ce même escalier qu'on traînait les cadavres de ceux qui avaient subi leur supplice dans la prison, pour les jeter du pont Sublicius dans le Tibre, en leur faisant parcourir le Forum et le Vélabre, spectacle qui tendait à effrayer le peuple. »

« Ces exécutions se faisaient dans la prison inférieure, construite par Servius Tullius, sixième roi de Rome; pour cette raison, elle portait le nom de prison Tullienne. Celle-ci était douze pieds plus bas que le niveau de l'ancienne Rome; on l'avait creusée dans le roc. On faisait descendre les criminels dans ce souterrain par un trou qui se voit encore au milieu de la voûte. Ceux qui étaient enfermés dans la prison Mamertine entendaient les cris et voyaient les souffrances de ceux qui étaient tourmentés et exécutés dans la prison Tullienne. »

Déjà cette prison était célèbre par le supplice ou par l'incarcération de personnages illustres dans l'histoire profane. Jugurtha y mourut de faim, après avoir servi au triomphe de son vainqueur, et de spectacle à un peuple irrité. C'est ce prince qui regrettait de n'avoir pas été assez riche pour acheter Rome, *ville déjà vénale*, environ cent ans avant la fin de la république. Les philosophes épicuriens et sceptiques avaient déjà perdu Rome à cette époque. Avant de courber la tête sous le joug des empereurs, elle avait fléchi devant les plus odieux tyrans : que n'eut-elle pas à souffrir sous les Marius et les Sylla ? Il est à remarquer que les peuples deviennent à la fois impies et serviles, à mesure qu'ils se corrompent par l'amour de l'or et des jouissances matérielles. Que deviendrait aujourd'hui la société, si l'esprit chrétien, déjà si affaibli, venait à s'éteindre tout à fait ?

Après Jugurtha, Lentulus, Cethegus et les autres complices de Catilina y furent étranglés par ordre de Cicéron.

Le cruel et audacieux Séjan y fut étranglé par ordre de Tibère, dont il avait été le digne ministre. On jeta son cadavre au peuple, qui le mit en pièces et le précipita ensuite dans le Tibre.

Simon, fils de Giora, y fut égorgé. Ce Simon et Jean de Giscale avaient fait à Jérusalem autant de mal que Titus lui-même.

Tous les chefs prisonniers qui étaient amenés par les triomphateurs ne périssaient pas dans la prison; ils en étaient retirés quelquefois pour aller mourir dans une place forte. Syphax, roi des Numides fut conduit à Tibur, et Persée, roi de Macédoine, finit ses jours à Alba Fucensis, après cinq ans d'emprisonnement.

L'évêque de Nancy, Mgr. de Forbin Janson a fait dernièrement pratiquer à ses frais un escalier commode pour descendre dans la prison inférieure. Il y a placé aussi un autel de marbre, avec un bas-relief qui représente le baptême miraculeux des gardiens des Apôtres; ces travaux ont été exécutés par un autre Français, pensionnaire de notre académie à Rome. Mais on est surtout ému en voyant la colonne à laquelle les glorieux apôtres furent attachés, et la source miraculeuse que saint Pierre fit jaillir pour baptiser secrètement ses geoliers Processus et Martinien, et quarante-sept autres prisonniers. Ceux-ci reçurent bientôt après la couronne du martyre. Les corps de saint Processus et de saint Martinien sont conservés sous l'autel d'une chapelle de la basilique du Vatican.

Depuis la chûte de Simon le Magicien, Néron nourrissait des projets de vengeance contre les chrétiens et particulièrement contre leur chef. Saint Paul ayant encore converti l'échanson de ce tyran et une concubine qu'il affectionnait plus que les autres, Néron ne contint plus sa rage; il fit arrêter l'apôtre et bientôt après le chef de l'Église lui-même. Ils furent provisoirement incarcérés dans le souterrain de Sainte-Marie *in via lata* et ensuite dans la prison Tullienne. C'est de celle-ci sans aucun doute

que le prince des apôtres écrivit *sa dernière lettre pastorale*, non pas seulement à quelques églises, mais à l'Église universelle et aux fidèles de tous les temps. Dans cette épitre, il prémunit les chrétiens d'alors contre les hérésies qui commencent, et ceux des siècles futurs contre les séductions et les railleries des incrédules. On y voit la sollicitude du pasteur suprême qui s'occupe de tout le troupeau, et l'on y sent l'autorité de celui à qui le divin Maître a confié le soin de confirmer ses frères dans la foi. « C'est dans le plus profond et le plus horrible des deux cachots, que nous aimions à contempler l'apôtre, à la faible lueur d'une lampe, dic tant pour les chrétiens ces paroles touchantes de son testament : » « Je crois qu'il « est de mon devoir, tandis que je suis dans ce corps « comme dans une tente qui va se plier, de vous réveil- « ler par mes exhortations. Oui, je vais bientôt sortir « de cette tente mortelle, selon ce que notre Seigneur « m'a signifié. Mais j'aurai soin que, même après ma « mort, vous puissiez vous remettre en mémoire ce que « je vous ai enseigné. » Ensuite, à la faveur des complaisances de ses geoliers, qu'explique aisément une détention prolongée de huit ou neuf mois, pendant lesquels éclatent tant de vertus et de prodiges, nous l'écoutions prêchant soit à la garde nombreuse de sa prison, soit aux compagnons de sa captivité. » (1)

Bien des pèlerins sont venus depuis dix-huit siècles visiter ce cachot, où se sont opérés tant de guérisons surnaturelles, et il en est encore beaucoup qui viennent y prier, y méditer et puiser de l'eau miraculeuse qui jamais ne s'épuise et jamais ne déborde.

D'autres martyrs furent aussi jetés dans la prison Mamertine, après les saints apôtres. Nous citerons particulièrement ceux dont nous avons vénéré les reliques dans l'église de Sainte-Agathe *in Suburra ;* ils y furent en-

(1) Lettre pastorale de Mgr. Sibour, évêque de Digne.

fermés du temps de Valérien; ce sont : Hippolyte, diacre de l'église romaine, sa sœur Pauline et son beau-frère Adrias, Néon et Marie, enfants de ceux-ci, le prêtre Eusèbe et le diacre Marcel.

Cette prison est appelée aujourd'hui l'oratoire de Saint-Pierre *in Carcere*. Au dessus est bâtie une nouvelle église dédiée à saint Joseph, qui appartient à la confrérie des menuisiers; l'entrée est sur la rampe du Capitole et c'est par cette église qu'on est introduit dans les cachots.

Du côté de saint Luc, à l'angle de la rue Marforio, est un oratoire souterrain qui touche à la prison; deux portes conduisent de la rue à une tribune d'où l'on voit ce caveau orné de lampes et d'ex-voto. L'aspect de ce lieu a quelque chose qui porte au recueillement et qui excite singulièrement la dévotion. Beaucoup de personnes y entrent pour prier; c'est ce que je ne manquais pas de faire chaque fois que je venais du Colisée, du Forum, ou du Capitole. Il faut convenir que la prière et la méditation sont bien faciles quand on arrive à la prison des saints Apôtres et des martyrs, après avoir visité les monuments consacrés aux idoles, ou ceux qui rappellent la puissance et les plaisirs des anciens Romains !...

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

NEUVIÈME JOURNÉE. — ÉGLISE DE SAINT ANDRÉ DELLA VALLE. — MONUMENTS DU CHAMP DE FLORE ET DE L'ANCIEN QUARTIER FLAMINIEN. — LA JUIVERIE. — THÉATRE DE MARCELLUS ET MONUMENTS DES ENVIRONS. — MONUMENTS DU QUARTIER DE L'ANCIEN VÉLABRE. — TEMPLES, ÉGLISES, SOUVENIRS DE ROME ANTIQUE. — PORTE SAINT PAUL. — CHEMIN D'OSTIE. — SAINT PAUL AUX TROIS-FONTAINES ET BASILIQUE DE SAINT PAUL.

En sortant de la prison Mamertine pour aller au supplice qu'ils ne devaient pas subir au même lieu ni de de la même manière, les deux grands apôtres marchèrent quelque temps ensemble; ils ne se séparèrent que près de la porte actuelle de saint Paul. De cette porte, nous irons visiter l'endroit où l'apôtre des nations eut la tête tranchée et la basilique où ses saintes reliques furent déposées par une sainte femme. Demain, nous monterons sur le Janicule, où le chef de l'Église fut crucifié.

Traversant aujourd'hui une partie de l'ancien champ de Mars, celui de Flore, le quartier des Juifs et l'ancien Vélabre, nous visiterons, comme de coutume, les édifices les plus intéressants qui se trouveront sur notre chemin.

ÉGLISE DE SAINT ANDRÉ DELLA VALLE.

Cette vaste et belle église tire son nom du palais Valle qui est tout près. Elle est l'ouvrage de deux célèbres architectes; commencé en 1591 par Olivieri, elle a été terminée par Charles Maderne, qui a fait la façade, ornée de statues très-bien exécutées. Sa coupole, une des plus belles de Rome, a été peinte par Laufranc, et c'est une œuvre capitale de cet habile artiste. Les quatre évangélistes, aux angles, et les peintures de la voûte du chœur sont de l'illustre Dominiquin. Nous retrouvons ici la magnificence des principales églises; les beaux marbres, les pierres précieuses, les tableaux et les statues des grands maîtres. La chapelle Strozzi, dans la nef de droite, est surtout remarquable par ses tombeaux et par ses statues, dont Michel-Ange a fourni les modèles : sur l'autel, le groupe en bronze est fait d'après la piété qui est à droite en entrant dans la basilique de Saint-Pierre, aux deux portes latérales sont les tombeaux de deux papes de la maison Piccolomini, Pie II et Pie III : on admire l'inscription du premier. Remarquons encore la première chapelle qui est à gauche en entrant; elle est ornée de bonnes peintures de Passignano et de quatre belles statues; mais une autre chapelle, dans laquelle on passe par celle-ci, se recommande plus particulièrement à la vénération des fidèles; elle a été érigée sur l'égoût où fut jeté le corps de saint Sébastien après son supplice.

L'église de Saint-André est une de celles qui attirent le plus les Romains et les étrangers. La foule s'y porte habituellement pour entendre prêcher le célèbre père Ventura, de l'ordre des Théatins, qui desservent cette belle église. Ce religieux, dont la réputation est européenne, est à la fois un savant écrivain et un prédicateur distingué. Il est aussi un des ecclésiastiques de Rome que les étrangers vont visiter et consulter de préférence. Bien des protestants et

bien des incrédules ont été convertis par ses entretiens particuliers, plus encore peut-être que par ses sermons. Le dimanche de la Trinité 1844, nous entendîmes un magnifique discours qui acheva d'ébranler M. Hurter. L'ex-président du consistoire de Schaffouse était là, fondant en larmes, et peu de jours après, le père Ventura le décidait à faire son abjuration solennelle. Il ne prêche pas, comme les autres orateurs italiens, à un auditoire qui est supposé parfaitement croyant et dévoué à la religion : il argumente sur les dogmes catholiques avec une profondeur et une élévation de pensées qui le mettent de niveau avec nos plus célèbres prédicateurs français. Il a été l'ami et le correspondant de M. de Lamennais, jusqu'à ce que celui-ci ait cessé d'être orthodoxe ; mais, sans tomber dans l'erreur, il a retenu, dit-on, des idées démocratiques, tout ce qui n'est pas contraire à l'ordre ni à la soumission envers les pouvoirs établis.

Un chœur d'excellents musiciens et des illuminations magnifiques contribuent encore à attirer la foule dans cette église. A chacun des sermons que j'y ai entendus dans le mois de Marie, j'ai calculé qu'il devait s'y trouver environ trois mille hommes, avec un très-petit nombre de femmes, et je crois qu'il y avait beaucoup d'étrangers.

Cette église est bâtie en partie sur la scène du théâtre de Pompée, le premier théâtre permanent qui ait existé à Rome : le milieu de la partie demi-circulaire est occupé par le palais Pio, dit du champ de Flore, champ qui a donné son nom à la place moderne située vers l'ouest. On voit des restes du théâtre dans ce palais. Le grand Pompée avait encore construit près de ce théâtre un vaste et magnifique portique, et à ce portique était jointe une salle, où le Sénat s'assemblait les jours de spectacle. C'est dans cette Curia Pompeia que César fut tué par Brutus : il tomba devant la statue colossale du fondateur de la Curia que nous verrons un autre jour au palais Spada, près de la place Farnèse.

A l'est de Saint-André-della-Valle, dans la rue du Suaire, est le beau palais Vidoni, auparavant Stoppani, bâti sur les dessins de Raphaël. Charles-Quint y logea. On y conserve les restes des Fastes sacrés trouvés à Préneste ; le dernier cardinal Vidoni les a fait restaurer en 1824.

MONUMENTS DIVERS DE L'ANCIEN CHAMP DE FLORE ET DE L'ANCIEN QUARTIER FLAMINIEN.

Ici les édifices publics, les habitations particulières et les vieilles ruines forment une réunion pressée ; il y a surtout beaucoup de petites églises et de palais dont la visite intéresserait assez peu : aussi, nous indiquerons seulement ce qui est plus remarquable et ce qui rappelle des souvenirs dignes de n'être pas négligés.

Près du palais Pio est la petite église de Sainte Marie de la *grota Pinta.* Nous citerons les réflexions qu'elle a inspirées à M. de la Gournerie. « Le nom de Flore et les « jeux Floraux rappellent tout ce que le paganisme eut de « plus mauvaises et impudentes passions ; c'était la cor- « ruption la plus hideuse s'environnant de poésie afin de « se faire pardonner ses excès. Eh bien ! Les chrétiens ne « crurent pas pouvoir mieux effacer la trace de ces sou- « venirs qu'en plaçant, au lieu où avait existé le cirque « de Flore (1), une image de la Vierge, de la chaste Mère « de Dieu. Cette image se trouvait au fond d'une grotte, « et elle était l'objet des pieux hommages de la foule. « Dans la suite, on la transporta à Saint-Laurent *in Da-* « *maso ;* mais la famille Orsini fit édifier, près de l'en- « droit qu'elle avait occupé, une église consacrée au sou- « venir de l'immaculée Conception de Marie. Cette église « fut ouverte le 8 décembre 1343, et elle prit le nom de

(1) Le savant auteur a voulu dire sans doute le *champ de Flore* : car le cirque, situé bien loin d'ici, est maintenant la place Barberini.

« *Groia-Pinta*, en mémoire de la Madone du champ des « fleurs. »

Suivant la rue droite des Menuisiers, nous arrivons à la place des Catinari, ainsi appelée parce qu'on y fabriquait des bassins et d'autres ustensiles de ce genre. L'église de Saint-Charles, sur cette place, conserve la corde que le saint archevêque de Milan se mit au cou à la procession tristement solennelle qu'il ordonna pour demander à Dieu la cessation de la peste. Il est ainsi représenté dans le tableau du maître-autel, par Pierre de Cortone. On voit encore ici d'autres belles peintures : l'Annonciation, par Lanfranc; le martyre de saint Blaise, bon tableau de Brandi; le martyre de saint Marius et de ses compagnons, par Romanelli; un portrait de saint Charles, fresque du Guide; la mort de sainte Anne, chef-d'œuvre d'André Sacchi, auprès duquel est le tombeau du savant cardinal Gerdil. Le chœur a été peint par Laufranc, et les quatre vertus cardinales, qui ornent les pendentifs de la coupole, sont du Dominiquin. Notre célèbre peintre Pierre Mignard fut appelé à travailler dans cette église avec Pierre de Cortone. Je lis une plaisante anecdocte racontée à ce sujet par Duchesne, auteur des notices qui accompagnent les gravures du *musée* de Réveil. Mignard voulait représenter saint Charles donnant la communion aux pestiférés : pour mieux peindre l'état d'un cadavre d'après nature, il profita d'une nuit pendant laquelle un capucin défunt était exposé dans cette église; mais, pendant qu'il était tout absorbé par ce travail, sa lumière s'éteignit; il fut saisi de frayeur; il prit la fuite, et ne trouvant pas la porte, il poussa des cris jusqu'à ce qu'un bon religieux vint le calmer et rester auprès de lui pendant qu'il recommençait à peindre l'innocent trépassé.

Allons maintenant vers l'église de Sainte-Lucie des *boutiques obscures*. Une longue rue porte encore ce même nom, parce que les voûtes qui avaient soutenu les degrés du cirque Flaminien étaient devenues des boutiques dans le moyen-âge.

Tout près de Sainte-Lucie est le palais Mattei. C'est encore un de ces palais-musées sur lesquels on a à peine le temps de jeter un coup d'œil ; il renferme beaucoup de statues antiques et de bons tableaux ; les voûtes des salles ont été peintes par les plus grands maîtres, tels que Lanfranc, l'Albane et le Dominiquin. Il a été construit sur les ruines du cirque de Flaminius, célèbre consul qui périt à la bataille de Trasimène. Ce cirque occupait un espace encore plus grand. Au moyen-âge, les cordiers s'étaient établis dans l'arène pour travailler de leur état, et de là vient le nom du quartier actuel des *Funari*. Tout autour étaient des temples qui ont été entièrement détruits : il reste seulement trois colonnes de celui d'Hercule Gardien, dans la maison des pères Somasques, qui tient à leur église de Saint-Nicolas. Le temple de Bellone, qui n'existe plus, rappelle un souvenir des usages de l'ancienne Rome : devant le portique s'élevait la colonne *Bellica*, du sommet de laquelle un licteur lançait une flèche dans la direction du peuple auquel la guerre était déclarée.

Sur la place Mattei, ou des Tortues, on admire une des plus belles fontaines monumentales de Rome ; elle a été faite sur les dessins de Jacques della Porta et son nom dérive des tortues en bronze qu'y a exécutées Landini, célèbre artiste Florentin. Le palais Costaguti occupe un côté de cette place. L'Albane, le Dominiquin, le Guerchin ont encore orné de leurs peintures cette somptueuse habitation. Tout près est l'église de Sainte-Catherine des Funari ; il y a des tableaux de Mutien et d'Annibal Carrache. Nous continuerons de signaler aussi brièvement la plupart des églises de ces quartiers, dont plusieurs appartiennent à des corps de métiers ou à de pieuses confréries ; mais nous devons inviter le voyageur à visiter celle de sainte Marie in Campitelli. Elle est dans l'ancien quartier du Capitole, dont elle tire son nom ainsi altéré. Sa construction date du milieu du XVIIe siècle : Rainaldi l'éleva aux frais du peuple romain, qui voulut y placer une image

de la Sainte Vierge, image miraculeuse en grande vénération. (1) L'intérieur est magnifique; il est décoré de pilastres et de 22 colonnes de marbre d'ordre corinthien; on y remarque des peintures de Sébastien Conca, de Gemignani, du Baciccio, et en particulier, dans la seconde chapelle, un beau tableau de Luc Giordano, le premier des peintres Napolitains. Il y a aussi de superbes tombeaux.

En sortant de cette église et en tournant à gauche, nous arrivons aussitôt au portique d'Octavie. Ce portique, qui formait un vaste carré long à double rang de colonnes, fut bâti par Auguste en l'honneur de sa sœur, ainsi que les temples de Jupiter et de Junon élevés au milieu. Il en reste une partie qui était une des entrées principales, et maintenant on entre de là dans l'église de Saint-Ange *in Pescheria*, du quartier de la Poissonnerie. Cette église fut construite au VI[e] siècle par Boniface II. Le cardinal Barberini l'a restaurée; on y a transporté autrefois les reliques de sainte Symphorose et de ses sept enfants martyrisés à Tibur. Elle fut bâtie à l'extrémité du cirque de Flaminius et c'est ici que s'élevait la colonne Bellica, dont nous venons de parler.

Sur ce même emplacement du cirque, et tout près de saint Ange, on voit l'église de Saint-Ambroise della Massina. L'illustre docteur et évêque de Milan passa son enfance en ce lieu, dans la maison de sa mère, avec son frère saint Satyre et sa sœur sainte Marcelline. Sa mère s'était retirée à Rome après la mort de son mari, gouverneur des Gaules. On ne sait si l'illustre docteur est né à Arles, à Lyon, ou à Trèves. Le pape saint Célestin fit bâtir l'église de Sainte-Ambroise dans le V[e] siècle, et ensuite, on y ajouta un couvent de Bénédictines. Elle a été renouvelée en 1606. Vasi explique le surnom *della Massima* par le voisinage de la *Cloaca massima :* cette étymologie me paraît bien hasardée, car le grand cloaque en est assez loin.

(1) Voyez, église de Sainte-Galla.

LA JUIVERIE.

Descendons à l'ouest, vers le Tibre. Là est comme une petite ville à part, pauvre, sale et triste, habitée par un peuple réellement à part au milieu d'un autre peuple, mais qui inspire de bien hautes pensées à un philosophe chrétien. C'est la juiverie. Le vicaire de Jésus-Christ règne dans son palais sur la rive droite du fleuve, et, sur la rive gauche, environ quatre mille descendants des Anne et des Caïphe demeurent parqués dans de vieilles masures, sujets méprisés et humiliés. Et il est à remarquer qu'à Jérusalem, leur antique capitale et leur ville sainte, les enfants d'Israël sont pareillement relégués dans un quartier immonde! C'est Paul IV, au XVI[e] siècle, qui les consigna dans cette partie de la ville, ajoutant une ordonnance par laquelle les Juifs étaient obligés de porter le signe distinctif du chapeau jaune. A la mort de ce pape, grand réformateur, les Juifs se joignirent au peuple qui brisa sa statue, et c'est ce que firent souvent les Romains, après que les pontifes devant lesquels ils tremblaient avaient rendu le dernier soupir. Aujourd'hui, les Israélites sont dispensés de porter le chapeau qui les distinguait; mais on ferme encore les portes de la Juiverie à dix heures du soir. Ils ne peuvent ouvrir leurs boutiques le dimanche, et tous les ans à Pâques quelques-uns des plus riches sont obligés d'aller au Capitole demander aux magistrats, un genou à terre, la permission de demeurer un an de plus à Rome.

M. Ratisbonne raconte, dans sa lettre à M. Desgenettes, que la vue de ces humiliations le fit frissonner d'horreur et qu'il s'écria avec colère : Comment se peut-il qu'un peuple entier souffre ainsi depuis dix-huit siècles pour avoir tué *un seul homme?...*

C'est qu'en effet l'existence de ce peuple, telle qu'elle a été partout depuis la mort de Jésus-Christ ne serait pas explicable, *s'ils n'avaient tué en lui qu'un homme!*

Il arrive souvent que les incrédules proposent ainsi des questions, des doutes, des preuves d'impossibilité, quand il s'agit seulement de constater un fait, qui est manifeste d'abord comme fait et qui ensuite est évidemment *un fait divin.* (1)

Au reste, il a été bien des fois dans l'intérêt même des Juifs de se trouver réunis dans un quartier à part : ils étaient ainsi beaucoup moins exposés aux insultes et aux mauvais traitements, surtout pendant la nuit. Souvent les papes ont été leurs seuls protecteurs Saint Grégoire-le-Grand, Innocent II, Alexandre III, Innocent III, eurent à lutter énergiquement contre les préjugés haineux et contre les excès du peuple.

Il me semble que le signe distinctif du chapeau devait être assez inutile. On reconnaît partout un juif au premier abord. Je me rappelle qu'à Livourne nous nous amusâmes à chercher le quartier des Israélites, certains de le trouver sans guide et sans questionner personne : dès que nous eûmes un peu considéré quelques figures de marchands, dans une rue assez propre, nous nous écriâmes tous ensemble ; les voilà ! Un peu plus loin nous reconnûmes en effet leur grande synagogue.

Ils sont un peu plus de 9000 dans les États Romains. Les papes ont successivement apporté des adoucissements à leur sort ; mais ils ne peuvent pas encore acquérir des biens dans la capitale, ni parvenir à aucun emploi, et ils ont à payer certaines redevances, comme celle qui leur est imposée pour la course des chevaux au *Corso*, dans le carnaval. A Rome, la plupart sont fripiers et marchands de bric à brac ; cependant nous avons remarqué des magasins d'assez belle apparence dans une de leurs rues. Comme leur nombre est toujours à peu près le même, il paraît que leur position n'est pas si intolérable qu'on le dirait

(1) Dans un de ses Carêmes, M. de Ravignan prouva que les faits de notre Religion étaient des faits certains et ensuite que ces faits ne pouvaient être que surnaturels ou *divins*.

d'abord, ou que l'empire de l'habitude est chez eux bien puissant.

Leur quartier s'appelle le Ghetto (bruit) ce qui vient, dit-on, de ce que les Juifs prient d'une manière bruyante. Il est à remarquer que c'est le seul de la capitale du monde chrétien où la croix ne s'élève pas triomphante ; mais ce peuple entend les cloches, les canons, les chants des fêtes chrétiennes ; il reste là silencieux et dédaigné, sans songer à émigrer vers des contrées où le triomphe de Jésus crucifié a moins d'éclat et où ses ministres ont moins de puissance. Quel peuple mystérieux ! A son seul aspect on devrait devenir chrétien !...

THÉATRE DE MARCELLUS.

Retournant vers le sud, nous arrivons devant les ruines massives du théâtre que l'empereur Auguste fit bâtir et qu'il dédia à son neveu Marcellus, fils d'Octavie. Vitruve le regardait comme le chef-d'œuvre de l'architecture romaine, et les architectes modernes ont suivi ses proportions pour les ordres dorique et ionique placés l'un sur l'autre. Il avait trois étages dont il ne reste que les deux inférieurs, qui forment encore une masse imposante du côté de la place Montanara. Son diamètre était de 267 pieds et il pouvait contenir trente mille spectateurs.

Les Pierleoni et ensuite les Savelli en firent une forteresse, dans le moyen-âge. Ces derniers le transformèrent plus tard en palais qui passa aux Orsini. Il appartient encore à une branche de cette famille historique. On arrive dans la cour par une longue rampe qui s'est formée des ruines de l'ancien monument.

Auguste avait bâti le portique d'Octavie pour que le peuple pût s'y promener à l'abri de la pluie et du soleil en attendant le spectacle. Tous ces édifices étaient très-somptueux. Il est à remarquer que l'un des temples élevés au milieu de ce portique fut le premier construit en

marbre, et Velleius Paterculus accuse son fondateur Metellus Macedonicus d'avoir ainsi introduit à Rome le luxe et la mollesse, *vel magnificentiæ; vel luxuriæ princeps fuit.*

Nous traversons la place Montanara, où se réunissent les paysans des montagnes qui sont à l'est et au midi de Rome. On les voit en grand nombre surtout à l'approche des moissons. A l'aspect de ces hommes au vaste chapeau rond, en culottes courtes et armés de leur faucilles, il me sembla que je voyais apparaître nos montagnards des Cévennes assemblés vers la fin de juin sur la place d'une de nos petites villes du Bas-Languedoc. Je les ai rencontrés encore travaillant en nombreuses troupes dans les vastes champs de blé qui entourent la ville, et une singularité qui m'a frappé, c'est qu'un surveillant se promène à cheval sur la longue ligne qu'ils forment en moissonnant. Un pareil exercice sous un soleil brûlant doit être plus ennuyeux que le travail des moissonneurs.

Au milieu de la petite rue de la Bufala était anciennement la porte Carmentale, de la première enceinte. En dehors, était le *forum olitorium*, c'est-à-dire, le marché aux légumes et aux herbes. Ce forum était orné de trois temples, dont on voit encore des restes confondus avec les nouvelles constructions de saint Nicolas *in carcere.* Ici les auteurs ne sont pas trop d'accord sur le lieu où serait arrivé un fait célèbre dans l'antiquité, celui d'une femme condamnée à mourir de faim dans sa prison et qui fut sauvée par le lait de sa fille. Vasi prétend que le temple de la Piété bâti sur la prison en mémoire de ce dévouement filial est celui du forum. Nibby assure qu'il ne faut pas confondre celui-ci avec un autre temple de la Piété qui fut érigé dans la prison des Décemvirs, et qui disparut avec d'autres édifices lorsque l'empereur Auguste bâtit le théâtre de Marcellus. C'est là qu'aurait eu lieu le trait d'amour filial. L'opinion de Vasi me paraîtrait plus vraisemblable à cause du surnom, *in carcere*, de l'église Saint-

Nicolas. Une autre différence, c'est que Pline parle d'une *mère* nourrie par sa fille, tandis que de nombreux tableaux de la *charité Romaine* représentent un vieillard ainsi allaité.

Les colonnes des temples ornent la façade et les nefs de l'église : on a conservé sous le maître-autel une urne magnifique de porphyre vert ; au-dessus est un baldaquin supporté par quatre colonnes de jaune africain.

Dans ces environs était la colonne Lactaria, au pied de laquelle on exposait les enfants trouvés, qui étaient ensuite le plus souvent étouffés ou jetés dans le Tibre : c'était commode et expéditif. Et c'est ainsi que l'empereur Galère embarquait les vieillards infirmes et pauvres sur des pontons que l'on faisait couler bas quand ils étaient arrivés en mer !

ÉGLISE ET HOSPICE DE SAINTE GALLA.

Nous trouvons ici précisément des monuments remarquables de la charité chrétienne. Voici à droite l'église de Sainte-Galla, et son hospice où l'on reçoit les pauvres qui ne savent où aller coucher. « L'église fondée par Galla, fille de Symmaque, existe encore à Rome, où elle fut longtemps connue sous le titre de sainte Marie *in Porticu*, à cause du portique d'Octavie qui l'avoisine. Aujourd'hui elle porte le nom de sa pieuse fondatrice. On y vénérait autrefois une image miraculeuse de la Vierge qui fut donnée par les anges à sainte Galla, au rapport de saint Grégoire : cette image a été transportée à sainte Marie *in Campitelli*. L'église de Sainte-Galla occupe l'emplacement de la demeure de la sainte, qui était aussi celle de Symmaque, et peut-être celle de Boèce. « C'est là, au pied du Capitole et de la roche Tarpéienne, que ces deux vieux Romains se consolaient de la décadence de la cité impériale, en voyant la cité chrétienne lever noblement sa tête du sein des ruines, conquérir par la parole ceux qui l'avaient conquise par les armes, et étendre une seconde fois la domination romaine sur le monde. (1) »

(1) Rome chrétienne, Tome 1.

Théodoric étant devenu, sur la fin de sa vie, un tyran jaloux et ombrageux, fit périr l'illustre Boèce et son beau-père Symmaque; mais, rongé ensuite par les remords, un jour qu'on avait servi sur sa table une tête de poisson, il crut voir la tête de Symmaque qui le menaçait; il fut tellement saisi de frayeur qu'il se mit au lit et qu'il mourut désespéré.

L'hospice de Sainte-Galla a été augmenté et doté par la famille Odescalchi.

ÉGLISE ET HÔPITAL DE NOTRE-DAME DE LA CONSOLATION.

On y arrive par la rue à gauche avant l'église de Sainte-Galla. Voici un nom bien doux : Notre-Dame de la consolation ! Ce titre de la *consolatrice des affligés* est déjà un baume sur les blessures des fidèles qui ont placé dans Marie toute leur confiance, et qui se souviennent qu'elle a tant souffert avec une parfaite résignation, lorsqu'elle avait seule le droit de se plaindre, étant sans péché.

Ce bel établissement, destiné aux blessés des deux sexes, est placé sous la même administration qui régit le grand hôpital du Saint-Esprit. Son église est une des plus riches de Rome. Construite par l'architecte Martin Longhi, elle n'a été bien achevée qu'en 1825. La première chapelle, à droite, fut peinte par Thadée Zuccari; Roncalli a fait les deux tableaux du maître-autel, et la première chapelle qui vient après a été peinte par Antoine Pomarancio, le plus habile des deux Roncalli.

Nous laissons en sortant, à gauche, les petites églises de Saint-Éloi et de Saint-Jean décollé. Dans celle-ci, les Florentins établirent une confrérie semblable à la célèbre confrérie de la miséricorde de Florence, pour accompagner les condamnés à mort, qu'on exécute devant la porte de Saint-Paul. Ce lieu des exécutions, qui est loin des quartiers habités, a été sans doute choisi à cause du voisinage

du lieu où l'apôtre eut la tête tranchée : ce souvenir peut aider les coupables à faire une bonne mort. Les exécutions capitales sont fort rares ; nous l'avons dit.

QUARTIER DE L'ANTIQUE VELABRUM.

Je ne rapporterai point les étymologies différentes du mot Velabrum, parce qu'elles me paraissent toutes bien hasardées : il suffit de savoir que ce quartier bas, entre le Palatin, l'Aventin et le Tibre, était jadis un marais formé par les débordements du fleuve et par les eaux qui tombaient des collines. Il fut desséché par les derniers rois de Rome, qui bâtirent à cet effet le quai du Tibre et le grand cloaque ; mais le quartier conserve ce nom de Vélabre.

Là était le forum *Boarium*, le marché aux bœufs, où l'on voyait la célèbre vache en bronze de Myron, transportée de l'île d'Égine. Tout auprès était l'*Ara Maxima* et le temple rond d'Hercule vengeur, découvert dans le XVe siècle, avec la statue d'Hercule, en bronze doré, qui est au musée du Capitole. Tacite rapporte que Romulus commença à tracer le sillon de l'enceinte de sa ville en partant de l'extrémité du Velabrum.

ARC DE JANUS QUADRIFRONT.

Cet arc, qui s'élève sur la limite du forum, est un de ceux que les Romains élevaient pour les marchands dans les marchés et les carrefours : il fut appelé Quadrifront parce qu'il avait quatre faces, autrement il n'avait aucun rapport avec le fameux temple de Janus, fermé pendant la paix. C'est le seul qui soit resté de ces monuments appelés Jani. On a achevé de le déblayer en 1829 et on l'a dégagé des constructions en brique que les Frangipani avaient élevées pardessus, dans le XIIIe siècle, pour s'y fortifier. Il est orné de douze niches à chacune de ses faces ; mais il est plus remarquable par son antiquité et par

ses masses de marbre que par son architecture et par le goût des ornements. Les trous qu'on voit dans les joints ont été faits pour enlever les crampons qui liaient les pierres.

A côté est le petit arc de Septime-Sévère, élevé par les marchands à cet empereur, à sa femme Julie, et à ses fils Antonin Caracalla et Geta. Les bas-reliefs, d'un goût médiocre, ont été grandement endommagés.

Il tient à l'église Cardinalice de saint George *in Velabro*, bâtie au VI[e] siècle sur les ruines de la basilique de Sempronius, où se jugeaient les causes des marchands et des acheteurs du forum.

Le sentier qui s'ouvre en face de l'arc de Septime-Sévère conduit à la Cloaca Maxima. Tarquin le superbe fit cet égoût pour recevoir les eaux qui tombaient du Palatin, de l'Aventin, et des trois autres collines voisines, et il le conduisit jusqu'au Tibre, afin de dessécher aussi le Velabrum. L'arc qui décharge toutes ces eaux dans la rivière a douze pieds de hauteur et autant de largeur. Il est construit en blocs énormes. Les architectes et les antiquaires admirent cet ouvrage étonnant pour l'époque où il fut entrepris et qui remplit sa destination depuis vingt-trois siècles. Son embouchure est entre le temple de Vesta et le pont Palatin.

La fontaine de saint George est, dit Vasi, la fontaine de Juturne, si célèbre chez les anciens. Deux jeunes Romains y portèrent la nouvelle de la victoire remportée par le dictateur Posthumius contre les Latins, près du lac Régile (1), et ils disparurent après avoir abreuvé leurs chevaux. On les prit pour Castor et Pollux et on leur érigea au Forum le temple des Dioscures, nom que les anciens donnaient aux deux fils de Jupiter et de Léda. Il ne reste plus rien de cet édifice.

(1) Près du village actuel de la Colonna, entre Palestrina et Frascati.

Nous voici au pont Palatin, dit le pont Rotto, parce qu'il est en effet rompu. Il fut le premier construit en pierre, dans le temps où il n'y avait qu'un autre pont sur le Tibre, le Sublicius, c'est-à-dire, de bois. Commencé par le censeur Fulvius, il fut terminé par Scipion l'Africain. Il a été depuis emporté si souvent par le Tibre qu'il est resté ainsi depuis l'inondation de 1598.

« En descendant sur le bord du Tibre, on jouit d'une vue magnifique qui comprend en même temps plusieurs monuments célèbres, et rappelle plusieurs souvenirs classiques. C'est de ce point qu'on aperçoit la partie escarpée de l'Aventin, où était la grotte du brigand Cacus; les restes du pont Sublicius; l'emplacement du camp de Porsenna et des prés de Scévola, *prata Mutia;* la chaussée du fleuve et l'embouchure de la Cloaca; le pont Palatin, l'île d'Esculape, le pont Fabricius et celui de Gratien, le Janicule, etc. On croirait avoir sous les yeux la scène des principales époques de l'histoire romaine, depuis les rois jusqu'au déclin de l'empire d'occident. (1) » Mais en présence de ces souvenirs et sur ces lieux, le voyageur comprend aussi combien il est nécessaire de revenir sur les études classiques et de relire au moins l'histoire avant de visiter Rome et ses environs.

MAISON DE RIENZI.

Poursuivons notre marche. Nous voici à la maison de Rienzi, vis-à-vis l'église de Sainte-Marie égyptienne; elle est bâtie avec des fragments d'édifices de toutes les époques. Il est à remarquer que cette maison du célèbre tribun du XIVe siècle est près de la Roche Tarpéienne et du Capitole, et tout le monde connaît le sens de ce vers,

La roche Tarpéienne est près du Capitole.

(1) Nibby.

Rienzi commença et finit comme tant d'autres ambitieux qui ont flatté le peuple pour en faire un instrument de leur élévation : ce grand restaurateur de la république romaine était devenu un insolent et fastueux despote, et le peuple changea à son tour de dispositions à son égard. Attaqué dans la Capitole par une multitude furieuse, il fut reconnu pendant qu'il se sauvait à l'aide d'un déguisement; il fut écharpé et l'on traina ses restes hideux pour les exposer sur une fourche patibulaire devant le palais Colonne.

TEMPLE DE LA FORTUNE VIRILE. ÉGLISE DE SAINTE MARIE ÉGYPTIENNE.

Le temple de la Fortune *Muliebris* fut érigé en mémoire de l'heureux succès de Véturie dans sa démarche auprès de son fils Coriolan. Servius Tullius avait élevé celui-ci à la Fortune virile en reconnaissance de ce qu'elle l'avait pris dans la condition des esclaves pour le faire roi. Ce temple est donc fort ancien. Il fut restauré dans la suite, après avoir été endommagé par le feu. Sa forme est un carré oblong: les colonnes, d'ordre ionique, ont 28 pieds de hauteur; les entre-colonnements ont été fermés quand le temple est devenu une église. C'est Jean VIII qui opéra ce changement. Saint Pie V la donna aux Arméniens qui y suivent leur rit et qui l'ont dédiée à leur patronne sainte Marie Égyptienne. Clément XI bâtit la maison, destinée à recevoir les Arméniens catholiques qui viennent à Rome. Le tableau de la Sainte est un des meilleurs de Frédéric Zuccari.

Près de ce temple étaient autrefois ceux de la Volupté, de la Pudicité Patricienne et de la Pudicité plébéienne. Singulier mélange de divinités! La première avait sans doute plus d'adorateurs que les autres!

TEMPLE DE VESTA. ÉGLISE DE SAINTE MARIE DU SOLEIL.

Un peu plus loin est le gracieux temple de Vesta, qui est nommé dans la deuxième ode d'Horace, à propos des inondations du Tibre. Il est sans doute de ces temples de Vesta que Numa Pompilius voulut élever dans chaque curie; mais il fut reconstruit vers la fin du IIe siècle de l'empire : car il est tout entier de marbre blanc et d'un très-bon style. Il est rond; les 19 colonnes corinthiennes qui l'entourent forment une enceinte au dedans de laquelle est la cella. Celle-ci a 28 pieds de diamètre; l'entablement et l'ancienne couverture manquent. Pour le conserver, on en fit une chapelle de saint Étienne. Ensuite on l'appela Sainte Marie du Soleil; par allusion sans doute au souvenir de la déesse du feu. (1)

Ces bords du Tibre, déserts et poudreux, s'appelaient autrefois le beau rivage, *pulchrum littus*. Et c'est là aussi qu'il y avait tant de mouvement sur les quais et sur le fleuve. Quels changements !...

ÉGLISE DE SAINTE MARIE IN COSMEDIN.

Elle a été bâtie sur les ruines du temple de Cérès et de Proserpine. C'est le sentiment de Nibby, qui invoque les témoignages de Denis d'Halicarnasse, de Vitruve, de Tacite et de Pline. On voit encore une partie de la Cella, construite en grosses pierres, et dix colonnes de marbre blanc du péristyle : l'élégance des chapiteaux annonce qu'il fut rebâti à l'époque où les beaux-arts florissaient, et Tacite dit que Tibère le consacra.

Ce qui est beaucoup plus intéressant pour nous c'est

(1) Voir nos explications au sujet de l'église Sainte-Marie, surnommé *de la Minerve*.

que le grand saint Augustin enseigna la rhétorique dans une maison annexée à ce temple devenu une église : il partit de là en 384 pour aller à Milan. M. Poujoulat a rappelé cette circonstance dans sa belle histoire du grand docteur. Précieux souvenir attaché pour toujours à cet édifice !

Cette église fut appelée l'École Grecque parce qu'une confrérie de Grecs y avait été attachée. Le pape Adrien I l'ayant rebâtie dans le huitième siècle, les ornements dont il l'enrichit lui firent donner le surnom *in Cosmedin*, d'un mot grec qui signifie ornement. Aujourd'hui, le peuple la nomme *Bocca della veritá*, bouche de la vérité, à cause d'une énorme figure placée dans le vestibule sur laquelle on a beaucoup disserté, mais qui a dû tout simplement servir à quelque fontaine. Cette figure, de marbre veiné, ouvre une grande bouche dans laquelle les mères font mettre la main de leurs petits enfants, en leur assurant qu'ils ne pourront plus la retirer s'ils ont le malheur de mentir.

Les trois nefs sont séparées par des colonnes antiques de marbre et le pavé est en mosaïque alexandrine. (1) Deux ambons et une chaire pontificale de marbre contribuent à donner un air d'antiquité à cette église qui offre un mélange de styles et de matériaux de diverses époques. Le maître-autel est surmonté d'un baldaquin ; au dessous est une urne antique de granit d'Égypte qui contient des reliques, et au dessus est une image de la vierge apportée de la Grèce.

Un haut clocher byzantin annonce au loin l'église de Sainte-Marie *in Cosmedin*.

Avançons sur le chemin qui suit la rive gauche du Tibre. Là était la porte Trigémine de l'enceinte de Servius Tullius ; on voit les restes des anciens greniers à sel et les nouveaux magasins ; plus loin, c'est l'entrepôt des mar-

(1) Voyez, église de saint Jean et saint Paul.

bres qu'on débarque et qui fait donner à ce quartier le nom de Marmorata. Il existe dans la Vigne Cesarini des vestiges des antiques Navalia, où l'on débarquait les marchandises, et l'on y a souvent trouvé des blocs de marbres qui portaient la date de l'envoi et le nom de l'expéditeur. Cette partie de la plaine s'appellait aussi *Emporium*, foire, marché ; on comprend qu'il fallait un grand espace pour les marchandises, alors que Rome et Ostie étaient des villes si populeuses et que la navigation du fleuve était si animée. Les Grecs devaient affluer principalement sur ce quai de la rive gauche, car il s'appelait *Ripa græca,* tandis que l'autre conservait le nom de *Ripa romana.* Ces noms du moyen-âge se sont perdus ; maintenant, il n'y a que le port de *Ripa grande*, sur la rive droite, et encore ce port ainsi appelé par opposition à celui de Ripetta, au nord de la ville, n'est pas d'une bien grande importance. Nous passerons demain de ce côté, sur lequel s'élève le grand hospice de Saint-Michel ; mais il serait bon de lire ici ce qui concerne les souvenirs historiques du pont Sublicius et des environs. (1)

MONT TESTACCIO.

Le voyageur qui n'a pas un long séjour à faire à Rome peut laisser sur la droite le mont Testaccio, en suivant le pied de l'Aventin pour aller à la porte saint Paul. Ce mont tire son nom des fragments de terre cuite qui l'ont formé. Les anciens auteurs ne disent rien de son origine, et il est bien certain que sa formation est postérieure aux temps de la République et même aux premiers temps de l'Empire, puisqu'on y a trouvé des tombeaux sous des monceaux de débris. On sait que les romains faisaient un grand usage des vases de terre cuite, pour le vin, l'huile, les urnes funéraires, etc. Il paraît qu'on défendait de je-

(1) Voyez port de Ripa grande.

ter au Tibre ni ailleurs les fragments de poterie, et alors on est moins étonné de la masse de cette colline artificielle qui a 163 pieds de hauteur et 4500 de circonférence. Poussin aimait à gravir le sommet du Testaccio pour peindre des vues de Rome et de la campagne. On y jouit en effet d'un bien beau coup d'œil. On a creusé tout autour du pied des caves où l'on entrepose les vins, qui s'y conservent à merveille.

Passant sous un vieil arceau du moyen-âge, qu'on appelle l'arc de Saint-Lazare, nous arrivons à la porte Saint-Paul.

PORTE SAINT PAUL.

Cette porte fut appelée Ostiensis, après qu'Aurélien eut porté jusque là l'enceinte de la ville. Elle est toujours sur la route d'Ostie, mais elle a pris depuis longtemps le nom de saint Paul, à cause du voisinage de la basilique. Bélisaire la fit rebâtir sur le niveau moderne qui est environ 18 pieds plus haut que l'ancien. Elle est flanquée de deux énormes tours crénelées. La porte intérieure, qui paraît d'une date plus ancienne, a deux arcades, ce qui se voit fréquemment dans ces portes antiques, et ce qui était plus commode sans doute pour que le peuple pût entrer et sortir en foule.

A droite et au dedans de l'enceinte est un beau cimetière des protestants, où l'on voit plusieurs monuments funèbres qui sont remarquables par leurs sculptures.

Rappellons ici que dans plusieurs états du nord de l'Europe les catholiques ne peuvent avoir un cimetière particulier. Les protestants ont toujours été les ennemis sincères de l'intolérance et du fanatisme! Si nous ne le croyons pas, c'est notre faute; ils nous l'ont bien assez dit sur tous les tons. (1)

(1) Le *Courrier du Gard*, dans un numéro du mois d'octobre 1845, annonçait que tout étranger qui tombera malade à

La superbe pyramide de Caïus Cestius montre combien le sol s'est exhaussé. Alexandre VII fit creuser au pied, et parmi les fragments d'architecture on trouva le pied en bronze qui est au musée du Capitole. Ce pied appartenait à la statue colossale de Cestius, pour qui cette pyramide sépulcrale fut construite en 330 jours. Cestius était un des Septemvirs Epulons, qui présidaient aux banquets Lectisternes, célébrés dans les temples à l'occasion d'une grande victoire, ou lorsque la République était menacée d'une calamité extraordinaire. Si ce dernier usage paraît étrange, qu'on se rappelle que lors de la terrible peste survenue l'an de Rome 392, les Romains songèrent à apaiser la colère des dieux par des jeux scéniques. Ils envoyèrent tout exprès en Étrurie chercher des acteurs, dont le nom Étrusque *hister* a engendré le mot histrion. La pyramide a 125 pieds romains de hauteur, et 75 à la base de chaque face : des pièces de marbre blanc qui ont un pied d'épaisseur recouvrent partout la masse de maçonnerie qui en a 25. Au dedans est la chambre sépulcrale ; elle a 20 pieds de long sur 12 de large et 15 de hauteur. On y voit des peintures curieuses, mais très-endommagées.

SÉPARATION DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL.

Les grands souvenirs du christianisme se présentent sur

Rome, sera tenu dorénavant à recevoir les sacrements, quelle que soit sa religion. Les expressions manquent pour qualifier un pareil mensonge. Outre que nul prêtre au monde ne donnerait un sacrement à celui qui n'en voudrait pas, outre que les anglais et les allemands sont très-nombreux à Rome, surtout pendant l'hiver, je demande si un cimetière protestant pourrait y subsister, lorsque tout individu serait censé mourir dans le sein de l'église catholique ? Et voilà jusqu'où se porte la haine de Rome ! Ici la stupidité le dispute à la mauvaise foi.

la route d'Ostie. Voici d'abord, à droite, la chapelle du Sauveur, où saint Paul rencontra Plautille, noble romaine, et lui demanda un mouchoir pour se bander les yeux. Un peu plus loin, est l'oratoire dédié à saint Pierre et à saint Paul : c'est là que les deux apôtres se séparèrent, le premier pour aller mourir sur le Janicule et le second aux Eaux-Salviennes. Leurs ossements devaient ensuite se réunir pour toujours, comme leurs âmes, après ce baiser d'adieu, et c'est bien à eux qu'on peut appliquer ces mots : *In morte quoque non sunt divisi; ils n'ont pas été séparés même par la mort!* Cet adieu est exprimé dans une inscription placée entre deux petites colonnes avec un bas-relief. On ne s'explique pas d'abord pourquoi l'escorte qui les conduisait de la prison Mamertine ne les fit pas séparer plus tôt, car saint Pierre est ici écarté de la route qu'il devait suivre. Peut-être demanda-t-il à prolonger quelque prière ou un entretien avec le compagnon de son apostolat et de son martyre, ce que les soldats durent accorder, surtout si les fidèles leur donnèrent de l'argent. Au reste, M. Gerbet fait observer avec juste raison que cette circonstance même est en faveur de la tradition locale; car si le fait avait été imaginé, le lieu de la séparation n'aurait pas été placé si loin de la route de saint Pierre. On pourrait ajouter encore, ce me semble, que saint Paul étant beaucoup plus considéré des soldats que le *misérable juif*, on n'aura pas craint de prolonger le triste trajet de celui-ci. — Quel lieu! quels souvenirs! continuons de suivre les pas de l'Apôtre des nations qui marchait ici entouré de soldats romains et avec son bourreau. Il répétait sans doute *cursum consummavi*, j'ai achevé ma course. Oh! combien il devait être transporté de joie lui qui avait appelé *la mort un gain*, lui qui avait tant désiré que *son corps tombât en dissolution, pour que son âme pût se réunir à Jésus-Christ*, lui qui avait été déjà *si heureux et si fier de souffrir pour son divin Maître!* — Et que sa gloire allait être grande dans le ciel

et sur la terre !.... J'étais saisi d'une émotion inexprimable en avançant sur cette route. Elle traverse la partie la plus agréable de la campagne romaine, mais le mauvais air la rend aussi inhabitable dans l'été. C'est bien malheureux que les saints monuments où nous allons soient déserts une grande partie de l'année et plus fréquentés dans les autres saisons par les étrangers que par les habitants de la ville. D'autre part, ils ont peut-être ainsi quelque chose de plus saisissant.

A la moitié de la distance de la porte saint Paul à la basilique, qui est d'environ un mille, on trouve une vigne encore appelée la vigne de sainte Françoise, parce qu'elle appartenait à cette illustre et charitable Romaine. Tout auprès coule un ruisseau célèbre que nous avons rencontré au delà de la porte Saint-Sébastien. C'est l'Almon, dans lequel les prêtres de Cybèle lavèrent leur déesse Phrygienne, que les Romains accueillirent avec tant de joie. Le simulacre de la mère des dieux fut traîné ensuite dans la ville sur un char tiré par deux vaches, au milieu des acclamations respectueuses de la foule. Dans la suite, on fit tous les ans le solennel anniversaire de cette arrivée de Cybèle : on lavait la déesse dans l'Almon et on la rapportait avec la même pompe.

J'ai lu dans l'itinéraire de Vasi ce que je n'ai retrouvé dans aucun autre livre, qu'il existait autrefois un portique couvert en plomb et orné de colonnes de marbre qui conduisait de la porte de la ville à la basilique. L'auteur ne dit rien de l'époque où il fut construit, ni de celle qui le vit tomber.

SAINT PAUL AUX TROIS-FONTAINES.

Nous voici derrière l'abside de la basilique, au milieu des ouvriers, des décombres et des matériaux. Puisqu'il nous faudra d'ailleurs retourner sur nos pas, continuons de suivre l'ordre chronologique et allons auparavant visi-

ter le lieu où l'apôtre fut décapité. Il y a encore un mille à parcourir, toujours sur la voie d'Ostie. La plaine devient moins agréable et plus accidentée ; nous retrouvons les monticules et les vallons de la campagne romaine, avec ses prairies et ses champs de blé sans arbres. Dès le mois de Juin, les Franciscains, qui ont remplacé les religieux de Cîteaux dans le service des trois églises, désertent le couvent, n'y laissant qu'un ou deux domestiques pour le garder.

Nous voyons ici trois églises, à gauche du grand chemin. Celle des Trois-fontaines sur l'emplacement où saint Paul eut la tête tranchée. Elle fut rebâtie en 1590 par le cardinal Aldobrandini, sur les dessins de Jacques Della Porta. Il y a dans le fond un autel sur chacune des trois sources qui jaillirent aux trois bonds que fit la tête de Saint-Paul, et cette tête de l'apôtre est sculptée sur le devant de chaque autel. A droite, sous une grille de fer, est la colonne sur laquelle Saint-Paul fut décapité par le glaive, comme citoyen romain. Ce sanctuaire est décoré d'un tableau de la décollation, et vis-à-vis est le crucifiement de Saint-Pierre, copié du Guide.

Saint-Clément, pape, dans une de ses épîtres, donne à entendre que Néron vint assister à ce supplice. Ce fait n'aurait rien de trop étonnant, quand on se rappelle que ce tyran assista à tant d'autres et qu'il contempla l'incendie de sa capitale en chantant des vers sur celui de Troie. Il est d'ailleurs à présumer qu'une haine particulière l'attira aux eaux Salviennes. Nous l'avons dit, la concubine favorite de ce monstre avait été convertie par Saint-Paul, et il voulut sans doute jouir complètement de sa vengeance contre l'apôtre qui avait osé le braver jusqu'à ce point. Depuis lors on a vu des prêtres assassinés pour la même cause.

La seconde église fut bâtie dans le VIIe siècle par le pape Honorius Ier, et dédiée aux saints Vincent et Anastase, auxquels d'autres églises sont dédiées dans l'inté-

rieur de la ville. Elle est à trois nefs, d'une architecture romane extrêmement simple, et dépourvue de tout ornement.

La troisième mérite sous plusieurs rapports d'être visitée. Sainte-Marie *Scala cœli* a été ainsi appelée, à cause d'une échelle mystérieuse qui y apparut à Saint-Bernard, retiré en ce moment dans le monastère. Ce grand saint disait la messe pour les âmes du Purgatoire : il eut tout-à-coup une vision semblable à celle de Jacob; l'échelle allait jusqu'au ciel et les âmes délivrées montaient en foule. Sous cet autel, qui fut longtemps en grande vénération, est un souterrain dans lequel Saint-Paul fut enfermé quelques moments avant son supplice, peut-être parce qu'on attendait l'arrivée de Néron.

Ce qui rend encore cette église bien vénérable, ce sont les catacombes de Saint-Zénon, général romain, que Dioclétien fit décapiter avec une multitude de soldats et de fidèles. Il y a là plus de dix mille chrétiens, martyrisés en ce même lieu.

L'édifice est octogone et terminé par une coupole. Vignole en a fait les dessins, par ordre du cardinal Alexandre Farnèse, en 1582. On voit dans le chœur une mosaïque du florentin Zucca, qui est regardée comme la première du genre moderne où l'on ait pu voir une bonne peinture.

LA BASILIQUE.

Un sentiment pénible domine le chrétien, le savant, l'archéologue, à l'approche de cette grande basilique, la plus ancienne qui eût été conservée jusqu'à nos jours, et qu'un affreux incendie consuma en peu d'heures dans l'année 1823. Elle se relève, toujours splendide et majestueuse ; mais, qui lui rendra ses monuments de l'antiquité, ses inscriptions et ses mosaïques, ses colonnes de Paros et de brèche violette que Pline l'ancien et Stace

avaient admirées à un autre monument, sa galerie authentique des portraits de tous les papes, sa vieille et immense charpente de cèdres du Liban ? Ces pertes sont irréparables. La violence de l'incendie fut telle que les colonnes furent cassées en plusieurs pièces ou fondues de haut en bas : j'en ai vu de longs fragments qui semblent avoir été tordus. Il y en avait 118 qui divisaient l'église en cinq nefs. Nibby prétend, contrairement à l'opinion de tant d'autres auteurs, que les 24 de violet antique, les plus précieuses de toutes, ne venaient pas du mausolée d'Adrien, mais de la basilique Emilienne qui était au Forum romain, près de la colonne de Phocas. Elles avaient environ 37 pieds de hauteur, d'un seul jet. Les deux colonnes de l'arc triomphal, dit de Placidia, avaient plus de 47 pieds, aussi d'une seule pièce et de marbre précieux. Une particularité bien remarquable pour ceux qui s'occupent d'archéologie sacrée, c'est que les colonnes portaient des arcades, et non des architraves. Lorsque nos architectes de Paris et de Marseille ont voulu imiter de nos jours les basiliques de Rome, ils auraient dû imiter ce système de Saint-Paul plutôt que celui de Sainte-Marie-Majeure ; les arcades font toujours mieux que les plates-bandes dans les édifices religieux, et ensuite, nous ne pouvons en France suppléer à la grandeur du style par la richesse des matériaux ni par le luxe des ornements.

Rome est située entre les églises où furent enterrés Saint-Pierre et Saint-Paul, donc Dieu est au milieu, dit un ancien distique :

(1) Hos inter Roma est, hic sedet ergò Deus.

L'apôtre des nations fut enseveli par Lucine dans cette partie de son domaine qui devint un cimetière souterrain. Constantin y éleva la basilique primitive, mais avec tant

(1) Cité par M. Gerbet.

de hâte, que bientôt ses successeurs la reconstruisirent sur un nouveau plan. Elle fut terminée par l'empereur Honorius, vers la fin du IVe siècle, telle à-peu-près qu'on l'a vue il y a vingt trois ans, à part les décorations qui y furent successivement ajoutées. La fameuse galerie des portraits des papes régnait autour de la grande nef au dessus des colonnes. Elle fut commencée sur la fin du Ve siècle par Saint-Léon et continuée ensuite, d'après les portraits originaux, ou d'après les bustes et les médailles dont la ressemblance était constatée par divers témoignages. On comprend mieux ainsi la grandeur de la perte. Cette représentation de la *dynastie* la plus ancienne et la plus respectable a péri en grande partie, et l'on ne sait si les mosaïques et les portraits qui existent dans d'autres églises pourront servir à recommencer cette collection. Vous verrez dans le cloître du couvent beaucoup de débris de cette église qui existait depuis quatorze cents ans; ils sont tristement entassés dans les corridors de ce cloître remarquable du XIIIe siècle, qui appartient aux Bénédictins. Ces religieux desservent la basilique depuis l'an 1422. Entre les objets sauvés de l'incendie, nous devons citer l'immense mosaïque qui orne toujours le grand arc de l'abside; Jésus-Christ y est représenté, entouré de 24 vieillards de l'Apocalypse.

La longueur du vaisseau était d'environ 460 palmes, environ 361 de nos pieds, et la largeur avait 203 palmes, ou à-peu-près 159 pieds. On le reconstruit sur le même plan, sauf quelques changements de détails qui ont lieu particulièrement dans les chapelles. Léon XII ayant publié une bulle pour sa reconstruction, les souverains de l'Europe et de riches particuliers souscrivirent pour cette grande entreprise; il n'y eut pas jusqu'au Pacha d'Égypte qui ne voulut y contribuer par le don des colonnes d'albâtre. On m'a dit qu'elle sera terminée dans deux ans, ce qui me surprendrait beaucoup. Nous avons vu ces curieux ateliers où les forçats sont employés à seconder les ouvriers

et les artistes. Le chœur et le tranceps sont terminés, et séparés par un mur provisoire des nefs inférieures où l'on travaille. Grégoire XVI a voulu consacrer cette partie, qui est déjà comme une grande église, afin qu'on pût reprendre les offices et les cérémonies en l'honneur de saint Paul. L'usage est que le pape s'y rende avec les cardinaux le 30 juin, le lendemain de la fête des Saints Apôtres. Ce qu'on a reconstruit est d'une somptuosité éblouissante et rappelle le temps des splendeurs de la capitale du monde chrétien.

A la place de la charpente précieuse, mais nue, de cèdres du Liban, brille un soffite splendide orné de caissons magnifiquement dorés qui se détachent sur un fond blanc. Le pavé est compo é de beaux marbres dont les couleurs variées forment les plus riches dessins; les murs sont aussi incrustés de marbres choisis. On a utilisé les colonnes antiques qui furent épargnées par le feu dans la croisée et qui étaient moins grandes que celles de la nef principale. D'autres ont été ajoutées; elles sont, ainsi que celles des nefs déjà en place, d'un granit du Simplon à fond blanc semé de petits points verts, qui reçoit un poli semblable à celui du plus beau marbre. Je le répéte; cet ensemble de magnificences est éblouissant.

Au centre du tranceps, mais plus près de la grande nef que de l'abside, est la confession de Saint-Paul On garde sous l'autel la moitié des corps des deux apôtres. Quatre colonnes d'un beau porphyre soutiennent un baldaquin gothique de forme pyramidale, élevé en 1280. C'est quelque chose de très-singulier que ces immenses tabernacles gothiques au milieu des églises où l'on ne trouve rien autre qui rappelle ce style : on ne se rend pas compte d'une pareille singularité; à Saint-Paul, à Saint-Jean de Latran, à Sainte-Cécile *in Transtevere*, j'ai remarqué avec surprise ces baldaquins en forme de pyramide et ornés de fleurons sur les arêtes, qui sont portés sur d'antiques colonnes de porphyre d'ordre composite ou corinthien.

Il semble que les Romains ont voulu au moins rendre cet hommage à notre architecture religieuse du nord, en plaçant ce *specimen* au lieu le plus sacré et le plus apparent de leurs basiliques.

L'arc triomphal, soutenu par deux nouvelles colonnes de granit, est orné de mosaïques qui représentent les mêmes sujets que les anciennes. Je pense qu'il est appelé arc de Placidia, en mémoire de cette sage princesse, mère de Valentinien III et sœur d'Honorius, de cet empereur qui termina l'église de Saint-Paul.

On monte au sanctuaire par deux marches de granit rouge oriental, d'une espèce fort rare : les murs sont inscrustés de marbre vert, avec des pilastres de brèche violette ; quatre colonnes de cette brèche précieuse soutiennent une riche corniche de marbre blanc. Au centre est le siége pontifical orné de bas-reliefs dorés ; derrière ce siége, on admire le beau tableau de feu Camuccini, représentant Saint-Paul porté au ciel par les anges. La voûte est toute couverte par l'ancienne mosaïque dont nous avons parlé. On remarquera que l'abside est bien petite pour les proportions du vaisseau : c'était toujours ainsi dans les basiliques primitives ; l'abside n'était absolument que pour l'évêque et ses prêtres ; les clercs inférieurs et les chantres étaient en dessous, dans le chœur proprement dit. Aujourd'hui, les laïques mêmes envahissent le sanctuaire dans certaines de nos églises : il est vrai que celles-ci sont souvent trop petites et que les prêtres ont aussi des chantres à diriger.

Il y a quatre chapelles dans la croisée. La première est dédiée à Saint-Étienne, dont la statue faite par M. Rinaldi, élève de Canova, est d'un style vraiment religieux.

La seconde est consacrée au crucifix de sainte Brigitte. Ce célèbre crucifix, ouvrage d'un saint artiste, Cavallini, qui fut peintre et sculpteur tout à la fois, a parlé à la grande sainte de la Suède. On a raconté dans les journaux un fait tout recent, au sujet de ce crucifix. Christine,

régente d'Espagne, mais fuyant devant Espartero, avait été mal accueillie à Rome. Elle cherchait à se consoler en visitant les églises et les saints tombeaux. Au moment où elle priait devant le crucifix de Sainte-Brigitte, elle éprouva un saisissement extraordinaire et elle partit aussitôt pour aller se jeter aux pieds du Pape, auquel elle avoua ses fautes de reine et de régente, promettant de les réparer si elle en avait jamais quelque pouvoir. Nous ne garantissons pas l'authenticité de ce fait, qui a été raconté par plusieurs journaux français, même par *le National.*

La troisième est le chœur des religieux, construit par Charles Maderne, ce qui veut dire qu'il n'était pas de l'ancienne basilique.

La quatrième est toute nouvelle. Elle est dédiée à Saint-Benoît, dont la statue est un très-bon ouvrage de M. Tenerani.

Ces chapelles ne sont pas entièrement terminées, quant aux décorations. Il n'y en aura pas d'autres : les nefs resteront telles qu'elles étaient autrefois, dans le temps où les chapelles latérales n'étaient pas connues.

Il faut sortir de cette partie de la basilique pour aller pénétrer dans les nefs par l'entrée principale. L'extérieur était tellement simple qu'on l'avait comparé à celui d'une grange : il ne le sera guère moins. Le clocher, tour massive et carrée, s'élève maintenant contre le chœur, tandis que l'autre était contre la façade, du même côté de l'Évangile. Cette façade a été conservée ; mais ses mosaïques ont souffert de l'incendie et la porte de bronze, faite à Constantinople en 1070, a été fondue.

Les cinq nefs seront divisées par les belles colonnes de granit du Simplon, dont les bases et les chapiteaux corinthiens sont de marbre blanc. Les arcades, de ce même marbre, sont déjà posées sur les colonnes du milieu. On mettra sous l'arc de Placidia les statues colossales de Saint-Pierre et de Saint-Paul, que l'on voit déjà terminées dans l'atelier. Il faut beaucoup de temps pour tailler et poser

d'aussi pesantes masses que celles des colonnes : maintenant on pourra aller plus vite ; on dit que les plafonds sont déja prêts et qu'on n'aura qu'à les dorer sur place.

Ce qui est vraiment d'une magnificence inouie, ce sont les colonnes données par Méhémet-Ali, Pacha d'Égypte. On ne peut les voir qu'avec une permission apportée de la ville : la porte de l'atelier fut impitoyablement fermée à des étrangers qui voulaient entrer après nous. Il y en a quatre d'un seul morceau et deux autres qui seront composées chacune de deux pièces ; elles m'ont paru avoir près de 3 pieds de diamètre, si ma mémoire n'est pas en défaut : leur couleur, pour le fond et pour les veines, rappelle la peau des tigres du pays d'où elles sont venues, mais leur poli est extrêmement brillant. Celles qui ne sont pas encore taillées paraissent d'un grain très-grossier ; il y a des interstices que les ouvriers remplissent avec les éclats de cet albâtre si précieux.

Quand la basilique de Saint-Paul sera terminée, elle sera la plus imposante et la plus majestueuse de toutes les églises de ce genre.

On nous a assuré que Méhémet-Ali devait envoyer encore un obélisque. Alors chacune des quatre grandes basiliques aurait devant sa façade un de ces monuments. Les colonnes d'albâtre seront placées à l'entrée de Saint-Paul, dans la grande nef. Est-ce que l'Égypte serait destinée à rentrer dans l'Église ? Peut-être, dit M. Gerbet, le christianisme retournera-t-il un jour à Alexandrie comme à Hippone !

Terminons en rapportant un souvenir historique. Le 16 janvier 1377, toute la population romaine s'était portée sur les bords du Tibre, à la rencontre de Grégoire XI, qui arrivait d'Ostie sur une galère, pour rétablir enfin le siége de la papauté dans cette cité que le premier vicaire du Christ avait choisie. Grégoire voulut débarquer devant la basilique de Saint-Paul pour y entendre la messe. Le peuple fit éclater des transports de la joie la plus vive

et il l'accompagna ensuite de ses acclamations quand il monta à cheval pour entrer dans Rome. Des deux grandes saintes qui avaient pressé si vivement le pape de revenir, l'une, Sainte-Brigitte, était morte avant cet heureux jour, et l'autre, Sainte-Catherine de Sienne, eut le bonheur de le voir.

Trois fois dans ce siècle, le peuple romain s'est ainsi porté à la rencontre du souverain Pontife remontant sur son siége !...

CHAPITRE VINGTIÈME.

DIXIÈME JOURNÉE. — QUARTIER DU TRANSTEVERE. — ÉGLISES DE SAINT CHRYSOGONE, DE SAINTE CÉCILE. — PORT DE RIPA GRANDE. — HOSPICE SAINT MICHEL. — CATACOMBES DE SAINT PONTIEN. — SAINTE MARIE IN TRANSTEVERE ET AUTRES ÉGLISES. — SAINT PIERRE IN MONTORIO, OU DU JANICULE ; SUPPLICE DU PRINCE DES APOTRES. — FONTAINE PAULINE. — VILLA PAMPHILI-DORIA. — ÉGLISE ET CATACOMBES DE SAINT PANCRACE. — PALAIS CORSINI. — LA FARNÉSINE. — ÉGLISE ET COUVENT DE SAINT ONUPHRE.

Nous visiterons aujourd'hui les vieux quartiers qui s'étendent sur la rive droite du Tibre. Là sont encore de nombreux monuments de l'antiquité profane et de l'antiquité religieuse ; nous y verrons les tombeaux d'illustres martyrs ; nous entrerons dans la plus ancienne des églises dédiées à la très-Sainte Vierge, et, sur le Janicule, nous prierons au lieu même où le premier évêque de Rome, le premier pape, le prince des apôtres, fut battu de verges et crucifié.

Il faut traverser les deux ponts de l'île Tibérine pour arriver au quartier des Transtévérins, qui s'étend entre la rivière et le Janicule.

L'île du Tibre, s'il faut en croire les historiens, a une origine assez étrange. Le peuple dévasta les propriétés des Tarquins, après les avoir chassés, et les gerbes qu'on jeta

dans la rivière formèrent avec le sable un noyau qui s'accrut et que des ouvrages de maçonnerie vinrent fortifier.

Le pont des Quatro-Capi, des Quatre-Têtes, tire son nom des quatre Hermès de Janus (1) qui servaient de pilastres au parapet de fer. On en voit encore un devant l'église de saint Jean dans l'île, et les trois autres devant le quartier des Juifs. Le pont s'appelait anciennement Fabricius, du nom de son fondateur, qui était inspecteur des chemins, *Curator viarum*.

On donna à l'île la forme d'un vaisseau qui était allé chercher le fameux serpent d'Épidaure. Ce reptile s'étant échappé et caché dans l'île, on y bâtit le temple d'Esculape. La statue de ce dieu, avec son attribut du serpent entortillé autour d'un bâton, fut trouvée dans la cour du couvent de saint Barthélemi; elle est encore du côté de l'église. Au milieu de l'île, un obélisque égyptien figurait un mât de navire; le musée de Paris en possède, dit-on, un morceau qui était autrefois à la villa Albani.

ÉGLISE DE SAINT BARTHÉLEMI.

Cette église, à gauche en arrivant dans l'île, fut dédiée à l'apôtre de la Perse et de l'Arménie, en 983, lorsqu'on y apporta ses reliques; mais elle existait déjà. Ces précieuses reliques, transportées de Duras, en Mésopotamie, à l'île de Lipari, près de la Sicile, avant la fin du VI[e] siècle, passèrent à Bénévent en l'année 809, et de là à Rome en 983. Elles sont restées depuis dans une grande urne de porphyre, sous le maître-autel, sauf un bras qui fut donné à Édouard-le-Confesseur et placé par ce saint roi dans la cathédrale de Cantorbéry.

L'église fut rebâtie dans le XII[e] siècle et restaurée plus tard par Martin Longhi qui refit la façade. On croit que

(1) On appelle Hermès une tête placée sur un pilier, sur une borne, ou sur un buste tronqué,

les colonnes de granit viennent du temple d'Esculape, érigé en cet endroit. Outre ce temple, il y avait encore dans l'île ceux de Faune et de Jupiter Lycaonien.

L'archevêque de Malines actuel porte le titre de cardinal-prêtre de saint Barthélemi en l'île.

Vis-à-vis est la jolie petite église de Saint-Jean Calybite, sur les ruines du temple de Jupiter : elle fut donnée aux religieux hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu, qu'on appelle à Rome Benfratelli Ils ont un hospice pour les aliénés.

L'autre pont, celui de saint Barthélemi, était autrefois le pont Cestius. Nibby seul soutient qu'il a été bâti au IVe siècle par les empereurs Valentinien, Valens et Gratien, et qu'il porta le nom de ce dernier.

LES TRANSTÉVÉRINS.

Les habitants de Transtevere passent pour être très-reculés en fait de civilisation. Les uns sont occupés aux travaux du port, les autres à ceux de quelques manufactures. Ils méprisent le noble et le bourgeois, et tout homme qui porte un bel habit reçoit parmi eux le sobriquet de *païno*, équivalent à notre ancien mot de *muscadin*. Les Romains de la rive gauche leur ont donné de leur côté le surnom de *minenti*, menaçants, qui serait peut-être bien rendu par notre mot vulgaire *crânes*. Quant aux mœurs sauvages et aux poignards des Transtévérins, c'est une des bonnes fortunes des écrivains qui visent au mélodrame ; ces gens-là ressemblent à tous ceux qui exercent la profession de mariniers ou celle de portefaix sur les bords des rivières navigables : ils m'ont rappelé en particulier les patrons de Condrieux. Parce que nos hommes du Vivarais savent quelquefois donner un coup de couteau, dira-t-on qu'ils ont conservé le sang et les habitudes des Gaulois ? Il me semble aussi ridicule de prétendre que les Transtévérins représentent encore l'antique race des Romains. Ils sont d'ailleurs amis de l'ordre public, et dans les derniers

temps, ce sont ceux qui ont montré le plus de dévouement pour le pape.

PETITES ÉGLISES.

Presque en face du pont saint Barthélemi est la petite église de Saint-Benoît *in Pescivola*. L'illustre fondateur des Bénédictins, dont le père occupait à Rome un rang élevé, passa ici ses premières années. Mabillon y trouva encore des vestiges de la maison où le saint Patron de son ordre apprit à se dégoûter du monde et de ses plaisirs. Nous avons rencontré un moment peu opportun pour visiter cette église; elle était en complète réparation et entièrement encombrée de matériaux.

Il y a sur la gauche, vers le pont Rompu, et dans le voisinage, beaucoup de petites églises que nous laisserons. Citons seulement celle de Sainte-Marie *in Capella*, parce qu'elle est le centre de la pieuse association du Sacré Cœur de Jésus, établie aujourd'hui dans tant de paroisses du monde catholique.

Pour ne pas revenir ensuite sur nos pas, allons d'abord sur la droite. Nous passerons devant Sainte-Marie-della-Luce, où l'on vénère une image miraculeuse, et nous entrerons dans

L'ÉGLISE DE SAINT CHRYSOGONE.

Ce saint martyr, dont le nom a été inséré dans le Canon de la messe, fut arrêté à Rome sous Dioclétien et martyrisé à Aquilée. Sa tête est dans cette église; mais son corps est à Venise. Il fut le tuteur de sainte Anastasie, qui alla le joindre à Aquilée et qui souffrit après lui.

Nous retrouvons ici une de ces églises qui ont conservé la forme des anciennes basiliques, quoique souvent restaurées. Ce sont toujours les trois nefs divisées par des colonnes antiques, le plafond richement doré, le pavé de

marbre et de mosaïque, le maître-autel isolé au devant du chœur et surmonté d'un baldaquin. Ici, les quatre colonnes du baldaquin sont d'albâtre et celles du grand arc sont deux superbes colonnes de porphyre.

Au milieu du grand arc est une belle copie d'une peinture du Guerchin, qui fait bien regretter la perte de l'original : elle représente saint Chrysogone porté au ciel.

Une particularité historique de cette église, c'est que Grégoire III la donna avec un monastère à des religieux chassés de l'orient par les Iconoclastes.

Tout près de saint Chrysogone, sont les églises de sainte Marguerite, de sainte Agathe, de sainte Apollonie, l'hospice de saint Gallican pour les maladies cutanées.

Celle de sainte Rufine et de sainte Seconde, à la place de la maison qu'habitèrent ces deux saintes martyres, a été donnée avec le couvent à nos dames françaises du Sacré Cœur ; elles y élèvent les enfants pauvres. Leur pensionnat des demoiselles est à la Trinité-du-Mont.

En sortant de saint Chrysogone nous irons à sainte Cécile par la rue des Genovesi, ainsi appelée de l'église et de l'hôpital qu'une noble Gênoise y avait fondée en 1481 pour ses compatriotes.

ÉGLISE DE SAINTE CÉCILE.

Que j'aime cette belle et vénérable église de Sainte-Cécile ! que je voudrais la revoir ! Tout y rappelle la pureté des vierges chrétiennes et la sublime constance des martyrs : du magnifique tombeau qu'entourent trente-six lampes toujours allumées on descend au cabinet des bains où la sainte souffrit avec tant de courage ; on pense à son mari Valérien, qu'elle envoya aux catacombes de saint Calixte, et qui revint pour aller avec elle aux nôces éternelles du divin Époux (1) ; on croix entendre les concerts

(1) Revoir ce souvenir des catacombes de saint Sébastien.

d'une musique céleste, en présence du tombeau de la patronne des musiciens, dans ce lieu qui retentit si souvent des suaves accords dont elle accompagnait des chants toujours purs, et là, on se dit que la musique, comme la poésie, ne devrait jamais demander qu'au ciel ses plus nobles et ses plus touchantes inspirations. (1)

Cécile habitait la maison où s'élève maintenant ce splendide sanctuaire. Les antiennes pleines de simplicité qui furent placées dans le Vespéral romain, pour célébrer sa fête, disent, après les *actes* de sa vie et de son martyre, qu'elle portait toujours sur elle le livre des évangiles, qu'elle s'entretenait nuit et jour avec Dieu et qu'elle chantait souvent cette prière : *Fiat cor meum immaculatum!* Que mon cœur devienne pur et sans tache ! Après avoir converti au christianisme l'époux qu'on lui donna, malgré le vœu de virginité qu'elle avait fait de bonne heure, elle souffrit le martyre, encore vierge, avec Valérien, son beau-frère Tiburce, et un officier appelé Maxime. En descendant à droite de la porte principale, on voit avec émotion la salle des bains où elle eut la tête tranchée, après avoir été plongée dans la baignoire, où le préfet de Rome avait d'abord commandé de l'étouffer. Nous avons touché le tuyau de plomb qui reste dans le mur et ceux de l'étuve dans une autre pièce : « précieuses antiquités, dit l'auteur « de Rome chrétienne, qui élèvent l'âme par des pensées « de vertu et de courage, au lieu de l'abaisser, comme « tant d'autres, par des idées de plaisir, de débauche, « ou d'une grandeur fastueuse et oppressive ! »

Le corps de sainte Cécile fut porté dans la partie des catacombes de saint Calixte qui porta depuis son nom. Une église lui avait été dédiée dans le cinquième siècle, et le pape Symmaque y avait tenu un concile, l'an 500. Saint Pascal Ier voulant la rebâtir, conçut le projet de chercher

(1) Il y a Rome une académie de musique dite de sainte Cécile : elle compte parmi ses membres de savants musiciens étrangers.

le corps de la sainte. Elle lui apparut en songe et lui indiqua le lieu de sa sépulture, qu'on trouva en effet. Le saint corps était enveloppé dans une robe d'un tissu d'or, ayant aux pieds des linges teints de sang, et tout près étaient les restes des bienheureux qui avaient été martyrisés avec elle. Le pieux Pontife les transféra dans la nouvelle église, avec les reliques des saints papes Urbain et Lucius, qui étaient ensevelis dans le cimetière de saint Prétextat (1), attenant à celui de sainte Cécile, sur la voie Appienne. Une inscription fait encore reconnaître la place que ces précieux restes avaient occupée.

Le cardinal Sfondrate, titulaire de cette église et neveu de Grégoire XIV, et ensuite le cardinal Aquaviva ont décoré cet auguste sanctuaire avec une rare magnificence. Ce sont eux qui ont si richement orné la confession. Elle a été encore dernièrement restaurée par le cardinal Doria.

Au XVe siècle, un cardinal évêque d'Albi, Jean Geoffroi, obtint pour sa cathédrale quelques reliques de ces saints et en particulier un os du bras de sainte Cécile, patronne de cette belle église gothique, aujourd'hui métropolitaine.

Saint Wilbrod, apôtre de la Frise, fut sacré évêque à sainte Cécile *in Transtevere*, par le pape Sergius, lors du voyage qu'il fit à Rome au commencement de son apostolat.

L'église est précédée d'une vaste cour et d'un portique. A droite, dans cette cour, est un vase antique de marbre, remarquable par sa grandeur et par sa forme. Il est de ceux qu'on appelait Canthari (2) et qu'on plaçait devant les églises pour servir aux ablutions des fidèles qui entraient.

L'intérieur est à trois nefs. Sans m'arrêter à la descrip-

(1) Autre partie des catacombes de saint Sébastien.

(2) Comme les vases à anses de Bacchus. C'est ici l'opinion de Nibby.

tion du vaisseau, dont la voûte a été peinte par Sébastien Conca, j'arrive à la confession et au maître-autel. Sur cet autel, quatre colonnes antiques de marbre noir et blanc supportent un baldaquin de marbre de Paros Au dessous est la statue de sainte Cécile, couchée sur le côté droit et les genoux repliés, un bandeau sur les yeux : la sainte était dans cette position quand on la trouva aux catacombes. Rien n'est touchant comme l'aspect de cette statue, ouvrage remarquable d'Étienne Maderne. Le corps est au-dessous, dans une riche châsse d'argent, offerte par Clément VIII, après une guérison qu'il attribua à l'intercession de la glorieuse vierge martyre. Dans le souterrain circulaire, qui est plus bas, sous le chœur, sont déposés les autres martyrs que l'on se sent porté à invoquer avec plus de ferveur, en se sentant si près de leurs précieuses reliques. La confession, en avant du maître-autel, est pavée d'albâtre et de pierres précieuses; trente six lampes de bronze doré entourent la balustrade de marbre; c'est une magnificence qui ne peut se décrire. Mais ces profusions de richesses, les étoffes de velours et de soie qu'on avait ajoutées pour une fête, ne pouvaient détourner ma vue de la statue couchée, qui me transportait au temps des persécutions, au temps des vertus admirables que pratiquaient les premiers chrétiens. Oh! il y a quelque chose de bien saisissant dans cette pompe qui environne les tombeaux des saints! On a retiré leurs corps des souterrains humides et obscurs pour les placer au milieu de tout ce qu'il y a de plus magnifique sur la terre : c'est l'image et le prélude de ce qui arrivera à la fin des temps.

La voûte de l'abside est ornée de mosaïques antiques, et entre les colonnes est un petit tableau rond de la Sainte Vierge, qu'on attribue à Annibal Carrache. Les peintures de Vanvitelli ornent une chapelle très-riche en reliquaires qui touche au souterrain où sainte Cécile fut martyrisée. Nous ferons remarquer ici que le sol de l'ancienne Rome s'est exhaussé sur la rive droite comme sur la rive gauche. Partout donc l'aspect des lieux est changé.

PORT DE RIPA GRANDE.

Avant de vous diriger vers le port, vous pouvez aller voir la très-jolie église élevée par la confrérie des Jardiniers à Sainte-Marie *del Orto :* elle a été dessinée par Jules Romain ; le marbre, les stucs dorés et les bonnes peintures y sont prodigués d'une manière qui étonne, quand on pense que cette église a été construite au milieu des jardins potagers, par des hommes qui ne peuvent pas être bien riches. On admire aussi comment tous les corps de métiers ont profité à leur tour de ce temps où les grands maîtres en tous genres existaient à Rome, pour bâtir et pour orner des églises dont se glorifieraient à bon droit nos plus opulentes cités.

Arrivés sur le port, à droite du beau bâtiment de la douane construit par Innocent XII, arrêtons-nous quelques moments. Le quai offre une promenade agréable entre la rivière et le grand hospice de Saint-Michel ; on voit quelquefois arriver les navires remorqués par des bateaux à vapeur ; de là on jouit d'une vue très-pittoresque du mont Aventin, et les souvenirs historiques de l'ancienne Rome viennent offrir à l'imagination des scènes qui animent ce beau paysage. C'est là qu'Horatius Coclès arrêta l'ennemi sur le pont Sublicius, dont on aperçoit les vestiges quand l'eau est basse, et c'est de ce pont que la populace furieuse précipita dans le Tibre les empereurs Héliogabale et Commode : c'est là que Clélie traversa le Tibre à la nage, avec ses compagnes, sous les yeux des Étrusques étonnés. Sur ce rivage, Mutius Scœvola effraya Porsenna par son courage, en étendant la main sur un brasier ardent ; le Sénat lui donna en récompense le terrain occupé par le camp des Étrusques, et ces prairies maintenant occupées par des édifices et par des jardins furent pendant bien des siècles appelées Prata Mutia. Comme ces faits sont les sujets ordinaires de nos premiè-

res *versions*, ils se mêlent pour toujours aux plus heureux souvenirs de notre enfance : c'est une bien douce jouissance de se les rappeler sur les lieux mêmes où ils se sont passés.

HOSPICE SAINT MICHEL.

Ce vaste et magnifique établissement excite l'admiration des étrangers, par son organisation, par l'étendue et la variété des institutions éminemment utiles qui y ont été successivement créées. Le cardinal Odescalchi le fit bâtir en 1686, pour recevoir des orphelins; mais ce sont les pontifes Innocent XII et Clément XI qui lui ont donné l'extension et l'importance qu'il a maintenant. Le premier, qui avait converti en hospice le palais de Latran, dota richement celui de Saint-Michel pour y placer les invalides et les orphelins des deux sexes. Ce grand pape, qui signala son règne par l'exécution de tant de projets utiles, aimait de préférence l'établissement de Saint-Michel : il le visitait aussi souvent que ses nombreuses occupations le lui permettaient; il conversait familièrement avec les pauvres et il donnait toujours de nouveaux encouragements aux administrateurs. Clément XI ajouta une prison correctionnelle pour les jeunes détenus, et ce fut le premier modèle des pénitenciers. Les détenus et les orphelins sont aujourd'hui employés aux travaux pour lesquels on leur a reconnu une aptitude particulière : on leur fait aimer ces travaux qui doivent un jour leur être si utiles et on les ramène à la vertu par des instructions fréquentes.

L'étranger s'attend à trouver dans cette maison de jeunes ouvriers occupés à des ouvrages purement mécaniques; mais après avoir visité des ateliers ordinaires, il est agréablement surpris de rencontrer une académie et un musée. Nous avons vu des jeunes-gens déjà très-habiles dans la sculpture, dans la peinture, dans la musique,

des graveurs sur pierres et sur métaux, des mosaïstes. De beaux salons présentent une exposition des statues, des tableaux, des camées exécutés par les meilleurs élèves de la maison. Paris compte deux graveurs du premier mérite, Calamata et Mercuri, qui sont sortis de Saint-Michel, et qui envoient chaque année à cet hospice quelque chef-d'œuvre en témoignage de leur reconnaissance.

Il y a en outre une grande manufacture de laine, une manufacture de soie et un atelier de tapisseries dans le genre de celles des Gobelins. Pie VI y transféra le conservatoire des filles qui était à Saint-Jean de Latran.

Le cardinal Tolsti, qui a été ministre des finances et des travaux publics, a été nommé protecteur de l'immense établissement de Saint-Michel. Il doit y résider, et on lui prépare un appartement magnifique : l'autel de sa chapelle particulière est tout orné de fragments d'albâtre qu'on a tirés des colonnes données par Méhémet-Ali en les taillant.

Cet hospice est un résumé de toutes les bonnes œuvres de la capitale du monde chrétien, où la charité a créé depuis longtemps ce que la philantropie imite dans notre siècle.

La charité romaine a précédé la charité des autres villes chrétiennes ; il ne faut pas qu'on l'ignore. Les enfants trouvés étaient reçus à l'hôpital du Saint-Esprit quatre cents ans avant la naissance de Saint-Vincent de Paul. Celui des convalescents de la Trinité-des-Pèlerins précéda de deux siècles l'établissement semblable de la Samaritaine à Londres. La maison d'accouchement de Saint-Roch est la plus ancienne qu'on connaisse. L'origine des dépôts de mendicité remonte à Grégoire XIII et à Sixte-Quint, et si la mendicité a continué ensuite à Rome, c'est qu'un gouvernement peut-être trop paternel a de la répugnance pour les mesures de rigueur et qu'il ménage trop l'amour de la liberté individuelle qui est si vif chez les Italiens de toutes les classes. Les ateliers pour les or-

phelins et les écoles gratuites existent depuis des siècles. M. de la Gournerie, à qui nous empruntons plusieurs de ces détails, cite ce témoignage remarquable d'un député français envoyé à Rome, en 1839, par le ministre de l'intérieur : « Je n'hésite pas à croire, dit M. Cerbeer dans « son rapport, que la réforme pénitentiaire est partie de « l'Italie, du centre même de cette contrée, de Rome, « où Clément XI fit construire une vaste maison de cor- « rection pour les jeunes détenus. Oui, c'est de Rome « qu'est parti le mouvement qui se manifeste aujourd'hui « dans les deux mondes. C'est Rome qui a créé la pre- « mière maison cellulaire, qui a appliqué simultanément « l'isolement absolu et l'isolement mitigé.... C'est là, « ajoute-t-il, que la philantropie a pris naissance sous « le nom plus doux de charité ; c'est là que les premières « notions de la science des principes administratifs de la « charité ont reçu la première et la plus large application... « On se trompe, je ne crains pas de l'affirmer, sur « l'autorité de Rome. »

Un autre député, M. Fulchiron, vient de réfuter bien des erreurs accréditées dans un certain monde. Il prouve par des chiffres, par exemple, que le nombre des établissements d'instruction publique et celui des élèves qui les fréquentent sont bien plus considérables à Rome, relativement à la population, qu'en aucune autre ville de l'Europe. (1)

CATACOMBES DE SAINT PONTIEN.

La porte Portèse, qui conduisait au Port-Romain, à l'embouchure du Tibre, fut refaite par Urbain VIII, lorsqu'il entoura ce quartier de nouveaux remparts : mais l'ancienne, Portuensis, était à environ cent vingt pas plus loin. Aujourd'hui Porto n'est qu'un misérable petit bourg à un mille du Tibre.

(1) Voyage dans l'Italie méridionale.

En suivant le chemin bordé d'arbres qui est à cette porte, on rencontre le chantier pour les barques et les greniers à blé. Tout près est la petite église de Sainte-Marie du Repos et puis celle de Sainte-Praxède, dite vulgairement Sainte-Passere, que bâtit Theodora, dame romaine, au commencement du v[e] siècle; mais, ce qui rend cette route célèbre, ce sont les catacombes de Saint-Pontien, de Saint-Félix et de Saint-Jules pape.

Saint-Pontien, martyr, avait sa demeure en ce lieu, au dessus des anciens jardins de Jules César. L'entrée des souterrains qui commencent à cet endroit, et qui s'étendent jusqu'au Vatican, était inconnue dans le XVI[e] siècle. On savait seulement qu'elle était aux environs de la porte Portèse. Bosio, le célèbre antiquaire, que M. Gerbet appelle le Christophe Colomb des catacombes, entreprit de la trouver, et il y réussit en 1618. Il découvrit ce qu'il cherchait particulièrement, les tombes des martyrs Persans qui étaient venus souffrir à Rome l'an 250, Abdon et Sennen, dont les reliques sont maintenant sous le maître-autel de la basilique de Saint-Marc: et ce qui ajouta à son bonheur, c'est que dans ce monument étaient des peintures précieuses pour l'histoire de l'art, comme pour la tradition du culte des saintes images. On y voit encore ces peintures découvertes et décrites par Bosio, ainsi que le baptistère et la source, autour desquels étaient rangés des vases imbibés du sang des martyrs. C'est d'abord une grande tête du Sauveur, qui excite, dit le même antiquaire, *grande dévotion et vénération :* ensuite le baptême de Jésus par Saint-Jean; après, Notre-Seigneur couronnant Saint-Abdon et Saint-Sennen; etc.

On y remarque une croix peinte avec des emblêmes usités depuis la fin des persécutions. Elle est *diamantée*, c'est-à-dire, parsemée de pierres précieuses sur les faces des quatre bras, pour signifier que la croix n'était plus un instrument d'ignominie. Sur les deux bras sont représentés deux candelabres qui répandent la *lumière ;* deux

petites chaînes qui pendent se terminent par l'Alpha et l'Oméga, principe et fin. Des rosiers croissent au pied de la croix, symboles du parfum et des joies de l'amour divin. Cette croix peut être du IVe siècle : car il y en a d'autres exemples ; mais les autres peintures sont probablement du Ve ou du VIe.

On trouve de plus amples détails sur ces catacombes dans l'Esquisse de M. Gerbet. M. Raoul-Rochette a parlé de l'image du Sauveur qui se trouve dans le cimetière de Saint-Pontien. Ce dernier renvoie, pour ces peintures, à l'ouvrage de Bottari, un des plus illustres savants du XVIIIe siècle. (1)

ÉGLISE DE SAINT-FRANÇOIS A RIPA.

Rentrons dans la ville. La rue à gauche nous conduit à l'église cédée en 1229 par les Bénédictins au grand patriarche d'Assise lui-même, qui y demeura quelque temps. La cellule du saint y a été conservée : on en a fait une chapelle en l'ouvrant sur une cellule voisine, et l'on y garde précieusement la pierre qui lui servait d'oreiller, avec le crucifix devant lequel il priait Le couvent est en outre le plus riche peut-être en reliques, et si vous demandez qu'on vous ouvre les armoires qui les contiennent vous serez étonné de la quantité prodigieuse de ces pieux trésors.

L'église est remarquable par la belle chapelle Pallavicini, par un beau tableau du Baciccio, et par la statue de la bienheureuse Louise Albertoni, veuve romaine, du tiers-ordre de saint François. Cette statue est du Bernin.

Suivons la grande rue qui est vis-à-vis. Nous indiquerons à droite, sur cette rue, l'église des quarante saints martyrs, bâtie sur les ruines d'un petit temple de Cybèle, et dédiée en dernier lieu à saint Pascal. A gauche, mais

(1) Sculptures et peintures sacrées des catacombes de Rome, trois volumes grand in-folio.

à une certaine distance, sont deux petites églises élevées dans cet endroit où étaient les Thermes d'Aurélien et la Naumachie d'Auguste. Les eaux de la fontaine Pauline avaient été d'abord amenées pour cette naumachie.

ÉGLISE DE SAINT-CALIXTE.

Le saint Pontife se cachait ici dans la maison du noble romain Pontianus, quand il s'éloignait des catacombes de la voie appienne. L'empereur Alexandre Sévère avait à la vérité plus que de la tolérance à son égard ; mais Ulpien, préfet des cohortes prétoriennes, exerçait contre les fidèles une persécution furieuse, quand il en trouvait l'occasion, et ne pouvant exciter son souverain à se montrer hostile, il tâchait d'ameuter le peuple. Un jour le peuple, trompé et exaspéré par les prétoriens, poursuivit le pape jusque dans la maison de Pontianus et le jeta dans un puits avec une pierre au cou.

Les chrétiens le retirèrent du puits et le portèrent aux catacombes de saint Calépode, aujourd'hui de saint Pancrace. Plus tard, saint Calixte et saint Calépode furent transférés à Sainte-Marie ; mais cette église, où nous allons entrer, ne possède plus qu'une partie du corps du saint pape, depuis que Léon IV le donna à une abbaye de la Belgique, d'où la crainte des Normands le fit encore transférer à Rheims.

On montre à saint Calixte le puits où le pape fut précipité et nous allons voir la pierre qui lui fut attachée au cou.

SAINTE MARIE IN TRANSTEVERE.

Voici, on peut le dire, un lieu de pèlerinage cher au chrétien, et particulièrement à celui qui est plus dévoué au culte de la glorieuse Mère de Jésus. Si la basilique de Sainte-Marie-Majeure a le premier rang en dignité, celle-

ci a la prééminence de l'antiquité d'origine. Elle a été la première église dédiée à Marie, et l'on peut encore la considérer comme la plus ancienne église de Rome, en ce sens qu'il n'y avait eu auparavant que des oratoires cachés.

Les fidèles commencèrent à bâtir de véritables églises sous le pontificat de saint Calixte, qui fut martyrisé peu de temps après la fondation de celle-ci. Alexandre Sévère leur était favorable. Il était de ces princes qui auraient volontiers admis Jésus-Christ parmi les dieux de l'empire; mais un instinct prodigieux avertissait les pontifes, très-puissants par eux-mêmes et liés à tant d'autres puissants de Rome païenne, que le Christ serait une divinité redoutable pour les autres; c'est pourquoi ils luttèrent toujours avec énergie contre cette intention des empereurs. Cependant l'estime d'Alexandre fut souvent favorable aux disciples du Christ.

Lampride assure que la mère de ce prince était chrétienne. Le nom de Mammea se retrouve dans celui du pont Mammolo, sur lequel on passe pour aller de Rome à Tivoli : c'est elle qui le fit bâtir. De plus, Eusèbe affirme que la plupart des personnes de sa maison étaient chrétiennes comme Mammea. Cette grande princesse étant à Antioche, après la victoire de son fils sur les Perses, eut de fréquents entretiens avec le célèbre Origène. Il est certain cependant qu'elle ne fit pas profession extérieure de sa foi, car le sénat lui décerna les honneurs de l'apothéose, ainsi qu'à son fils, après la mort tragique de l'un et de l'autre.

L'ancienne Taberna Meritoria, espèce d'hôtel des invalides, avait été abandonnée. Des cabaretiers s'étaient établis dans ses murs ruinés en grande partie, quand les chrétiens demandèrent cet emplacement pour élever une église; il leur fut accordé par l'empereur, qui répondit aux ennemis des chrétiens qu'il valait mieux laisser honorer Dieu en cet endroit d'une manière quelconque. On

pourrait supposer que les cabaretiers et les ivrognes du quartier furent pour beaucoup dans l'émeute qui, sitôt après, coûta la vie à saint Calixte. Ce vénérable édifice fut terminé par saint Urbain, son successeur ; mais on y célébrait les saints mystères avant qu'on y eût mis la dernière main, car sainte Cécile y venait prier, et sans doute la voix de cet ange aura fait entendre ici des chants tout célestes !

Bien des siècles après, une autre sainte célèbre, qui avait sa demeure tout auprès de cette église, sainte Françoise y passait de longues heures en oraison, ne s'interrompant que pour aller donner des soins à ses parents et aux pauvres.

Sainte Marie *in Transterere* se recommande encore par sa magnificence. Elle a subi bien des changements à diverses époques, quoiqu'elle ait conservé en général les formes d'une ancienne basilique : son état présent date de l'an 1139, sauf les embellissements partiels qu'elle a reçus depuis.

On voit sur la place une belle fontaine construite sur la fin du VIIIe siècle. Le portique est soutenu par quatre colonnes de granit et l'on y remarque des inscriptions anciennes fort intéressantes. Innocent III fit orner la façade de mosaïques, en 1139. L'intérieur est divisé en trois nefs par 22 grosses colonnes de granit. Ces colonnes sont antiques ; les unes ont le chapiteau ionique et les autres le chapiteau corinthien, ce qui montre qu'elles ont été tirées de divers édifices. Ceux d'ordre ionique sont d'un style très-riche et viennent certainement de quelque temple d'Isis et de Sérapis, puisqu'on y voit les figures de ces deux divinités, avec celle d'Harpocrate. Le pavé est tout incrusté de porphyre, de vert antique et d'autres marbres précieux ; c'est un *opus alexandrinum*. Au centre du plafond, un des plus riches qu'il y ait à Rome, une superbe assomption a été peinte par le Dominiquin. L'illustre maître a dessiné le plan de la chapelle qui est au fond

de la nef latérale, à droite; il a peint sur la voûte un délicieux enfant qui jette des fleurs.

Le fond de l'abside est décoré de mosaïques du XIIe siècle : il y en a d'autres au dessous, du genre moderne, qui ont été faites par Cavallini. Au dessus du maître-autel est un baldaquin porté par quatre colonnes de porphyre. Outre les saints Calixte et Calépode, on avait enseveli ici les papes saint Corneille et saint Jules.

Nous signalerons au pieux visiteur deux saints monuments qui sont fixés sur un pilier, à droite près du chœur : la pierre qui fut attachée au cou de saint Calixte, et une autre pierre tachée du sang de sainte Dorothée, martyre, dont le corps est dans l'église de son nom, tout près d'ici, vers le pont Sixte.

Parmi les tombeaux de cette église, nous citerons ceux des grands peintres Lanfranc et Ciro Ferri, et celui du savant Bottari, mathématicien, ingénieur et antiquaire, que nous avons nommé à propos des catacombes.

SAINT PIERRE IN MONTORIO, OU DU JANICULE.

La colline à laquelle son sable jaune a fait donner le nom moderne de mont d'or, *montorio*, par corruption, fut habitée par Janus, roi des Aborigènes, pendant que Saturne régnait de l'autre côté du Tibre, sur le mont Capitolin. Ancus Martius, quatrième roi de Rome, entoura de murailles cette colline, qui n'a pas été comptée parmi les sept autres. L'église sur l'emplacement de laquelle le prince des apôtres fut crucifié s'élève sur le sommet, et la terrasse qui la précède offre un magnifique panorama de la cité, des montagnes du Latium et de la plaine qui s'étend au delà de la basilique de saint Paul jusqu'à la mer.

L'église de saint Pierre a été érigée d'abord, à ce qu'on croit, par l'empereur Constantin. Elle fut rebâtie vers la fin du XVe siècle par le roi d'Espagne, Ferdinand le catholique. Différents ordres religieux l'ont tour à tour pos-

sédée et embellie; elle est maintenant confiée aux Franciscains. Elle n'est pas certainement des plus belles de Rome; mais on y distingue, parmi les objets d'art, les peintures de Sébastien del Piombo, dans la première chapelle à droite; ensuite, la conversion de saint Paul, par Vasari; les statues de saint Pierre et de saint Paul par Daniel de Volterre, statuaire et peintre tout à la fois.

Ce qui attirait autrefois une multitude incessante de curieux à saint Pierre *in Montorio*, c'était le chef-d'œuvre de la peinture, le tableau de la Transfiguration, que le cardinal Jules de Médicis commanda à Raphaël pour cette église. Les Français l'emportèrent avec bien d'autres trésors artistiques. En 1815, Pie VII le fit placer dans les chambres du Vatican, au lieu de le remettre à sa première place.

Le plus beau tableau qui ait été fait sur le crucifiement de saint Pierre est du Tintoret. Ce tableau est à Venise.

La balustrade en jaune antique a été construite avec les colonnes trouvées aux jardins de Salluste, sur le Pincio.

Entrons dans la cour du couvent. Au milieu est le charmant petit temple de forme ronde, chef-d'œuvre du Bramante, qui fut commandé à ce grand architecte par le même roi d'Espagne qui avait fait rebâtir l'église. Il est surmonté d'une coupole que portent seize colonnes de granit noir. C'est dans la chapelle souterraine, et au centre du monument qu'on montre le trou où fut plantée la croix. Un franciscain retira une pincée de sable jaune du fond de ce trou, et chacun de nous voulut en emporter une partie, comme un souvenir précieux. L'autel de cette chapelle est enrichi des mêmes priviléges que celui de l'église de Sainte-Pudentienne.

Il y aura dix-huit cents ans en 1866, le 29 juin, on vit arriver en ce lieu un pauvre vieillard conduit par des soldats et suivi d'une grande multitude.

Ce vieillard s'arrêtait de temps en temps, gravissant péniblement la colline, épuisé de fatigue et de sueur; les

soldats impatients le pressaient de hâter sa marche ; ce n'était pas le courage qui lui manquait ; mais les forces de son corps usé encore par la pénitence ne répondaient pas à celle de son âme.

Et dans la foule, il y avait des hommes et surtout des femmes qui gémissaient et pleuraient, en disant : qu'allons-nous devenir, hélas ! société sans chef, famille sans père, troupeau sans pasteur ? que deviendra cette église naissante ?... Et ils ajoutaient tout bas : cruels tyrans ! ce bon vieillard n'a pas mérité un pareil supplice ! — Parmi les femmes étaient sainte Basilisse et sainte Anastasie, qui furent condamnées à mourir pour avoir recueilli avec des linges du sang du prince des apôtres.

Et les soldats murmuraient tout haut : c'est bien trop de bruit pour un misérable Juif !

Mais le vieillard était calme ; mais sa vénérable figure rayonnait de joie. En ce moment, il se rappelait ce qui lui avait été prédit par deux fois. — *Lorsque tu seras vieux, on te liera et on te conduira.* — Et sur la voie Appienne, d'où il retourna pour entrer en prison, la même voix lui avait fait entendre ces paroles : *Je vais à Rome pour y être crucifié.* Il était donc préparé à mourir. Que dis-je ? Il se sentait heureux de donner sa vie pour Celui qu'il avait renié dans un instant de faiblesse !

Comme son divin Maître, Pierre montait sur une colline, au couchant de la cité, pour expirer sur une croix.

Il aurait pu dire comme Jésus à ceux qui le suivaient : ne pleurez point sur moi, mais sur vous et sur vos enfants ! Des tyrans abominables exerceront sur cette ville tous les genres de cruautés et d'infamies. Puis, quand cette ville aura mis le comble à ses abominations et bu tout le sang des martyrs, les barbares viendront, ils l'environneront de tranchées, ils en feront un théâtre de désolation et de carnage.

Mais la ruine de Rome ne devait pas être complète ni irrévocable. Pierre n'était pas Dieu, et Rome n'avait pas

abusé des faveurs divines autant que Jérusalem. Sur ses pierres devait rester une pierre, fondement de l'église universelle, chaire d'un autre sacerdoce, siége d'une autre royauté, centre d'un nouvel empire qui devait s'étendre bien plus loin dans l'espace et dans le temps que l'empire romain.

Selon la loi, celui qui était condamné au supplice ignominieux de la croix devait être auparavant battu de verges. Et pendant cette cruelle flagellation, Pierre se rappela qu'il avait renié son Dieu aux mêmes lieux, dans la même journée que ce Dieu avait été flagellé pour l'amour de lui, et il pleura amèrement, et puis il se réjouit de pouvoir offrir à Jésus ce même tourment comme expiation de son crime.

Enfin, le vicaire de Jésus-Christ fut attaché à la croix, sur laquelle il voulut être placé la tête en bas, ne se jugeant pas digne d'être traité en toutes choses comme son chef adorable. Il expira en pardonnant à ses bourreaux, en priant pour l'église de Rome et pour l'église universelle. Et en ce moment, Néron se livrait à ses plaisirs, dans les appartements magnifiques ou dans les jardins délicieux de sa maison dorée, s'il n'assistait pas au supplice de saint Paul.

La maison dorée de Néron n'existe plus et les Romains ont jeté au vent les cendres de ce misérable; le successeur de Pierre règne au pied septentrional du Janicule; les Romains et les catholiques du monde entier viennent rendre leurs hommages au tombeau du chef des apôtres, dans le plus magnifique de tous les monuments que la puissance et le génie de l'homme aient jamais élevés!

FONTAINE PAULINE.

Rome est une ville à part pour ses fontaines, avons-nous dit ailleurs. Elles sont de superbes monuments et presque des rivières. Celle-ci est la plus abondante, si la

fontaine de Trévi et celle de la place Navone l'emportent en beauté. Elle doit son nom à Paul V, qui la fit construire en 1612, sur les dessins de Jules Fontana et d'Étienne Maderno, avec des matériaux tirés du Forum de Nerva. Auguste avait amené l'eau alséatine sur le Janicule, pour sa naumachie qui était au dessous. (1) Paul V en fit venir de plus abondantes encore en réparant les anciens conduits : il les tira du lac de Bracciano qui est à environ onze lieues de Rome.

Qu'on se représente une grande et haute façade, couronnée d'un attique, ornée de colonnes de granit rouge qui divisent cinq arcades imposantes au pied desquelles s'étend un vaste bassin de marbre blanc. Des torrents d'eau limpide s'échappent du milieu des trois plus grandes arcades et tombent avec fracas dans le bassin, et dans les deux autres sont des dragons (partie des armes de Paul V, Borghèse) qui jettent aussi de l'eau. A cette hauteur, les eaux se divisent ; elles se distribuent pour alimenter des moulins, des papéteries et autres usines, et pour former d'autres belles fontaines dans les quartiers voisins du Montorio.

PORTE SAINT PANCRACE.

Cette grande et belle porte, qui conduit à l'église de Saint Pancrace, date du XVIIe siècle. Urbain VIII la fit construire lorsqu'il entoura le *Transtevere* de nouveaux murs : elle a été substituée à l'ancienne porte *Janiculensis*, ensuite *Aurelia*, du nom du consul qui traça la voie Aurélienne. Du temps de Procope, c'est-à-dire, dans le VIIe siècle, elle portait déjà son nom actuel.

Après avoir fait quelques pas sur l'antique voie, il s'en détache un chemin qui va à gauche vers l'église Saint-Pancrace et dans la campagne : ce chemin était la voie

(1) Nibby attribue les anciens aqueducs à Trajan.

Vitellienne, tracée par les ancêtres de Vitellius et mentionnée par Suétone; elle ne servait que pour les communications de la ville avec les environs du côté de la mer.

A ce point de séparation, on a en face une belle maison de campagne appartenant au prince Corsini, dans la ferme duquel est une issue des catacombes de saint Pancrace. A droite, sur le chemin même, on touche au bizarre bâtiment de la villa Giraud, construit par un abbé Benedetti agent de Louis XIV près la cour de Rome : il a la forme d'un vaisseau ; mais à l'intérieur les appartements sont commodes et ornés de bonnes peintures.

En avançant tout droit, dans la direction de l'aqueduc de l'eau Pauline, on laisse à droite un chemin qui va à la porte Cavallegieri et au Vatican ; on passe auprès de charmantes maisons de campagne et sous un arc de l'aqueduc ; mais, ce qui est étonnant et triste, c'est que ce plateau si élevé au dessus de Rome n'est pas à l'abri de l'influence du mauvais air en été, tandis qu'il est si agréable dans les autres saisons. L'histoire romaine nous montre les Étruriens et les Véiens souvent campés sur ces hauteurs du Janicule.

VILLA PAMPHILI DORIA.

Cette vaste et magnifique villa est à environ un quart-d'heure de la porte Saint-Pancrace. L'entrée est à gauche du chemin. Nibby la regarde comme la plus vaste et la plus agréable et j'ai vu des romains qui la préfèrent à la villa Borghèse ; mais la foule se porte toujours vers celle-ci, parce qu'elle est plus à la portée des quartiers populeux, tandis que l'autre est seulement visitée par les étrangers et fréquentée par quelques groupes solitaires. Il y a des allées, un parterre, des pièces d'eau qui me feraient donner la préférence à la villa Doria et l'horizon me semble aussi plus grandiose. Des pins gigantesques élèvent jusqu'aux nues leurs immenses *parasols :* ou les

voit de fort loin ; ils montrent l'emplacement des anciens jardins de l'empereur Galba.

Le palais est fort beau. Il est orné de statues et de bas-reliefs antiques. De la terrasse on a un magnifique coup d'œil des environs jusqu'à la mer.

On parle souvent d'un faune en marbre qui joue de la flûte au moyen d'une machine hydraulique : je ne l'ai pas entendu et je crois que la machine est dérangée, ce qui arrive souvent.

Les fouilles qui ont été faites à gauche de la première allée à droite en entrant ont mis à découvert d'anciens tombeaux, des columbaria, qui marquent la direction de l'antique voie Aurélienne.

Cette villa a été créée par le prince Pamphili, sous Innocent X, de cette famille. Le Casino fut bâti par le grand sculpteur l'Algarde. Elle appartient au prince Doria, héritier des Pamphili.

Retournons jusqu'au carrefour pour aller à

L'ÉGLISE DE SAINT PANCRACE.

Il faut savoir qu'à la gauche de la voie Aurélienne, avant d'arriver à la bivoie, nous avons les catacombes des saints Procès et Martinien, qui communiquent avec toutes les galeries souterraines du Janicule. Le martyre de ces geôliers suivit de près celui de saint Pierre. Ils eurent la tête tranchée près de l'aqueduc. Sainte Lucine, toujours empressée de recueillir les restes précieux des martyrs, les avait suivis avec sa famille. Elle embauma leurs corps, et elle leur érigea un tombeau dans une carrière de sable qu'elle possédait en cet endroit. Nous avons déjà dit que ces saints corps ont été transférés sous un autel de la basilique du Vatican : leur chapelle est tout près de la confession du prince des Apôtres : on les a ainsi rapprochés de celui qui les appela au double baptême de l'eau et du sang.

Mais la partie de ces catacombes dite de Saint-Pancrace a été plus célèbre encore. Sous le règne d'Alexandre Sévère, le pape saint Calixte fit ensevelir le prêtre Calépodius, son ami, à gauche de la voie aurélienne, après l'avoir retiré du Tibre où le peuple l'avait jeté. Nous avons vu plus haut que saint Calixte y fut bientôt porté lui-même, après avoir souffert le même genre de mort. L'an 272, saint Félix Ier profita d'un moment de paix pour bâtir une église sur le cimetière ; mais une nouvelle persécution vint l'atteindre à son tour ; il mourut des suites des mauvais traitements qu'il avait essuyés et il fut enterré au même lieu. Plus tard, un jeune chevalier romain, qui souffrit sous Dioclétien et qui fut pareillement enseveli aux catacombes de saint Calépode donna son nom au cimetière et à l'église. La dévotion populaire consacra ce nom de saint Pancrace qui n'a pas été changé. Ce saint a été depuis en grande vénération à Rome. C'est dans son église qu'avaient lieu les duels judiciaires, les épreuves par le fer et par l'eau, jusqu'à ce que cette jurisprudence fut abolie par le quatrième concile de Latran. Voilà pourquoi Grégoire de Tours appelle saint Pancrace le *vengeur des parjures*, ajoutant que Dieu punissait visiblement les faux serments prononcés devant ses reliques.

Nous avons en Languedoc et en Provence une multitude de chapelles sous l'invocation de ce saint Martyr, et nous ne pouvons expliquer ce fait que par le don de quelque insigne relique du saint, qui aura été portée solennellement dans quelqu'une de ces églises du midi de la France. En 655, le pape Vitalien en envoya une portion considérable à un roi d'Angleterre. Aussi, en nous montrant le tombeau de saint Pancrace, le révérend supérieur des Carmes, qui desservent l'église depuis deux siècles, nous fit observer qu'il n'y restait qu'une partie des saints ossements. Un écrivain Allemand a publié en 1750 une dissertation sur saint Pancrace, patron de la ville et de l'église de Giessen, dans la Hesse, connue par son uni-

versité. Il y a aussi des églises dédiées à ce saint à Gênes, à Florence. La cathédrale d'Albano est sous son patronage et le jour de la fête, le 12 mai, il y a dans cette ville un grand concours des populations voisines Londres a aussi une église paroissiale (anglicane) de Saint-Pancrace. Le martyrologe parle d'un autre saint du même nom, envoyé par saint Pierre en Sicile, où il fut martyrisé à Taormine. Ses restes furent ensuite transportés à Rome, dans l'église où nous sommes en ce moment.

Nous avons au Pont-Saint-Esprit, diocèse de Nismes, une chapelle érigée sur une colline peu éloignée de la ville en l'honneur du jeune martyr romain. Sa construction remonterait au douzième siècle, si l'on en juge par la forme de sa voûte simple, sans arêtiers et à ogive. Les populations environnantes y accourent tous les ans, le 12 mai. J'ai apporté pour cette chapelle une parcelle d'un os de saint Pancrace, que m'a obtenue M. Barola, pieux et savant professeur de la Propagande et auparavant secrétaire de l'illustre cardinal Pacca. Qu'on me pardonne ces détails particuliers, en faveur de mes paroissiens qu'ils intéresseront.

Les personnes toujours portées à douter, se demandent si ces reliques multipliées sont bien authentiques. Nous avons déjà répondu à ces sortes de questions. Ajoutons un mot et un exemple choisi entre beaucoup d'autres. Le corps de saint Vincent de Paul est dans l'église des Lazaristes, rue de Sèvres, à Paris; une multitude de filles de la charité, de prêtres et de personnes pieuses ont quelque relique de ce grand serviteur de Dieu et des pauvres. Dira-t-on que cette multiplicité des reliques de saint Vincent doit en faire rejeter l'authenticité! Les supérieurs-généraux de la congrégation, qui délivrent l'attestation dont chaque partie du saint corps est accompagnée, sont donc des imposteurs! Ils se dégradent donc à leurs propres yeux par une complaisance à laquelle rien ne les oblige, quand ils savent se montrer si fermes dans des circonstances où

un refus de leur part peut leur causer de graves embarras ! Certes, il est bien plus facile de concevoir que l'os d'un saint peut se diviser en des milliers de petites parties.

Les églises bâties pendant les moments de calme étaient ensuite fermées, dépouillées, quelquefois même détruites. Les saints corps étaient seuls à l'abri, parce qu'on ne les retirait pas alors des catacombes, où, même en cas de recherches qui n'avaient pas lieu parce qu'on ne mettait rien de précieux dans les tombeaux, il aurait suffi de les changer de place. Nous ignorons ce que devint l'église élevée par saint Félix Ier, quand la terrible persécution de Dioclétien éclata ; mais on sait que Félix III agrandit, vers l'an 528, celle que saint Symmaque avait construite en l'an 500. Depuis lors, malgré des restaurations fréquentes, dont la dernière ne date que de 1815, l'église a conservé sa forme d'ancienne basilique. Elle est à trois nefs, divisées par des colonnes cannelées. On y voit deux ambons de porphyre très-anciens ; le baldaquin du maître-autel est soutenu par quatre colonnes de porphyre : cet autel est tourné de manière que le célébrant regarde le peuple ; au dessous, une urne immense de porphyre contient les restes de saint Pancrace, et les reliques d'autres martyrs, dans des thêques séparées.

Il n'y a que deux chapelles, au fond des nefs latérales. M. Raoul-Rochette a cité l'église de saint Pancrace comme un des modèles qui restent des anciennes basiliques. (1)

A l'époque de la toute-puissance du grand pape Innocent III, Pierre II d'Aragon fit le voyage de Rome pour recevoir de ses mains la couronne royale. Il débarqua avec cinq vaisseaux à Ostie, en 1204. On le reçut avec une grande pompe, et quelques jours après, la cérémonie du couronnement se fit dans l'église de Saint-Pancrace. Le cardinal évêque de Porto donna au roi l'onction sainte et le

(1) Tableau des Catacombes, chapitre II.

souverain Pontife lui remit les insignes de la royauté. Nous avons fait remarquer, à propos d'une pareille cérémonie accomplie dans la basilique Saint-Laurent, que les empereurs d'occident étaient seuls sacrés à saint Pierre par le pape.

L'entrée des catacombes est dans la nef latérale à droite. Au bas de la première rampe, on lit en latin cette inscription gravée sur le marbre : *A l'entrée de ce cimetière du bienheureux Calepodius a été décollé saint Pancrace.* On arrive bientôt aux galeries étroites, creusées dans la pouzzolane, qui ressemblent à celles de saint Sébastien : ce sont toujours des tombeaux superposés, vides et ouverts, et les ossements qui apparaissent dans quelques-uns appartiennent à des chrétiens ordinaires. Un frère carme d'un embonpoint peu commun nous conduisait avec peine : il nous montra l'oratoire où saint Felix I[er] offrait le saint sacrifice dans des moments périlleux et où son corps fut déposé ensuite. Nous ne vîmes pas l'image antique d'enfant ou de petit ange dont parle M. Gerbet et qui orne, dit-il, une chambre sépulcrale. Nous ne pûmes aller fort loin : car le pauvre frère fut bientôt fatigué et il paraissait craindre les éboulements pour le moins autant que ceux qui le suivaient. Il était seul en ce moment au monastère, avec le supérieur, qui nous offrit gracieusement à prendre le café avec lui. Ces religieux s'en vont en d'autres maisons de leur ordre, pendant la durée de *l'Aria cattiva ;* quelques-uns ont quitté le couvent de saint Pancrace pour aller dans les missions étrangères.

En descendant du Janicule, on voit des papéteries et les ateliers établis par Pie VI pour la fabrication de draps communs. Sur la gauche, au pied de la colline, est le jardin où se réunit la célèbre académie des Arcades, qui s'occupe de littérature, de poésie et de la langue Italienne. Cette société a souvent changé le local de ses séances, comme son organisation qui a subi bien des épreuves. Il y a encore à Rome une académie, dite Tibérine, qui s'oc-

cupe de haute littérature. A l'entrée de la longue rue, justement appelée Lungara, s'élève la porte Septimienne, bâtie autrefois par Septime Sévère et renouvelée au commencement du XVIe siècle : elle est devenue inutile depuis qu'Urbain VIII a étendu les remparts sur le mont.

Dans le voisinage sont des églises parmi lesquelles nous mentionnerons seulement sainte Marie della Scala et sainte Dorothée.

La première fut bâtie en 1592, pour y conserver une image miraculeuse de la Sainte Vierge, qui était en ce même lieu sous l'*escalier* d'une maison. On y remarque un tableau de Mancini dans la belle chapelle de sainte Thérèse, la vierge peinte à la fresque dans le chœur par le chevalier d'Arpin, et sur le maître-autel un tabernacle composé de pierres précieuses.

Celle de sainte Dorothée, dont nous avons parlé en passant, rappelle un pieux souvenir. Du temps de Léon X, d'éminents et pieux personnages y formèrent l'association de l'*amour divin*, qui eut pour but de travailler à la réforme des mœurs et à la propagation de la piété chrétienne. Le cardinal Caraffa et saint Gaétan en firent partie, et l'on pourrait considérer ce saint lieu comme le berceau de l'ordre des Théatins. (1)

PALAIS CORSINI.

Ce magnifique palais, à gauche en entrant dans la Lungara, fut acquis des Riari par les Corsini sous le pontificat de Clément XII. Il avait été habité par la célèbre Christine de Suède, qui y mourut en 1689. La maison Corsini, à qui il a appartenu depuis, le fit agrandir et orner avec magnificence. L'escalier et les salles sont d'une architec-

(1) Ce mot vient de *Theato* ou Chieti, ville dont Caraffa était archevêque. Caraffa fut le premier supérieur des Théatins, fondés par saint Gaétan : il devint pape, sous le nom de Paul IV.

ture imposante. Il est surtout remarquable par ses galeries de tableaux, par sa bibliothèque riche et choisie, par ses collections de manuscrits et d'estampes auxquelles le prince Thomas Corsini a encore beaucoup ajouté de nos jours.

Une charmante villa monte du palais sur le Janicule. On croit que la maison de campagne de Jules Martial était sur cette hauteur, d'où le célèbre graveur Piranesi a dessiné des vues de Rome. (1)

Un événement malheureux des derniers temps de désastres a ajouté à la célébrité de ce palais. Joseph Bonaparte y était logé chez l'ambassadeur français, quand, sous ses yeux, le général Duphot fut tué d'un coup de fut sil par les troupes pontificales. Celles-ci poursuivaient des romains révoltés, et Duphot, qui s'était avancé sur la porte pour parler aux insurgés, fut pris pour un chef de l'émeute qui l'excitait encore. Ce fut en vain que Pie VI voulut s'expliquer et s'excuser : la fatale méprise rendit inutile le traité si onéreux de Tolentino. Berthier marcha sur Rome, s'empara du château Saint-Ange, et monta triomphant au Capitole, le front ceint de laurier. La république fut alors proclamée par les Français, qui d'abord avaient aidé le pape à repousser l'émeute, que des peintres surtout excitaient parmi les Romains L'arbre de la liberté fut planté au Forum, en présence des généraux Cervoni, Berthier et Murat. Notre république eut toujours le travers ridicule de vouloir singer celle de l'antique Rome, qui fut une singulière république, avec ses esclaves, ses plébéiens et ses patriciens. Il faut voir comment le spirituel et savant historien M. Artaud a flagellé nos consuls, nos questeurs et nos édiles établis à Rome, avec leur despotisme militaire et leurs gros traitements, en at-

(1) Les Romains sont aujourd'hui inférieurs aux Français et aux Anglais pour la gravure. Les marchands d'estampes font même venir de Paris tout ce qu'ils vendent. Les imprimeurs sont aussi inférieurs aux nôtres. Les livres et les gravures se vendent fort cher à Rome. Il est utile d'en avertir les étrangers.

tendant que Napoléon en fit des princes, des ducs et des barons. L'empereur connaissait bien les faiblesses de la vanité française. Plus tard, M. de Tournon, préfet du Tibre, montra bien plus de sagesse, et il sut bien mieux faire supporter aux Romains la domination des étrangers.

Chose étrange! parmi les peuples étrangers qui attaquèrent Rome, les Gaulois furent les premiers, et les Français de notre temps ont été les derniers. Et toujours les papes et leurs sujets ont eu pour nous une sympathie particulière! Et même à présent, c'est une chose très-certaine que le gouvernement pontifical préférerait de beaucoup la protection de la France à celle de l'Autriche. Que serait-ce si toute la France aimait véritablement une sage liberté et la religion!

LA FARNÉSINE.

Cette célèbre résidence fut bâtie pour le fameux banquier Chigi, de qui descendent les princes de ce nom. Elle fut ensuite vendue aux Farnèse qui l'ont laissée aux rois de Naples. L'École napolitaine des beaux-arts y est aujourd'hui établie et entretenue aux frais de son gouvernement.

Les artistes attachent un grand intérêt à la Farnésine, surtout à cause des fresques qui représentent toute la fable de l'Amour et de Psyché; elles furent exécutées sur les dessins de Raphaël par ses meilleurs élèves et notamment par Jules Romain.

La célèbre Galatée a été peinte par Raphaël lui-même.

Parmi les différentes églises de la Lungara, nous citerons celle de la Sainte-Croix-de-la-Pénitence. Elle appartient à la maison des femmes repentantes, que dirigent nos dames du Bon-Pasteur d'Angers. A gauche, dans la rue, est l'église de Saint-François de Sales et de la Visitation.

L'Église de Sainte-Marie *Regina cœli*, fondée en 1654 par Anne Colonna, qui se retira après la mort de son

mari dans le monastère, tire son surnom d'un singulier usage. De quatre en quatre heures, les Carmélites chantent le *Regina cœli lætare*, en donnant le signal de ce chant avec la cloche. Elles doivent s'entretenir ainsi dans l'espérance de la joie éternelle dont elles jouiront après une vie toute d'austérités.

A gauche, sur la hauteur, la charmante villa Lante a été récemment acquise par nos dames du Sacré-Cœur, qui y ont établi leur noviciat.

Plus loin, sur la Lungara, est le palais Salviati. Son jardin est devenu depuis peu le jardin des plantes, dépendant de l'université de la Sapience. Grégoire XVI aime à le visiter; car il est très-fort en botanique.

L'hôpital des fous, dit les Pazzarelli, est à droite avant d'arriver à la porte du Saint-Esprit.

SAINT ONUPHRE.

Nous trouverons ici un touchant souvenir du Tasse, avec son tombeau, et une belle vue de Rome. Montons.

L'église et le couvent appartiennent aux Hiéronymites, institués au XIV[e] siècle par le bienheureux Bernard de Pise, et qui ensuite ont suivi la règle de saint Augustin. Sous le portique sont des peintures du Dominiquin qui ont rapport à la vie de saint Jérôme. La Vierge avec l'enfant Jésus, sur la porte extérieure de l'église, est aussi du Dominiquin. Le tombeau du Tasse est à gauche, en entrant : son extrême simplicité étonne; mais ce grand nom suffit bien. Dans la chapelle qui vient après est le tombeau d'un autre poète Italien, Alexandre Guidi, mort en 1712, et regardé comme le restaurateur de la poésie lyrique en Italie.

Le cloître est entouré de colonnes de marbre D'Arpin y a représenté à la fresque la vie de saint Onuphre, solitaire de la Thébaïde. Dans le corridor est une vierge à la fresque, de Léonard de Vinci. Ce peintre, qui excellait

pour la finesse du dessin, pour la grâce et la naïveté sublime de l'expression, n'a laissé à Rome que cette vierge. Pendant le séjour qu'il y fit, il s'occupa d'automates et d'autres ouvrages de mécanique pour lesquels il avait une sorte de caprice.

De là on passe au jardin, au bout duquel est une promenade où le Tasse triste et malade venait respirer un air pur, en contemplant la ville du monde qui prête le plus aux rêveries mélancoliques. Clément VIII l'avait appelé de Naples, pour lui décerner les honneurs du triomphe au Capitole. Il tomba malade en arrivant, et, déjà consumé par de longs et amers chagrins, il comprit que sa dernière heure arriverait avant celle d'un triomphe dont il ne faisait plus de cas. En entrant à saint Onuphre, pour respirer l'air pur du Janicule, sur l'avis des médecins, il dit aux religieux : Mes pères, je viens mourir au milieu de vous! — On montre aux étrangers un vieux chêne, sous lequel il restait longtemps et tristement assis, pensant au néant de la gloire, dégoûté des hommes et tournant ses espérances vers le ciel. Il mourut entre les bras d'un religieux, le 14 avril 1595, en disant : *In manus tuas, Domine...* Sans achever cette douce prière.

Au nord de saint Onuphre est la villa Barberini. Elle domine la place du Vatican. Si nous en avons le temps, allons nous prosterner devant le tombeau de saint Pierre, après avoir visité le lieu où il fut crucifié. Demain, nous y retournerons pour satisfaire notre admiration, en même temps que nous y découvrirons des monuments bien capables de nous inspirer de nouveaux sentiments de piété chrétienne.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

LA BASILIQUE DU VATICAN.

Après avoir déjà visité tant de monuments merveilleux de l'ancienne et de la nouvelle Rome, voici que nous allons examiner la merveille des merveilles, celle qui les résume toutes, le chef-d'œuvre de la main des hommes. Quand il n'y aurait pas autre chose à voir dans la capitale du monde chrétien, la basilique de Saint-Pierre devrait seule attirer les voyageurs des pays les plus éloignés. Et le tombeau des saints apôtres suffisait autrefois pour amener des milliers de pèlerins, alors que les voyages étaient assurément bien moins commodes, moins sûrs et moins agréables qu'ils ne le sont aujourd'hui.

L'admirable basilique a été décrite dans des milliers de volumes avec plus ou moins de détails. Cependant, le plan de notre ouvrage exige que nous en parlions, comme nous l'avons fait des autres églises célèbres. Cette description fait toujours plaisir aux lecteurs, et le voyageur a besoin de renseignements utiles que ses yeux et sa mémoire ne lui fourniraient pas toujours.

Nous allons droit à la place du Vatican, sans nous arrêter aux divers monuments du quartier, dont nous renverrons à demain une description détaillée. Au delà du château Saint-Ange, la rue large et droite du Bourg-neuf et celle du Bourg-vieux forment un angle très-aigu qui s'ouvre sur la première place du Vatican. On dit que Napoléon avait le projet de faire abattre toutes les maisons qui sont

comprises entre les deux rues, afin qu'une longue et large avenue présentât de loin toute la façade de la basilique. Cette idée n'était pas neuve : j'ai lu quelque part qu'un successeur d'Alexandre VII, de ce pape qui fit construire la colonnade, avait conçu le plan d'ajouter deux portiques parallèles qui se seraient prolongés des deux galeries circulaires jusqu'au château Saint-Ange ; mais il a toujours fallu reculer devant une dépense énorme qui a toujours plus effrayé le gouvernement pontifical. Sur cette distance de près de six cents mètres, il y a de fort belles maisons, et le quartier est très-peuplé.

Nous arrivons à la première des trois places qui précèdent la basilique. Elle est bordée de maisons particulières, et c'est la plus simple et la moins vaste. On la nomme place Rusticucci, à cause d'un palais bâti par un cardinal de ce nom.

Commençons ici à rappeler d'importants souvenirs du mont Vatican, de la sépulture du prince des apôtres et de la basilique primitive, aidés en particulier par l'*Esquisse* de M. Gerbet. (1)

Le mont Vatican fut ainsi appelé, dit-on, à cause des oracles, *Vaticinia*, qui se rendaient dans ce quartier alors solitaire. Il était inhabité, parce que l'air y était insalubre. Cependant Néron, qui n'avait pas assez de sa maison dorée avec ses immenses jardins au centre de la capitale, eut la fantaisie de construire au Vatican un autre palais, un cirque et des jardins, après avoir tâché d'assainir les parties basses qui s'étendaient vers le Tibre. Le palais était au pied du Janicule, qui touche au Vatican, là où s'élève la petite église de Saint-Michel et de Saint-Magne *in Palatio* : le jardin est maintenant la place de la colonnade, et le cirque occupait l'espace où l'on voit la sacristie et une partie de la basilique.

(1) Il faudrait lire sur les lieux sa description de la basilique primitive de Constantin. Nous en donnerons un aperçu.

Des carrières de terre argileuse existaient sous la colline et sous les terrains adjacents. La nature de ce sol argileux explique pourquoi la coupole de Michel-Ange a fait un mouvement, malgré les précautions prises pour les fondements qui ont été formés de masses énormes. (1) On a même cru devoir la cercler en fer. Ces carrières servaient à la fabrication de la poterie. M. Gerbet, qui aime beaucoup les rapprochements ingénieux, quelquefois un peu forcés, mais dont la piété chrétienne doit être satisfaite, fait remarquer ici que le disciple qui trahit son divin maître reçut en récompense le prix du champ d'un potier, à Jérusalem, et que l'apôtre infidèle un moment par faiblesse fut enseveli dans la grotte d'un potier, à Rome. Saint Pierre avait été précédé d'un grand nombre de martyrs dans ces souterrains funèbres. L'histoire des autres catacombes fait présumer que les chrétiens achetèrent les galeries abandonnées du Vatican, si même elles n'appartenaient pas à quelques uns d'entre eux. Ils durent choisir ces sépultures pour cacher plus promptement les nombreux cadavres des fidèles qui périssaient dans les jardins et dans le cirque de Néron. Une antique peinture représente la grotte particulière dans laquelle fut déposé le corps de l'apôtre. (2) Des auteurs graves, d'accord avec la tradition, assurent que le chef de l'Église naissante se retirait quelquefois dans les parties les plus solitaires du Vatican et qu'il y avait élevé un autel : ce qui expliquerait pourquoi on y porta son corps après le martyre, outre que les grottes formaient déjà le cimetière chrétien le plus considérable qui existât en ce moment. La tombe de l'apôtre se trouvait près d'un chêne plus ancien que Rome et sur lequel était une in-

(1) Vers la fin de 1845, les journaux ont dit que la coupole inspirait de nouvelles inquiétudes ; ils ont été trompés par des correspondants qui avaient vu un échafaudage placé pour changer des pièces de fer oxidées.

(2) On en a conservé la gravure. Voir l'Esquisse de Rome chrétienne, tome 1, pag. 278.

scription de bronze en caractères étrusques : Pline a pensé qu'il était en vénération parmi les étrusques, lorsqu'ils occupaient encore la rive droite du Tibre. « Ainsi, dit en-« core M. Gerbet, le passé et l'avenir de la ville éternelle « étaient ici représentés. »

Anaclet, cinquième pape, donna au saint tombeau la forme d'un oratoire. Nous lisons dans les plus antiques des fastes de l'Église Romaine ce curieux fragment : « Anaclet, qui avait été ordonné par le bienheureux Pierre, construisit sa *mémoire*, avec d'autres places pour l'inhumation des évêques : il y a été lui-même enseveli à côté du corps du bienheureux Pierre. »

Un jour, on vit s'avancer vers cette crypte un vénérable pontife, suivi d'une multitude d'évêques, de prêtres et de fidèles, pendant qu'un grand monarque arrivait aussi avec les grands de sa Cour et un nombreux cortége de gardes. Tous se placèrent en cercle autour de l'humble monument. Aussitôt l'empereur se prosterna la face contre terre, confessant les péchés de sa vie, pendant que l'assistance fondait en larmes. Il se leva ensuite, et se dépouillant de sa chlamyde, il porta douze paniers de terre, en mémoire des apôtres, à l'endroit où devait être posée la première pierre d'une superbe basilique. C'était Constantin, qui jetait avec saint Sylvestre, les fondements de l'illustre église du Vatican. La basilique actuelle occupe la même place; elle a conservé les parties souterraines, et la confession n'a été qu'embellie. L'ancienne avait cinq nefs, comme celle de saint Paul; elle était riche par ses ornements d'or et d'argent, qui furent pillés alors que le pape saint Léon IV n'avait pas encore entouré de murailles le quartier du Vatican; mais on ne toucha jamais aux souterrains, ce qui fut encore démontré sous le pontificat de Clément VIII, lorsqu'on voulut orner la confession, comme nous le verrons dans la suite du présent chapitre.

Après onze siècles, cette basilique menaçant ruine, Nicolas V, pape savant en architecture, jeta les fonde-

ments de la nouvelle, en 1450. On en resta là pendant cinquante ans, jusqu'à ce que Paul II recommença les travaux ; mais Jules II ayant chargé le célèbre Bramante de lui présenter un nouveau plan, celui-ci imagina le premier de surmonter le centre de la croix latine d'une coupole gigantesque. Léon X désigna ensuite trois architectes, Julien de San Gallo, le Dominicain frère Joconde et l'illustre peintre Raphaël. Ils moururent bientôt sans avoir fait autre chose que de consolider les piliers qui devaient supporter la masse prodigieuse de la coupole projetée ; car Bramante les avait faits trop légers pour un si grand poids. Péruzzi de Sienne, choisi par le même pape, voulait substituer la forme de la croix grecque à celle de la croix latine ; il acheva le chœur commencé par Bramante. Sous le pontificat de Paul III, Antoine de San Gallo revint au projet de la croix latine ; mais il mourut, cédant la place à Michel-Ange, qui exécuta la coupole sur un nouveau plan, quoiqu'il faille toujours reconnaître que Bramante en a eu la première pensée. Charles Maderne acheva la basilique, sous Paul V : il fit la façade et le portique ; il s'écarta des plans de Michel-Ange en adoptant la croix latine qui triompha à la fin. (1)

Michel-Ange voulait imiter, pour la façade, celle du Panthéon. Il tenait particulièrement à la croix grecque, et nous avons vu dans les galeries du Vatican la basilique figurée telle que l'avait conçue ce grand génie. Les hommes de l'art regrettent vivement que saint Pierre n'ait pas été construit sur ce plan, disant que si la coupole, partie principale de l'édifice, reposait au milieu des quatre branches égales de la croix grecque, l'ensemble serait d'une harmonie parfaite. Cette raison de l'unité est grave sans doute ; mais ici des raisons d'une autre nature ont dû prévaloir. Outre que la croix latine présente dès l'entrée une perspective plus saisissante et un lointain plus mysté-

(1) L'histoire seule de la construction de Saint-Pierre a fait écrire bien des volumes.

rieux, elle permet aux processions de se mieux développer avant d'arriver au maître-autel et les fidèles y sont plus réunis en une même assemblée : elle doit être préférée pour la plus belle église de Rome, par cela même qu'elle est *Latine*; la forme extérieure de la croix grecque n'aurait pas supporté les chapelles, le chœur des chanoines, la sacristie qu'on a été obligé d'ajouter. Enfin, Paul V voulut que la nouvelle église couvrît tout l'espace occupé et consacré par l'ancienne. Voilà ce qu'il faut rappeler aux architectes chez qui les pensées d'art font trop souvent oublier les nécessités et les convenances du culte catholique.

Bernin a construit le portique de la place et le baldaquin du maître-autel, sous Alexandre VII. La magnifique sacristie a été bâtie par Pie VI, sur les dessins de Charles Marchioni : c'est comme un palais orné de peintures, de statues et de beaux marbres ; son trésor est précieux par les ornements antiques et les objets vénérables qu'il renferme. Aujourd'hui même encore on travaille à la basilique, dont toutes les statues, par exemple, et les peintures en mosaïques ne sont pas achevées : en sorte qu'on pourrait dire que cet édifice, fondée en 1450, n'est pas encore fini.

Il me semble ridicule de vouloir compter les sommes qui ont été employées à la basilique de saint Pierre. La valeur de l'argent et le prix des choses ont tant changé depuis, que tout calcul serait insuffisant pour faire apprécier ce qu'a coûté cette œuvre prodigieuse. Un tableau qui se payait mille écus du temps de Raphaël serait maintenant hors de prix, et le banquier Chigi, qui laissa quatre millions en mourant, avait un faste et une réputation d'opulence qu'aurait à peine de nos jours le fameux Rostchild

Venons maintenant aux détails.

La longueur totale des trois places est de 1100 pieds

environ. Celle du milieu, entourée des portiques du Bernin, est de forme elliptique : son plus grand diamètre est de 738 pieds et l'autre de 588. Les portiques comptent 284 grosses colonnes : ils ont 61 pieds de hauteur et 56 de largeur ; ils sont couronnés par une balustrade sur laquelle on a placé 192 statues colossales de saints, exécutées sous la direction du Bernin. Les colonnes forment trois galeries circulaires ; deux voitures peuvent passer de front dans celle du milieu. Cette colonnade, dit un pieux auteur, ouvre ses deux grands bras à l'entrée de l'église, comme une mère qui invite ses enfants à se réfugier dans son sein.

Au centre de cette place déjà si magnifique est l'obélisque d'Héliopolis, que Caligula fit venir à Rome et que Néron plaça sur l'épine de son cirque. Les noms de Sixte V et de Dominique Fontana, comme les circonstances qui accompagnèrent son érection, ont ajouté à la célébrité de ce monolithe, chanté deux fois par le Tasse. Sa hauteur est de 72 pieds, sans comprendre la base, ni le piédestal, ni la croix, qui font un total de 126.

On admire les inscriptions composées pour les obélisques et pour les colonnes monumentales, aux temps de Sixte-Quint et de Paul V. Ce sont les chefs-d'œuvre du genre. Ce que ne remarquent pas les voyageurs, dit M. Gerbet, c'est que leur réunion forme, des divers points de la ville, un concert admirable qui célèbre le triomphe du christianisme.

Deux superbes fontaines placées à droite et à gauche de l'obélisque achèvent la décoration de la plus belle place du monde. Les gerbes d'eau qu'elles lancent à trente-cinq pieds au-dessus du pavé, et qui retombent en poussière dans un vaste bassin de granit oriental, d'une seule pièce, produisent le plus bel effet aux rayons du soleil et à ceux de la lune. Tous les livres racontent que Christine de Suède arrivant pour la première fois sur cette place, s'imagina que les eaux jouaient en son honneur et remercia

les officiers du pape qui l'accompagnaient. Elle fut bien étonnée quand on lui répondit que ces eaux jaillissaient ainsi continuellement. (1)

Deux fontaines avaient existé aussi devant la basilique primitive : ce symbole de la grâce devait se rencontrer surtout devant le sanctuaire où était le tombeau du prince des apôtres, puisqu'on le voyait devant les autres églises des chrétiens, qui se lavaient les mains et la bouche avant d'entrer.

Cette place est un des plus grands chefs-d'œuvre d'architecture. Elle a immortalisé le nom de Bernini. Il a su trouver surtout le nœud d'une difficulté qui paraissait insurmontable, c'est-à-dire, que les portiques ne devaient pas nuire à l'effet du monument principal, ni être écrasés par lui. Cet heureux accord excite au plus haut point l'admiration des hommes experts.

Une particularité assez singulière, c'est que cette double colonnade semble simple et légère, vue d'un certain pavé de la place. On rapporte qu'un voyageur anglais retourna à Rome pour s'en assurer, n'en ayant pas été averti pendant son séjour, et qu'après un cœup-d'œil il remonta fort satisfait dans sa voiture de poste. C'est peut-être le cas de dire, *se non è vero, bene trovato*. Je crois qu'on s'amuse à inventer des anecdotes de ce genre. On raconte aussi qu'un anglais, prenant le vestibule de saint Pierre pour la basilique elle-même, s'écria dans son admiration : je comprends maintenant comment la justesse des proportions diminue le sentiment de la grandeur ! — Si l'on se divertit ainsi aux dépens des enfants d'Albion, il faut avouer que ces insulaires savent prendre leur revanche d'une toute autre façon à l'égard des autres peuples.

La troisième place est formée par la façade du temple et par les deux galeries qui conduisent des portiques circulaires au vestibule. Ces galeries sont ornées de pilastres

(1) Elles viennent de la fontaine Pauline.

extérieurs qui portent chacun une statue : celle de droite arrive en face du superbe escalier du palais. Au milieu est le perron, divisé en trois rampes, et décoré à ses deux angles inférieurs des statues de saint Pierre et de saint Paul, qui existaient déjà devant l'ancienne basilique.

Tout ce que nous venons de voir est digne assurément de précéder la plus belle église de l'univers : mais le chrétien attache à cette place du Vatican un intérêt d'un ordre bien plus élevé. Ce fut le théâtre des incroyables fureurs de Néron contre les fidèles adorateurs du vrai Dieu. Il faut lire ici ce célèbre passage de Tacite.

« On se saisit d'abord de ceux qui avouaient être chré-« tiens, et ensuite, sur leur déposition, *d'une multitude* « *immense, moins convaincue du crime d'avoir incen-* « *dié Rome que de la haine du genre humain.* A leur « supplice on ajoutait la dérision : les uns étaient couverts « de peaux de bêtes, pour être dévorés par les chiens, « d'autres attachés à une croix, d'autres destinés à être « brûlés, lorsque la nuit serait venue, en guise de flam-« beaux nocturnes. Néron avait offert ses jardins pour ce « spectacle, etc. »

Cette place était si vénérée, que saint Pie V, la traverversant un jour avec un ambassadeur polonais qui lui demandait des reliques, se baissa et prit de la terre, en lui disant . Tenez : en voilà !

Je suis particulièrement frappé de cette phrase de Tacite, l'historien philosophe : *une multitude immense, moins convaincue d'avoir incendié Rome que de la haine du genre humain.* — C'est ainsi qu'ont toujours fait les persécuteurs des chrétiens, des véritables disciples d'un Dieu qui fut crucifié *entre deux voleurs*. On comprend en effet que l'impie éprouve plus ou moins de honte en voyant le calme de l'innocente victime de l'impiété ; cette honte devient de la rage, et il calomnie tout à la fois pour justifier sa scélératesse et pour tuer encore plus le martyr, si je puis m'exprimer ainsi. Qu'on soit bien persuadé que cette

vieille tactique se renouvellera toujours. C'est comme rebelles aux lois, ou comme ennemis du peuple, de la patrie et de la liberté, que les chrétiens à convictions inébranlables seront massacrés ou dépouillés, s'il survient quelque part une persécution nouvelle. Eh ! voyez déjà les catholiques Polonais ! Ils sont traités comme rebelles au souverain.

On a généralement critiqué la façade de Maderne. Son principal défaut, et c'en est un bien grave assurément, c'est qu'elle pourrait convenir tout aussi bien à un monument profane; mais alors, pourquoi applaudir à l'idée conçue par Michel-Ange d'imiter à saint Pierre la façade du Panthéon ? Quant au reproche qu'on lui fait d'être trop écrasée, il semble que Maderne pourrait être parfaitement justifié par la raison qu'il avait voulu laisser à la coupole tout son effet. Elle a toutefois quelque chose de majestueux par ses proportions : il suffit de savoir qu'elle a un développement de 370 pieds en longueur et qu'elle est haute de 157, sans compter les statues colossales du Sauveur et des 12 apôtres qui la couronnent. La grande coupole et les deux petites élevées par Vignole accompagnent très-bien la façade ; l'église présente ainsi un aspect pyramidal.

Cinq grandes portes, auxquelles correspondent les cinq autres de l'intérieur, introduisent dans le vestibule, qui ressemble lui seul à une grande et belle église. Il a 47 pieds de largeur, et sa longueur est de 448, si l'on y comprend les deux petits vestibules aux extrémités : la voute, ornée de stucs dorés, a 62 pieds de hauteur. Sur la porte du milieu est la célèbre Nacelle de saint Pierre, mosaïque de Giotto, qui la fit en 1298 pour l'ancienne basilique : elle réprésente la barque de l'église agitée par les flots. A droite, au fond du vestibule, on voit la statue équestre de Constantin, qui regarde la croix lui apparaissant dans les airs. C'est l'œuvre du **Bernin. A** l'autre extrémité on

reconnaît Charlemagne, couronné de laurier comme les empereurs romains. De ces portes qui ouvrent dans l'intérieur, la dernière à droite est celle du Jubilé ; elle est murée à présent : celle du milieu, toute de bronze, est un ouvrage précieux du temps d'Eugène IV. Elle est longuement décrite par M. Gerbet ; nous nous bornerons à faire remarquer que les bas-reliefs du milieu sont d'un habile artiste, Antoine Philarète.

Quand la main a levé le rideau de la porte, l'œil plonge avec avidité au fond de ce monde de merveilles ; il remonte vers la voûte, il cherche à pénétrer à travers les nefs latérales : puis, il est ramené vers le tombeau de saint Pierre, qu'éclaire une multitude de lampes *semblables à une constellation brillante qui va disparaître sous l'horizon*. C'est un moment de béatitude extatique. Toutes les sensations les plus vives se réunissent à la fois pour accabler ; il semble qu'on a besoin d'avancer aussitôt pour les diviser, pour les goûter une à une ; et quand on va sortir de la basilique, on est forcé de s'arrêter en se retournant sur le seuil de la porte, pour jouir de nouveau, mais avec plus de calme, de la vue générale de l'incomparable monument.

Là, sont déposés non-seulement les restes de saint Pierre et de saint Paul, mais encore les chapelles et les souterrains contiennent ceux d'une foule innombrable de glorieux martyrs, de grands pontifes, de saints illustres de tous les temps.

C'est bien là le centre de la capitale du royaume des Saints !

Et les cérémonies les plus augustes, comme les plus pompeuses de notre sainte religion, y sont présidées par le vicaire de Jésus-Christ, l'évêque des évêques, le pasteur des pasteurs.

C'est bien là le centre du Christianisme.

Et tous les chefs-d'œuvre de l'art sont contenus dans ce chef-d'œuvre. Les statues, les tableaux en mosaïque,

les bas-reliefs, les tombeaux, les ornements et les marbres les plus précieux, toutes les richesses monumentales sont là à profusion. Tout est doré, sculpté, peint, dans ce vaisseau d'une grandeur immense; de superbes débris de l'antiquité profane y sont à côté de ceux de l'antiquité chrétienne, et chaque objet épuise pour ainsi dire l'admiration.

C'est bien là le dernier effort du génie et de la puissance de l'homme.

Donnons ici les dimensions, d'après les auteurs que nous avons comparés : leurs calculs présentent quelques légères différences qui viennent sans doute de celles des mesures qu'ils ont employées; nous nous servons ici de notre pied métrique (tiers du mètre).

Longueur extérieure avec le vestibule	657 pieds.
—— intérieure.	569
Largeur du tranceps principal, qui traverse l'église sous la coupole	417
Largeur de la nef du milieu	85
Hauteur de la voûte au dessus du pavé	140
Hauteur jusqu'au sommet de la croix de la coupole	410 (1)

Une étoile de cuivre incrustée dans le pavé, au milieu de la grande nef, donne les mesures comparatives des autres vastes églises du monde. Il en résulte qu'après la basilique de saint Pierre, celle de saint Paul de Londres serait la plus grande; la troisième serait la cathédrale de Florence. Je n'ai pas trouvé la mesure de celle de Milan; mais nous avons en France des églises qui atteignent aux proportions de celle-ci : si aucune de nos basiliques n'arrive à la longueur de 500 pieds, il y en a plusieurs qui dépassent 400. (2)

(1) Quelques auteurs disent 420.

(2) On dit que celle de la célèbre abbaye de Cluni avait plus de 500 pieds. Alors, c'était la seule en France qui eût une pareille étendue.

Il règne une proportion si admirable dans toutes les parties de cette immense basilique, que la grandeur de chacune disparaît dans l'harmonie de l'ensemble. Cet amoindrissement apparent vient encore plus, dit-on, de l'interruption des lignes. Le baldaquin, par exemple, ne paraît pas avoir 40 pieds : il en a 86; il est tout juste de la hauteur du palais Farnèse, et les yeux se refusent toujours à admettre ce terme de comparaison. C'est le plus grand ouvrage de bronze.

La nef principale n'a que quatre grands arcs qui s'ouvrent sur les nefs latérales et qui correspondent à autant de vastes chapelles. Les piliers, très-larges, sont ornés des statues colossales des saints fondateurs d'ordres religieux placées dans des niches. Le savant professeur de l'université de France, M. Lenormant, remarque que la place d'honneur dans saint Pierre a été donnée aux chefs d'ordres religieux, parce que ces ordres ont été ce qu'il y a eu de plus parfait et de plus utile dans le catholicisme. Il y a au-dessus d'autres niches qui attendent encore leurs statues. Des figures de 20 pieds, représentant les vertus, décorent les grands arcs, et les pilastres cannelés d'ordre corinthien soutiennent un immense entablement sur lequel on pourrait se promener sans danger autour de l'église. Les caissons de la voûte à plein cintre ont été redorés par Pie VI.

Au dernier pilier du côté droit est assise sur un piédestal la statue du prince des apôtres. Elle est en bronze, et le pied a été usé en partie par les baisers des fidèles. Quelques auteurs ont avancé que c'était la statue de Jupiter Capitolin, sur la tête de laquelle on a tout bonnement ajouté une auréole pour en faire un saint Pierre. Il suffit qu'un voyageur ait écrit cette billevesée pour que beaucoup d'autres l'aient répétée sans examen. Quand même le style ne serait pas si différent de celui des statues antiques, n'aurait-on pu savoir que la statue de Jupiter Capitolin était d'or? Cette dernière raison en vaut bien une

autre, je pense! au reste, tous les antiquaires s'accordent à dire que celle-ci a été faite au ve siècle par saint Léon-le-Grand, en actions de grâces de la retraite d'Attila. Une ancienne coutume veut que le 29 Juin, on lui mette la tiare et la chape, ornements qui font un effet assez bizarre sur une figure de bronze. (1)

Tous les *catholiques* s'approchent respectueusement de cette ancienne statue du premier de tous les papes : ils appliquent le front et puis les lèvres sur le pied droit qui avance. Après avoir accompli cet acte de dévotion, j'aimais quelquefois à me placer en observation auprès de ce monument significatif. Une foule de personnes de toutes les conditions et de tous les pays s'arrêtaient pour vénérer la statue et s'en allaient en silence; souvent quelques mots français venaient me signaler de pieux compatriotes : sur quelques figures de ceux qui passaient outre, je pouvais lire le honteux respect humain ; mais j'avoue que je m'amusais parfois à l'approche d'un étranger raide et étonné, qui voulait à la fin se donner un air moqueur et qui n'était dans le fond que ridicule ; c'était à coupsûr un hérétique anglais. Un puritain protestant doit voir dans cet acte une idolâtrie bien caractérisée; mais c'est bien le cas de dire avec notre catéchisme que l'hommage ne se rapporte pas à la statue : c'est même autre chose que le saint qu'on veut honorer ici, car le catholique songe pour le moins autant à la primauté du siége de Pierre et à l'unité de l'Église universelle. (2)

Au centre de la croix, et sous la coupole par conséquent, est la confession de saint Pierre. Voici les parties

(1) M. Gerbet dit qu'il y a dans l'église souterraine une autre statue du chef des apôtres, en pierre, plus ancienne que celle de bronze. Je ne l'ai pas remarquée.

(2) Quand je me prosternais devant la statue et devant le tombeau de saint Pierre, j'étais loin de prévoir que l'année suivante l'empereur Nicolas viendrait là se prosterner avec tout l'extérieur d'un pieux respect.

qui la composent. En avant du maître-autel est un caveau découvert, entouré d'une balustrade de marbre; il est couvert en dedans des marbres les plus précieux, et tout autour brûlent cent douze lampes portées par des cornes d'abondance en bronze doré. On y descend par une double rampe, et chacune des deux extrémités est ornée d'une petite colonne d'albâtre d'une espèce fort rare. Sur le pavé, entre les deux rampes de l'escalier, est la statue de Pie VI, à genoux et priant devant le tombeau. C'est un des chefs-d'œuvre de Canova. Le corps de l'illustre Pontife repose sous sa statue : cette place réservée lui convenait parfaitement; car il est le premier pape qui soit mort martyr d'une persécution impie depuis la fondation de la nouvelle basilique. Pour le déposer en ce lieu sacré, on enleva le pavé avec précaution : on devait y trouver et on y trouva en effet les cercueils des premiers successeurs de saint Pierre, dont les têtes étaient tournées du côté du tombeau principal. Celui-ci fut reconnu vers la fin du XVI[e] siècle, pendant qu'on travaillait dans cette partie de l'église; mais Clément VIII, qui accourut aussitôt avec l'illustre cardinal Bellarmin, ordonna qu'on refermât la maçonnerie qui le couvrait, après avoir constaté l'identité d'après les procès verbaux et les documents authentiques. On n'y a donc pas touché depuis que saint Sylvestre enferma le corps de l'apôtre, en présence de Constantin, dans une châsse de cuivre de Chypre, ornée extérieurement de ciselures très-simples à la manière antique et surmontée d'une croix d'or. Cette châsse repose ainsi beaucoup plus bas que le sol du souterrain actuel : car le pavé de ce souterrain est le niveau de celui de la basilique primitive, et en général, on n'a fait que décorer plus richement la confession, sans rien changer à l'ancienne configuration de ce monument funèbre qui remplaça le modeste oratoire de saint Anaclet. Dans le fond de la partie découverte, entre les statues de saint Pierre et de saint Paul en bronze doré, est la grille qui donne sur la con-

fession proprement dite. Là est la petite chapelle, prolongée sous le maître-autel. Au fond est un autel, sur lequel les prêtres étrangers obtiennent facilement de célébrer le saint sacrifice. Au-dessus du gradin de ce petit autel, on voit comme une armoire dont les deux portes en argent sont ornées des figures en bas-reliefs des saints apôtres. En avançant la tête dans cette armoire, on découvrirait la châsse précieuse par une ouverture qu'on a laissée, si l'obscurité ne l'empêchait pas. C'est là que sont conservés, dans un coffret d'argent, les *pallium* qu'on envoie aux archevêques de la chrétienté, qui doivent se souvenir ainsi que leur puissance tient à celle du saint Siége. Enfin, au-dessus de cette niche fermée est une ancienne image du Sauveur en mosaïque. (1)

A cette petite chapelle de la confession aboutissent des corridors revêtus de marbre et de bas-reliefs, qui conduisent aux diverses parties de l'église souterraine. Le pavé de celle-ci n'a pas été touché, là où il recouvrait les anciens tombeaux. On y voit un grand nombre de monuments vénérables, des sculptures et des inscriptions de la basilique Constantinienne. Il y a quatre chapelles qui correspondent aux angles des quatre grands piliers de la coupole. Des papes et d'illustres personnages ont leur sépulture dans ces cryptes, dont le sol n'est que de onze pieds plus bas que le pavé de l'église moderne. On les illumine pour la fête de saint Pierre et tout le monde peut y descendre par les escaliers qui sont pratiqués devant les piliers de la coupole.

L'autel papal est tourné vers l'orient : il n'a ni gradins ni tabernacle ; mais il est surmonté du gigantesque baldaquin de bronze, tout chargé de figures et d'ornements dorés.

(1) Vous trouverez d'autres détails dans l'Esquisse de M. Gerbet, et dans le tableau des catacombes. M. Raoul-Rochette en a empruntés à Dom Mabillon.

Au fond de l'abside est un autre autel et un autre monument colossal de bronze, exécuté encore par le Bernin, sous le pontificat d'Alexandre VII. C'est la chaire de saint Pierre. Une chaire de bronze doré renferme celle dont le premier Pape et ses successeurs se servirent dans leurs fonctions pontificales. On avait autrefois le plus grand respect pour ces siéges des évêques; il arrivait souvent qu'à la mort d'un prélat on plaçait sa chaire dans son tombeau; mais ordinairement on la conservait à la place où il avait officié et prêché. Nous en avons vu plusieurs à Rome. Celle du prince des apôtres a été souvent changée de place: un écrivain du XIIe siècle rapporte que de son temps le cérémonial voulait que le pape s'en servît le jour de la fête de la chaire de saint Pierre. Son état de vétusté a fait craindre enfin la destruction de cette relique précieuse, et l'on ne s'en sert plus. Les antiquaires pensent qu'elle a été donnée à l'apôtre par le sénateur Punicus Pudens, chez qui il demeura pendant sept ans : leur sentiment est appuyé sur diverses raisons qu'il serait trop long de rapporter ici et qu'on peut voir dans le premier volume de M. Gerbet. Elle a dû être le *gestatoire* de Pudens ; on y remarque des ornements d'ivoire qui représentent les travaux d'Hercule, et un siége destiné au premier Pasteur n'aurait pas été fait ainsi par des chrétiens. Une heureuse idée du Bernin, c'est d'avoir fait soutenir cette chaire par quatre évêques docteurs de l'Église, saint Ambroise et saint Augustin, latins, saint Athanase et saint Chrysostôme, grecs. Leurs statues ont 18 pieds et demi. Deux anges sont aux côtés de la chaire, et par dessus, deux autres portent la tiare. Une gloire d'anges s'élève, avec des rayons, entourant un champ de verre transparent de couleur opale, au milieu duquel est le Saint-Esprit. Cet immense travail employa deux cent dix-neuf mille livres de bronze.

Sur les faces des quatre piliers de la coupole, vous remarquerez des tribunes avec des niches au milieu. Les deux colonnes torses de chacune viennent du temple de

Jérusalem (1) Elles ornèrent la confession jusqu'à la construction de la nouvelle basilique. Dans les niches, on conserve d'insignes reliques de la passion et autres, la sainte lance, par exemple. Le jeudi et le vendredi saints, on les montre au peuple prosterné en prière. Voilà pourquoi les quatre statues placées au-dessous des tribunes représentent saint Longin, sainte Hélène, sainte Véronique et saint André. Au-dessus de cette dernière, dans la niche supérieure, est la tête de cet apôtre, frère de saint Pierre. qui fut crucifié à Patras.

Les confessionnaux des pénitenciers sont près des piliers de la coupole et dans les bras du tranceps. Que de péchés ils ont entendu confesser dans tant de langues diverses ! Le grand Pénitencier y vient confesser lui-même dans la semaine sainte ; c'est en ce moment le cardinal Castracane.

Que dirons-nous maintenant de la fameuse coupole ? C'est le monument le plus hardi que l'architecture ait imaginé et exécuté. Son diamètre intérieur, de 130 pieds, en a deux de moins que celle du Panthéon ; mais sous combien de rapports ne l'emporte-t-elle pas sur l'antique rotonde ! D'abord, elle est double, et les deux escaliers sont entre les deux surfaces, en sorte que son diamètre total est de 145 pieds. Ensuite, élevée dans les airs sur des piliers qui ont 166 pieds de hauteur, elle a encore 13 pieds de plus jusqu'à l'œil de la lanterne, et enfin, elle porte cette immense lanterne, le piédestal pyramidal de la boule, la boule et la croix. Nibby préférerait que la coupole de saint Pierre se fût terminée comme celle du Panthéon : n'en déplaise aux savants, je suis bien loin de cette opinion; une église chrétienne ne doit pas se terminer d'une manière aussi *plate* et il faut bien croire que cette pensée était venue à l'esprit de Michel-Ange. (2)

(1) Voir encore M. Gerbet.

(2) M. Fabisch, statuaire distingué et directeur de l'école de sculpture de Lyon, me disait dernièrement qu'il préférait la

Pour jouir de l'admirable coup d'œil intérieur, il faut parcourir les deux tribunes superposées que forment les larges entablements au-dessus des pendentifs et plus haut sur le tambour. C'est presque effrayant. De l'entablement supérieur surtout, les objets qui reposent sur le pavé de la basilique sont étrangements applatis, et le gigantesque baldaquin lui-même paraît s'affaisser sur les bases de ses colonnes ; le regard se perd dans les nefs qui se réunissent sous cette immense ouverture, et quand on le reporte au-dessus de soi, le sommet de la voûte de la lanterne s'élance encore à une hauteur qui étonne. Et tout cela est orné de peintures en mosaïque représentant la vierge, les anges et les saints, et entre les seize arêtiers qui divisent la partie supérieure en retombant sur les 16 pilastres du tambour il y a des rosaces et des caissons dorés. Sur la frise du premier entablement on lit les mémorables paroles de Notre-Seigneur, *tu es Petrus, etc.* : elles sont écrites en énormes majuscules et en mosaïque.

L'ascension de la coupole ne peut se faire que dans la matinée, et avec une permission. Ce n'est rien que d'arriver sur la voûte de l'église : je n'exagère point en disant qu'un cheval chargé y parviendrait aisément, quoique l'escalier tourne en limaçon. Ici, nous trouvons comme une petite ville, avec ses maisons, ses places, et ses fontaines qu'une machine ingénieuse fait jaillir jusque-là. Il faut tant d'ouvriers pour veiller continuellement à l'entretien de l'immense édifice, qu'on les a logés sur les combles avec leurs femmes et leurs enfants. Mais, c'est au-dedans de la coupole que les escaliers paraissent longs et pénibles. On en est bien dédommagé quand on est parvenu aux galeries de la lanterne. Quel panorama que celui de Rome, de sa campagne, du fleuve, des montagnes et de

coupole de la cathédrale de Florence; ajoutant que la lanterne de saint Pierre était un tour de force plus imposant aux yeux du vulgaire qu'à ceux des véritables amis de l'art.

la mer ! où en trouver un pareil, je ne dirai pas pour l'œil, mais pour l'intelligence qui embrasse tout à la fois les souvenirs de l'ancienne capitale de l'univers et le tableau de la capitale actuelle du monde chrétien ? On resterait là toute une journée sans vouloir descendre. Les voyageurs tiennent presque tous à monter dans la boule, qui paraît si petite d'en bas et qui contiendrait seize personnes ; mais, malgré les fentes qu'on y a pratiquées pour la vue, on n'y est pas commodément, et dès le mois de mai le cuivre est tellement chauffé par le soleil, qu'on ne peut y tenir longtemps.

Un officier Prussien, âgé d'une cinquantaine d'années, était monté avec nous sur la coupole. Nous avions formé sur un bâteau à vapeur et ensuite à l'hôtel une de ces liaisons passagères qui s'établissent si vite dans un pays éloigné. Le jour précédent, une conversation s'était engagée entre nous sur l'état du christianisme dans sa patrie : il convenait que les prussiens étaient en général plutôt rationalistes que protestants ; mais pour lui, disait-il, il se félicitait d'être resté chrétien. — C'est ici, lui dis-je à propos d'une question qu'il m'adressa sur la primauté de la basilique de Latran, que nous distinguions à l'autre extrémité de la ville, c'est ici que je voudrais continuer la conversation d'hier. Vous croyez être chrétien, comme nous ; vous êtes heureux d'appartenir à une croyance qui a civilisé le monde et votre pays en particulier. Ingrat ! à qui devez-vous cet immense bienfait ? — A Dieu, répondit-il, prévoyant sans aucun doute ce que j'allais ajouter. — Dieu vous a aussi donné la vie corporelle ; mais je suis assuré que vous n'avez jamais tiré cette conclusion que vous ne deviez rien à vos parents. Or, de cette église sur laquelle nous sommes est parti l'apôtre de l'Allemagne, l'anglais Wilfrid, devenu saint Boniface. Regardez le mont Aventin ! là est un monastère de Saint-Alexis d'où sortit le saint évêque Adalbert qui a prêché l'évangile et versé son sang sur les bords de la Vistule. Le Colisée nous

cache l'église de saint Clément, où repose le corps de saint Cyrille, apôtre des Slaves, qui revint mourir à Rome. A droite, voilà l'église et le couvent de saint Grégoire, d'où partit l'apôtre de l'Angleterre, saint Augustin. Enfin, c'est Rome, c'est le pape qui envoya Kilian à la Franconie, Eloff de Werden à la Saxe, Willebrod à la Frise, Siffroi aux Suédois, etc. Ici est donc le soleil d'où partent les rayons qui éclairent et qui échauffent. (1) Vous apercevez la Trinité-du-Mont, et son couvent de religieuses dont les compagnes élèvent les jeunes filles dans l'Afrique et dans le Canada ! Plus bas, à droite, est le Séminaire de la propagande; nous irons le visiter, si vous voulez, et là, nous apprendrons ce que Rome fait encore pour les peuples de l'univers, de même que nous pourrons concevoir la différence qui existe entre un missionnaire catholique et un Pritchard. — Notre prussien était visiblement ému de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait ; mais il continua de soutenir qu'il était chrétien autant que nous. — Vous me rappelez, dit-il, ce qui m'est arrivé à Livourne. Je vis un édifice qui me paraissait trop simple pour une église d'Italie, et comme le commerce attire beaucoup de nos coréligionnaires dans cette ville, je demandai à une femme si c'était un temple protestant. Non, répondit-elle; c'est une église *chrétienne*, *è una chiesa christiana*. (2 Je passai outre, moitié en colère; et moitié souriant de l'ignorance de cette femme. — Cette bonne italienne, dit un de mes amis, vous a décoché une excellente épigramme sans s'en douter. Du reste nous sommes ici pour admirer et non pour discuter ; mais, ce qui ne peut être une matière de discussion, c'est que le protestantisme a con-

(1) Voyez, du Pape, par M. de Maistre, tome 2.

(2) Je ne veux pas qu'on applique le mot, *se non è vero:* je n'invente pas. Ce prussien etait un chef-d'escadron en garnison à Bonn en 1844. M. H.... était un homme fort estimable, assez froid, et ce qu'on appelle vulgairement un bon enfant.

duit au déisme presque tous vos professeurs, la plupart de vos ministres et des populations entières. La Prusse et l'Allemagne iront encore bien plus loin, et bientôt quiconque voudra dans cette contrée reconnaître hautement la divinité de Jésus-Christ se verra inévitablement ramené au catholicisme, c'est-à-dire, au christianisme tel que Rome vous l'envoya prêcher.

Nous descendimes dans la basilique, éconduits poliment d'étage en étage par les gardiens, à l'heure où ils quittent leurs postes. Comment décrire maintenant tous les monuments particuliers qui remplissent l'immense vaisseau, tous ces chefs-d'œuvre qui décorent les nefs et les chapelles ? Partout ce sont des tombeaux grandioses, de grands tableaux en mosaïque moderne qu'on dirait peints sur toile par les maîtres les plus habiles, des colonnes et des autels où la beauté des formes le dispute à la richesse de la matière. Il faut voir surtout la chapelle Gregorienne, la chapelle Clémentine, celles du saint-Sacrement et du chœur des chanoines. Ce sont de magnifiques églises. Pour les tombeaux, on s'arrête principalement devant ceux qui touchent à la chaire de saint-Pierre : la statue de la justice, qui orne celui de Paul III, était presque nue et si belle que le pape Innocent XI la fit couvrir en partie de draperies de métal ; Guillaume della Porta avait exécuté ce monument sur les dessins de Michel-Ange. On se plaît à admirer le célèbre tombeau de Clément XIII, par Canova, dont les lions couchés ont été si souvent reproduits par la gravure : ce grand sculpteur a fait aussi celui des Stuarts. Le tombeau si original d'Alexandre VII est du Bernin et celui de Pie VII est dû au ciseau de Thorwaldsen.

Vis-à-vis le monument d'Innocent VIII, et sur la porte qui conduit au chœur des musiciens, remarquez une urne fort simple, en stuc. On y dépose le corps du dernier pape, et celui de Pie VIII y est par conséquent

renfermé, attendant celui de Grégoire XVI. Cet usage nous rappelle celui de nos sépultures royales de Saint-Denis ; mais depuis longtemps le dernier souverain qui a régné en France ne peut pas même compter de se voir remplacé sur le trône par celui qui semblait devoir y monter après lui.

Ce sont les saints tombeaux que le voyageur catholique cherche de préférence. Sous ce rapport, l'illustre basilique est encore bien riche, et presque tous les saints Pontifes des premiers siècles ont été portés dans ses caveaux. Les chapelles supérieures en offrent encore beaucoup à notre vénération. L'autel du chœur des chanoines renferme le corps de saint Jean Chrysostôme, de ce grand et courageux Pontife qui même après sa mort n'a pu trouver le repos pour ses ossements ; car la crainte des musulmans le fit transporter à Rome. En montant, nous prions devant le corps du grand saint Grégoire, qui est sous l'autel de la chapelle Clémentine. Plus haut, sont les reliques des apôtres saint Simon et saint Jude. Viennent ensuite cinq papes du nom de Léon, Ier, II, III, IV, IX, sous trois autels différents : sur celui qui contient les restes de saint Léon le grand, on admire le célèbre bas-relief de l'Algarde, qui représente le Pontife arrêtant Attila. Au devant, sur le pavé, est la modeste sépulture de Léon XII, avec l'inscription non moins modeste qu'il a dictée lui-même peu de jours avant sa mort. De l'autre côté, le corps de saint Grégoire de Nazianze repose sous l'autel de la splendide chapelle grégorienne, ou de Notre-Dame. (1) En remontant, on voit l'autel qui contient les reliques des saints Procès et Martinien. Plus haut enfin est le tombeau de sainte Pétronille. Le tableau mosaïque, où est représentée l'inhumation de la sainte, est une copie de l'original fait par le Guerchin et conservé au Capitole. Cette mosaïque est regardée comme la plus belle de la

(1) On y vénère une ancienne image de Notre-Dame, dite du Secours.

basilique, où il s'en trouve tant. Chacune des grandes est estimée soixante mille piastres, c'est-à-dire, à-peu-près trois cent vingt sept mille francs : elles sont en émaux et copiées d'après les tableaux des grands maîtres. Les devants d'autels des chapelles sont aussi en mosaïque.

Il resterait à parler des tombeaux des papes non canonisés, des personnages célèbres tels que la comtesse Mathilde et Christine de Suède, des statues, des bas-reliefs et des peintures des grands maîtres. Nous citerons seulement encore le fameux groupe dit de la Piété, placé dans la première chapelle à droite ; il représente la Vierge affligée tenant son fils mort sur ses genoux ; Michel-Ange fit ce chef-d'œuvre à l'âge de 24 ans.

Pour résumer ce court aperçu de la plus grande, de la plus étonnante des œuvres de l'homme, répétons ce qu'ont dit avant nous tant d'écrivains. L'église de saint Pierre n'est pas l'ouvrage d'un siècle ni même d'une époque ; elle représente une civilisation tout entière. C'est un monument à part qui a épuisé la puissance et le génie, qui ne peut avoir, qui n'aura jamais d'égal. On dirait que Dieu a inspiré, a dirigé tous ceux qui ont concouru à la création de cette merveille, afin que le centre du catholicisme fut toujours la plus haute expression sensible de la grandeur, de la beauté, de la force de l'intelligence. Ajoutons que c'est peut-être le seul édifice qui ne doit jamais périr de *la main des hommes*. Non, il n'y aura jamais de race si impie ou si barbare qui osât porter la main sur ce chef-d'œuvre de tous les chefs-d'œuvre, et si, ce qu'à Dieu ne plaise, un tremblement de terre devait jamais le renverser, cet événement irait consterner tous les hommes civilisés de l'univers, sans excepter ceux qui sont le plus hostiles au catholicisme.

Il faut voir aussi la basilique un jour de grande solennité. Avant la cérémonie, les grenadiers viennent se placer sur deux longues lignes, depuis la porte du milieu jusqu'à

la confession. La garde du Capitole se range autour du saint tombeau. Au moment où le souverain Pontife arrive du grand escalier du Vatican au vestibule, porté sur un grand fauteuil doré, les tambours battent au champ. A son entrée dans la basilique, les musiciens exécutent des fanfares et les chantres pontificaux entonnent en grand chœur l'antienne *Tu es Petrus*. Un détachement de carabiniers marche en tête. Après eux, suivent aussi par pelotons les gardes-nobles, remarquables par leur splendide uniforme et dont les éperons retentissent sur le pavé de marbre. Le cortège des prélats, des cardinaux et des nombreux dignitaires est escorté par la garde-suisse. Rien n'est curieux aujourd'hui comme le costume de ce corps des hallebardiers. Au premier abord, il a tout l'air d'une mascarade : mais le souvenir des guerriers du moyen-âge vous revient en mémoire, et alors ce costume vous paraît intéressant. Les suisses sont vêtus d'un justaucorps à larges manches, d'une ample culotte qui serre ensuite la jambe autour du genou, le tout d'un drap barriolé en bandes noires, rouges et jaunes. Un large baudrier de cuir porte leur épée en arriere ; leur cou est entouré d'une collerette à petits plis et leur chapeau de feutre est orné de plumes rouges qui retombent sur un côté. Ils ont en main une longue hallebarde. Sept sous-officiers, représentant les cantons catholiques, portent une longue épée à deux mains : leurs compatriotes ont montré tout récemment qu'ils savent manier des armes d'une forme plus moderne, et que sous le rapport du courage, comme sous celui de l'attachement à la religion et à la liberté, ils étaient toujours les *vrais* enfants de Guillaume Tell. Aux jours de fêtes, une partie des suisses ont la cuirasse d'acier, qui couvre le bras jusqu'au coude, et le casque pointu, ce qui rappelle encore le moyen-âge. On dit que ce costume leur a été donné par Michel-Ange. Ce corps est parfaitement discipliné : quelques étrangers se sont plaint que les hallebardiers étaient parfois trop bourrus ;

mais aussi, les étrangers sont quelquefois si indiscrets qu'ils iraient s'asseoir à côté du pape, et qu'ils voudraient pénétrer partout, malgré la consigne.

Le pape marche le dernier, quand il a la tiare ou la mitre sur la tête. Dans le cas contraire, il est suivi des cardinaux et des prélats placés selon leur rang. Aux jours dont nous parlons, les chanoines de Saint Pierre s'avancent les premiers. Ils sont suivis des généraux d'ordres religieux, des évêques, parmi lesquels on distingue des prélats de l'orient avec leurs barbes et leurs costumes particuliers, des cardinaux diacres, prêtres et évêques. Puis vient la maison du pape, composée des camériers de cape et d'épée, c'est-à-dire, des ecclésiastiques qui ont la soutane violette et des laïques qui portent le collier d'or et le chapeau à plumes blanches. Ensuite, paraissent les conservateurs du Capitole, revêtus d'un manteau de drap d'or; le gouverneur de Rome, en costume de prélat : le prince assistant au trône, avec son manteau et sa toque de velours noir, son rabat de dentelle et son épée enrichie de brillants. Enfin, le Pape s'avance, porté sur son siége, ayant à ses côtés deux camériers qui tiennent élevés deux panaches blancs en forme d'éventails, entouré d'autres dignitaires et d'officiers de gardes-nobles.

Tous s'arrêtent un moment devant la chapelle du saint-Sacrement, puis devant la confession de Saint Pierre, où le souverain pontife descend de son siége pour la seconde fois et marche ensuite vers son trône. Chacun prend sa place, et la cérémonie commence. Pendant les offices, le pape quitte la tiare pour prendre une mitre, comme évêque. Au *Kyrie eleison*, ainsi qu'au commencement des Vêpres, les Cardinaux vont lui rendre hommage l'un après l'autre, laissant traîner sur le tapis vert l'immense queue de leur camail, qui les couvre entièrement, quand ils ne le relèvent pas sur les bras. Vous remarquerez des Cardinaux qui ont ce camail blanc ou gris; ce sont des religieux camaldules ou franciscains qui ont été élevés à cette di-

gnité éminente et qui conservent ce souvenir de leur premier état. (1)

Mais la plus belle, ou la plus animée des solennités de l'année est celle du jeudi de la Fête-Dieu. (2) Aux autres fêtes, le peuple romain se rend aux églises les plus rapprochées ou à celles que sa dévotion affectionne particulièrement. Les étrangers, les habitants du quartier du Vatican, les prêtres et les religieux de la ville qui se rendent à Saint Pierre ne suffisent pas à remplir seulement l'espace compris derrière les siéges des Cardinaux et sous la coupole. Un autre inconvénient de l'immensité de cette basilique, c'est que les étrangers qui s'ennuient de rester longtemps debout, quand ils ne sont pas bien placés, se mettent à causer en parcourant les monuments rapprochés de la sainte assemblée. Mais, pour la Fête-Dieu, on accourt de toutes les parties de la ville et même des villes et des campagnes du voisinage. Ce que j'ai vu ce jour-là m'a donné une idée sensible de l'immensité de la place et de l'Église du Vatican. Pour être plus assuré d'occuper la place que j'avais retenue la veille, je m'y rendis dès les six heures du matin, et la procession devait sortir à huit heures et demie. Les piétons et les fiacres arrivaient déjà. Pendant ce long intervalle, je vis arriver des flots toujours plus pressés de personnes à pied et en voiture. A la fin, je me demandais où pourrait se loger toute cette multitude. Or, le milieu de la place demeura toujours inoccupé, et quand je me glissai dans la basilique, à la suite des derniers rangs de soldats qui fermaient la marche de la procession, pressé et emporté par la foule qui entrait aussi, je trouvai, à mon grand étonnement, que la nef du milieu n'était pas entièrement remplie.

(1) Voyez le dernier chapitre, où nous parlons de la fête de Saint Pierre.

(2) Je dis les *solennités de l'année* : car la canonisation des Saints et l'intronisation d'un nouveau pape amènent des fêtes plus belles encore.

La procession commence à défiler pendant que le pape assiste à la messe avec les Cardinaux dans la chapelle Sixtine. Elle s'avance par la galerie au dessous du palais, qui est ornée de riches étoffes et de tapisseries copiées sur de bons tableaux ; elle passe sous la colonnade ; elle fait le tour de la troisième place, sous une galerie formée par des tentes et des piliers de bois peint, auxquels on suspend des écussons et des guirlandes de buis. Elle entre dans la basilique en achevant le tour de l'autre côté. Les croix, les bannières, les pavillons, les lustres portatifs et les lanternes se rangent sous la coupole autour de la confession et du maître-autel, et au moment de la bénédiction, que donne le saint Père, c'est le plus magnifique coup-d'œil. Ce défilé autour des trois places dure environ deux heures et demie.

Reprenons. Après la croix, viennent les enfants de l'hospice apostolique, en surplis sur une robe noire, et ceux de la maison des orphelins, en robe blanche et en surplis. Ensuite, marchent les corps religieux, c'est-à-dire, les plus anciens seulement, les Augustins, les Capucins, les Cordeliers, les Dominicains et les Bénédictins. Le clergé séculier se compose des chanoines des diverses basiliques. Les sept principales sont précédées de leur pavillon rouge et jaune, qu'un homme vêtu comme nos pénitents blancs a beaucoup de peine à porter, et d'une sorte de petit clocher dont le porteur sonne la cloche de temps en temps. Celle de Saint Jean de Latran a deux pavillons, en signe de sa primauté. Les 82 curés de Rome marchent ensemble, chacun d'eux portant l'étole, marque de l'autorité pastorale. Vient ensuite le cortége dont nous avons parlé plus haut. A cette cérémonie, les cardinaux diacres ont la dalmatique, les cardinaux prêtres, la chasuble, et les cardinaux évêques la chape avec la mitre blanche ; un maître de chambre porte leur barette à gauche et un autre le cierge à la droite : ils sont suivis de leurs caudataires. Tous ceux qui marchent à la

procession lisent dans un livre qui contient les hymnes et les prières de la fête. Nous avons trouvé que les chœurs étaient beaucoup trop rares. On entend le canon du château Saint-Ange, les cloches, les tambours et les musiques militaires ; mais si ces masses de voix chantaient au lieu de psalmodier, l'effet serait encore plus solennel. Il me semble qu'on ne sait pas encore tirer parti à Rome de toutes les ressources qu'on aurait pour ajouter à la solennité des fêtes. Rien n'est pitoyable comme les processions particulières des paroisses. Elles sont composées d'une confrérie de pénitents, d'un certain nombre de prêtres et d'une musique militaire. Les maisons ne sont pas tapissées; on se contente de mettre une draperie rouge aux fenêtres et aux balcons. Il n'y a pas de reposoirs. On porte des bannières immenses et une croix gigantesque dont le porteur fait toutes les évolutions les plus ridicules pour la tenir en équilibre. (1)

Enfin, le pape paraît. Il est à genoux devant un prie-Dieu sur lequel il tient le saint-Sacrement. Seize hommes en robes rouges portent le brancard ; d'autres le dais, les panaches, les lanternes d'argent. La figure de Grégoire XVI était inondée de larmes et de sueur, et ses yeux étaient constamment fermés. Les émotions de sa piété et la fatigue le rendent malade après la procession : aussi, il n'a pas porté le saint Sacrement l'année suivante ; le balancement du brancard lui faisait mal, et en outre, le pape ainsi placé est revêtu d'une chape immense qui enveloppe le prie-Dieu et traîne après lui. On ne peut dire tout l'effet que la vue de cet auguste vieillard produisait même sur les étrangers hérétiques. C'est la première majesté de la terre à genoux devant la majesté du ciel, et pendant que les souverains temporels ont tant perdu de leur prestige,

(1) Nos processions de Marseille, de Toulouse, de Lyon, etc. sont infiniment plus belles ; mais on dit que celles de la Belgique sont les plus belles du monde.

le pape est toujours l'objet de la vénérarion la plus profonde. S'il faisait un voyage en France, les indifférents, les impies eux-mêmes ne pourraient s'empêcher de lui donner des témoignages de respect, et il y aurait aujourd'hui parmi les masses encore plus d'enthousiasme qu'à une triste époque dont je me souviens très-bien, quoique je fusse alors un enfant.

A la suite du saint Sacrement, venait un escadron de gardes-nobles montés sur de beaux chevaux, précédés des officiers généraux et du porte-étendard de la Sainte-Église. Un escadron de carabiniers et un troisième de dragons marchaient ensuite, avec leurs musiques qui jouaient des airs ravissants. La garde du Capitole, le bataillon des grenadiers et celui des chasseurs, l'élite de la garde urbaine et la compagnie des pompiers venaient après, et chacun de ces corps à brillants uniformes avait en tête sa musique et ses tambours. Tous les militaires portaient ce jour-là un petit rameau de buis à leur coiffure. C'est peut-être un souvenir de l'antique usage des légions romaines qui se couronnaient de rameaux de feuillages aux jours de triomphe.

Et tout cet immense cortége se développait sur un large passage, au milieu d'une foule innombrable de personnes de tous les costumes et de toutes les nations. Le seul collége de la Propagande était là comme représentant une députation des diverses races humaines du globe. A quelques pas, sur ma gauche, était le roi de Bavière, avec son ambassadeur; à une croisée au dessus de ce roi régnant était un roi déchu, Don Miguel. Derrière moi, à un balcon, était le fils de Lucien Bonaparte avec sa famille. C'était assurément un spectacle capable d'impressionner les sens, d'absorber toutes les facultés de l'esprit et de remuer profondément le cœur. Oh! j'étais hors de moi-même quand le vicaire de Jésus-Christ parut avec son divin Maître, à genoux devant lui. Il me semblait voir le Sauveur disant à Pierre : Je te donnerai les clefs du

royaume des cieux ; pais mes agneaux et mes brebis (les fidèles et les pasteurs) : tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. — Et mes larmes coulèrent en voyant couler celles du 255ᵉ successeur de l'apôtre à qui ces paroles avaient été adressées par le divin Pasteur. — Est-il étonnant que ce tableau ait converti des protestants qui voulaient réellement être chrétiens ?

Mais, est-il possible que tous les hommes ne comprennent pas tout ce qu'il y a de sublime, d'utile, de vrai dans l'unité catholique ? Comment ! Ils veulent l'unité en toutes choses, en gouvernement, en administration, dans les armées : ils la veulent dans les œuvres de l'art et du génie : il la leur faut dans toute réunion de personnes qui vivent ou qui travaillent en commun : elle est nécessaire même dans une famille ; ils ont besoin de tribunaux qui jugent en dernier ressort ; ils sont obligés de donner aux pouvoirs humains une infaillibilité fictive, et ils ne veulent par reconnaître l'unité ni l'infaillibilité de l'Église ! Et ils abandonnent l'immense famille des enfants de Dieu à tous les caprices, à tous les désordres, à tous les maux qu'enfantent l'indépendance et la division dans la foi ! contradiction monstrueuse ! inconséquence fatale ! après cette vie, quand il ne sera plus possible d'être trompé par les passions, quand l'ignorance volontaire, l'orgueil, l'intérêt, l'envie de se distinguer comme chef de secte, ou celle de dominer plus despotiquement sur les peuples, ne seront plus là pour obscurcir les vérités les plus évidentes, alors tous les hommes comprendront combien était simple et claire la notion de l'unité religieuse. Hélas ! Il ne sera plus temps pour la pauvre société humaine, comme il ne sera plus temps pour un si grand nombre d'individus !

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

DOUZIÈME JOURNÉE. — CHATEAU SAINT-ANGE. — HOPITAL DU SAINT-ESPRIT. — MONT-MARIUS. — LE VATICAN : PALAIS, MUSÉES, RÉSIDENCE DU CHEF DE L'ÉGLISE, AUDIENCE, LA PAPAUTÉ, GOUVERNEMENT DU PAPE. — RÉFLEXIONS.

Nous irons visiter aujourd'hui le palais du Vatican, c'est-à-dire, le palais, le musée, la résidence du souverain Pontife ; mais, en attendant l'heure où il est permis d'y pénétrer, nous nous arrêterons aux monuments principaux de ce quartier situé sur la rive droite du Tibre.

Ce quartier fut entouré de murailles vers l'an 848, par le pape saint Léon IV, qui voulut mettre la basilique de saint Pierre à l'abri des attaques des Sarrasins. Il forme aujourd'hui, sous le nom de Bourg, le quatorzième Rione (1) de la ville.

PONT ET CHATEAU SAINT-ANGE.

Le pont fut construit par l'empereur Ælius Adrien et appelé Ælius, du nom de son fondateur. Il conduisait au mausolée que ce prince s'était construit à l'avance, aux jardins de Domitia qu'il fréquentait et au cirque bâti encore par lui, et dont on a déterré une partie sous le pontificat de Benoît XIV. Il est encore tel que le fit Adrien,

(1) Le mot Rione, qui signifie quartier, n'est usité qu'à Rome.

sauf que les parapets ont été changés et qu'on a bouché une arche plus petite sur la rive gauche. Clément IX chargea le Bernin de sa décoration, et cet architecte l'orna de la balustrade et des statues que nous voyons aujourd'hui. Voici à quelle occasion le pont et le château ont pris leur nom moderne.

L'an 596, le matin du jour de Pâques, saint Grégoire-le Grand portait l'image de la Sainte Vierge (1) à la procession qu'il avait ordonnée pour demander à Dieu la cessation d'une peste cruelle. Comme il arrivait près du mausolée d'Adrien, on entendit une voix qui chantait dans les airs *Regina cœli, lætare* : toute la foule répondit : *Ora pro nobis Deum, alleluia*, et alors, elle vit au-dessus du mausolée un ange qui remettait l'épée dans le fourreau. (2) On plaça au sommet du monument la statue en marbre de l'archange saint Michel, que Benoît XIV a remplacée par une statue de bronze.

On peut juger encore de la magnificence que devait avoir le mausolée. Sa masse circulaire a deux cents pieds romains de diamètre et elle s'élevait d'abord sur un soubassement carré qui avait 275 pieds sur chaque face. L'extérieur, selon Procope, était tout revêtu de marbre de Paros et orné de précieuses colonnes : des groupes d'hommes et de chevaux étaient placés aux angles du soubassement, et l'entablement supérieur de l'édifice était pareillement surmonté de statues. Dans l'intérieur étaient des chambres sépulcrales, où d'autres empereurs furent ensevelis, après que le successeur d'Adrien eut aboli l'usage de brûler les corps. La porte était en face du pont. Elle a été ouverte et refermée en 1825. Un major du château fit alors déblayer le passage qui conduisait à la chambre sépulcrale où les cendres d'Adrien avaient été déposées ;

(1) Celle qui est sur l'autel de la magnifique chapelle Borghésienne, à sainte Marie-Majeure.

(2) Baronius, annales ecclésiastiques.

on nous en a montré la place dans un endroit qui est taillé dans le rocher et qui est plus bas que le niveau actuel du Tibre : une longue rampe y conduit ; elle tourne doucement en spirale et l'on a reconnu en 1825 qu'elle était pavée en mosaïque.

Ce monument colossal de la vanité d'un empereur a bien changé de destination et il a vu bien des événements et bien des guerres affreuses ! L'empereur Honorius le métamorphosa en citadelle, quand il refit les fortifications de la ville, et Procope raconte que les Grecs, attaqués par les Goths, brisèrent les statues pour les jeter sur les assaillants. Le fameux Crescentius, noble romain, s'y enferma dans le xe siècle, pour faire au pape une guerre acharnée. Le peuple romain, qui était un fort vilain peuple au moyen-âge, força souvent les souverains Pontifes à s'y réfugier, et ce serait une longue et triste histoire à raconter que celle des siéges, des massacres, des trahisons qu'ont vus ces vieilles murailles. Mais le souvenir le plus horrible peut-être est celui de l'an 1527, lorsque Clément VII s'y enferma avec des cardinaux, des marchands, des femmes, des enfants et tout ce qui s'y était jeté pêle-mêle pour échapper aux Lansquenets. Du haut des remparts, le pape voyait en pleurant les atrocités et les profanations abominables de ces Luthériens qu'avait amenés le traître connétable de Bourbon. Quand ces misérables eurent assez massacré, pillé et violé, leur nouveau chef traita avec le malheureux pontife, moyennant une énorme rançon qui acheva sa ruine. Encore fut-il gardé à vue dans le château jusqu'à ce que toutes les conditions de la capitulation fussent exécutées.

Le fort communique avec le palais du Vatican par une galerie construite sur la fin du xve siècle. Il est gardé par la troupe de ligne. La petite armée du pape se compose d'enrôlés volontaires : les corps d'élite qu'on voit à Rome sont formés d'hommes superbes, et j'ignore s'ils méritent d'être appelés *soldats du pape* dans le sens vulgaire de ce

mot; mais ils ont bien la tournure militaire. Au temps de Jules II, les soldats romains étaient regardés comme les meilleures troupes de l'Europe. On ne regrette pas qu'il en soit autrement aujourd'hui.

Nous avons dit que le cirque d'Adrien avait été déterré dans le XVIIIe siècle. Il était derrière le mausolée. On a découvert les ambulacres, ou longs corridors, et les voûtes qui soutenaient les gradins sur lesquels étaient assis les spectateurs.

HÔPITAL DU SAINT-ESPRIT.

A gauche de la longue rue du Borgo Nuovo, qui va directement à la place du Vatican, est une autre rue presque parallèle, celle de Borgo Vecchio, qui se prolonge dans la même direction. Plus près du Tibre s'ouvre une troisième, beaucoup plus large, sur laquelle est le grand hôpital du Saint-Esprit, qui a donné son nom à la rue, Borgo del Santo Spirito. Ce vaste établissement reçoit non-seulement les malades, mais encore les fous et les enfants trouvés. Il a été fondé au XIIe siècle par Innocent III, et ensuite il fut augmenté jusqu'à Pie VI qui a bâti l'édifice vis-à-vis.

Cet hôpital a des rentes considérables et il est bien administré; les malades sont servis par des *frères* qui me rappelèrent ceux de l'Antiquaille de Lyon; mais, comme ce service serait bien mieux rempli par nos bonnes sœurs de saint Vincent de Paul! Il y aurait bien plus d'ordre, d'activité et d'économie. On les appellera sans doute et il en a été question; mais c'est une de ces affaires importantes qui ne marchent pas vite à Rome et d'ailleurs il y aurait tant de personnes à congédier en admettant nos sœurs hospitalières!

Il faut le reconnaître, les Romains et les Italiens en général ont plus que nous l'esprit de charité; mais nous l'emportons sur eux pour l'activité et pour l'adresse quand

il s'agit de mettre la charité en pratique. Les institutions les plus utiles ont pris naissance à Rome; mais il en est de ces institutions comme des inventions dont nous savons si bien nous emparer et profiter que nous laissons derrière nous les inventeurs et les modèles. J'apporte en preuve un fait dont il est facile de constater la certitude; c'est dans le fond le même que j'ai signalé par rapport aux frères de la doctrine chrétienne : dans les hôpitaux de l'Italie desservis par les religieuses de saint Vincent, on remarque une différence bien sensible entre les sœurs françaises et les sœurs italiennes : les premières font en un clin d'œil ce qui exige beaucoup de temps pour les secondes; ensuite, elles ont aussi plus d'esprit d'ordre, d'économie et de prévoyance. Et pourtant, elles ont toutes la même vocation généreuse, la même règle; elles sont toutes placées sous la même direction! Cela tient donc au caractère national!

Ajoutons cependant que si nos hôpitaux français sont en général mieux tenus et plus habilement administrés, d'autre part, les traitements d'économe, de trésorier, de secrétaire, les frais d'administration, les monceaux de paperasses y absorbent en partie le bien des pauvres. Ce mal ne fait qu'augmenter tous les jours et notre gouvernement tend de plus en plus à mettre la main sur les biens des hôpitaux, pour leur en payer un revenu de quatre pour cent. Certes, ce n'est pas là qu'on peut sentir les bienfaits de la centralisation!

Une grande église dédiée au Saint-Esprit est annexée à cet hôpital. Elle a été édifiée en 1538 sur les dessins d'Antoine de San-Gallo, à l'exception de la façade qui est d'un architecte moins célèbre.

L'établissement renferme un beau cabinet d'anatomie, la bibliothèque Lancisi et une riche collection d'instruments de chirurgie.

Cet hôpital avait été surnommé *in Sassia*, parce qu'un roi des Saxons, *Ina*, l'avait fait bâtir pour ses sujets en

pèlerinage ou de résidence à Rome, vers l'année 717. Cette première maison fut détruite par un incendie.

PLACE SCOSCIA-CAVALLI.

Entre les deux rues parallèles qui aboutissent à la place de saint Pierre est une petite place dont le nom rappelle après bien des siècles la pieuse tradition d'un événement miraculeux. Sainte Hélène fit porter de la Palestine à Rome bien des objets consacrés par des souvenirs de la loi ancienne et de la loi nouvelle. Elle voulut placer dans la basilique du prince des apôtres la pierre sur laquelle Abraham allait immoler Isaac et celle où Jésus fut placé quand on le porta au temple. Les chevaux qui les traînaient étant arrivés à cet endroit s'y arrêtèrent et ne purent jamais aller plus avant. On bâtit alors une église sur cette place, pour y conserver les deux pierres, et quoiqu'elle ait été souvent reconstruite, elle a toujours gardé le nom de saint Jacques-scoscia-cavalli. (1)

Sur cette place est le palais Giraud, maintenant Torlonia. Le prince-banquier y a réuni des monuments antiques et il y donne en hiver de brillantes soirées.

Les autres monuments du quartier ne valent pas trop la peine d'être mentionnés ; mais nous devons dire un mot de l'église Sainte-Marie *in Campo Santo*, qui est près de la sacristie de la basilique. Elle rappelle le Campo-Santo de Pise en ce sens qu'elle fut érigée sur un cimetière où sainte Hélène avait fait transporter de la terre du Golgotha. On pouvait ainsi, en ce lieu, marcher sur une terre qui avait été arrosée du sang du Sauveur. L'église fut élevée sous le pontificat de saint Léon IV. Plusieurs nations y eurent successivement leur confrérie.

(1) Ce qu'on traduirait par *éreinte chevaux*.

MONT-MARIUS.

On va à cette colline par la porte Angélique, qui est derrière la colonnade de saint Pierre. De beaux points de vue de la ville et de la campagne et la villa Madame sont les seules choses qui y attirent les étrangers. Ce nom de Marius lui vient d'un personnage moins célèbre que celui dont la mémoire se présente d'abord à l'esprit ; c'est un noble romain, Marius-Millini, qui a fait appeler ainsi cette colline déserte, en y construisant une maison de campagne qui appartient aujourd'hui à la famille Falconieri.

La villa Madame appartint à *Madame* Marguerite d'Autriche, fille de Charles V : elle est maintenant la propriété des rois de Naples. Elle fut commencée par Raphaël et achevée par Jules Romain. Les fresques de celui-ci et de Jean d'Udine, autre élève de Raphaël, ont beaucoup souffert et dépérissent insensiblement.

Au couchant du Mont-Marius est une vallée qu'on appelait *inférieure* et qui est maintenant appelée par corruption *vallée de l'Enfer*.

LE PALAIS DU VATICAN.

Il est nécessaire de répéter au sujet du palais ce que nous avons dit de la basilique, qu'une description détaillée exigerait bien des volumes. Ce sont des édifices immenses qui sont compris en un seul. Le Vatican n'est pas un palais, mais une ville, dont les parties les plus anciennes ne font pas un tout régulier avec les nouvelles : les grandes galeries du musée ont chacune une longueur de 360 mètres (1080 pieds). Il est à trois étages très-élevés, qui renferment un nombre étonnant de salles, de chambres, de galeries, de vastes chapelles, d'immenses corridors, une magnifique bibliothèque, un musée immense, vingt cours, huit grands escaliers et environ deux cents autres

pour le service intérieur. On prétend qu'il y a onze mille chambres : il me semble qu'on doit vouloir dire onze mille pièces, tout compris.

Avant que Grégoire XI fixât sa résidence habituelle auprès de la basilique de saint Pierre, à son retour d'Avignon, les papes avaient déjà un palais sur le Vatican. Charlemagne y fit un assez long séjour lorsqu'il fut couronné par saint Léon III. Célestin III l'avait agrandi vers la fin du XIIe siècle. Les successeurs de Grégoire XI l'agrandirent encore, au lieu de songer à reconstruire le Latran. Dans les temps modernes, les souverains pontifes qui ont fait les plus grands corps de bâtiments sont Sixte V, Urbain VIII et Pie VI. Ce dernier a véritablement créé le musée Clémentin, seulement commencé par Clément XIV. Pie VII l'augmenta encore, et y ajouta le *Bras-neuf* de la Pinacothèque. Enfin Grégoire XVI a formé les deux nouveaux musées Étrusque et Égyptien.

L'escalier principal est à la droite de la basilique, en partant du vestibule où l'on voit la statue équestre de Constantin. Il a été construit par le célèbre architecte de la colonnade. Ses deux belles rampes conduisent à la salle royale, peinte à la fresque par d'habiles artistes, et sur laquelle s'ouvrent les chapelles Sixtine et Pauline, et la salle Ducale.

Aux jours de fêtes où le souverain Pontife ne se rend pas aux grandes basiliques, il assiste aux offices dans la chapelle Sixtine avec les cardinaux et les prélats. Il faut arriver de bonne heure si l'on veut être placé assez commodément pour voir cette assemblée auguste et imposante; mais il est bien rare qu'on ait le bonheur de s'y trouver assis. C'est là encore qu'ont lieu les offices de la semaine sainte. Les étrangers qui y sont entassés payent un peu cher le plaisir d'entendre les lamentations et le *Miserere* exécutés par les chantres pontificaux, et un pieux chrétien se trouve encore plus mal à l'aise, au milieu de cette cohue de curieux de tous les pays et de toutes les religions.

Cette chapelle a été faite en 1473, sous le pontificat de Sixte IV. Elle n'est qu'un vaste carré long; mais les peintures du plafond, par Michel-Ange, et surtout celle du jugement dernier, qui couvre tout le fond du sanctuaire, en font un édifice bien plus précieux et bien plus célèbre que tant de cathédrales du monde qui se recommandent par leurs masses imposantes et par la beauté de leur architecture. Il faut dire cependant que ces chefs-d'œuvre produisent beaucoup plus d'effet sur l'esprit des connaisseurs en matière d'art que sur le cœur des pieux chrétiens. J'avais vu à Paris la copie de Sigalon : l'original ne m'a pas fait plus d'impression, et je m'avoue sur ce point un sot des plus vulgaires, n'ayant pas depuis une plus grande crainte des jugements de Dieu.

Antoine de San-Gallo a bâti la chapelle Pauline par ordre de Paul III. La encore Michel-Ange brille parmi les autres grands maîtres qu'il éclipse. Elle sert à la magnifique exposition du saint Sacrement pour les quarante-heures et le Jeudi saint. Les prières des 40 heures ont lieu le premier dimanche de l'Avent.

La salle Ducale, peinte encore à la fresque, est destinée à la cérémonie du lavement des pieds, quand celle-ci ne peut avoir lieu à saint Pierre, dans la travée des saints Procès et Martinien. On entre de cette salle dans la première galerie des loges de Raphaël, sur la cour de saint Damas, de l'autre côté de laquelle sont les appartements du pape. Celle des trois ailes qui regarde la ville a été construite par Raphaël : le second étage des galeries, ou loges, est celui qui contient les fameuses fresques de ce prince de la peinture; elles représentent des traits de l'ancien et du nouveau Testament. Les autres ailes ont été peintes par de grands maîtres. Ainsi l'on peut dire que le palais tout entier est une sorte de musée.

MUSÉES.

Les musées du Vatican sont ce qu'il y a de plus riche et de plus vaste en ce genre d'établissements. La galerie du grand duc de Toscane, au palais Pitti, est peut-être mieux choisie et plus considérable en fait de tableaux des grands maîtres ; mais le Vatican l'emporterait, quand il ne posséderait que les deux tableaux de la Transfiguration et de la communion de saint Jérôme, les loges et les chambres de Raphaël, et le jugement dernier de Michel-Ange, que l'on peut bien ajouter quoiqu'il soit dans la chapelle. Le musée de Naples est au-dessus pour les bronzes trouvés à Pompéi, à Herculanum et à Stabia ; mais il est relativement bien pauvre en tableaux, et ses statues n'ont rien qui puisse être comparé à l'Apollon du Belvédère et au groupe de Laocoon. Ensuite, indépendamment de l'immensité et de la magnificence du local (1), les musées du Vatican sont supérieurs par la quantité précieuse des monuments de l'antiquité qui décorent les galeries, les tribunes, les escaliers même. Des fontaines jaillissent au troisième étage, au milieu d'urnes magnifiques de porphyre et de granit qui ont été conservées dans toute leur intégrité. Des salles entières sont remplies d'inscriptions, de bas-reliefs, d'ustensiles, de médailles, de papyrus, d'objets d'art et de science qui ont appartenu aux peuples les plus célèbres, aux égyptiens et aux étrusques, aux grecs et aux romains. La bibliothèque contient 23, 577 manuscrits en quinze langues différentes. Enfin, la seule nomenclature des salles et des choses les plus curieuses serait si longue que nous devons renoncer à la donner. Il nous suffit de présenter aux lecteurs une idée générale de ces vastes et précieux musées. Le voyageur apprendra à Rome

(1) Il n'y a rien de plus splendide au monde que la partie du musée Pie-Clémentin construite par Pie VI.

quels sont les jours et quelles sont les heures où l'on peut les visiter et il trouvera des livrets qui le dispenseront d'avoir un guide ; mais il saura aussi que cette visite est une incroyable fatigue s'il veut tout parcourir en peu de temps.

Il est des choses que nous devons particulièrement signaler aux amateurs d'archéologie chrétienne. Au bout de la galerie à laquelle on parvient par la salle Ducale, est l'immense collection d'inscriptions anciennes, dont Pie VII confia la classification au célèbre Marini. Si les inscriptions profanes sont le plus riche trésor qui existe pour les antiquaires et pour les érudits, celles qui sont à gauche dans cette longue galerie ont un intérêt bien plus puissant encore pour un savant chrétien. Celles-ci sont tirées, pour la plupart, des catacombes : elles offrent les symboles usités chez les premiers fidèles, le monogramme, la vigne, le poisson, l'arche de Noé, la colombe, l'ancre, le bon pasteur, etc.

Ne manquons pas de visiter la bibliothèque. La première chambre est occupée par sept interprètes, employés par le gouvernement pontifical ; il y en a deux pour la langue latine, deux pour la langue grecque, deux pour l'hébreu et le syriaque, et un pour l'arabe. La grande salle qui vient après contient des manuscrits, de belles peintures et des objets précieux parmi lesquels on remarque les deux candelabres donnés à Pie VII par Napoléon, un grand et précieux *bénitier* en malachite offert par l'empereur Alexandre au même pontife, un vase colossal en porcelaine envoyé par Charles X à Léon XII, etc. De cette salle on passe à la longue galerie où se trouve le musée sacré, à l'entrée duquel est la célèbre statue de saint Hippolyte avec son cycle pascal. Là, sont des instruments de supplice qui servirent contre les martyrs, des vases sacrés et d'autres pieux objets qui ont été tirés des catacombes ou des églises primitives. On remarque surtout deux statues en pierre, de trente pouces environ, qui représentent le Sauveur portant une brebis sur ses épaules : elles ont été

trouvées dans les catacombes ; leur exécution est très-imparfaite ; on les appelle le *Pastor fido*. Il y a aussi un médaillon de Notre-Seigneur, de 15 à 18 pouces de haut(1), qui a la même origine, et un crucifix habillé du ve siècle, avec les pieds écartés et un clou à chacun.

Un savant archéologue de Lyon, M. Didier-Petit, qui a écrit un opuscule pour démontrer qu'on n'avait jamais représenté Jésus en croix, pendant les premiers siècles, me dit un jour que je pourrais m'assurer de ce fait en visitant le musée du Vatican. En effet, après tant de fouilles dans les catacombes on n'a pas trouvé un seul crucifix. Le Sauveur est peint ou sculpté comme nous venons de le dire et comme nous l'avons vu ailleurs ; la croix est aussi figurée de diverses manières ; mais c'est seulement après les trois ou quatre premiers siècles qu'on a commencé à voir des crucifix, et encore le corps du divin Rédempteur était habillé. La raison qu'on apporte de ce fait, c'est que les premiers chrétiens avaient craint sans doute le mépris des idolâtres et le scandale des faibles en représentant le supplice de Jésus dans tout son appareil ignominieux.

M. Le chevalier Bard, mon collègue à l'Institut catholique de Lyon, cite, comme l'un des plus anciens qui existent, un petit crucifix de bronze conservé à Florence, dans le musée des *ufizi*. Ce crucifix, vêtu d'une demi-tunique, est certainement du ve siècle, malgré la date postérieure qui lui a été donnée. Le Sauveur y est fixé par quatre clous, ce qu'ont toujours imité les artistes byzantins et autres. M. Bard assure que Cimabué est le premier qui ait imaginé de réunir les deux pieds de Jésus et de les fixer par un seul clou. (2)

(1) Je ne donne pas la mesure exacte, parce que je ne pouvais mesurer qu'approximativement.

(2) Revue de l'Institut catholique, février 1844. L'auteur de cet article a publié un livre sur Rome et les catacombes — M. l'abbé Pascal, qui a écrit sur les basiliques romaines et sur

On comprend aisément quelle science doivent acquérir les ecclésiastiques employés dans ces musées et dans ces bibliothèques. Leur illustre chef, le cardinal Maï, est assez connu dans le monde savant, pour que je sois dispensé de faire son éloge.

Les jardins du Vatican sont ornés de belles fontaines. On y remarque le superbe piédestal de la colonne élevée en l'honneur d'Antonin-le-Pieux dans le forum de son nom; il est d'un seul bloc de marbre blanc et orné de magnifiques sculptures. La Pigna, grande pomme de pin en bronze, couronnait le mausolée d'Adrien. Elle contenait, dit-on, les cendres de ce prince; mais ce n'est qu'une opinion vulgaire, qui a été combattue par des érudits. Le pape Pie IV avait fait construire un casino charmant, qui a été restauré par Léon XII. On ne pénètre pas facilement dans ces jardins; d'ailleurs il suffit de les voir des balcons du palais et l'on préfère passer son temps à visiter les musées.

les fonctions papales, cite deux savants Italiens, Farnelli et Arrighi, comme croyant à l'existence des images de Jésus crucifié dans les oratoires secrets des catacombes. Le dernier assure, dans sa *Roma subterranea*, qu'il y en a vu plusieurs. Farnelli et autres auteurs prétendent que Nicodême fit un crucifix, le même qu'on vénère à Luques et qui est appelé il *Santo Volto*, la sainte face; il représente Jésus vêtu d'une tunique et le front ceint d'une couronne royale. Il est d'or pur. On cite encore un crucifix semblable pour la forme, mais en bois de cèdre, qu'on vénère à Sivoli, près d'Ancône: il est attribué à saint Luc. Si l'authenticité de ces deux crucifix peut être révoquée en doute par la science, il n'en est pas de même pour le témoignage du savant Arrighi, quant à ce qui regarde les catacombes. *Sub judice lis est.*

LE VATICAN, RÉSIDENCE DU PAPE.

Le Pape est un souverain qui a des palais magnifiques, une Cour, des gardes; il est entouré de pompes et d'hommages que bien d'autres princes n'ont pas; il règne sur un pays qui s'étend de Ferrare à Terracine. Mais que ceux qui ont un amour si sincère pour la simplicité des apôtres soient bien rassurés quant au salut du pape! C'est un souverain qui dépense très-peu pour sa personne, qui mange toujours seul à une table extrêmement frugale, qui ne va ni au spectacle ni à la chasse, et il habite l'appartement le plus modeste du Vatican. Je n'ajoute rien de plus : les hommes éclairés, les savants et les artistes me dispenseront de répondre à des accusations pitoyables contre le *luxe scandaleux des vicaires d'un Dieu né dans une crèche.*

Le saint Père est toujours d'un facile accès. Les étrangers d'un rang élevé qui ont à Rome des recommandations puissantes se font présenter par quelque personnage éminent ou par l'ambassadeur de leur nation. Le commun des mortels signe une supplique qui parvient aisément au maître de la chambre, et ce prélat répond peu de jours après en indiquant le jour et l'heure de l'audience. Les français ont une grande ressource dans leur compatriote, l'excellent père Vaures, cordelier et pénitencier à saint Pierre : il leur indique les démarches qu'il faut faire et les usages qu'on doit suivre; il les accompagne, les présente lui-même et leur sert d'interprète s'ils en ont besoin. Il vient d'être nommé provincial de son ordre, et je ne sais s'il pourra continuer de se rendre utile aux étrangers de la même manière. Au jour marqué pour la réception, il vint nous prendre dans la salle des gardes suisses. Nous traversâmes deux ou trois antichambres, dans lesquelles étaient des camériers de cape et d'épée, et des domestiques habillés de damas rouge comme les murs d'un salon. Ensuite

nous attendîmes assez longtemps dans la salle du Trône. C'est là que le souverain Pontife reçoit les princes de sang royal et les ambassadeurs. Son cabinet particulier, où nous allions être introduits, n'en est séparé que par un petit salon d'attente. Le cœur me battait bien fort en ce moment ; mais je fus distrait par ceux qui allaient et qui venaient et par les explications que nous donnait le bon père Vaures sur le cérémonial. On nous avait dit en France que les laïques n'étaient admis qu'avec un certain costume antique et bizarre, et ce conte, comme on en fait tant, avait fort ennuyé quelques-uns de nos compagnons de voyage; mais nous avons vu que le pantalon même n'était pas proscrit et le père Vaures nous dit que les bottes seulement n'étaient pas convenables, ce qui se conçoit assez facilement. Les rois et les princes sont dispensés des trois génuflexions, qui du reste se pratiquaient autrefois à l'égard des évêques, de ceux de l'orient en particulier, et l'on dit bien aussi qu'elles sont prescrites pour aborder une reine d'Angleterre. J'ai lu quelque part que le célèbre Horace Walpole refusait d'abord de fléchir le genou devant le chef de l'église catholique, après avoir cependant sollicité une audience; il me semble qu'un anglais ne devait pas être si difficile et qu'après avoir mis un genou en terre devant une femme, il n'était pas si humiliant de se prosterner ainsi devant un vieillard ! Il y a peu de temps, deux princes de sang royal ont voulu d'eux-mêmes se soumettre au cérémonial, par respect pour le père commun des fidèles; mais Grégoire XVI s'avança à leur rencontre et les releva lui-même. On comprendra que nous avons souri quand le père Vaures nous nomma les deux princes : c'étaient d'abord le duc de Bordeaux, et, plus tard, le duc d'Aumale !

Nous entrâmes enfin par une porte devant laquelle un garde noble est toujours en faction; nous fûmes reçus d'abord par le maître de la chambre, revêtu d'un surplis

sur sa soutane violette, à qui nous présentâmes sa lettre d'audience Il nous introduisit aussitôt.

En présence de l'auguste chef de l'Église, qui est aussi un souverain temporel, j'ai éprouvé le contraire de ce qu'on éprouve en abordant un grand personnage. Je ne fus d'abord ni surpris, ni embarrassé. Après avoir baisé la croix brodée sur la *mule* du pape (1), je crus, en me relevant, me trouver en présence d'un bon vieux chartreux, vêtu de sa robe de laine blanche. Un grand vicaire de nos amis lui présenta une lettre de son évêque, que sa Sainteté appela le *digne* évêque de Digne, en souriant avec affabilité. Après avoir lu cette lettre, Grégoire XVI en prit occasion de louer le clergé de France, ajoutant qu'à aucune autre époque l'épiscopat n'avait jamais montré autant d'unanimité, et que le zèle et la sagesse de nos prélats étaient admirables. Comme il fut ensuite question des dangers que le catholicisme peut courir parmi nous, le pape reprit avec plus d'énergie encore : On est bientôt découragé ou trop alarmé ! Souvenez-vous que la religion a la vie dure et qu'il n'est pas si aisé de la faire périr. — Il me sembla entendre Jésus-Christ lui-même disant à ses apôtres : Que craignez-vous, gens de peu de foi ?!...

Pour moi, je ne puis exprimer l'émotion qui me saisissait de plus en plus en entendant parler ainsi le chef de l'Église immortelle ; il me semblait que j'étais en présence de son divin Fondateur, et je n'osais presque plus regarder en face l'auguste pontife, dont l'œil brillait, et dont les grands traits s'animaient à mesure qu'il continuait de parler. Quoiqu'âgé alors de près de 80 ans, il possédait

(1) Cette croix brodée sur la chaussure du pape se voit sur d'anciennes mosaïques, l'une à sainte Agnès hors des murs, où est représenté Honorius Ier et l'autre à saint Martin du Mont où l'on voit saint Martin Ier. Ces deux papes vivaient dans le VIIe siècle. Des auteurs assurent que cet usage est encore antérieur à ce temps-là.

encore beaucoup de force et de vivacité. Il comprend très-bien le français, et il pourrait même le parler, quoiqu'il s'exprime toujours en italien, et c'était l'un des plus savants religieux Camaldules, avant qu'il fût un des cardinaux les plus distingués. Nous nous retirâmes après vingt-cinq minutes d'audience. Sa sainteté nous donna ses bénédictions pour nous et pour toutes les personnes qui nous sont chères; elle voulut bien signer une concession d'indulgence que chacun de nous avait sollicitée, et nous emportâmes ainsi quelques mots écrits de sa main avec sa signature autographe.

Nous avons dit quelle est la simplicité des souverains pontifes dans leur existence privée. Ceux qui ont appartenu à un ordre religieux continuent à vivre comme des religieux. Grégoire XVI ne dépense pas cinq francs par jour pour son entretien particulier. Les papes n'ont d'ailleurs que cent mille francs de *liste civile*. Les traitements réunis des cardinaux ne s'élèvent pas à la somme des revenus du chapitre de Durham, en Angleterre, qui se portent à 750,000 francs. Bien entendu que les revenus de l'évêque sont indépendants de ceux du chapitre : car l'évêque de Durham a pour lui seul 400,000 francs. Sans parler des évêques de la grande Bretagne, un archidiacre de Bath, par exemple, a un revenu annuel de 200,000 francs, qu'il dépense le plus souvent en voyages avec sa famille. Bien plus, il y a tel évêque anglican en Irlande qui possède des biens immenses et la population dont sa circonscription diocésaine est formée se compose presque uniquement de catholiques. Et cependant les protestants ne cessent de déclamer contre l'opulence et le luxe de notre haut clergé! Que l'on compare ensuite ce qu'ont fait les évêques anglicans pour des institutions charitables, pour les arts, pour l'encouragement de la science, avec ce qu'ont fait partout les évêques catholiques! Qu'on étudie en particulier les admirables travaux en tous genres exécutés par les papes, à Rome et dans les états pontifi-

caux; on verra clairement de quel côté se trouve le bon emploi des biens de ce monde et l'on saura ce que valent les déclamations devant les chiffres et devant les faits. Et encore, ce qui ajoute au mérite de la générosité des souverains Pontifes, c'est que, parvenus à un âge avancé lorsqu'ils montent sur le trône, ils commencent de grandes entreprises qui ne peuvent être terminées que par leurs successeurs et dont par conséquent ils ne pourront pas eux-mêmes jouir.

Ceux qui trouvent encore tant de choses à blâmer dans les usages de la cour romaine et dans le gouvernement pontifical nous rappellent ces petits critiques qui jugent à leur manière un livre important par sa matière et par le nom de l'auteur. Ils analysent des parties isolées; ils s'acharnent sur quelques phrases, ils relèvent avec soin des imperfections accessoires, et ils se reposent ensuite, tout fiers d'avoir accompli un si beau et si difficile travail. Au contraire, un grand critique cherche à saisir l'ensemble de l'ouvrage; il va droit au fond de la pensée qui l'a dicté, négligeant des détails qu'il aperçoit à peine, il veut savoir par l'examen consciencieux des développements si l'auteur a réellement atteint le but élevé qu'il se proposait, et pourvu que l'œuvre lui paraisse grande et utile, il se déclare satisfait. — C'est que la critique est moins aisée qu'on ne le croit communément sur la foi d'un proverbe qui n'est pas des plus exactement vrais.

Qu'est-ce donc encore quand la critique est de mauvaise foi? Rien n'est dégoûtant et risible tout à la fois comme ce qui s'imprime chaque jour contre Rome, contre le pape et son gouvernement. Un étranger qui a fait quelque séjour et quelque étude sérieuse dans la capitale du monde chrétien ne comprend pas que l'on puisse pousser aussi loin l'audace du mensonge. Mais c'est surtout dans les diverses histoires de la papauté que se manifeste la haine et la perfidie des ennemis du saint-siége. Il suffit de remarquer l'habitude constante de ces prétendus historiens,

qui, ayant à choisir entre les anciens auteurs gibelins ou guelfes, entre les écrivains protestants et incrédules, ou orthodoxes, citent toujours de préférence les premiers et mettent rarement en regard les témoignages des seconds. (1) Cependant, ce qui est bien remarquable dans ce siècle où l'on écrit tant d'insignes mensonges, et tant de folies inimaginables, des écrivains protestants se sont mis à défendre, à justifier la papauté. Voigt réhabilite Grégoire VII; Hurter a vengé Innocent III, et quoiqu'Alexandre VI ne puisse être justifié, l'anglican Roscoé s'est attaché à prouver qu'il était innocent des crimes les plus odieux qui lui ont été imputés.

S'il y a eu des pontifes vraiment scandaleux, nous montrerons ailleurs que l'influence des puissances temporelles fut presque toujours la cause du choix qui se porta sur des sujets indignes. Quant à Alexandre VI, dont on ne voit jamais le nom sur aucun des monuments de Rome, nous reproduirons seulement un conte emprunté par Alexandre Dumas à Boccace, qui l'avait imaginé bien avant le temps des Borgia. « Un catholique de Paris avait parmi les Juifs un ami qu'il désirait convertir. Celui-ci paraissait ébranlé, quand il parla d'aller faire un voyage à Rome. A cette nouvelle, le catholique fut effrayé et désespéré, parce qu'on ne parlait alors que des scandales de la cour romaine : il fit tous ses efforts pour détourner son ami d'un projet qui devait ruiner pour toujours toute espérance de conversion. Le juif tint bon et partit. A son retour, quel ne fut pas l'étonnement du catholique, quand le voyageur lui annonça son abjuration et son baptême ! — Ce n'est point une plaisanterie, dit celui-ci; je suis

(1) C'est ce qu'a fait trop souvent M. Sismondi, dans son histoire d'Italie. Bien des écrivains ennemis de la papauté sont tout fiers de citer des auteurs Italiens en témoignage contre les souverains pontifes ; mais, outre que ces auteurs ont été d'enragés Gibelins, ne sait-on pas que plusieurs ont été membres ou écrivains à gages d'une grande famille hostile à celle du pape régnant ?

chrétien : car j'ai parfaitement compris qu'une religion qui subsiste et qui se propage avec des ministres tels que ceux dont j'ai vu de près la conduite est évidemment l'œuvre de Dieu. » (1)

On sait que Voltaire lui-même a avoué que les vertus admirables de tant de saints pontifes et la constance de tant de martyrs lui prouvaient moins la divinité du catholicisme que les désordres d'un Alexandre VI.

Cet argument n'est sûrement pas applicable aux papes ni aux prélats de ces derniers temps ; mais il est bon de le rappeler à ces romanciers, et même à ces écrivains, qui reproduisent avec tant d'acharnement toutes les exagérations et toutes les calomnies des Gibelins, des protestants et des prétendus philosophes. Que ces marchands de littérature qui tiennent leur boutique dans les feuilletons des journaux entassent encore plus de noires inventions contre les chefs de l'Église ; que les auteurs dramatiques mettent en scène d'atroces cardinaux en regard d'une *Juive* intéressante ; que nos historiens écrivent contre les papes des livres destinés à ceux qui veulent lire des romans sans en avoir l'air ; qu'en résultera-t-il pour l'homme sérieux et de bonne foi ? S'expliquant plus difficilement la conservation de la religion catholique, ses progrès actuels, la conversion de tant de savants allemands et anglais, il verra plus clairement encore que c'est bien à cette religion que le Sauveur a promis l'immortalité. C'est bien aussi ce qui explique en partie les nombreuses conversions qui s'opèrent à Rome chaque année. Et d'ailleurs, plus les mensonges étaient gros, plus les visiteurs étrangers ont été frappés des exemples de piété, de charité et de

(1) Tiré des *crimes célèbres*. Cette hideuse compilation d'Alexandre Dumas nous rappelle que les écrivains peu ou point religieux de l'époque actuelle ne se plaisent qu'à raconter des crimes vrais ou supposés, des histoires de sang et de boue, tandis que les écrivains catholiques se plaisent à écrire des vies de saints et des histoires édifiantes. Je laisse à penser en faveur de qui prouve une différence si caractéristique.

toutes les vertus qu'ils ont rencontrés au centre du catholicisme. *Salutem ex inimicis nostris !*

Ajoutons encore que les papes les moins vertueux ont toujours été irréprochables dans leurs doctrines. C'est une observation de M. de Maistre. Ainsi, quelle que soit leur conduite, ils peuvent toujours dire aux fidèles ; suivez les principes dont nous maintenons l'intégrité, car notre doctrine n'est pas notre doctrine, mais celle du Dieu qui nous a envoyés. Un philosophe, un hérésiarque, fût-il doué du plus grand génie, est toujours un homme qui puise en lui-même ce qu'il veut enseigner. Le pape, seul ou d'accord avec les évêques, annonce des vérités qui ne sont pas à lui ni en lui : donc, même humainement parlant, son autorité est infiniment plus respectable que celle d'un chef de secte ou d'école quelconque, qui d'ailleurs n'est pas toujours d'accord avec lui-même ; et sous ce rapport, il y a plus de grandeur et de dignité dans la soumission du catholique à ses chefs spirituels.

LE VATICAN, SIÉGE DU GOUVERNEMENT PONTIFICAL.

Le gouvernement du pape offre en général, dans les parties qui le constituent, tous les caractères d'une sagesse profonde (1) ; il est constitué et exercé d'une manière qui démontre qu'une Providence particulière peut seule le maintenir depuis si longtemps ; il est despotique ; il est trop paternel et trop faible ; il est toujours tremblant devant les puissances de l'Europe ; il résiste courageusement à des puissances devant lesquelles fléchissent toujours des états bien plus considérables que les États Romains ; il est trop inflexible ; il cède trop facilement. Veut-on que j'accumule encore plus de contradictions ? Je ne serai pas en peine d'en trouver de plus nombreuses en cherchant un peu dans les journaux et dans les livres. C'est sans doute

(1) C'est l'avis de M. Fulchiron qui a traité ce sujet assez longuement dans son *voyage* déjà cité.

bien assez. Pour me tirer plus tôt d'embarras, je me contenterai d'appliquer au gouvernement du pape une comparaison de M. de Bonald; c'est *un vieillard de quatre-vingts ans qui se porte bien, mais qui n'est pas bien constitué pour vivre.* En vérité, on ne conçoit pas que ce gouvernement se soutienne, tandis que des milliers de constitutions admirables enfantées dans notre siècle par l'Europe et par l'Amérique ont eu à peine la durée des roses. C'est vraiment étonnant; mais cela est ainsi!

Le gouvernement du pape est si peu despotique qu'en ces derniers temps Léon XII ne put venir à bout d'introduire certaines réformes qu'il méditait. Il paraît qu'il existe réellement certains abus dans l'administration; mais ces abus disparaissent peu à peu quand il se présente une occasion favorable de les faire cesser. On prétend qu'un prince catholique pressait vivement le cardinal Lambruschini de travailler aux réformes sollicitées par le peuple romain. Ce premier ministre de Grégoire XVI lui répondit: On en sollicite bien davantage dans votre pays; le roi votre père croit-il devoir accorder aussitôt toutes celles que les divers partis réclament avec instance? Il sait bien que ces changements ne sont pas aussi faciles à exécuter qu'à concevoir. Nous verrons avec le temps. — Ici, je ne suis qu'historien.

Pour les détails sur les rouages de l'administration, je citerai le père de Géramb.

« Les charges les plus importantes de la cour de Rome sont occupées par des cardinaux; les autres sont occupées par des prélats.

« Le cardinal camerlingue est ainsi appelé parce qu'il est l'administrateur des biens de la chambre apostolique; c'est lui qui est chargé de tout ce qui concerne les finances. Cette dignité est la plus éminente de la cour de Rome. Il a sous lui le trésorier général, dont l'action est indépendante et qui travaille avec le pape. (1)

(1) A la mort du pape, le cardinal camerlingue gouverna pendant l'interrègne.

« Le cardinal secrétaire d'État est à la tête de l'administration, et rend compte à Sa Sainteté de toutes les affaires, soit ecclésiastiques, soit politiques.

« Le cardinal dataire préside à la nomination des bénéfices. Il est ainsi appelé, parce que sa principale fonction consistait autrefois à mettre la date aux provisions des bénéfices. Il est encore chargé des dispenses de mariage et de tout ce qui concerne les annates.

« Le cardinal Vicaire est celui qui exerce dans Rome les fonctions épiscopales, qui confirme et fait les ordinations.

« Les emplois qui sont les plus voisins du cardinalat, et que l'on ne quitte jamais sans y être parvenu, sont entre autres ceux de gouverneur de Rome, de trésorier, de majordome, etc. Ils sont remplis par des prélats. Les prélats sont les officiers ecclésiastiques de la cour de Rome.

« Le consistoire est l'assemblée des cardinaux tenue en présence du pape. Il y en a de deux sortes : le consistoire extraordinaire ou secret, que le pape assemble pour des affaires délicates, et auquel il n'appelle qu'un petit nombre de cardinaux choisis, et le consistoire ordinaire et public, qui se tient tous les mois, et où les cardinaux réunis délibèrent sur les grâces ou priviléges qui sont sollicités du saint Siége.

« Il y a des congrégations particulières : elles sont composées de cardinaux et de prélats, qui discutent les matières, avant qu'elles soient portées au consistoire. »

Les congrégations sont des commissions permanentes qui, pour la plupart furent établies par le grand Sixte V. Leurs noms indiquent suffisamment les attributions spéciales qui les distinguent. Ce sont : la congrégation du Saint-Office, celle des évêques et réguliers, celles du Concile, de l'Immunité ecclésiastique, de la Propagande, de l'Index, des sacrés Rites, de la Discipline régulière, des Indulgences et des saintes Reliques, de l'Examen des Évêques. Elles donnent leur avis sur les affaires de leur ressort.

La congrégation des affaires extraordinaires, celle qui fut assemblée en 1845 lors de la fameuse mission de M. Rossi auprès du Saint-Siége, pour l'affaire des Jésuites, est une création de Pie VI, qui avait recours aux lumières de ses membres dans les embarras causés par la Révolution française. Pie VII eut souvent à la consulter. Elle est appelée à délibérer sur les questions délicates et *extraordinaires* qu'amènent les rapports de l'Église avec les divers gouvernements, sur les concordats, et aussi sur des matières théologiques et canoniques. Celle-là se compose de cardinaux, de prélats et de personnages éminents par leur science et par leur sagesse.

Ces congrégations ont un préfet, excepté quelques-unes que le pape préside lui-même. Le pape n'est jamais forcé d'accepter leurs décisions, puisqu'il ne fait que les consulter.

Le tribunal de la Rote fut institué pour juger les causes les plus importantes en matière civile. Ses membres sont au nombre de douze. Il y a toujours parmi eux un français (1), un allemand, un espagnol, un portugais, pour que ceux-ci puissent inspirer encore plus de confiance à leurs compatriotes qui sont parties intéressées. Ce mot de Rote vient, dit-on, ou de ce que les juges sont placés autour d'une table ronde, ou parce que chacun d'eux est à son tour rapporteur de la cause.

Le tribunal de la consulte est une cour de cassation pour les causes criminelles et pour celles des causes civiles qui ne sont pas portées au tribunal de la Rote.

Les provinces de l'État de l'Église sont ce qu'on appelle des Délégations : elles sont gouvernées par des cardinaux. Quoiqu'on n'ait pas rétabli les priviléges de certaines provinces qui furent abolis par Napoléon, les municipalités

(1) M. l'abbé d'Isoard, neveu du cardinal, vient d'etre nommé auditeur de Rote. Il a été magistrat en France avant d'être ordonné prêtre à Rome. Nous avons eu l'honneur de le voir plusieurs fois et nous lui devons d'utiles renseignements.

ont des droits et des attributions que les délégats respectent toujours. « Les communes s'administrent elles-mêmes, dit M. Veuillot. Les notables, délibèrent, dressent un état des besoins et des ressources, qui arrive par la filière administrative à la congrégation del Buon Governo, dont la juridiction s'étend sur tout ce qui concerne les communes et qui a mission de les protéger contre le pouvoir ministériel. Cette congrégation, composée de cardinaux et de prélats, est une institution plus parfaite et plus indépendante que notre Conseil d'État. Faisons remarquer en passant que parmi les dépenses obligatoires des communes, figurent, outre l'entretien des instituteurs, et des institutrices, le traitement d'un médecin et celui d'un chirurgien pour les pauvres habitants. Le premier reçoit 2 francs 65 centimes par feu et le second la moitié de cette somme. »

Terminons ce chapitre déjà trop long peut-être. Il nous resterait à traiter de plus haut la question de la souveraineté temporelle des papes, dans ses rapports si étroits avec la souveraineté spirituelle. L'occasion se présentera ailleurs d'aborder ce grave sujet. Encore un mot seulement, et je finis. Les ennemis de la religion catholique s'écrient quelquefois en prenant un air de triomphe : On ne craint plus aujourd'hui les foudres du Vatican! Les rois et les peuples s'en moqueraient, et le pape est bienheureux que ceux-ci consentent à lui laisser l'ombre de puissance qui lui reste encore. Nous pourrions répondre qu'il n'est peut-être pas certain que les foudres du Vatican n'inspirent aucune crainte. Napoléon écrivait à ses généraux d'Italie, *traitez le pape comme s'il avait deux cent mille hommes à sa disposition ;* aujourd'hui encore, la fière Angleterre voudrait bien avoir un ambassadeur à Rome et se servir du Saint-Siége contre l'Irlande ; la visite de l'empereur Nicolas à Grégoire XVI et les circonstances qui ont accompagné cet hommage inattendu du plus puissant monarque de la terre montrent assez que le pouvoir des papes n'est pas autant méprisé qu'on le dit.

Mais, admettons sans restriction aucune, que l'on ne craint plus en rien les foudres du Vatican, nous demanderons si les souverains temporels sont plus craints et plus respectés, quelle est maintenant l'autorité toujours entourée de considération et d'hommages; quelle est le prestige qui environne les fonctions autrefois les plus vénérées! Eh! mon Dieu! les écoliers ne craignent plus les foudres de leurs maîtres et les enfants montrent trop souvent un dédain aussi superbe à l'égard de leurs parents! Et si la démocratie venait à régner en Europe, croit-on que les peuples auraient toujours une bien grande considération pour un président ou pour les représentants de la république?

Il y aura toujours dans ce monde un pouvoir qu'on respectera, c'est celui d'une conviction profonde et inébranlable, qui ne recule devant aucun danger. Ce pouvoir, le catholicisme l'aura toujours et toujours ses chefs l'exerceront au nom de Dieu. Et plus les croyances s'affaibliront autour de lui, plus les mœurs sociales et politiques seront corrompues, plus les âmes seront devenues vénales, plus ce pouvoir de la conviction catholique sera grand. Alors, la puissance du pape sera une véritable puissance au milieu de celles dont un vain nom ne sera imposant pour personne. Alors aussi peut-être, de même que le règne des intérêts matériels aura rendu la guerre impossible, ainsi l'absence de tout dévouement et de toute énergie rendra impossibles les révolutions. Ce sera un mélange de bien et de mal dont la Providence saura bien tirer ce qui conduit à ses fins. Reposons-nous sur elle, sur notre foi, sur la *pierre* que le Christ a fondée et qui se moque des efforts de l'enfer.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

TREIZIÈME JOURNÉE. FONTAINE DE TREVI. —ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ DELLE FRATE, ET M. RATISBONNE. — LA PROPAGANDE. — LA TRINITÉ DU MONT.— ÉGLISE ET COUVENT DES CAPUCINS. — PALAIS BARBERINI. — PORTE ET VOIE SALARA. — CATACOMBES.— VILLA ALBANI.— PORTE PIE.— ÉGLISE ET CATACOMBES DE SAINTE AGNÈS. — SAINTE-MARIE DE LA VICTOIRE.— THERMES DE DIOCLÉTIEN, CHARTREUSE ET ÉGLISE DE SAINTE-MARIE DES ANGES. — ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ ET TOMBEAU DE SAINT-STANISLAS KOSTKA. — MONT QUIRINAL OU MONTE CAVALLO, PLACE, FONTAINE ET PALAIS PONTIFICAL. — CONCLAVE. — TÊTE DE SAINT-LAURENT.

Nous allons parcourir aujourd'hui les monts Pincius et Quirinal : nous irons vénérer le tombeau et visiter l'ancienne basilique de sainte-Agnès, sur la voie Nomentaue célèbre par ses catacombes. Après avoir rencontré encore bien des stations pieuses, des lieux et des monuments qui excitent toujours un puissant intérêt, nous finirons par une visite à l'autre résidence du souverain Pontife, au Monte-Cavallo, ou Quirinal.

FONTAINE DE TREVI.

A la vue de cette fontaine, il faudrait répéter nos mêmes formules d'admiration et il suffira de dire que celle-là est la plus belle de toutes les fontaines de Rome. Voici encore une façade grandiose, adossée au palais Conti, avec des portiques à colonnes, ornés de statues, de bas-reliefs, de rochers d'où s'échappent des torrents d'eau qui tombent en cascades dans des bassins de marbre.

Au milieu, c'est une statue colossale de l'Océan, debout sur un char de coquilles tiré par deux chevaux marins; les chevaux sont guidés par deux Tritons. A droite et à gauche sont les statues de la Salubrité et de l'Abondance. Sur l'entablement de la façade, on voit quatre autres statues allégoriques. Deux bas-reliefs représentent Agrippa et la jeune fille qui trouva la source. L'eau jaillit de toutes les fentes du rocher, autour des trois grandes ouvertures qui en jettent une si grande quantité; c'est comme une rivière, semblable à celle de saint Pierre in Montorio.

Cette source abondante vient de la ferme de Salona, sur l'ancienne voie Collatine, entre Palestrine et Tivoli. Elle a été appelée eau vierge, parce qu'une jeune fille l'indiqua anciennement à des soldats altérés. Agrippa la fit arriver jusqu'à ses Thermes du Panthéon, par un aqueduc qui a été souvent restauré par les Empereurs et ensuite par les Papes. (1) Elle entre dans la ville par la porte Pinciana. A la Trinité-du-Mont, elle se divise en deux branches, dont l'une passe sous la rue des *Condotti* pour être distribuée sur les places et dans les maisons et dont l'autre va former la grande fontaine de Trevi. Ce dernier nom vient d'un trivium, trivoie, qui existait ici dans le XVIe siecle.

(1) On se plaignait un jour à Auguste de la rareté du vin. Il répondit : Agrippa a trop bien pourvu aux aqueducs pour que personne meure de soif.

Sur la petite place est l'église de Sainte-Marie de Trevi, bâtie par Bélisaire, près de son palais, en expiation de sa complicité dans l'attentat contre le pape saint-Silvère. (1) On y voit une inscription en vers latins dont voici la traduction : Bélisaire, patricien, ami de la ville, a construit cette église pour expier sa faute. Qui que vous soyez, qui mettez le pied dans cette demeure sainte, priez Dieu pour qu'il lui fasse miséricorde. — Ce grand homme a sans doute trouvé au ciel plus de miséricorde qu'il n'avait trouvé de justice et de reconnaissance sur la terre ! — Cette église est desservie par des clercs réguliers dont la vocation est d'assister les mourants.

Il y a sur la place de Trevi une autre église dédiée à l'illustre martyr de Sarragosse et de Valence, saint Vincent, et au martyr persan Anastase. Nous avons vu celle des eaux Salviennes. Une troisième existe du côté du mont de Piété sous l'invocation de ces deux saints que l'on a ainsi réunis parce qu'on célèbre leur fête le même jour, le 22 janvier.

ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ DELLE FRATTE.

Prenons à droite de la fontaine la rue de l'Imprimerie et au lieu de suivre ensuite celle de l'Ange Gardien qui conduit directement à la place Barberini, tournons à gauche pour aller à saint André. Nous passerons devant le collége Nazaréen, ainsi nommé parce qu'il fut fondé par un cardinal archevêque de Nazareth : il est dirigé par les pères de saint Joseph Calazance, des Écoles Pies. Vis-à-vis, dans une cour près du palais Bufalo, est une inscription monumentale qui rappelle la restauration de l'aqueduc de l'Eau Vierge par l'empereur Claude.

Ce quartier était autrefois occupé par des jardins entourés de *haies*, en italien *fratte*. Plus anciennement, les

(1) *Voyez* église de Sainte Sabine.

jardins de Lucullus s'étendaient en cet endroit, au pied du Mont Pincius. L'église de Saint-André, donnée aux Minimes par Sixte-Quint, n'est pas bien ancienne : son clocher montre le génie bizarre de l'architecte Borromini, rival du Bernin ; deux statues d'anges sculptées par celui-ci ornent la chapelle de saint François de Paule. On n'aurait pas remarqué cette église, il y a quelques années ; mais aujourd'hui les fidèles de Rome et les *catholiques* étrangers y accourent avec empressement ; les pieux Français en particulier se hâtent d'y aller prier. C'est qu'il y a dans cette église si modeste la chapelle désormais célèbre ou la Mère du Sauveur apparut à M. Alphonse Ratisbonne, le 20 janvier 1842. Elle est à gauche, la seconde en entrant. On a placé un tableau de la Sainte-Vierge sur celui de Saint Michel, mais de manière à laisser paraître encore la tête de l'archange, pour conserver le souvenir de ce qu'était la chapelle au moment de l'apparition miraculeuse. Le tableau est déjà entouré de nombreux ex-voto, c'est-à-dire, de cœurs d'argent, selon la mode italienne. Tous les prêtres français qui vont à Rome tiennent à dire la messe sur l'autel de cette chapelle : j'ai eu ce bonheur et j'y ai donné la communion à bon nombre d'hommes et de dames qui me parurent être des compatriotes, pour la plupart.

La lettre de M. Ratisbonne à M. le curé de Paris Desgenettes est trop connue pour que nous ayons besoin de raconter la merveilleuse conversion du jeune Israélite. Il faut vouloir lutter avec une malheureuse persévérance contre les faits et contre les vérités qui gênent les passions pour n'être pas convaincu par ce récit, par l'accent de conviction qui l'a dicté d'un bout à l'autre. Et puis, qu'importe que la Sainte Vierge ait apparu d'une maniere ou d'une autre à ce jeune homme qui se moquait de notre religion, de son culte, de ses pratiques, jusqu'au moment où il demanda à être baptisé ? Le plus grand miracle, pour quiconque connaît le cœur humain, c'est

ce changement subit et complet. Dans un intervaille de quelques minutes, ce juif, railleur, riche, jeune, qui doit retourner de son voyage pour épouser une fiancée qu'il aime, auquel un oncle, banquier opulent, veut confier la direction de ses affaires, demande tout-à-coup à faire abjuration publique, à recevoir les sacrements, à entrer dans un ordre religieux, à renoncer à tout ce que la jeunesse surtout poursuit avec une ardeur si commune, et il veut ainsi dès cet instant aller au delà même de ce que le catholicisme nous prescrit à tous. Si ce n'est pas là un miracle, je ne sais plus ce qu'il faut appeler de ce nom.

Un jour, j'entrai avec un ami dans cette église de saint André pendant qu'on chantait une messe de mort, devant un catafalque placé au milieu de la nef. Ces deux circonstances nous firent éprouver une vive émotion. On sait que M. Ratisbonne entra ici, ennuyé d'attendre sur la place M. de Bussière qui était allé dans la sacristie pour les préparatifs du service funèbre de M. de la Ferronnais. Un catafalque et des chandeliers encombraient la nef, qui est assez étroite. Il s'arrêta à droite, à la hauteur de la seconde chapelle. Il ne s'est jamais rappelé comment il se trouva de l'autre côté, en face, à genoux dans la chapelle de saint Michel, quand M. de Bussière stupéfait, anéanti, et n'osant l'approcher, se décida enfin à lui toucher l'épaule, à le pousser trois ou quatre fois, sans pouvoir le tirer d'une immobilité à laquelle il ne comprenait rien. Il fallut le porter en quelque sorte à la voiture qui les attendait. M. de Bussière eut la pensée de le conduire chez le père de Villefort, de qui nous tenons ces détails, et quand il put enfin parler, il ne fit que répéter ces paroles: *je l'ai vue! je l'ai vue!*

Quelques jours après, le général Klapowski ayant rencontré chez le bon et respectable père notre nouveau converti, s'écria en le reconnaissant : Monsieur, vous avez donc vu l'image de la Vierge! Dites-moi comment....
— L'image! général, l'image! interrompit M. Ratisbonne,

je l'ai vue comme je vous vois. — Une autre fois, il répondit à plusieurs personnes : en débutant dans la religion que j'embrasse par un mensonge sacrilège, où est donc mon intérêt ? Je risque ma position dans cette vie ; je perds mon âme, j'assume sur ma tête l'effrayante responsabilité de toutes celles qu'entraînerait mon exemple.

Il en est qui ne supposent pas la mauvaise foi chez M. Ratisbonne, mais un moment d'imagination exaltée. Certes, quand on a lu les récits de M. Ratisbonne lui-même, ceux de M. de Bussière, et quand on a entendu parler les personnes qui connaissaient le jeune Israélite de Strasbourg, on sent combien cette explication est ridicule. D'ailleurs, est-ce qu'un moment d'exaltation dans la tête opère de pareils changements, si subits et si extrêmes ? En vérité, je vois bien ce qu'est un miracle pour l'incrédule qui a peur d'être obligé de croire ; c'est une peur plus forte que les autres, voilà tout.

LA PROPAGANDE.

Ce magnifique établissement, qui est à côté de saint André et qui a sa façade principale sur la place d'Espagne, fut fondé par Grégoire XV, continué par Urbain VIII et achevé par Alexandre VII. L'église, construite par Borromini, est dédiée aux saints rois mages. Tout le monde sait que des jeunes-gens de toutes les contrées du globe sont élevés dans ce séminaire pour qu'ils puissent aller ensuite évangéliser leur patrie. On les rencontre souvent à saint Pierre et à la chapelle Sixtine, où ils vont admirer ces majestueuses cérémonies dont ils parleront un jour à leurs pauvres compatriotes, sous un arbre du désert ou dans quelque misérable cabane. Quand je voyais ces visages noirs, olivâtres, bronzés, en habit ecclésiastique, il me semblait que tout l'univers avait envoyé des députés pour rendre hommage au père commun de tous les peuples. Ce séminaire est bien la plus frappante image du

catholicisme, la religion *universelle.* Le jour de l'Épiphanie, il y a dans une vaste salle de la maison une séance littéraire qu'on appelle *la fête des langues.* Un élève de chaque nation y fait la lecture d'un morceau de prose ou de poésie dans la langue de son pays natal. On varie cette solennité déjà si variée et si intéressante par l'exhibition de certains costumes nationaux, avec lesquels on fait paraître quelques élèves pour déclamer. En 1841, un séminariste de la Californie chanta une chanson dans la langue barbare de son pays; en s'accompagnant avec une sorte de castagnettes. Cette fête est présidée par l'illustre cardinal Mezzofante, qu'on a plaisamment appelé le cardinal *Pentecôte.* Des étrangers appartenant à divers cultes assistent tous les ans à cette fête. Il y a quatre ans, au milieu des applaudissements de l'auditoire transporté, un français s'écria, c'est le triomphe de notre Église! Et un poéte danois répétait sans cesse que Rome seule pouvait donner un tel spectacle.

Ajoutons : il n'y a que la religion Romaine qui envoie partout des missionnaires sans fortune, sans protection, sans ambition et sans femmes, porter en tous lieux la lumière, la charité et la civilisation, avec un dévouement qui affronte tous les dangers, toutes les privations et tous les supplices. Vous ne rencontrerez pas en Cochin-chine un disciple de Voltaire, ni un élève de M. Cousin, qui aillent s'y faire égorger pour enseigner leurs doctrines : ces bons apôtres préfèrent leurs chaires, les journaux et les gros appointements surtout, et tout cela est assurément plus commode. Quant aux missionnaires protestants, qui aiment trop leurs femmes et leurs enfants pour s'exposer loin des postes militaires, il ne vaut pas la peine d'en parler; ils n'ont pas eu encore un martyr.

C'est parce que l'Église Catholique est la religion seule véritable, qu'elle a toujours eu cette charité évangélique qui ne met point de bornes à son dévouement pour le salut des âmes. Aussi elle n'a besoin que d'une chose, de la

liberté du prosélytisme. Et voilà aussi pourquoi tant de sectes liguées contre elle lui refusent cette liberté qu'elles redoutent. A cet égard, les incrédules, même ceux qui prêchent l'indépendance la plus étendue, s'entendent à merveille avec le despote de la Russie, avec les gouvernements protestants, avec le nouveau royaume de la Grèce dont la charte a expressément défendu aux catholiques de travailler à la conversion des Grecs.

Le collége de la Propagande fut dépouillé de ses biens par la République Française. Napoléon voulait le rétablir; mais il n'en eut pas le temps, et ce fut Pie VII qui recommença l'œuvre. Ce pape retrouva quelques débris des anciennes propriétés, et plus tard l'administration centrale pour la propagation de la foi vint fournir d'autres ressources; encore les revenus sont-ils insuffisants. Si l'établissement disposait des millions que dépense inutilement la société biblique de Londres, et si les nations catholiques protégeaient les missionnaires de la vérité comme l'Angleterre protége ceux de l'erreur, quels prodiges ne feraient pas les premiers, partout et en peu de temps! Sous le rapport temporel même, la France ne sait pas combien elle aurait intérêt à se montrer plus dévouée à nos missionnaires et aux peuples qu'ils ont évangélisés. Il faut entendre comment les pauvres Maronites s'expriment sur ce sujet! que les fidèles au moins soutiennent de tous leurs moyens cette œuvre si grande et si utile de la propagation de la foi! c'est la première de toutes les bonnes œuvres.

Comme les voies de Dieu sont mystérieuses! En 1845, pendant que les Druses commettaient tant d'atrocités contre les Maronites, un fils de l'émir persécuteur des chrétiens s'échappait en bravant la colère de son père qui envoya à sa poursuite, et se réfugiait sur un vaisseau français dont le capitaine le protégea.... pour aller à Rome, au séminaire de la Propagande!....

Rien n'est curieux comme la bibliothèque et le musée. Que de rares trésors pour la science! Il y a deux mille huit

cents manuscrits en langues étrangères, parmi lesquels on remarque un manuscrit mexicain qui contient les annales du pays écrites en figures, un manuscrit indien sur écorce de palmier, un livre chinois avec des dessins de costumes et de scènes de mœurs. C'est le savant M. Drach, rabbin converti, qui est bibliothécaire.

L'imprimerie possède divers caractères de langues étrangères et spécialement de langues orientales.

Le Musée n'est pas moins intéressant. On y remarque différentes idoles de l'Inde et celle des îles Gambier qui fut envoyée au Pape en 1837 ; des amulettes, des médailles, etc. Il y a aussi une admirable vierge d'un peintre inconnu et une lettre autographe de Raphaël.

Parmi les élèves, les Européens et les Américains sont les plus intelligents. Les Grecs apprennent avec une facilité prodigieuse. Les Chinois et surtout les Égyptiens sont ceux qui montrent le moins d'aptitude et de vivacité.

Il faut assister à une grand'messe de ce séminaire pour être ému en entendant chanter dans la même langue, en latin, tous ces jeunes-gens venus des quatre ou cinq parties du monde.

Le costume est une soutane noire avec des boutons et des bordures rouges qui signifient la disposition au martyre. Peu de temps après notre arrivée à Rome, nous étions arrêtés pour voir défiler ces séminaristes, quand nous reconnûmes sous leur habit un beau jeune homme, d'une taille presque gigantesque, qui avait été avec nous sur le bateau à vapeur, de Marseille à Livourne. Il avait deux domestiques sur le paquebot, la première cabine, et tout chez lui annonçait une grande fortune. Tout ce que nous avions pu savoir de lui, c'est qu'il était des États-Unis. Grande fut notre surprise en le retrouvant parmi les élèves de la Propagande ! Aussi nous salua-t-il avec un sourire qui signifiait, je comprends votre étonnement !

S'il n'y avait pas une autre vie, et une autre vie telle

que nous l'entendons, quelle serait la récompense de ce jeune homme? Quelle serait celle d'un missionnaire du Tonquin?

PLACE D'ESPAGNE.

Cette place, ancienne Naumachie de Domitien, est une des plus belles de Rome. Ornée d'une fontaine en forme de barque, par le père du Bernin, elle est entourée d'hôtels et de belles maisons. C'est le quartier du monde élégant, des artistes, des magasins de tableaux et d'estampes. Son nom lui vient du palais de l'ambassade d'Espagne qui y est situé. Les belles rues des Condotti et du Babouin y aboutissent. Dans celle-ci est l'église de Saint-Athanase avec le collége des grecs, fondés par Grégoire XIII. C'est-là qu'on peut aller voir officier selon le rit grec. Le grand Athanase vint deux fois à Rome. Il y fit un assez long séjour la seconde fois, pendant que l'intrus Grégoire occupait son siége d'Alexandrie. On croit qu'il demeura en ce lieu où a été bâtie l'église érigée sous son nom.

« La place d'Espagne, sans la grande et noble construc-
« tion de l'escalier de la Trinité-du-Mont, paraîtrait,
« avec ses nombreux hôtels, propres, neufs, sans carac-
« tère, une véritable place de ville de province. Tout ce
« qu'il y a de grand et de distingué passe à Rome. Madame
« de Staël avait spirituellement surnommé cette admirable
« ville le salon de l'Europe, et si ses monuments rappel-
« lent tous les temps, les étrangers qu'on y rencontre ras-
« semblent tous les pays. La simple contemplation et le
« séjour prolongé de Rome peuvent tenir lieu de longues
« études et de beaucoup de voyages. On doit ajouter que
« ces étrangers viennent pour voir, connaître ou se re-
« poser, et qu'ils sont pris et observés dans leur bon mo-
« ment. Aussi, Rome, avec ses ruines, avec ses souve-
« nirs, et les personnages importants qu'elle reçoit, est le
« lieu de la terre où l'on s'étonne le moins: il serait inu-
« tile et maladroit de chercher à produire de l'effet, et

« bien des gens d'esprit, non prévenus, en ont été pour
« leurs frais de dissertations, de pensées et de bons
« mots. (1) »

LA TRINITÉ-DU-MONT.

A cet endroit du Mont-Pincius, on a un des plus magnifiques coups d'œil que puisse offrir la ville de Rome. Là, on est entouré de beaux édifices, parmi lesquels on distingue l'académie de France, ancienne villa Medicis, admirablement placée à l'extrémité de la promenade; on a au-dessous de soi les palais et les maisons qui s'étendent de la place du Peuple au Capitole, on a au devant les nombreuses coupoles que celle de saint Pierre domine encore dans le lointain; les Monts-Janicule et Vatican forment le fond du tableau; à ses pieds, on a la place d'Espagne, le large et superbe escalier qui y descend et la rue des Condotti qui s'étend à perte de vue en face de cet escalier, de l'église et de son obélisque.

L'obélisque a été érigé par Pie VI. Il ornait autrefois le cirque des jardins de Salluste sur le Pincius; il est couvert d'hiéroglyphes et sa hauteur est de 44 pieds et demi sans le piédestal.

L'église de la Trinité est en quelque sorte une église française, et en ce moment c'est l'illustre et courageux cardinal de Bonald qui en est titulaire. En 1494, notre roi Charles VIII s'étant arrêté à Rome, fit bâtir cette église et un couvent pour les Minimes, en considération de leur saint Fondateur. Saint François de Paule était en grande vénération en France, où Louis XI l'avait appelé. Philippe de Commines dit qu'en l'entendant on croyait entendre le Saint-Esprit qui parlait par sa bouche. Plusieurs fois il voulut retourner en Italie, son pays natal; mais Charles VIII et Louis XII parvinrent à le retenir. Il mourut au Plessis,

(1) Voyage en Italie, M. de Spinola.

dans un couvent de son ordre, et son corps y fut conservé jusqu'en 1562, que les huguenots le brûlèrent sur un bucher composé de tableaux et de crucifix; il n'en resta que quelques os qui furent aussitôt recueillis par des catholiques. Si nos églises de France sont si pauvres en objets d'art et d'antiquité, comme en reliques, il ne faut pas s'en étonner; les protestants et les barbares de 1793 furent assez aimables pour nous laisser assez souvent les murs de nos édifices religieux.

Aux Minimes, qui furent d'abord tous français, ont succédé maintenant les religieuses françaises du Sacré Cœur. Léon XII, les appela à Rome en même temps que nos frères des écoles chrétiennes; il réalisa ainsi le vœu de Pie VII, qui était grand admirateur du dévouement si actif et si ingénieux de la femme française. Ces dames ont à côté de l'église un pensionnat pour les demoiselles des classes élevées. Le jour de la fête du Sacré Cœur, nous nous y sommes trouvés avec des ecclésiastiques nos compatriotes. L'église est fréquentée par les français qui habitent ce quartier, par ceux qui ont leur filles au couvent, par les pensionnaires de l'académie. Je me croyais transporté dans une église de Paris, et particulièrement dans celle du pensionnat de la rue de Varennes, dirigé par le même institut. Les chants et les illuminations y attirent aussi beaucoup d'autres étrangers.

En 1844, le jour de la fête solennelle du Sacré Cœur, une circonstance particulière excitait une vive émotion parmi les assistants. Parmi les voix de femmes qui chantaient à la tribune de l'orgue, on distinguait une voix étendue et suave qui exécutait avec une expression ravissante des solos d'une musique qui ne l'était pas moins. On savoit que cette voix remarquable était celle de madame Conely, jeune femme du ministre protestant des États-Unis, qui venait de se faire catholique et de prendre l'habit ecclésiastique, pendant qu'elle entrait comme postulante au monastère de la Trinité. L'auditoire était profon-

dément recueilli et pensif. On pouvait bien appliquer à cette voix les paroles de l'Écriture : Seigneur, que ma prière monte vers vous comme un encens d'agréable odeur, tandis que je vous offre le *sacrifice* du soir. Après la bénédiction, tout le monde se communiquait en sortant ses impressions d'admiration et d'attendrissement. (1)

Ce jour de fête, je remarquai que le pavé des corridors du couvent était jonché de fleurs ; je crus qu'on allait y passer en procession, mais on m'expliqua que c'était un usage assez général en Italie de semer ainsi partout des fleurs aux grandes solennités.

L'église ne fut achevée que vers la fin du XVIᵉ siècle. Sixte V la consacra. Elle n'est du reste remarquable que par sa position délicieuse, par son extrême propreté et son élégance. Cependant il faut dire qu'elle renferme dans sa sacristie un des plus beaux tableaux de Rome et du monde, la descente de croix de Daniel de Volterre. Quoique ce peintre ne soit pas de ceux dont le nom est aussi célèbre que celui de Raphaël et du Dominiquin, des connaisseurs tels que le Poussin ont été jusqu'à faire entrer cette fresque en comparaison avec les immortels chefs-d'œuvre de la Transfiguration et de la Communion de saint Jérôme. On ne pourrait assurément en faire un plus grand éloge.

L'escalier si grandiose de la Trinité-du-Mont a été construit aux frais d'Étienne Gouffier, ancien secrétaire de l'ambassade française.

ACADÉMIE DE FRANCE.

A l'extrémité de la promenade élevée du Monte-Pincio, on voit le palais de la villa Medicis, dans une situation

(1) Le couvent de la Trinité-du-Mont est devenu l'asile de l'illustre martyre, **Makrena Mieczyslawska**, supérieure des Basiliennes de Minsk, dont les longues et cruelles souffrances ont fait pousser un cri d'horreur à l'univers civilisé.

vraiment magnifique. Bâti en 1540 par le cardinal Ricci de Montepulciano, il fut ensuite agrandi et embelli par Alexandre de Médicis, qui devint pape sous le nom de Léon XI.

L'académie de France, fondée en 1666 par Louis XIV, fut transférée ici d'un palais qui est sur le cours près de la place de Venise. Le directeur et les élèves y sont certainement logés d'une manière fort agréable; on sait que ces élèves sont choisis parmi ceux qui ont remporté à Paris les prix de peinture, de sculpture, etc.

Dans le jardin, on peut suivre l'enceinte de Rome jusqu'à la porte Pinciana, qui est maintenant murée. Elle avait été bâtie en 402 par l'empereur Honorius et reconstruite en 535 par Bélisaire, qui, selon quelques auteurs, y demanda ensuite l'aumône.

On concevra encore mieux toutes les ressources que la ville de Rome peut offrir aux artistes, si l'on considère qu'en outre de tant de monuments elle possède tant d'académies dirigées par des hommes habiles et fréquentées par les élèves les plus distingués. Pour les Romains, il y a l'académie de saint Luc, l'académie archéologique, l'école de saint Michel, etc. Il y a pour les étrangers les académies qu'entretiennent les gouvernements de France, de Russie, de Sardaigne, de Toscane, de Naples et plusieurs Cours de l'Allemagne.

On descend à la place du Peuple par la promenade du Pincio.

ÉGLISE ET COUVENT DES CAPUCINS.

Suivons la rue longue et droite qui conduit à Sainte-Marie-Majeure. La première rue à gauche nous mènerait à l'église de Saint-Isidore des Irlandais; mais il n'y a de remarquable qu'un beau tableau d'André Sacchi et quelques autres de Charles Maratte. Arrivons à la place Barberini, qui fut autrefois le cirque de Flore; nous verrons

sur la gauche l'église de la Conception, qui appartient aux Capucins. Elle est très-riche en tableaux. Dans la première chapelle à droite est le Saint-Michel du Guide; rien n'égale la beauté idéale de la figure de l'Archange. Dans la cinquième est saint Antoine ressuscitant un mort, par André Sacchi; le même artiste a peint le saint Bonaventure qui est près du maître-autel. La Conception, au maître-autel, est de Bombelli. La nativité de Jésus-Christ, dans la chapelle qui suit, est de Lanfranc. A la dernière est un saint Paul guéri par Ananie, l'un des meilleurs ouvrages de Pierre de Cortone. Sur la porte d'entrée est l'original de la mosaïque de Giotto, représentant la barque de saint Pierre agitée sur les flots, qui est dans le vestibule de la basilique du Vatican.

Sous le maître-autel est une précieuse relique, le corps de l'illustre martyr saint Justin le philosophe.

Le cimetière du couvent, que tous les curieux vont visiter, est peut-être plus bizarre que convenable. Bien des personnes trouvent que la pensée n'en est pas assez grave. Ce sont des chambres voûtées où l'on a formé des dessins variés et des ornements de tous genres avec les os des pauvres capucins trépassés. Il y a des squelettes entiers revêtus de l'habit religieux, qui sont debout ou assis dans des niches formées encore par des ossements. Ce qui m'a étonné, c'est que le prince Barberini qui vit aujourd'hui ait voulu mêler à ces étranges *décorations* deux squelettes de ses jeunes enfants morts il y a peu d'années. Son attachement aux Capucins vient sans doute moins du voisinage de son palais que de ce que le couvent a été bâti par un Barberini, frère d'Urbain VIII, qui fut capucin et ensuite cardinal. On ne conçoit pas non plus que l'empereur Joseph II, après avoir visité Rome, ait dit à Pie VI que ce qu'il avait trouvé de plus étonnant dans la ville des merveilles, c'était ce cimetière des Capucins; il est vrai que ce monarque fut toujours un original, et plût à Dieu que l'histoire n'eût pas d'autre reproche à lui faire!

Le couvent est habité par le vénérable cardinal Micara, qui a voulu continuer à vivre dans la simplicité de son ordre. Tout dans cette maison respire le calme, la modestie et le détachement des choses présentes, et cependant c'est là qu'on trouve la communauté la plus nombreuse, dont les membres sont occupés à diverses bonnes œuvres de piété et de charité. Ce qui montre aussi la prodigieuse charité des Romains, c'est que les 160 capucins de ce monastère vivent d'aumônes et distribuent encore tous les jours des aliments aux pauvres du quartier.

PALAIS BARBERINI.

Le palais Barberini est une demeure vraiment royale, qui s'élève majestueusement au-dessus de la place de ce même nom. Charles Maderne l'avait entrepris, et il tenait tellement à son œuvre qu'étant tombé malade il se faisait porter presque mourant sur les échafaudages pour diriger les travaux. Bernini continua cet édifice et c'est à lui qu'est dû l'escalier en limaçon que les architectes admirent. Le cardinal François y établit une bibliothèque, riche de 50 mille volumes et de beaucoup de manuscrits; elle est ouverte au public dans les matinées du lundi et du jeudi. Les galeries de peinture, de sculpture et d'antiquités font de ce palais un des plus précieux musées particuliers de Rome. Les princes Barberini possèdent toujours une grande fortune.

C'est dans le jardin qu'était l'ancien Capitole de Numa, avec son temple dédié à Jupiter, à Junon et à Minerve, comme le fut ensuite le temple du Capitole fondé par Tarquin-l'Ancien.

Thorwaldsen avait son atelier près du palais Barberini. Tenerani et Finelli, autres sculpteurs célèbres ont encore le leur sur la place.

SAINT-NICOLAS-DE-TOLENTINO.

Prenons la rue de Saint-Nicolas-de-Tolentino qui va directement à l'église de ce nom. Cette église fut bâtie dans le XVIIe siècle pour les Augustins, religieux auxquels appartint Saint-Nicolas. On y remarque le maître-autel dessiné par l'Algarde, qui fit aussi les modèles des statues exécutées par ses deux élèves devenus célèbres, Hercule Ferrata et Dominique Guidi. La chapelle de la maison Gavotti est très-belle : Pierre de Cortone a peint admirablement la voûte et commencé la coupole, qui, après sa mort, fut terminée par Ciro Ferri.

Au nord de cette église est la charmante villa Ludovisi. Elle appartient au prince de Piombino-Buoncompagni, qui ne la laisse voir qu'avec une permission écrite de sa main. Il y a trois casins magnifiques, d'excellents tableaux, de belles fresques du Guerchin et du Dominiquin, etc.

Au levant de cette villa, dans une vigne, est l'emplacement du cirque de Salluste et d'une partie de ses jardins qui couvraient une immense étendue du côté du Pincius et du Quirinal. Ces jardins, construits par le célèbre historien après qu'il eut été gouverneur de l'Afrique, passèrent à son neveu et ensuite dans le domaine impérial. Néron y demeura quelquefois et Nerva y mourut; Vespasien et Aurélien aimaient beaucoup ce séjour. Tout fut ravagé en 409 par Alaric, roi des Goths. On y reconnaît encore l'emplacement du cirque, un temple assez bien conservé qui paraît être celui de Vénus, et de belles substructions à arcades qui soutiennent les terrains du Mont-Quirinal.

Au-dessus de cette vigne Mandosi, dans celle du prince Barberini, on voit les restes de l'agger de Servius Tullius, que ce roi éleva pour fermer la ville de ce côté. Sous ce rempart, au-dedans de l'enceinte, était le champ *scélérat*, où l'on enterrait vivantes les Vestales qui avaient manqué à leur vœu de virginité.

PORTE ET VOIE SALARA.

La porte Salaria fut substituée par l'empereur Honorius à l'ancienne porte Colline de Servius Tullius. Les Gaulois entrèrent par celle-ci, et Annibal se disposait à l'attaquer quand il fut obligé de battre en retraite. Alaric pénétra dans Rome par la nouvelle, qui avait été bâtie peu d'années auparavant.

La voie Salara est célèbre par les catacombes de sainte Priscille, dont nous avons parlé. Une partie de ces galeries souterraines est aussi connue sous le nom de saint Chrysante et de sainte Daria. C'est ici, près du tombeau de ces deux époux martyrs, que Grégoire de Tours place le terrible événement qui fit perdre la vie à un grand nombre de chrétiens ; le préfet de Rome ordonna de fermer l'entrée pendant qu'ils y étaient réunis : c'était sous le règne de Numérien.

Il y avait autrefois sur cette même voie, près du pont Salaro, une église bâtie en l'honneur et sur le tombeau de sainte Félicité, illustre romaine, dont le martyre suivit de près celui de ses sept enfants. C'était une rotonde avec sept niches. Comme elle était isolée si avant dans la campagne, elle fut abandonnée et ruinée ensuite par les ennemis, qui campèrent souvent dans cet endroit. Le corps de sainte Félicité est aujourd'hui dans le monastère de la Cava, près de Nocera. Le 12 juillet, les habitants des campagnes entre Naples et Salerne y vont célébrer sa fête avec un empressement qui s'est accru encore depuis le choléra, dont la contrée fut préservée par l'intercession de la sainte, selon la pieuse croyance du pays. M. de Montrond a donné d'intéressants détails sur ce monastère, dans son ouvrage la *Vierge et les Saints en Italie*.

VILLA ALBANI.

Cette splendide résidence, où les marbres les plus rares, les mosaïques et les embellissements de tous genres sont prodigués, est en même temps un vaste et précieux musée. Elle fut créée sur la voie Salara, au commencement du XVIIIe siècle, par le cardinal Albani, grand amateur des arts, qui rassembla cette collection dont il confia la direction à Winckelmann. Celui-ci, célèbre antiquaire, fut ensuite assassiné et volé à Trieste : avant d'expirer, il eut encore le temps d'instituer le cardinal Albani son légataire universel. Les jardins sont aussi agréables que les bâtiments sont riches et curieux. Cette villa est un séjour romantique au milieu d'une campagne silencieuse. « Aussi, dit M. de Linsolas, que de « rêves brillants, que de romans enchanteurs n'inspirent « point ces salons dorés à une imagination de vingt ans, « à cet âge d'illusion et d'enthousiasme qui se passionne « avec tant d'ardeur et de délire, mais pour ne rencontrer « bien souvent que de tristes et bien désolantes réalités ! »

Elle est échue par succession à la maison Castel-Barco de Milan.

PONT SALARO.

Le voyageur que charment les souvenirs historiques fera une marche d'environ trois quarts-d'heure pour voir ce pont qui fut détruit par Totila et rétabli par Narsès victorieux. Il est sur l'Anio, ou Teverone. Sur ce même pont, 350 avant Jésus-Christ, Manlius tua le soldat gaulois qui l'avait provoqué à un combat singulier et lui prit ce collier d'or qui le fit surnommer Torquatus. Au confluent des deux rivières, sur la colline, existait jadis la ville d'Antemnæ, première conquête de Romulus. Au dela du

pont, Tullus Hostilius battit les Véiens et les Fidénates. (1)

En revenant à la porte de la ville, on suit les remparts à gauche pour aller à la porte Pie.

PORTE PIE.

Elle a remplacé, dans le XVI[e] siècle, celle qu'on appelait Nomentana, du nom d'une ville Latine qui n'est plus que le village Lamentana, à quatre lieues de Rome. Pie IV fit orner la partie intérieure sur les dessins de Michel-Ange. L'ancienne porte était à droite, à une centaine de pas de la nouvelle : on voit tout auprès un monument en ruines qui était le tombeau de Q. Haterius, préteur du temps de Tibère. Au delà, dans un vaste carré que forme l'enceinte des murs, était le *Castrum Pretorium*, le camp des cohortes prétoriennes.

En avançant sur la voie Nomentane, on a à droite la villa Patrizi, agréablement située ; ensuite la villa Bolognetti, maintenant Torlonia ; puis, la villa Massimi, et enfin celle que M. Alexandre Torlonia fait embellir et qui deviendra une des plus belles. Il est à remarquer que ce quartier de la porte Pie est le plus sain de ceux qui tiennent à la campagne, vers le Latium.

Cette voie est célèbre par ses catacombes. C'est ici que se font de nos jours tant de fouilles et de découvertes importantes. Grégoire XVI, oubliant son âge, a voulu y descendre et les visiter en 1844 ; il a donné des ordres pour la direction des travaux.

(1) Trois lieues plus loin, en remontant le Tibre, on trouve un petit ruisseau qui se jette dans le fleuve et qui porte le nom peu connu de Rio di Mosso ; il est cependant célèbre sous son vieux nom historique ; c'est l'Allia. Près du confluent, les Gaulois de Brennus firent éprouver aux Romains une terrible défaite, une défaite qui paraissait devoir mettre fin aux destinées de la ville de Romulus.

ÉGLISE DE SAINTE-AGNÈS-HORS-DES-MURS.

Nous visiterons demain l'église de Sainte-Agnès sur la place Navone, où la jeune martyre fut exposée au plus indigne traitement. Voici le lieu où ses parents portèrent ce corps si pur, dans un domaine qui leur appartenait. « Le caveau où il fut déposé ne resta pas longtemps soli-« taire ; il fut bientôt entouré de nouvelles chambres sé-« pulcrales ornées de peintures : les tombeaux les plus « distingués s'empressèrent de se réfugier autour du puis-« sant cercueil de cet enfant. Constance, fille de Cons-« tantin, s'était fait enterrer près d'elle, et, peu de temps « après, deux autres filles du même empereur, Hélène, « femme de Julien, et Constantine, femme de Gallus, « décédées, l'une à Vienne dans les Gaules, l'autre au « fond de la Bithynie, vinrent de l'occident et de l'orient « rejoindre leur sœur endormie à l'ombre de la jeune « sainte. L'église que Constantin avait fait élever quelques « années auparavant sur la grotte d'Agnès conserve en-« core son architecture primitive, et elle semble, avec ses « formes pleines de pureté, n'être que l'épanouissement « de la tombe virginale exhaussée et agrandie. Il n'y a « peut-être pas de lieu, dans la campagne romaine, où « l'ame recueille plus d'impression d'innocence et de sé-« rénité, surtout lorsqu'on rattache certains souvenirs et « certains usages qui se sont perpétués en cet endroit... « Tous les ans, le jour de la fête de sainte Agnès, on « bénit dans son église, pendant le service divin, de pe-« tits agneaux parés de fleurs et de rubans, dont la laine « sert à faire les palliums que le pape envoie aux archevê-« ques de la chrétienté. (1) »

C'est l'abbé de saint Pierre-aux-Liens qui bénit les agneaux à la grand'messe : ensuite on les porte au pape,

(1) Esquisse de Rome chrétienne.

qui leur donne une seconde bénédiction, puis aux religieuses de saint Laurent *in Panisperna* ou aux Bénédictines qui occupèrent le couvent de Sainte-Agnès-hors-des-murs pendant plus de mille ans. Ces religieuses soignent ces petites bêtes jusqu'à ce qu'on vienne les leur ôter pour les tuer et ce n'est pas sans regret que les saintes filles voient arriver ce moment. L'institution d'un pareil usage est une touchante pensée; des agneaux bénits et confiés à des vierges avant d'être sacrifiés et ces vierges consacrées elles-mêmes à Dieu pour lui offrir de continuels sacrifices, quelles idées sublimes du catholicisme!

Les religieuses font ensuite avec la laine les pallium que les archevêques portent autour de leur cou et devant leur poitrine. C'est une bande blanche parsemée de croix bleues : elle est un symbole de pureté, de douceur, d'esprit de sacrifice et d'union au saint Siége. Quelques évêques, comme celui du Puy, en France, ont ce privilége attaché à leur titre. On a dit que cette distinction devrait être plutôt personnelle, et réservée aux prélats que le souverain Pontife voudrait honorer pour quelque mérite particulier.

Sainte Constance, la fille de l'empereur, avait fondé à Sainte-Agnès le premier monastère de femmes qui ait eu une existence assurée. Il est resté quelques débris de l'édifice, comme l'entrée de l'escalier par lequel les religieuses descendaient dans le souterrain. Elles suivirent ensuite la règle de saint Benoît. Jules II mit à leur place des chanoines réguliers de Saint-Sauveur, tirés de la communauté de saint Pierre-aux-liens. Sainte-Agnès est aujourd'hui paroisse rurale.

L'église fut restaurée par Honorius I, au commencement du VIIe siècle et ce pape orna le chœur de peintures en mosaïque. On y descend par un escalier de 45 marches en marbre, aux côtés duquel on voit de curieuses inscriptions de l'antiquité chrétienne. Elle est à trois nefs, avec deux rangs de colonnes antiques l'un sur l'autre; six de

ces colonnes sont de marbres précieux. (1) Le baldaquin du maître-autel porte sur quatre colonnes du plus beau porphyre qui existe. Le corps de la Sainte est sous cet autel tout brillant de pierres précieuses ; sa statue est d'albâtre oriental, avec la tête, les pieds et les mains de bronze doré, ce qui forme un tout assez bizarre. Sur l'autel d'une chapelle à droite est une tête du Sauveur par Michel-Ange ; on y admire aussi un beau candelabre ancien, et en dehors, sur le mur, est l'épitaphe que le pape saint Damase plaça sur le tombeau de sainte Agnès.

Quoique restaurée, cette basilique est bien réellement la basilique primitive et il n'y a pas ici d'église supérieure sur une église souterraine, comme on le voit partout ailleurs où se trouvent d'anciens tombeaux de martyrs. Sous ce rapport elle est la plus respectable et la plus curieuse pour l'archéologue. Il y a plus de quinze cents ans que les mêmes murs voient offrir à Dieu le même sacrifice : quel est le temple qui ait servi au même culte pendant un aussi long temps ?

Un peu après cette église, qui est à un mille de la ville, s'élève l'ancienne rotonde de sainte Constance, que l'empereur fit bâtir pour la sépulture de sa fille. Des raisins sculptés sur la voûte avaient fait dire à des antiquaires que cet édifice avait été un temple de Bacchus ; mais on sait que les chrétiens employaient aussi le raisin pour ornement. Nibby prétend d'après Anastase que c'était un baptistère construit par Constantin auprès de la basilique et qu'il servit aussi à la sépulture des membres de sa famille. Un sarcophage qui ressemble beaucoup à celui de sainte Hélène a été transporté, comme celui-ci, au musée du Vatican. Alexandre IV dédia l'église à sainte Constance, dont le corps repose sous l'autel avec d'autres reliques, parmi lesquels on distingue celles de sainte Émerantienne,

(1) Le marbre *porta santa* est ainsi appelé parce qu'il forme le chambranle de la porte-sainte du Jubilé, à saint Pierre.

qui fut assommée à coups de pierres pendant qu'elle priait sur le tombeau de sainte Agnès, sa sœur de lait.

Vingt-quatre colonnes de granit accouplées soutiennent la coupole, dont le diamètre est de 69 pieds ; en dehors régnait une galerie circulaire qui était presque ruinée, mais qu'on répare par ordre de Grégoire XVI.

Tout près sont les ruines d'un ancien cimetière qu'on avait pris pour un hippodrôme En continuant de marcher environ vingt minutes, on arrive au pont Lamentano (*Nomentanus*), qui fut détruit par les Goths et rétabli par Narsès. Là, on a en face le fameux mont Sacré, sur lequel se retira le peuple mécontent des patriciens. Menenius Agrippa l'ayant engagé à retourner dans Rome, après lui avoir raconté l'apologue des membres révoltés contre l'estomac, il y consentit parce qu'on lui accorda les tribuns; mais il retourna sur cette colline lors de la mort de Virginie, quand les décemvirs voulurent abolir les magistrats populaires. Il rentra dans la ville, après avoir exigé le rétablissement de ses tribuns, et à cette occasion il fit une loi par laquelle il prêtait un serment *sacré* de ne jamais se révolter contre ceux-ci. De là vint l'épithète donnée à la colline qui auparavant s'appelait Velia.

Un peu au delà était la maison de campagne de Phraonte, affranchi de Néron. Le sénat, étant devenu le plus fort, avait condamné cet exécrable tyran à être précipité de la roche Tarpéienne, après qu'on l'aurait promené et fouetté en public. Néron s'enfuit et vint ici trouver Phraonte en le conjurant de le poignarder; mais comme personne ne voulut lui rendre ce service, il se poignarda lui-même.

Auprès de cette maison de plaisance, dont Suétone a bien determiné la position, étaient celles de Sénèque, d'Ovide et de Martial.

ÉGLISE DE SAINTE MARIE DE LA VICTOIRE.

En rentrant dans la ville, nous trouvons à l'angle de la rue Pie, du côté opposé à celui de la grande fontaine Félice, la splendide église de Sainte-Marie-de-la-Victoire, qu'un auteur appelle la plus brillante de toutes. Paul V l'avait érigée en 1605 en l'honneur de saint Paul ; elle prit ensuite le titre de Sainte-Marie-de-la-Victoire, à cause d'une image miraculeuse qu'on y transporta de l'Allemagne en 1621, à l'époque des victoires des chrétiens sur les turcs. Cette image, placée au dessus du maître-autel, est entourée de pierres précieuses.

Le cardinal Scipion Borghèse fit construire la façade à ses dépens, pour prix d'une célèbre statue de l'Hermaphrodite qui fut trouvé dans le jardin du couvent et qui est maintenant au musée de Paris.

L'intérieur, de l'architecture de Charles Maderne, est tout resplendissant de jaspe, de marbre, de dorures, de statues et de tableaux. Nous signalerons les chefs-d'œuvre les plus remarquables.

Le saint François de la seconde chapelle à droite, et les tableaux placés des deux côtés sont du Dominiquin.

Dans la chapelle de la croisée, on voit, au milieu de quatre colonnes de vert antique, le beau groupe de Dominique Guidi, représentant saint Joseph endormi et un ange qui lui apparaît en songe.

Vis-à-vis est la somptueuse chapelle de Sainte-Thérèse, construite par le Bernin, qui l'a encore enrichie d'un ouvrage qu'on regarde comme son œuvre capitale. Le groupe de sainte Thérèse, qui avait toujours excité l'admiration des artistes, est aujourd'hui critiqué par le goût plus sévère des artistes chrétiens ; car ceux-ci ne permettent pas que des sujets destinés aux saints édifices ressemblent à des œuvres qui appartiennent plutôt au genre profane. La Sainte, dans l'extase de l'amour divin, et l'ange qui tient

une flèche dont il va lui percer le cœur, rappellent trop, par leur expression, des divinités du paganisme que nous n'oserions pas nommer ici.

La chapelle suivante, ornée de beaux marbres, contient un tableau de la Trinité par le Guerchin.

FONTAINE DE L'EAU FÉLICE OU DE TERMINI.

Cette magnifique fontaine fut construite par le pape Sixte-Quint (Félix Peretti) près des anciens Thermes de Dioclétien. Ce pontife amena les eaux des environs de la Colonna, village situé à 15 milles de Rome. Le monument se compose de trois arcades; il est orné de quatre colonnes, dont deux de brèche et deux de granit; l'eau sort par trois grandes ouvertures et tombe dans des bassins de marbre, à côté desquels sont quatre lions qui jettent aussi de l'eau.

Le célèbre Dominique Fontana donna le plan de cette fontaine : La statue de Moïse qui fait jaillir l'eau du rocher est l'œuvre de Prosper de Bresse; dans les arcades latérales sont deux bas reliefs : celui qui représente Aaron conduisant le peuple à la source miraculeuse est de Jean della Porta; Vacca a fait l'autre qui représente Gédéon au moment de faire passer le Jourdain à ses soldats. Parmi les lions qui décorent la partie inférieure, on remarque les deux de basalte sur les piédestaux desquels sont des hiéroglyphes: les Romains les avaient apportés de l'Égypte et ils les avaient placés sous le portique du Panthéon.

THERMES DE DIOCLÉTIEN.

Ces Thermes furent les plus vastes qu'on eût encore vus à Rome. Olympiodore assure que 3200 personnes pouvaient s'y baigner à la fois. Leur enceinte comprenait tout l'espace qu'occupent de nos jours les deux grandes

places, la chartreuse avec son église, les greniers publics, les maisons et les jardins qui les avoisinent et l'église de saint Bernard. Ils avaient 1069 pieds de longueur et autant de largeur. Si les mesures données par les auteurs que cite Nibby sont bien exactes, ce serait une différence de 19 pieds sur chaque face avec les Thermes de Caracalla qui en avaient 1050. Les descriptions que nous avons données de ces derniers et de ceux de Titus peuvent suffire pour les autres établissements de ce genre.

ÉGLISE NOTRE-DAME-DES-ANGES ET CHARTREUSE.

En avançant sur la place des Thermes, pour aller à Notre-Dame-des-Anges, nous passons devant les vastes greniers publics fondés par Grégoire XIII, ce même pape qui illustra son règne par de si grandes choses, et en particulier, par l'établissement du dépôt de mendicité de saint Sixte, qui reçut 850 pauvres en 1561.

La place a été récemment plantée de quelques allées d'arbres; elle est triste et déserte; on ne se douterait pas qu'on va visiter une des plus magnifiques églises qu'il y ait à Rome et dans le monde, car elle n'a point de façade et la porte principale est de la plus grande simplicité. On y entre par un vestibule rond qui était une ancienne salle d'étuves (*tepidarium*) de la même grandeur que celle dont on a fait l'église de Saint-Bernard, à l'ouest de la place.

A la vue de cette immense église, dont l'imposante majesté égale la magnificence, j'éprouvai une certaine tristesse en pensant qu'elle était inutile dans ce quartier isolé, où l'on en rencontre tant d'autres. Les deux vastes nefs qui forment la croix grecque en se croisant au milieu contiendraient au moins douze mille personnes. Quel dommage! me disais-je; comme cette solitude s'animerait dans une de nos grandes villes de France! Et ensuite, que de précieux tableaux qui ne servent là qu'à attirer des curieux comme dans un musée! Parmi ces ouvrages

des plus célèbres artistes, on remarque le martyre de saint Sébastien, du Dominiquin ; il en est plusieurs dont on a tiré des copies en mosaïque pour la basilique de saint Pierre.

Dioclétien avait fait périr tous les chrétiens qu'il avait d'abord condamnés à travailler à ses Thermes. Pour honorer leur mémoire, Pie IV voulut que la grande salle dite Pinacothèque devînt un lieu sacré, et il chargea Michel-Ange d'en faire une église. Vanvitelli y apporta d'assez notables changements en 1749. Ce qu'on regrette le plus c'est que l'extrême humidité du sol ait obligé ce dernier architecte d'élever le pavé d'environ six pieds, ce qui a beaucoup nui aux proportions de l'ensemble et à celles de certaines parties plus remarquables. Ainsi les huit colonnes antiques de granit égyptien, d'une seule pièce, n'ont plus à l'œil que 45 pieds de hauteur sur seize de circonférence. A la suite de ces colonnes d'une dimension colossale on en a ajouté huit autres imitées en stuc peint comme le granit ; les bases et les chapiteaux sont de marbre blanc.

On trouve en entrant dans le vestibule les tombeaux des peintres célèbres Salvator Rosa et Charles Maratta et ceux de deux cardinaux. A droite est la chapelle de saint Bruno, et vis-à-vis, dans l'autre chapelle, le tableau de l'autel représente le Sauveur donnant les clefs à saint Pierre ; ce tableau est du Mutien. La belle statue de saint Bruno a été faite par Houdon.

La longueur de cette nef est de 336 pieds. La nef transversale, qui est l'ancienne salle des Thermes, en a 308. Elles ont l'une et l'autre 81 pieds de haut et 74 de large : sur le maître-autel est une vierge entourée d'Anges dont l'église a pris son nom. Le pavé se compose de marbres variés, d'un effet magnifique. Sur ce pavé, un prélat romain, Monseigneur Bianchini, traça dans le siècle dernier une méridienne des plus curieuses. La ligne est dessinée sur une longue bande de cuivre, avec les signes du zodiaque en

pierres de diverses couleurs. Du côté du nord, il y a dans une fenêtre un autre petit trou qui répond à l'étoile polaire, dont les mouvements sont indiqués sur la méridienne par des cercles de marbre noir. En entendant nommer l'auteur de ce travail intéressant, je me rappelai que l'astronome dont nous avions admiré à Lorette la sphère si ingénieuse s'appelle aussi Bianchini.

La Chartreuse de Rome a été construite au milieu des ruines des Thermes sur les dessins de Michel-Ange. Le cloître est fort beau et il ressemble à ceux de nos chartreuses de France, excepté que des colonnes règnent tout autour, au lieu d'arcades. Au milieu est le cimetière, que les chartreux placent toujours ainsi dans le jardin, bien loin de vouloir éloigner de leurs regards cette salutaire image de la mort, qui fait tant de peur à la plupart des hommes. Nous fûmes parfaitement accueillis dans le monastère par Dom Vicaire, ancien curé de Turin, qui a quitté le fardeau des sollicitudes pastorales pour ne s'occuper que de son propre salut. Il nous dit que sa santé avait toujours été mauvaise jusqu'au moment où il avait embrassé la vie austère des disciples de saint Bruno. Hors le temps des offices, il s'occupe avec une intelligence peu ordinaire de fabriquer des horloges toutes plus ingénieuses les unes que les autres. Les cellules sont fort agréables ; elles sont accompagnées d'un petit jardin, où l'on voit des orangers et des citronniers ; chacune possède sa fontaine qui coule toujours. Malheureusement, l'aria cattiva n'épargne pas plus la chartreuse que le reste de ce quartier ; les religieux sont presque tous atteints de la fièvre en été et les français surtout en souffrent cruellement ; aussi le supérieur-général a-t-il résolu de ne plus y envoyer que des italiens, qui résistent davantage. Il est à remarquer que de tant de religieux qu'il y a dans Rome, les chartreux sont les seuls qui ne sortent jamais de leur couvent, si l'on excepte le supérieur et l'économe, obligés de paraître quelquefois au dehors pour certains de-

voirs de leurs charges. La sacristie, qui est près du chœur particulier des religieux, est très-riche en reliques, parmi lesquelles on distingue le corps de saint Prosper, enfant, et celui de sa mère sainte Aurélie, tous deux martyrs.

« Derrière les thermes de Dioclétien, entre la vigne Mandosa et l'arc de Gallien, était le fameux Agger de Servius Tullius; c'était un rempart artificiel de terre garni de murs en blocs carrés de pierre volcanique, défendu au dehors par un fossé profond. Au delà du rempart sont les restes du camp des soldats prétoriens. Pour voir l'intérieur de ce camp il faut entrer dans la vigne des Jésuites, dite du Macao; pour voir l'extérieur où l'enceinte est bien reconnaissable on doit sortir par la porte Pie et suivre les murs de la ville à droite. Ces ruines donnent une bonne idée de la forme des camps romains. » (1)

Le Castrum Pretorium fut détruit par Constantin, parce que les prétoriens avaient combattu pour Maxence et qu'ils s'étaient en outre rendus trop odieux au peuple à cause de leurs excès; on rebâtit ensuite les murailles de la ville sur les ruines de ce camp.

Sur la face occidentale des Thermes, il y avait à chacune des deux extrémités une salle circulaire qu'on appelait *Tepidarium* ou *Calidarium*. Celle du midi, à l'entrée de la villa Negroni, a été convertie en grenier public, et celle du nord est devenue l'église de Saint-Bernard. Entre les deux était un théâtre dont on voit des restes dans le jardin qui est au midi de l'église. Vis-à-vis celle-ci est l'église de Sainte-Suzanne, que les touristes remarquent à peine pour sa belle façade; mais nous devons avertir le voyageur catholique qu'elle a été bâtie sur le lieu où la sainte fut décapitée. Sainte Suzanne habitait là chez son père saint Gabinius, frère du pape saint Caïus et parent de Dioclétien; elle fut martyrisée pour n'avoir pas voulu épouser le fils de cet empereur. On voit des ruines anti-

(1) Nibby.

ques dans le jardin du couvent, sur l'angle de la rue qui est vis-à-vis celui de sainte Marie de la Victoire.

LES QUATRE FONTAINES.

Ce carrefour, au sommet du Quirinal, est formé par l'intersection de deux longues et belles rues : une fontaine coule à chacun des quatre angles et de là on jouit d'une magnifique perspective.

A l'un des angles est le palais Albani, qui contient une précieuse collection de tableaux. Sur l'autre est l'église de Saint-Charles, bâtie en 1640 par Borromini, qui donna à cet édifice et à la maison attenante les dimensions de l'un des piliers qui supportent la coupole de saint Pierre ; encore la cour de cette maison est-elle ornée de deux portiques superposés.

A côté de Saint-Charles est l'église de Saint-Joachim et Sainte-Anne, appartenant aux religieuses de l'adoration perpétuelle du saint-sacrement.

Tout près, dans la rue Félix, est l'église de Saint-Denis, bâtie dans le XVI[e] siècle par les Trinitaires français de la Rédemption des captifs. Elle a été restaurée en 1815. Des religieuses de saint Basile y ont aujourd'hui un pensionnat de demoiselles. On y voit quelques bons tableaux et l'on y vénère une image miraculeuse de la Sainte Vierge qui a appartenu à saint Grégoire-le-Grand.

ÉGLISE DE SAINT ANDRÉ. TOMBEAU DE SAINT STANISLAS KOSTKA.

En allant au palais pontifical, nous trouvons à gauche l'église de Saint André et le noviciat des Jésuites. Arrêtons-nous ici pour vénérer les saintes reliques du jeune religieux Polonais.

Cette jolie église est de forme ovale. Elle fut cons-

truite en 1678 sur les dessins du Bernin. La chapelle de Saint Stanislas est à la gauche du maître-autel : elle est ornée de marbres précieux et le tableau est de Charles Maratte. Le corps du saint est dans une urne tout incrustée de lapis-lazuli et de bronze doré.

Il faut entrer dans la maison du noviciat pour monter à la chambre où mourut un saint auquel on peut si bien appliquer ces belles paroles de l'Écriture : *ayant peu vécu, il a rempli la course d'une longue vie; consummatus in brevi, explevit tempora multa.* Cette chambre a été changée en chapelle. On y a représenté saint Stanislas mourant ; la statue, sculptée par Legros, a cela de singulier que la tête, les pieds et les mains sont de marbre blanc, tandis que l'habit est de marbre noir, et que le matelas et les coussins sont de marbre jaune. De pieux étrangers voulurent m'accompagner un jour que j'offris le saint sacrifice sur l'autel de cette chapelle, où tout inspire une religieuse émotion.

Le noviciat venait d'être établi en ce lieu par saint François de Borgia quand le jeune Stanislas y arriva de la Pologne. L'illustre cardinal Bellarmin mourut aussi dans cette maison. Charles Emmanuel IV, roi de Sardaigne, y entra comme novice après avoir abdiqué et il y mourut en 1819. On lui a érigé un modeste tombeau.

Derrière cet établissement, la rue de Saint Vital, parallèle à celle que nous suivons, était l'ancienne vallee Quirinalis, qui séparait les deux monts Quirinal et Viminal. Là s'élevait le temple de Romulus surnommé Quirinus, dont le grand escalier de marbre blanc a été transporté devant l'église d'Ara Cœli. Ce temple fut érigé à l'endroit où le patricien Proculus Julius assura que Romulus lui avait apparu, descendant du ciel, pour lui annoncer que Rome deviendrait la capitale de l'univers. Son emplacement est maintenant occupé par le jardin de saint André.

On voit dans cette vallée l'église dédiée à saint Vital père de saint Gervais et de saint Protais, dont le corps est

à Ravenne où il souffrit le martyre. Fischer, évêque de Rochester, venait d'être nommé cardinal titulaire de cette église, quand l'abominable tyran Henri VIII le fit mourir pour le punir de son attachement à l'unité et au saint siége.

PALAIS QUIRINAL OU DE MONTE CAVALLO.

Nous suivons le long bâtiment du conclave et nous arrivons sur la place de monte Cavallo, l'une des plus belles et des plus agréables de Rome. Au milieu est la magnifique fontaine dont les chevaux ont fait prendre au Quirinal son nom moderne de monte Cavallo : les deux groupes d'hommes et de chevaux sont considérés comme des chefs-d'œuvre de la sculpture grecque ; on attribue l'un à Phidias et l'autre à Praxitèle, et quant aux deux hommes de taille colossale qui sont debout à côté des chevaux l'opinion la plus commune est qu'ils représentent Castor et Pollux. L'obélisque élevé au milieu a été tiré du mausolée d'Auguste : il est de granit égyptien et sa hauteur est de 45 pieds sans le piédestal. A ces monuments qui furent transportés sur le Quirinal par ordre de Sixte V, Pie VII a ajouté l'immense vasque de granit oriental qui était au Forum romain ; elle est d'une seule pièce et sa circonférence est de 76 pieds.

A l'est de la place, s'élève le beau palais de la Consulte, construit par l'architecte Fuga sous le pontificat de Clément XII. Outre le tribunal, il y a de grands appartements qui servent à loger le cardinal secrétaire des brefs et le secrétaire de la consulte. Le quartier des gardes-nobles y est établi.

A gauche de ce palais, et au fond d'une grande cour, est le palais Rospigliosi, célèbre surtout par la peinture de l'aurore dont le Guide orna la voûte du salon. Cette peinture est regardée comme une des plus parfaites qui existent. On y remarque aussi Adam et Ève du Dominiquin et les Apôtres de Rubens.

Dans l'église de Saint Sylvestre, qui est presque vis-à-vis, on distingue les peintures de Dominiquin et deux belles statues de l'Algarde qui représentent Saint Jean l'évangéliste et sainte Marie Madelaine. Au midi sont les grandes écuries du pape et les jardins très-remarquables du palais Colonna, dans lesquels sont de magnifiques fragments ayant appartenu au temple du Soleil bâti par Aurélien, ou à un temple de Sérapis, selon Nibby.

Dans la rue qui descend au couchant, le grand édifice qui tient au palais Quirinal est le palais de la Daterie, où logent le cardinal pro-dataire et le cardinal premier ministre. C'est de là que s'expédient les dispenses de mariage, les nominations aux bénéfices, etc. L'ouvrage de M. Fulchiron contient de longs et intéressants details sur cette institution de la Daterie, comme sur celle du tribunal de la Consulte.

Le souverain Pontife habite le Quirinal depuis la fête de saint Pierre jusqu'à l'automne, qu'il va passer en partie à Castel Gandolfe près d'Albano. Cet immense palais fut bâti par Grégoire XIII sur les ruines des Thermes de Constantin ; Sixte-Quint et Clément VIII le continuèrent · Charles Maderne, qui vint après Dominique Fontana, l'agrandit encore par ordre de Paul V ; le jardin fut ajouté par Urbain VIII. Alexandre VII et ses successeurs ont élevé le palais dit *de la famille*, qui s'étend sur une longueur de trois-cents pas., au nord du bâtiment principal et qui est destiné au conclave. Enfin, Pie VII a encore embelli cette vaste résidence.

La grande cour, qu'on voit à gauche en entrant, a 303 pieds de long sur 165 de large. Elle est entourée de portiques sur trois de ses côtés ; sur celui du fond s'élève une façade d'ordre ionique, qui se termine par une horloge ornée d'une vierge en mosaïque copiée de Charles Maratte. Un bel escalier en limaçon conduit aux appartements du pape. L'autre, qui est double et majestueux, monte à la salle royale, contigüe à la grande chapelle et à la salle Ducale où se tient le consistoire public.

Sans vouloir entreprendre de décrire le Quirinal, nous indiquerons en particulier les deux chapelles et les salles qui les précèdent. La grande chapelle est de la même grandeur et de la même forme que la chapelle Sixtine, au Vatican ; elle est appelée Pauline du nom de Paul V, qui la fit bâtir : on y proclame le nouveau pape quand il vient d'être élu par le conclave réuni au nord du palais. Elle est précédée d'une salle magnifique, dont la haute frise a été peinte par Lanfranc et par Saraceni, dit le Vénitien.

Dans la salle qui précède la chapelle particulière du pape, on voit des tableaux très-remarquables ; saint Pierre et saint Paul, par Fra Bartholomeo ; un saint Jérôme de l'Espagnolet ; la Résurrection de Jésus-Christ, par Vandyck ; une Vierge du Guide ; David et Saül, par le Guerchin ; la dispute de Jésus, du Caravage.

La chapelle a été peinte à la fresque, par le Guide, qui y a représenté la vie de la Très-Sainte Vierge. Son tableau de l'autel, l'Annonciation, est d'une beauté admirable.

Les autres appartements contiennent aussi des tableaux précieux et de belles sculptures.

Le jardin est très-vaste. Il est décoré de statues et de fontaines ; ses hautes allées de buis taillées comme des murailles ont peut-être quelque chose de trop monotone ; mais l'ensemble est charmant et ce quartier est d'ailleurs le plus sain de la ville. En approchant de la Serre, je fus agréablement surpris d'y voir une chambrée de cocons, qui me rappela mon pays ; il paraît qu'on y essaye d'élever des vers-à-soie.

Le long bâtiment du conclave est aussi destiné au logement de quelques prélats et d'autres personnes attachées à la cour pontificale. Nous y entrâmes pour présenter nos hommages à Mgr. Castellani, évêque de Porphyre in *partibus*, qui remplit les fonctions de sacrista, ou de gardien des Saintes Reliques. Il est impossible d'être plus aimable que ce dignitaire encore jeune de l'Église Romaine, et j'ai

vu peu de physionomies qui annoncent d'abord autant que la sienne une douce expression de bienveillance et de franchise. Il était auparavant curé de l'église et supérieur du couvent de Saint Augustin ; il porte toujours l'habit de son ordre et sa croix pectorale fait seule reconnaître sa dignité. Nous étions très-désireux de voir la tête de l'illustre martyr saint Laurent, dont les Prélats-sacristes sont toujours dépositaires. Elle est dans un reliquaire, sur l'autel de la chapelle particulière qui fait partie de leur appartement au Quirinal. Son état de conservation est étonnant, après tant de siècles : la figure n'est pas belle sans doute, car le nez est écourté et la lèvre supérieure est tirée d'une manière qui lui donne une expression grimaçante : mais on est peu occupé de cette laideur matérielle quand on se voit en présence de l'insigne relique d'un si grand confesseur de la foi. Nous obtînmes la permission de revenir pour dire la messe sur cet autel, qui contient en outre le squelette entier de sainte Justine, martyre de Nicomédie.

Un triste souvenir de ces derniers temps est attaché au palais du Quirinal. En montant le bel escalier en limaçon, un vieux custode, fort bavard et jovial, nous montra la fenêtre par laquelle les Français pénétrèrent dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809 pour enlever le vénérable Pie VII. Radet les conduisait ; ils brisèrent les portes sans éprouver aucune résistance de la part des trente huit suisses, à qui le pape avait ordonné de mettre bas les armes ; ils trouvèrent Pie VII écrivant à son bureau avec le cardinal Pacca. Le général hésita quelques instants avant de pouvoir prononcer un seul mot : il avoua dans la suite qu'à l'aspect du souverain Pontife, qui demeurait calme et digne, *le souvenir de sa première communion lui était apparu.* Sur le refus positif que le pape réitéra quant à l'abdication du pouvoir temporel, on l'enleva de son palais, on le mit dans une voiture et on le fit sortir de Rome par la porte Salara. On sait le reste.

Nous ne sommes pas certainement de ceux qui louent toujours ou qui excusent Napoléon. Il en est, parmi ses panégyristes, qui ne veulent pas que Pie VII ait refusé de fermer ses ports aux Anglais; mais il y a quelque chose de bien supérieur aux intérêts de la politique, c'est la justice. Si un jour les Anglais voulaient obliger le pape à nous fermer l'entrée de ses états, que dirions-nous? Non, Pie VII ne pouvait pas trahir les serments ni les devoirs qui lient tout souverain, pour favoriser une ambition injuste et insatiable. Peu nous importe ce que pense une sagesse tout humaine; pour nous, nous croyons que la chute et le triste exil de l'empereur ont été la punition de ses attentats contre un vénérable Pontife, et les autres causes ne sont à nos yeux que des causes secondaires. C'est ainsi que le retour triomphant de Pie VII dans ses états nous a montré la divine Providence se jouant des plus grands efforts de la puissance des hommes. Et ce même pape nous avait offert, quatorze ans avant cet événement miraculeux, un autre exemple de l'accomplissement des promesses divines, quand les soldats schismatiques de Souvarow vinrent balayer un moment l'Italie pour faciliter la réunion d'un conclave à Venise et donner un successeur à Pie VI. Plaignons ceux qui ne savent pas comprendre de pareilles leçons!

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

QUATORZIÈME JOURNÉE.— MAUSOLÉE D'AUGUSTE. — PALAIS BORGHÈSE. — SAINTE-MARIE-*IN-VALLICELLA*. — ÉGLISE DE LA MORT. — LA TRINITÉ DES PÈLERINS. — PALAIS FARNÈSE. — ÉGLISE DE SAINT JÉROME DE LA CHARITÉ. — PASQUIN. — LA SAPIENCE. — LA PLACE NAVONE ET SES MONUMENTS. — ÉGLISES DE SAINTE-MARIE DE LA PAIX, DE SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS, DE S.TE-MADELAINE. — ÉGLISE DE SAINT-AUGUSTIN, SA VIERGE MIRACULEUSE, TOMBEAU DE SAINTE MONIQUE. — PÈLERINAGE.

L'ORDRE de nos courses dans Rome ne nous a pas permis de décrire plus tôt des monuments que nous avons souvent rencontrés sur notre chemin et qui se trouvent précisément dans les quartiers les plus fréquentés de la cité moderne; mais c'est un inconvénient que nous avions prévu en indiquant à l'avance la table alphabétique placée à la fin de notre itinéraire, et il est inutile de repéter ici les explications sur l'usage que pourrait en faire un voyageur désireux de suivre une autre marche ou de s'écarter quelquefois de celle que nous avons tracée.

En terminant la visite de tant de monuments intéressants qui couvrent le sol de la ville éternelle et la campagne autour de ses remparts, nous nous souviendrons encore qu'il s'agit de guider surtout le pieux catholique, et, apres

lui avoir montré les divers édifices qui occupent l'espace de l'antique Champ-de-Mars, nous le conduirons à l'un des sanctuaires où la divine Mère du Sauveur est plus particulièrement vénérée. Il nous semble que cette visite à la Madone de l'église Saint-Augustin couronnera dignement toutes les autres. Et comme après nos excursions au dehors nous reviendrons une dernière fois prier devant le tombeau des saints apôtres, nos derniers hommages seront, comme les premiers, pour Marie et pour saint Pierre et saint Paul ; c'est-à-dire pour ce que Rome et le monde catholique révèrent le plus après Dieu.

Transportons-nous encore à la place du Peuple. Cette fois, au lieu de suivre le Corso, nous prendrons la rue longue et droite de Ripetta, qui d'abord nous conduira aux ruines du

MAUSOLÉE D'AUGUSTE.

Ce qui reste de ce monument ne peut donner une idée de son ancienne magnificence. Il faut entrer dans le palais Corea, sur la rue des Pontefici. Suétone a parfaitement indiqué l'emplacement de l'édifice et Strabon l'a décrit. Outre les cendres d'Auguste, qui l'avait fait construire pour lui et pour les membres de sa famille, il renferma celles de Marcellus, d'Agrippa, d'Octavie, de Drusus, de Germanicus, de Claude et de Nerva. Il était de forme circulaire. Sur un soubassement très-élevé, de marbre blanc, était un terre-plein complanté d'arbres toujours verts, au-dessous duquel étaient les chambres sépulcrales ; ces chambres étaient rangées autour d'une salle qui avait 130 pieds de diamètre ; le monument était surmonté de la statue d'Auguste en bronze doré ; tout autour il y avait des promenades que l'empereur avait destinées à l'usage du public. A l'entrée du mausolée étaient les deux obélisques qui ornent aujourd'hui les places de Sainte-Marie-Majeure et du Quirinal.

Au XIIe siècle, il devint une forteresse où les Colonna se renfermaient au besoin pour se défendre; mais elle fut enfin prise et démantelée par les ennemis de cette puissante maison, et depuis, l'antique monument ne fut plus qu'une grande ruine. Il n'en reste que le massif des murs du soubassement construit en appareil réticulaire de tuf, et dépouillé de son revêtement de marbre. Le diamètre actuel est d'environ deux cents pieds : tout autour sont encore des vestiges des treize chambres sépulcrales; en 1777 on y a trouvé un magnifique vase d'albâtre qui est au Vatican.

Aujourd'hui cet emplacement circulaire est devenu une espèce d'amphithéâtre où l'on donne des exercices d'équitation et des spectacles populaires, parmi lesquels les Romains affectionnent beaucoup les ascensions de ballons et les feux d'artifice.

Aimant toujours à rappeler des faits mémorables sur les lieux où ils se sont passés, je voudrais pouvoir rapporter ici les pages admirables de Tacite sur l'arrivée des cendres de Germanicus à Rome et sur leur translation solennelle au mausolée d'Auguste. C'est à regret que je me vois contraint de renvoyer mes lecteurs à leurs souvenirs. Combien fut touchante la pompe funèbre qui accompagna Agrippine portant les restes de son époux! Il était nuit quand elle arriva au monument et le triste spectacle était éclairé de mille flambeaux : au moment de la déposition, il régna un profond silence; puis un cri immense, universel, se fit entendre tout-à-coup, et le Champ-de-Mars retentit au loin de gémissements et de lamentations. Tibère trembla dans son palais. Pison, celui qui avait empoisonné Germanicus, fut bientôt trouvé mort dans son lit; l'empereur craignit qu'il ne révélât d'horribles mystères, et telle fut la récompense de l'assassin.

Le mausolée d'Auguste nous fait encore penser à donner une description de la cérémonie de l'apothéose, qui se terminait au Champ-de-Mars. Je la transcris ici d'après l'historien Échard; elle s'accorde entièrement avec celle

de l'abbé Mallet, dans l'encyclopédie. Tous deux l'ont tirée d'Hérodien, quatrième livre de son histoire.

« D'abord, on ordonnait un deuil général, accompagné de quelques cérémonies. On faisait ensuite une image de cire, qui représentait celui qui était le sujet de l'apothéose, et on la plaçait à l'entrée du palais (au septizonium sans doute) sur un lit d'ivoire, dont la housse était de drap d'or. A gauche étaient assis en corps les sénateurs vêtus en noir, et à droite les dames de la première qualité en habits blancs unis, sans pierreries et sans aucun ornement : ce qui durait sept jours, pendant lesquels les médecins se rendaient auprès de l'image, et comme si l'empereur eût été encore vivant, ils déclaraient que son mal redoublait et qu'ils n'avaient presque plus d'espérance. A ce récit, ceux qui étaient présents poussaient un grand soupir. Enfin les médecins annonçaient que l'empereur était mort, et alors les plus jeunes des sénateurs et les chevaliers romains emportaient le lit sur leurs épaules, et suivant la *via sacra*, le déposaient dans l'ancien forum, où les magistrats avaient coutume de se démettre de leurs fonctions après le temps expiré. Aux deux côtés de la place étaient deux grands échafauds, dont l'un contenait un grand nombre de jeunes garçons, et l'autre de jeunes filles, tous enfants d'une qualité distinguée, qui d'un ton lugubre chantaient des hymnes à la gloire du mort. Après cela les sénateurs et les chevaliers enlevaient encore une fois le lit, et le portaient hors de la ville dans le Champ-de-Mars, où l'on élevait une espèce de pyramide en bois, de la plus belle menuiserie, ornée de figures. Elle avait quatre étages ; le premier, qui était carré, formait une espèce de chambre toute remplie de matière combustible, et ornée en dehors de drap d'or, de statues d'ivoire et de belles peintures. Le second, pareil au premier par la forme, quoiqu'un peu moins grand, et décoré de semblables ornements, était ouvert des quatre côtés. Sur celui-là, il y en avait un troisième plus petit

que les deux autres, et enfin un quatrième plus étroit encore que le précédent. Le lit avec la statue était au second étage, qui était rempli de fleurs, de bois de senteur et d'aromates. Alors les chevaliers romains couraient à cheval autour de la pyramide au son des instruments de guerre. Après eux suivaient des charriots, sur lesquels on voyait des gens masqués, vêtus de robes de pourpre, qui représentaient les plus illustres empereurs et les plus fameux généraux de l'empire : ensuite l'empereur régnant, le flambeau à la main, mettait le feu au bûcher, et après lui, les consuls et les sénateurs à l'endroit qui leur était marqué. Tout était en feu à l'instant, et aussitôt on voyait sortir du milieu des flammes un aigle qui prenant un vol rapide se perdait dans les nues, et disparaissait aux yeux des spectateurs, ce qui était suivi d'une infinité de cris et d'applaudissements de la part du petit peuple, qui s'imaginait que cet oiseau emportait au ciel l'âme de l'empereur. »

On conçoit, d'après cette description, empruntée à un auteur contemporain de Commode et de Gordien, que lorsqu'il est question dans l'histoire des honneurs de l'apothéose décernés à un prince vivant, il ne peut être question de la cérémonie : alors l'apothéose doit s'entendre des honneurs divins rendus à l'image d'un roi ou d'un empereur, quelquefois à la personne même. — En général, l'apothéose n'était décernée chez les Grecs que sur la réponse d'un oracle, et à Rome par un décret du sénat.

PORT DE RIPETTA.

En retournant sur la grande rue de Ripetta, on voit l'église de Saint-Roch, à laquelle est joint le célèbre hôpital pour les pauvres femmes en couche, la plus ancienne institution de ce genre, qui fut fondée au commencement du XVIIe siècle par le cardinal Salviati.

Le port de Ripetta, construit par Clément XI avec des

matériaux tirés du Colisée, offre une belle perspective que couronnent les hauteurs du Mont-Marius. Il est décoré d'une fontaine. Les deux colonnes élevées aux extrémités ont marqué les plus grandes inondations du Tibre : on voit que la plus terrible a été celle de 1598, lorsque les eaux montèrent jusqu'à la boule qui surmonte ces colonnes.

Vis-à-vis le port est la jolie église de Sainte-Jérôme des Esclavons, qui fut donnée par Nicolas V à ces habitants des rives orientales de la mer Adriatique, à une époque où les Turcs ravageaient leur malheureux pays.

PALAIS BORGHÈSE.

Prenons la rue à gauche pour aller voir le vaste et magnifique palais Borghèse. C'est une résidence presque royale dont le prince actuel fait les honneurs à la haute aristocratie de la ville et de l'étranger. La cour est ornée de deux rangs de portiques l'un sur l'autre, soutenus par des colonnes de granit ; on y voit des fontaines, des vases antiques, des statues colossales. Au rez-de-chaussée, onze chambres renferment une collection de précieuses peintures que l'on peut visiter tous les jours après dix heures. Il y a beaucoup de tableaux des grands maîtres, et entre autres, la chasse de Diane, chef-d'œuvre du Dominiquin. Les appartements sont très-somptueux ; on y voit encore des statues antiques, des mosaïques d'un grand prix, des urnes de porphyre et beaucoup d'autres objets d'art ou d'antiquité.

Nous laissons à gauche, dans une petite rue, le palais de Florence, résidence du ministre et école des beaux arts de la Toscane.

A l'ouest de la place du palais Borghèse est le collége Clémentin, dirigé par les pères Somasques. Cette congrégation de clercs réguliers a été fondée au milieu du XVIe siècle, à *Somasco*, près de Bergame, par Jérôme Émi-

lien, que Benoît XIV a béatifié : elle est vouée à l'instruction de la jeunesse et à l'éducation des orphelins.

A la place Nicosia, où sont les diligences pour Civita-Vecchia, nous prenons la rue de Tor di Nona, qui suit encore la rive gauche du Tibre et qui nous conduit à la place du pont Saint-Ange.

Trois rues s'ouvrent au fond de la place en face du pont. Celle du milieu, de la banque du Saint-Esprit, va jusqu'à la place du palais Farnèse. La rue Paola, à droite, conduit en peu de temps à l'église de Saint-Jean des Florentins, où commence la belle rue Julie : cette église est maintenant fermée, parce qu'elle menace de tomber, quoiqu'elle ne soit pas bien ancienne ; avant d'y arriver, une ruelle permet de descendre au Tibre pour voir les vestiges du pont Triomphal. (1) Nous prendrons à gauche la rue di Panico, pour aller admirer la magnifique église de

SAINTE-MARIE IN VALLICELLA DITE AUSSI L'ÉGLISE NEUVE.

Le 26 mai, jour de la fête de saint Philippe de Néri, fondateur de cette somptueuse église, le souverain Pontife s'y rend en grande pompe avec le sacré college. C'est une des belles fêtes particulières de Rome. Saint Philippe fut aimé et vénéré de son vivant, et les Romains ont toujours chéri sa mémoire. C'était un aimable saint, qui savait faire aimer la vertu sans transiger avec le vice. Rome lui doit beaucoup d'établissements charitables. Il fonda aussi l'ordre des Oratoriens d'Italie, que le cardinal de Bérulle établit en France, à-peu-près sur le même plan. L'église qu'il bâtit fut appelée *neuve*, parce qu'elle en remplaçait une autre érigée par saint Grégoire dans ce lieu qui était bas et qui formait comme un petit vallon, *vallicella*. Il en prit possession en 1583, avec ses prêtres

(1) Revoir l'article *Voie triomphale*.

de l'oratoire, connus depuis à Rome sous le nom de Philippins On y vénère son tombeau, la chambre où il mourut et dont on a fait une chapelle, et l'autel sur lequel il offrait le saint sacrifice, quelquefois avec des extases.

Nous devons encore mentionner une institution remarquable du grand saint, celle des *oratorio*. Pour éloigner les fidèles des spectacles profanes, il imagina de leur en procurer d'un genre édifiant. Il les réunissait dans la grande chapelle de l'*oratoire*, et après une courte allocution et quelques prières, il leur donnait de pieux concerts et même quelque représentation d'un sujet tiré de l'Écriture Sainte. Cet usage s'est perpétué. Les amateurs et les artistes donnent des *concerts spirituels* à l'oratoire, qui est à côté de l'église, mais pendant l'Avent et le Carême, époque où tous les théâtres sont fermés, et les prières sont plus courtes que du temps de saint Philippe de Néri. C'est là l'origine du nom et du genre de composition musicale qu'on appelle *oratorio*.

Les Philippins ont plusieurs maisons dans Rome. Cet institut a aujourd'hui à sa tête le savant orientaliste M. Theiler, de Berlin, protestant converti pendant son séjour dans la capitale du monde chrétien. Contraste remarquable ! le docteur Theiler, frère du nouveau converti, est en ce moment partisan fougueux de cette nouvelle secte *catholique-allemande* qui vient d'ensanglanter les rues de Leipsic et qui a pour fondateur un mauvais prêtre apostat et libertin. (1) Serons-nous étonnés de voir les peuples si divisés dans leurs opinions religieuses, quand nous voyons deux frères suivre deux bannières si opposées ? Mais quelle différence entre saint Philippe de Néri et Ronge ? Et comment un homme de bonne foi peut-il se jeter dans une secte fondée par un prêtre qui se fait *protestant* après

(1) Czerski, le collègue de Ronge, s'est marié le 21 février 1845 et il a eu une fille le 9 juin de la même année. Dira-t-on après cela que ces fondateurs de sectes ne font pas des miracles ?

avoir été interdit et dont le premier acte éclatant est de se marier ? C'est toujours l'histoire de Luther et de Calvin. Que nos adversaires nous opposent Alexandre VI et d'autres ministres indignes de notre religion ! Ceux-ci du moins ne se posaient ni en fondateurs ni en réformateurs : quand des populations catholiques ont vu s'opérer des changements dans leur conduite, elles les ont acceptés d'un saint Bernard, d'un saint Vincent de Paul, d'un saint Charles, des saints Papes ou des Conciles.

L'église neuve est toute resplendissante de beaux marbres, de dorures, de statues et de tableaux des grands maîtres. Pierre de Cortone a peint la voûte, la coupole, le chœur. Le tableau de la troisième chapelle à droite est du Mutien ; le couronnement de la Sainte-Vierge, sur l'autel de la croisée, est du chevalier d'Arpin, et les deux statues latérales sont de Vacca. Le chœur est orné de trois tableaux de Rubens. Le maître-autel est d'une grande richesse ; ses quatre colonnes sont de marbre *porta santa*, dont les bases et les chapiteaux sont de bronze doré, ainsi que le tabernacle et les anges. Le tabernacle est en outre enrichi de pierres précieuses.

La chapelle suivante, qui est sous l'orgue, est dédiée à saint Philippe, dont le corps est sous l'autel. Le tableau de ce saint est une copie en mosaïque de l'original du Guide qu'on garde dans le couvent. Les traits principaux de sa vie ont été représentés par Christophe Roncalli.

Sur l'autel de la croisée est une belle toile de Frédéric Barroche, la Purification de la Sainte-Vierge.

On admire dans la sacristie une belle statue de saint Philippe, par l'illustre Algarde. La voûte a été peinte par Pierre de Cortone, et sur l'autel de la chapelle intérieure est un tableau du Guerchin. De là on monte à la chambre du saint, où sont conservés des meubles qui ont été à son usage et le tableau original de Guido-Reni. La peinture du plafond est encore de Pierre de Cortone.

Dans l'église, le tableau de la Visitation, à la seconde

chapelle, est de Frédéric Barroche, et les peintures de la dernière sont du Ch. d'Arpin.

Borromini a été l'architecte du couvent et de l'oratoire. On admire la voûte plate de ce dernier édifice ; sa longueur est de 58 pieds sur une largeur de 37.

RUE JULIE.

Nous dirigeant vers l'ouest, nous arrivons bientôt à la rue Julie, que Jules II avait voulu rendre l'une des plus belles de Rome ; mais ses projets ne furent exécutés qu'en partie. Elle est belle cependant, quoiqu'un peu triste. Elle s'étend en ligne droite sur les bords du Tibre, dont elle est séparée par des palais et par un assez grand nombre de petites églises. Nous arrivons à l'endroit où s'élèvent les grandes prisons criminelles appelées prisons neuves. Elles furent bâties par Innocent X et agrandies par Alexandre VII. Un celèbre philanthrope anglais, Hôward, les plaçait parmi les plus solides et les plus salubres de l'Europe. Les prisonniers étaient entretenus aux frais de la pieuse confrérie de saint Jérôme, qui continue à leur porter des secours. Léon XII y a ajouté une prison correctionnelle.

Dans une petite rue à droite est l'oratoire de saint Pierre et de saint Paul du Gonfalon. C'est là que saint Bonaventure institua en 1264 la confrérie laïque dite du Gonfalon à cause de la bannière particulière qui la distinguait : elle est vouée à différentes bonnes œuvres ; c'est elle qui fait desservir la chapelle sainte Hélène d'Ara Cœli et la chapelle du Colisée.

Nous laissons plusieurs petites églises (1) et le palais Falconieri, où habitait le cardinal Fesch, pour donner

(1) Plus haut, du côté de Saint Jean des Florentins, est une église de saint Blaise desservie par les arméniens catholiques. Le quartier, appelé Canto Seculo, était un des plus fréquentés de la ville au moyen-âge.

une attention particulière à Sainte-Marie de l'Oraison ou de la confrérie de la Mort.

La confrérie de la Mort est une des plus anciennes de Rome. Ses membres vont chercher et enterrer ceux qui meurent dans les campagnes : il arriva même une fois que les Frères allèrent jusqu'à Ostie chercher les cadavres de ceux qui avaient péri pendant une terrible inondation du Tibre.

Un singulier et curieux spectacle attire ici la foule durant l'octave des morts. On habille des personnages en cire, très-bien faits, qui représentent des traits puisés dans les saintes Écritures et analogues à ces solennités funèbres, et les confrères chantent en leur présence l'office *pro defunctis*. C'est ainsi que les fêtes de Rome, qui se succèdent toute l'année, font connaître les cérémonies, les usages et les mœurs de cette ville à part dans le monde, et c'est ainsi encore que ses divers édifices offrent des traits caractéristiques qui fournissent la meilleure description. Le temps y a sans doute modifié bien des choses ; mais son influence ne s'y est pas autant fait sentir que partout ailleurs. — « La Toussaint est à Rome une fête remar-« quable, dit M. de Linsolas. Celle des morts, qui la suit, « et qui partout ailleurs porte naturellement un caractère « de tristesse et de douleur, est égayée ici par des déco-« rations gracieuses. On orne avec soin à cette époque les « principaux cimetières. Les apprêts que l'on fait en cette « circonstance consistent, pour l'ordinaire, à dresser une « chapelle en bois, s'il n'en existe point en maçonnerie « aux mêmes enclos, et dans cet oratoire, on représente « d'une manière absolument théâtrale quelque trait de « l'ancien ou du nouveau Testament ; mais l'on trouve « aussi quelquefois, aux environs de ce lieu, un cadavre « naturel et repoussant, placé là pour mieux rappeler aux « visiteurs l'objet et le but principal de la fête. Les cime-« tières les mieux décorés alors et les plus fréquentés du « public sont ceux du Saint-Esprit, de saint Jean de La-

« tran et de l'hospice de la Consolation. Mais c'est à l'é-
« glise de la Mort de la rue Julie que l'on se porte de
« préférence, pendant l'octave, et particulièrement le
« soir. Le temple supérieur est orné avec un goût exquis,
« une coquetterie des plus séduisantes et les tentures les
« plus riches. Descendez à la chapelle souterraine, vous
« passez absolument de la vie à la mort, puisque vous ne
« rencontrez plus ici qu'un caveau affreux, dont toute
« la décoration ne se compose que d'ossements humains
« disposés avec art et symétrie. Si l'on ajoute à cet aspect
« lugubre les chants des pénitents qui font ici l'office
« dans un faux-bourdon des plus lamentables, le mur-
« mure des eaux du Tibre dont les flots viennent battre
« les murs du lieu, mais surtout, le frémissement plain-
« tif du vent Sirocco qui règne communément à cette épo-
« que de l'année, on aura une idée assez exacte de cette
« crypte extraordinaire et de ses principaux accessoires,
« crypte dont la visite ne peut inspirer que les idées les
« plus sombres, en provoquant aussi chez la jeunesse les
« songes les plus pénibles et les plus agités. »

Une circonstance vient ajouter à l'intérêt qu'inspire cette église de la Mort, qui s'appelle aussi Sainte-Marie de l'Oraison; c'est que la pratique de l'oraison ou des prières des quarante heures y fut établie vers la fin du XVIe siècle, d'où elle s'est répandue ensuite dans toutes les églises de Rome et dans celles de la catholicité.

Après cette église, on voit un arc qui était destiné à mettre le palais Farnèse en communication avec la Farnésine, non pas au moyen d'un pont sur le fleuve, mais par un bateau.

Nous passons derrière ce palais, auquel nous reviendrons bientôt et nous arrivons au bout de la rue Julie, en face de laquelle est la fontaine du Pont Sixte. Une nappe d'eau abondante sort du milieu d'une niche et les deux jets d'eau qui se croisent montrent avec quelle force l'eau arrive de la fontaine Pauline, que nous avons vue sur le Janicule.

En allant par la rue qui est en face du pont Sixte, on trouve l'église de la Trinité des Pèlerins.

Cette église est desservie par les Philippins, et elle n'a de bien remarquable que le beau tableau du Guide représentant les trois Personnes divines. Saint Philippe de Néri y ajouta un hospice pour les pèlerins pauvres des deux sexes, qui y sont reçus pour quelques jours, pendant le Jubilé; quelquefois l'année sainte y a vu arriver successivement jusqu'à trois cent mille pèlerins. On les reçoit encore. Les membres de la confrérie établie par saint Philippe vont les servir et leur laver les pieds : ces confrères appartiennent souvent aux premières familles, et les cardinaux eux-mêmes y remplissent quelquefois ces humbles fonctions. Le Saint joignit encore à cette maison si vaste un hospice destiné aux convalescents. Ainsi, on rencontre presque à chaque pas dans la Ville Sainte d'admirables institutions de charité. Les disciples de saint Philippe en particulier portent avec juste raison une robe de couleur rouge, symbole du feu de l'amour de Dieu et du prochain.

Le mont de Piété, qui est sur la même place, est aussi à Rome un établissement vraiment charitable. Il n'y en a pas de semblable au monde. On y prête sur nantissement sans aucun intérêt. Le trésorier de la chambre apostolique, les nobles et les plus riches bourgeois sont à la tête de l'administration. Une caisse de consignation y a été ajoutée; les particuliers peuvent y aller déposer leur argent sans aucune crainte. L'édifice forme une grande île et il renferme une chapelle riche en sculptures et en marbres.

Dans ce quartier sont de petites églises, parmi lesquelles nous citerons Saint Paul à la Regola, dans un endroit appelé anciennement l'École de Saint Paul, parce que le tradition portait que l'apôtre y avait souvent prêché. Dans l'eglise de Sainte-Marie in Monticelli est une mosaïque du Sauveur qu'on croit avoir plus de 1300 ans.

Sur la place Branchi est le palais de l'ancienne et illustre famille Santacroce, qui existe toujours. Des tombeaux

de cette maison ornent l'église voisine, Sainte-Marie in Publiculis, place de la Juiverie. Tout près est l'église Sainte-Anne des menuisiers. Dans le voisinage de Sainte-Marie in Publiculis est aussi le palais Cenci, où travaille un peintre célèbre, le pieux Overbeck.

PALAIS SPADA.

Revenons en tournant l'île que forme le mont de Piété et prenons la rue qui remonte de la Trinité-des-Pèlerins à la place Farnèse. Nous entrerons dans le palais Spada, qui est à gauche dans cette rue, moins pour visiter ses galeries de tableaux que pour voir la fameuse statue de Pompée, aux pieds de laquelle on croit que Jules César alla tomber percé de coups par les sénateurs. Elle ornait la Curie dont l'emplacement est occupé en partie par l'église de saint André della Valle. On la trouva du temps de Paul III, près de cette église. Comme elle était en travers dans le fondement d'un mur mitoyen qui portait sur le milieu, les deux propriétaires se la disputaient, et le magistrat du quartier allait prononcer le jugement de Salomon sur cette statue colossale. Heureusement, le pape mit obstacle à l'exécution de ce jugement qu'approuvaient les deux propriétaires, dont le cœur peu artistique n'était point du tout ému ; il acheta l'antique statue à un prix élevé et il la donna à un cardinal amateur qui possèdait alors le palais Spada.

En 1798, à l'époque où les Français parodiaient à Rome l'ancienne république, des officiers et des employés de notre armée firent transporter cette statue de Pompée au théâtre de Tardinone, aujourd'hui d'Apollon, pour jouer en sa présence la tragédie de la mort de César.

PLACE ET PALAIS FARNÈSE.

La belle place à laquelle le palais Farnèse a donné son nom est ornée de deux grandes fontaines dont les bassins,

de granit d'Égypte, ont été trouvés dans les Thermes de Caracalla.

Le palais est regardé comme le plus beau et le plus majestueux de tous les palais de Rome. Commencé par Paul III, encore cardinal, sur les dessins d'Antoine de San Gallo, il fut achevé par Alexandre Farnèse, neveu de ce pape, sous la direction de Michel-Ange et de Jacques della Porta ; ce dernier fit la façade qui donne sur la rue Julie. Nous avons dit ailleurs que ce vaste édifice avait été construit avec les pierres du Colisée. Il appartient aujourd'hui au roi de Naples qui y loge son ambassadeur. M. Quatremère de Quincy, dans son ouvrage sur les architectes célèbres, a décrit avec admiration ce superbe palais. Tous les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture ont été transportés à Naples. Il reste dans la cour principale le sarcophage de Cecilia Metella, trouvé dans son tombeau, sur la voie Appienne. Dans les appartements, on voit les fresques d'Annibal Carrache et de Daniel de Volterre. Celles d'Annibal Carrache, travail immense, sont aussi le plus bel ouvrage de cet illustre maître ; elles représentent des sujets tirés de la mythologie. Il y a aussi une salle peinte par Salviati, Thaddée Zuccari et Vasari, on y voit François 1er signant la paix avec Charles-Quint et Luther disputant avec le cardinal Cajetan légat en Allemagne.

Sur la place, nous remarquons l'église de sainte-Brigitte des Suédois. Elle fut bâtie en 1391 par les Suédois, sur l'emplacement d'une maison que cette princesse de leur nation avait occupée. Elle s'était retirée à Rome après la mort de son mari. Quelque temps après, elle vit arriver sa fille, sainte Catherine de Suède, devenue veuve à son tour. Ces deux saintes femmes partageaient leurs moments entre la visite des tombeaux des martyrs et des hôpitaux. Elles étaient liées avec la sublime Catherine de Sienne, fille d'un teinturier, de cette amitié qui établit parmi les chrétiens une véritable démocratie ; elles ont reçu ensuite

dans l'Église, les mêmes honneurs, ces honneurs que l'Église de France rendit à l'humble bergère Géneviève comme à la reine Clotilde. C'était sur la fin du malheureux temps où les papes résidaient à Avignon. La jeune veuve, extrêmement belle, se voyant poursuivie par des seigneurs qui demandaient sa main et qui allèrent jusqu'à essayer de l'enlever, partit avec sa mère pour aller visiter la Palestine. Elles revinrent encore à Rome. Cette fois elles se réfugièrent chez les Clarisses, au monastère de Saint-Laurent *in Panisperna*, et c'est dans ce lieu illustré par le martyre du grand diacre que sainte Brigitte mourut. Son corps fut ensuite emporté en Suède par sa sainte fille.

Les Suédois sont devenus protestants. Ils ont encore aujourd'hui tant d'intolérance dans leur législation et tant de fanatisme dans les idées, que le peintre Nilson, ayant voulu se faire catholique, a vu ses biens confisqués et la peine du bannissement prononcée contre lui. Ce fait, qui paraîtrait incroyable, est arrivé en 1845. (1) Et nous sommes au XIXe siècle ! Et les protestants continuent de se dire les plus zélés partisans de la tolérance et de la liberté ! Je crois en avoir déjà fait ailleurs la remarque, s'il y a eu des siècles plus mauvais en général que le nôtre, certainement il n'en fut jamais de plus hypocrite ni de plus menteur.

(1) Rien n'est curieux comme le passeport délivré à Nilson ; des journaux l'ont fait connaître. Il est accordé au nom du *gracieux* souverain, qui a été inexorable sur l'article de la *la confiscation des biens* ajoutée à la peine du bannissement. Nilson s'est vainement pourvu en grâce. Et le roi de Suède est fils de ce Bernadotte qui renonça au catholicisme et à sa patrie pour monter sur un trône.

Ces faits ne démontrent-ils pas la nécessité du futur jugement de Dieu ?

SAINT JÉRÔME DE LA CHARITÉ.

Les souvenirs des saints nous intéressant toujours beaucoup plus que ceux des héros de l'antiquité païenne, nous sommes heureux de retrouver ici un des lieux les plus vénérables sous ce rapport. Les noms les plus illustres de Rome chrétienne recommandent au pieux voyageur cette église de Saint-Jérôme, qui est à gauche, en entrant dans la rue de Monserrato.

Cette église a été bâtie sur l'emplacement de la maison de sainte Paule, l'illustre romaine qui comptait parmi ses ancêtres les Scipions, les Gracques et Paul Émile. Plus illustre encore par sa piété et par ses bonnes œuvres, elle correspondait avec l'austère et ardent ermite de Bethléem et elle réunissait dans sa demeure des amis dont l'histoire a conservé les noms vénérés. Saint Jérôme étant revenu à Rome en 384, pour être secrétaire du pape Damase, logea pendant trois ans chez sainte Paule. Saint Épiphane, autre docteur de l'Église et évêque de Salamine vint y passer un hiver avec saint Paulin d'Antioche; saint Ambroise de Milan s'y rendait aussi quelquefois. On voyait encore à ces réunions ces saintes femmes ou veuves, qui, par l'usage qu'elles faisaient de leurs immenses fortunes, contribuaient autant à étendre la foi parmi les infidèles que le règne de la charité chez tous. Elles accouraient entendre saint Jérôme expliquant les saintes Écritures et donnant des conseils de perfection. Ce saint docteur les a célébrées dans ses écrits. C'étaient d'abord les filles de la maîtresse de la maison, Blesilla, Pauline et Eustochie; la seconde était mariée à l'illustre sénateur Pammaque, auquel Jérôme adressa des lettres, sa défense contre Jovinien et sa réfutation d'Origène. (1) C'étaient ensuite Marcelle, la *gloire des dames romaines*, sa fille Princi-

(1) Voyez Ostie, chapitre suivant.

pia, Asella, Albine, belle-fille et mère de deux saintes du nom de Mélanie, Fabiola, dont le nom immortel rappelle la fondation du premier hôpital en occident. On conviendra qu'une église à laquelle tant de noms vénérés dans le calendrier, comme dans l'histoire des bienfaiteurs de l'humanité, ont attaché une si grande illustration, mérite d'être visitée par le voyageur chrétien.

Croirait-on que la calomnie essaya de flétrir cette réunion de saints? Il y aura toujours des hommes, qui, ne voulant pas faire le bien, seront désolés que d'autres le fassent. Jérôme avait plus de 50 ans; ses travaux, ses veilles et ses austérités lui donnaient l'apparence d'un âge plus avancé encore. Mais, qu'importe à la calomnie? Elle sait qu'il reste toujours quelque chose de son venin. Du moins, ceux qui attaquent avec tant de perfidie les rapports des femmes avec leurs directeurs spirituels devraient savoir que des misérables les ont précédés depuis longtemps dans ce vilain métier; M. Lenormant a eu raison de faire remarquer à son auditoire de la Sorbonne, en parlant de saint Jérôme et de sainte Paule, que son confrère M. Michelet n'avait pas eu le mérite de l'invention.

Avant de monter sur le vaisseau qui devait le ramener en Palestine, Jérôme ne put s'empêcher d'écrire d'Ostie à sainte Asella une lettre dans laquelle il exprime ses plaintes et ses regrets en termes admirables. Le coupable reste; l'innocent fuit avec la certitude que Dieu le dédommagera.

L'église de Saint-Jérôme a été surnommée de la Charité depuis que Clément VII y institua une archiconfrérie vouée au soin des pauvres. L'apôtre de la charité, saint Philippe de Néri demeura trente-trois ans dans la maison contigüe, où sa chambre a été transformée en chapelle. C'est là qu'il se livrait aux pratiques de sa piété si ardente et si affectueuse, avec tant d'hommes d'élite qui voulurent être ses disciples; il y tenait aussi des conférences sur les dogmes catholiques, auxquelles assistaient des

jeunes-gens, parmi lesquels se distinguait l'illustre Baronius. Ses religieux continuent d'y suivre les règles de leur institut; ici encore, comme à l'oratoire, un orchestre choisi exécute des morceaux de musique religieuse, entremêlés de chants, pendant l'hiver et aux jours de fêtes.

Le célèbre tableau de la communion de saint Jérôme, qui est maintenant au Vatican, avait été fait pour cette église. La belle statue de saint Philippe, dans la chapelle qui lui est dédiée, est due au ciseau de Legros.

Tout près de cette église est celle de

SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY.

Elle fut bâtie dans le VIIIe siècle par Offa, roi d'Angleterre, qui la dédia à la Trinité. Scopard, anglais, y ajouta un hospice pour les pèlerins de sa nation; Grégoire XIII fit ensuite de cet hospice un séminaire pour les jeunes anglais qui devaient aller faire des missions dans leur pays, après avoir été ordonnés prêtres. Ce même pontife dédia l'église à saint Thomas de Cantorbéry, parce que cet illustre martyr avait demeuré dans l'hospice pendant son séjour à Rome.

Les fresques de l'église sont du Pomarancio. Le 29 décembre, les cardinaux de la congrégation des Immunités (des droits et priviléges des évêques) assistent à la messe célébrée en l'honneur du saint.

Pendant le cours de ses violences sacriléges, Henri VIII ordonna qu'on fît le procès de la mémoire de saint Thomas et que ses reliques fussent brûlées par la main du bourreau. Les juges de ce tyran condamnèrent le martyr comme rebelle. Bien des martyrs ont été jugés ainsi de leur vivant, et c'est le cas de répéter, rien de nouveau sous le soleil!

Revenons encore sur la place Farnèse, et prenant la rue au nord-est, ou celle du Champ des Fleurs, autrefois de Flore, nous arriverons bientôt à la place de la chancellerie. Sur cette place sont

LE PALAIS DE LA CHANCELLERIE ET L'ÉGLISE DE SAINT LAURENT-IN-DAMASO.

Ce majestueux palais a été construit par l'illustre Bramante, avec les pierres du Colisée et les marbres de l'arc de Gordien qui fut déterré à cette époque. Deux portiques superposés ornent la cour, et les 44 colonnes de granit qu'on y remarque ont été probablement tirées du portique de Pompée. Les fresques du salon, qui représentent des traits de la vie de Paul III, ont été peintes par Vasari.

Ce palais est la résidence du cardinal Vice-chancelier de la sainte Église et de plusieurs dignitaires d'un ordre inférieur. Il y préside le mardi et le vendredi l'assemblée des prélats députés pour la révision des bulles apostoliques.

A ce palais est annexée l'église de Saint-Laurent *in Damaso*, qui fut d'abord érigée par le pape saint Damase, vers la fin du IVe siècle. Elle a été complétement restaurée en 1815. Son chapitre collégial est un des plus anciens de Rome. On remarque dans la sacristie la belle statue de saint Charles Borromée par Étienne Maderno.

Dans la rue vis-à-vis de Saint-Laurent est un petit édifice appelé la Farnésine que les architectes vont admirer. Raphaël en fournit tous les dessins.

ÉGLISE DE SAINT PANTALÉON.

Honorius III dédia cette église au martyr saint Pantaléon, médecin de l'empereur Galère, qui souffrit à Nicomédie. Elle était desservie par des prêtres anglais quand Grégoire XV la donna, en 1621, à saint Joseph Calasanzio, espagnol, fondateur des religieux des Écoles Pies, qui instruisent gratuitement la jeunesse, même pour les premiers éléments de la langue latine. Antoine de Rossi la

réédifia. En dernier lieu l'architecte Valadier a reconstruit la façade aux frais du duc Jean Torlonia.

Le corps du saint fondateur repose sous l'autel, dans une belle urne de porphyre ornée de bronze doré.

PALAIS BRASCHI. — STATUE DE PASQUIN.

Ce beau palais a été construit par le duc Braschi, neveu de Pie VI. Il est surtout remarquable par son magnifique escalier, orné de beaux marbres et de colonnes de granit rouge oriental. On admire dans les appartements la statue colossale d'Antinoüs, trouvée près de Palestrina dans les immenses ruines d'une villa bâtie par Adrien.

A l'angle de ce palais est la fameuse statue de Pasquin, qui a donné son nom à la petite place. Cette statue toute mutilée représentait Ménélas soutenant Patrocle tué par Hector. On voit au musée du Vatican et à Florence les restes de deux groupes pareils qui étaient sans doute des copies de quelque chef-d'œuvre de sculpture grecque.

Pasquin était un malin tailleur dont la boutique était le rendez-vous des médisants et des railleurs du quartier. Après sa mort, qui arriva au commencement du XVIe siècle, on trouva par hasard sous le pavé, devant sa porte, la statue mutilée de Ménélas. Comme elle fut érigée en ce même endroit sur un piédestal, les plaisants imaginèrent de lui donner le nom de Pasquin, et de faire toujours parler le défunt tailleur, en affichant sur la statue leurs propos satyriques. On eut ensuite l'idée d'établir un dialogue entre cette statue et celle de Marforio, qui est dans la cour du Musée Capitolin. Les traits malicieux, dirigés le plus souvent contre les grands de la ville, étaient affichés pendant la nuit, et le matin, les curieux allaient voir ce qu'il y avait de nouveau pour le publier et pour s'en divertir. J'ai lu quelque part un recueil des bonnes épigrammes de nos deux interlocuteurs. Tout le monde connaît le calembourg contre Bonaparte et les Français. Pen-

dant que ceux-ci emportaient de Rome des objets précieux qui furent rendus plus tard en grande partie, Marforio dit un matin, *I Francesi sono ladri* — *Non tutti*, répondit Pasquin, *ma buona parte.* Ce quisignifie: Les Français sont des voleurs — Non pas tous, mais une *bonne partie* (Bonaparte.)

Les *Pasquinades* sont un peu dans les mœurs des Romains; ils ont conservé un certain esprit de raillerie et de critique; mais Pasquin est muet et l'usage de le faire parler est tombé de lui-même sans que la police s'en soit mêlée.

LA SAPIENCE.

Traversons l'extrémité méridionale de la place Navone, pour y revenir bientôt. Nous voici à la Sapience. Cette véritable université, car on y enseigne tout, est aussi appelée l'archi-gymnase romain, et son nom de Sapience lui vient du verset gravé sur la porte principale, *initium sapientiæ timor Domini.*

Commencé et étendu par plusieurs papes, cet établissement prit un développement considérable sous le pontificat de Léon X, qui fit agrandir l'édifice par Michel-Ange. Les travaux furent continués par Sixte V et Innocent X, et achevés sous Alexandre VII, qui ajouta la bibliothèque Alexandrine.

Borromini, toujours bizarre en voulant être original, donna à l'église la forme triangulaire; le clocher est élevé en spirale et les volutes de la corniche contournent en dedans.

Quant à l'organisation de l'université, elle se compose de cinq colléges, où l'on enseigne la théologie, le droit, la médecine, la philosophie et la philologie; chacune de ces parties a de nombreuses subdivisions. On a établi dans le rez de chaussée les écoles des beaux arts dirigées par l'académie de saint Luc; celles-ci ont un président placé

à la tête de onze professeurs. Pie VII établit au troisième étage l'école des ingénieurs, qui a été réorganisée par Léon XII. La bibliothèque est ouverte au public.

Les professeurs sont soumis à un recteur qui dépend lui-même d'un cardinal archichancelier.

Nous citerons ici le jugement du père de Géramb sur cette vaste institution. « La Sapience, université plus célèbre par ses anciens souvenirs que par ses succès présents, est une école publique où l'on enseigne tout. Les professeurs, les uns laïques, les autres ecclésiastiques, n'y forment point un corps, ce qui nuit toujours à l'unité de l'enseignement. Il en sort cependant des sujets remarquables, parce que de grands talents n'ont besoin que d'être mis sur la voie pour devancer bientôt tous les autres. Je trouve que l'organisation de la Sapience ressem-un peu trop à celle d'une école de médecine de France ou d'une école publique de l'Allemagne. Je suis surtout fâché d'y voir les jeunes-gens, qui se destinent à l'état ecclésiastique, confondus avec ceux qui doivent exercer un jour une profession purement civile. Ainsi que leur instruction, leur genre de vie doit être différent. »

Ce sont les réflexions que j'ai déjà faites en parlant de l'université de Pise.

Pour ce qui regarde la médecine en particulier, l'université de Bologne, seconde ville des États du pape, est bien supérieure à celle de Rome.

ÉGLISE DE SAINT-EUSTACHE.

Elle est au nord de la place de ce nom. Dédiée à un illustre martyr qu'un cantique populaire nous a fait connaître dès l'enfance, elle s'élève à l'extrémité des Thermes de Néron et non loin des ruines encore subsistantes d'une partie des Thermes d'Agrippa. Elle fut bâtie du temps de Constantin au lieu même où saint Eustache, qui s'appelait Placide avant sa conversion, fut martyrisé avec son

intéressante famille. Une très-belle urne de porphyre antique contient, sous le maître-autel, une grande partie de ses reliques, celles de sa femme Théopiste et de ses deux enfants. Célestin III y ajouta d'autres restes de martyrs, lorsqu'il répara l'église. Le savant Kircher publia une dissertation sur l'inscription que ce pape fit placer sur ce monument. Quelques ossements du saint Patron furent donnés à l'église de Sainte-Agnès de Paris, aujourd'hui Saint-Eustache.

Cette église, ancienne diaconie, est maintenant collégiale et paroissiale, et un titre de cardinal. Elle a été reconstruite dans le siècle dernier.

Elle donne son nom au quartier et à la place, sur laquelle s'établit, à la veille du premier de l'an, une grande vente de joujoux et d'objets d'étrennes qui attirent une foule considérable d'acheteurs. Les parents font croire aux petits enfants que le matin du premier janvier une grande femme, appelée la Buffena, leur apportera de belles étrennes, s'ils sont sages, en sorte que les pauvres petits attendent cette visite avec une ardeur impatiente qui n'est pas sans mélange de crainte. Souvent la mère se déguise pour jouer le rôle de la Buffena : elle s'approche du lit des marmots, qui d'abord ont une peur terrible; mais bientôt ils reconnaissent une voix qui leur est familière, et ils passent à un excès de joie quand la maman les embrasse en leur montrant de jolis cadeaux.

Presque vis-à-vis est le beau palais Maccarani, remarquable par son architecture de Jules Romain. Il touche à celui des ducs Lante, où l'on voit quelques statues antiques. Tout près est le théâtre Valle, qui tient aux vieux palais Capranica.

PALAIS MADAME OU DU GOUVERNEUR.

Madame Catherine de Médicis fit bâtir ce palais avant d'être reine de France. Benoît XIV l'acheta pour y établir

la résidence du gouverneur de Rome, chef de la police, et des officiers qu'il a sous ses ordres. Il y a aussi le tribunal criminel.

Là étaient anciennement les Thermes de Néron. Il en reste des vestiges dans les caves des maisons voisines et la petite église de Saint-Sauveur *in Thermis* est dans une de ses voûtes. On a trouvé dans les ruines une infinité de statues, bustes, bas-reliefs, dont une partie se conservait dans le palais voisin des Justiniani. Ce dernier palais était autrefois un des plus riches et des plus curieux; il n'y reste que quelques beaux tableaux et des morceaux de sculpture antique. M. de Boutenief, ministre de la Russie près le Saint Siége, avait loué ce palais depuis peu de temps, quand il y a reçu son souverain, l'empereur Nicolas, en décembre 1845. Le pape n'y a pas rendu sa visite à l'autocrate; les grands personnages de Rome se sont abstenus d'aller lui présenter leurs hommages; sauf trois cardinaux hauts dignitaires qui ne pouvaient s'en dispenser, et le prince banquier Torlonia. Après le départ de l'empereur, le célèbre diplomate M. de Nesselrode est resté au palais Justiniani, avec M. de Boutenief, pour traiter d'affaires importantes avec le gouvernement romain.

PLACE NAVONE.

Cette belle place forme un immense carré long qui s'étend du nord au midi. C'était anciennement le cirque Agonale, du mot grec Agon, qui signifie combat, parce qu'on y voyait combattre les athlètes, les pugiles et les coureurs. Elle est entourée de maisons élégantes et d'édifices remarquables parmi lesquels on distingue surtout l'église de Sainte-Agnès. A ses deux extrémités sont deux fontaines qui seraient très-remarquées ailleurs; mais celle du milieu attire tous les regards par sa grandeur et sa magnificence.

Au milieu d'un bassin de 73 pieds de diamètre s'élève

un rocher qui en a environ 41 de hauteur : Sur ce rocher est placé l'obélisque tiré du cirque de Caracalla, ou plutôt de Romulus fils de Maxence ; cet obélisque est haut de 51 pieds. L'ouverture de cette masse de rocher granitique forme en bas une espèce de grotte, d'où sortent, d'un côté un cheval marin, et de l'autre un lion, tous deux de taille colossale. Aux angles sont quatre statues aussi colossales, qui représentent les quatre grands fleuves du Gange, du Nil, de la Plata et du Danube Le Bernin donna les modèles ; celle du Dañube est la mieux exécutée. Le rocher et les statues laissent échapper une eau limpide et abondante. Innocent X, pressé de voir terminer cette fontaine, s'impatientait quelquefois contre Bernini. Un jour, il se retirait que les eaux ne jouaient pas encore, quoique le monument fût achevé. L'architecte le laissa éloigner de quelque pas. Tout-à-coup le fracas des eaux jaillissantes vint surprendre le pontife qui tourna la tête et poussa un cri d'admiration.— Bernini ! s'écria-t-il ; vous êtes toujours le même ! Cette heureuse surprise me donne dix ans de vie ! —

Un nouveau genre de spectacle a remplacé ici ceux de l'ancien cirque. Les samedis et les dimanches de la saison la plus chaude, on lâche les eaux des trois fontaines sur le pavé de la place, dont le niveau est abaissé. Elle devient ainsi un petit lac. Alors les voitures et les piétons vont s'y promener pour se rafraichir ; les équipages élégants comme les fiacres cherchent à s'éclabousser mutuellement, il en résulte des scènes amusantes au milieu desquelles personne ne se fâche, et pendant ce temps là, deux musiques militaires placées sur des estrades font entendre leurs sons harmonieux. Ce divertissement, qui est peut-être un souvenir des anciennes naumachies, est en grande faveur chez le peuple romain.

On doit aller le mercredi, jour du grand marché, sur la place Navone, pour voir un curieux mélange de physionomies et de costumes de la ville et de la campagne.

Entrons dans l'église de Sainte-Agnès, un des meilleurs ouvrages de Borromini. Innocent X voulut qu'elle fût une des plus somptueuses ; mais ce n'est qu'une rotonde, et la façade annonce un monument plus vaste. Sa coupole est peinte et dorée ; les pendentifs sont du Baciccio. Les chapelles et les autels sont ornés de bas-reliefs et de statues, ouvrages des artistes les plus distingués de cette époque. On admire principalement le groupe de la sainte famille du maître-autel, par Dominique Guidi ; sainte Agnès dans les flammes et sa sœur de lait sainte Émérentienne ; saint Eustache exposé aux lions, par Hercule Ferrata ; le bas-relief de sainte Cécile, par Antoine Raggi. Le saint Sébastien est une statue antique un peu modifiée. Maini a sculpté le tombeau d'Innocent X.

Prenons maintenant l'escalier à gauche de la chapelle de Sainte-Agnès pour descendre sous les voûtes qui supportaient les gradins du cirque. Ce ne sont pas ces vestiges d'antiquité qui excitent notre intérêt, mais le désir de visiter un lieu impur qui fut sanctifié par le plus cruel martyre de l'innocence et par les miracles de protection que le ciel opéra en sa faveur. Sainte Agnès fut exposée dans ce *lupanar* parmi d'infâmes créatures qui s'y rendaient surtout pendant les spectacles : elles insultèrent à la pudeur de la jeune vierge ; mais ses cheveux croissant aussitôt par un admirable prodige l'environnèrent de toutes parts, et le fils du préfet de Rome tomba mort en la regardant. On lui trancha ensuite la tête, et son corps fut porté aux catacombes de la voie Nomentane, où nous l'avons vénéré. Ces faits sont représentés dans cette chapelle souterraine par un excellent bas-relief de l'Algarde.

L'église de Sainte-Agnès est toujours sous le haut patronage de la maison Pamphili-Doria, à laquelle appartenait Innocent X. Ce même pontife y ajouta le collége Innocentien, où les Pamphili-Doria entretiennent des élèves nés dans les anciens fiefs de la famille. Ce collége est à droite de l'église, et à la gauche est le beau palais Pam-

phili, bâti encore par le même pape sur les dessins de Rainaldi. La voûte immense de la galerie de ce palais a été peinte par Pierre de Cortone; ces fresques représentent les aventures d'Énée. On voit dans les autres chambres des peintures de Romanelli et de Gaspard Poussin.

Vis-à-vis ce palais, sur la place, est l'église de Saint-Jacques des Espagnols avec son hospice. Un jour, vers le milieu du seizième siècle, on vit arriver là un illustre saint, pauvre et fatigué d'une longue route. C'était Ignace de Loyola.

ÉGLISE DE SAINTE-MARIE-DE-LA-PAIX.

Nous continuerons de visiter les environs de la place Navone. Voici au nord-ouest la belle et curieuse église de Sainte-Marie-de-la-paix.

Elle est célèbre par son image miraculeuse de la Très-Sainte Vierge. Cette image fort ancienne existait sous le portique de la petite église de Saint-André, en ce même lieu. Un soldat furieux d'avoir perdu au jeu ayant frappé ce tableau avec un poignard, parce que la Sainte Vierge ne l'avait pas protégé, il en sortit à l'instant des gouttes de sang, qui coulèrent devant la foule bientôt rassemblée. Sixte IV ordonna une procession générale, et il fit vœu de construire une église plus grande et plus belle que la précédente. Il l'appela Sainte-Marie-de-la-Paix, en action de grâces pour la conclusion de la paix qu'il avait ramenée parmi les princes chrétiens. Alexandre VII fit exécuter la façade par Pierre de Cortone, et c'est le chef-d'œuvre architectural de ce peintre qui était habile dans les deux arts.

Cette église fut donnée par Sixte IV aux chanoines réguliers de Saint Jean de Latran; il y ajouta un beau couvent pour ces religieux, qui formaient la plus ancienne des communautés romaines. En 1825, Léon XII les remplaça par une congrégation de prêtres séculiers. Le cloître est du Bramante.

Sous la coupole de l'église sont quatre beaux tableaux. La visitation est de Charles Maratta; la Présentation est un chef-d'œuvre de Balthasar Péruzzi; la naissance de Marie est de Vanni, et la mort de la Sainte-Vierge est de Morandi.

Mais ce qui attire surtout les visiteurs ce sont les fresques de Raphaël, ses fameuses sibylles, Cuméenne, Persique, Phrygienne et Tiburtine. Ce sont ces peintures qui frappèrent notre académicien Alexandre Guiraud et qui lui inspirèrent la pensée d'étudier la question des sibylles, comme nous l'avons dit ailleurs.

Le maître-autel, dessiné par Charles Maratta, est décoré de sculptures et de quatre colonnes de vert antique. Quelques-unes des peintures de la voûte sont de l'Albane.

SAINTE-MARIE-DE-L'AME.

En avançant par la rue qui est en face de celle que nous quittons, nous trouvons à gauche celle de Sainte-Marie de l'*Ame*, qui appartient aux Autrichiens, avec l'hospice annexé. L'ambassade de cette nation y fait célébrer une messe solennelle, le jour de saint Ferdinand, et ce jour-là, j'y ai entendu de belles voix accompagnées par l'orgue. On y remarque le tombeau d'Adrien VI et de belles peintures. La Vierge et sainte Anne est un des meilleurs ouvrages de Gemignani; les fresques de la chapelle du crucifix sont du Sermoneta; la Vierge et les Saints, sur le maître-autel, est un tableau de Jules Romain.

Cette église date du commencement du XVe siècle; elle a été agrandie et restaurée depuis; son surnom lui vient d'une image où des *âmes* fidèles étaient représentées à genoux devant la Sainte Vierge.

SAINT LOUIS-DES-FRANÇAIS ET AUTRES ÉGLISES DES ENVIRONS DE LA PLACE NAVONE.

Nous indiquons quelquefois des églises qui méritent peu d'attention, si on les compare à tant d'autres ; mais, outre qu'il s'y rencontre assez souvent quelque objet remarquable, quand elles ne rappellent pas un précieux souvenir, les nommer seulement, c'est déjà assez pour montrer comment la capitale du monde catholique s'est distinguée par son zèle à honorer ses plus véritables héros. On pourrait dire que ses églises sont les grandes Litanies, et si je puis m'exprimer ainsi, Rome, c'est la Toussaint.

Ainsi, entre la place Navone et le Tibre, au nord, est un nombre assez considérable d'églises d'un ordre inférieur. Nous citerons celle de saint Apollinaire, bâtie au VIII[e] siècle sur les ruines d'un temple d'Apollon, et reconstruite sous Benoît XIV par l'architecte Fuga. On y voit une belle statue de saint François-Xavier, par Legros.

Le palais annexé à cette église est devenu sous Léon XII le séminaire romain et la résidence du cardinal Vicaire. C'est là, dans les bureaux du secrétariat, que les prêtres doivent aller exhiber leurs papiers pour obtenir la permission de dire la messe dans Rome. Des lettres de recommandation ne suffiraient pas.

Vis-à-vis est le palais Altemps, dont les portiques ont été faits par Balthasar Peruzzi. Il n'est pas seulement curieux par les monuments antiques qu'il possède, mais il est particulièrement remarquable par sa chapelle où l'on conserve le corps du saint pape martyr Anicet.

Au levant de la place Navone est notre église nationale de Saint-Louis. Elle fut bâtie par Catherine de Médicis sur les plans de Jacques della Porta et elle remplaça pour les français celle de Saint-André della Valle qui leur appartenait auparavant. Sa façade est majestueuse et ornée de statues sculptées par notre compatriote Lestache. L'inté-

rieur est à trois nefs; il est richement décoré de jaspe de Sicile, de beaux marbres, de monuments élevés à des personnages de notre nation.

On admire en particulier la chapelle de sainte Cécile, peinte à la fresque par le Dominiquin. Ces fresques, comptées parmi les meilleurs ouvrages de ce grand maître, ont été fort endommagées par le temps. Dans cette même chapelle est le tombeau de l'illustre cardinal d'Ossat.

La sainte Jeanne de Chantal, dans la troisième chapelle, est du Parrocel.

L'Assomption, au maître-autel, est de Bassano.

Dans la chapelle de saint Matthieu sont de très-belles peintures de Michel-Ange de Caravage; celles de la voûte et les prophètes sont du chevalier d'Arpin.

On voit dans la dernière les tombeaux du cardinal de Bernis et de madame de Montmorin.

Le tombeau récemment élevé à notre ambassadeur M. de Latour-Maubourg est accompagné d'une longue épitaphe composée par M. de Ségur. Elle est généralement considérée comme un pompeux galimatias, qui constraste singulièrement avec la noble simplicité de tant de milliers d'épitaphes que Rome présente pour modèles. Nos compatriotes ont beaucoup d'esprit; malheureusement ils pourraient quelquefois s'appliquer ce vers de l'un de nos poètes.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

M. de Bonnechose, autrefois avocat et magistrat incrédule, et maintenant l'un de nos prédicateurs les plus distingués, a prêché le mois de Marie à saint Louis, en 1844. Il a été ensuite nommé supérieur de la communauté des prêtres français qui desservent cette église. Cette communauté a reçu une nouvelle organisation, à laquelle ont concouru un cardinal délégué par le Saint Père et l'ambassadeur M. de Latour-Maubourg, qui vient de mourir.

SAINTE-MADELAINE-DES-CRUCIFÈRES.

Pour arriver à cette église, on remonte un peu au nord, en sortant de saint Louis, et l'on tourne ensuite sur la droite.

Les hommes de l'art trouvent son architecture de mauvais goût ; mais l'intérieur est magnifique. Le buffet d'orgue est un des plus beaux que l'on puisse voir. Parmi les tableaux, on distingue celui de saint Nicolas, par le Baciccio, et celui de la seconde chapelle à gauche par Luc Giordano.

Nous prierons ici devant le tombeau d'un saint fondateur d'ordre et d'un apôtre de la charité, saint Camille de Lellis. Les prêtres et frères de cet institut religieux sont appelés *crucifères*, parce qu'ils portent une grande croix d'étoffe rouge sur leur robe noire ; ils visitent les malades à domicile et ils donnent surtout des soins spirituels aux mourants. Leur couvent est très-beau. Le silence, l'ordre et la charité règnent parmi eux. Bien des français y vont rendre visite au célèbre père de Géramb, général autrichien devenu trappiste et écrivain distingué. Il a habité si long-temps en France et il a composé de si beaux livres dans notre langue qu'il peut être regardé comme un de nos compatriotes. Comme les ordres religieux ont un procureur-général à Rome, quand le supérieur-général n'y habite pas, c'est en cette première qualité que le père de Géramb a choisi sa demeure dans le monastère de saint Camille de Lellis. Il reçut la visite du duc d'Aumale, il y a quelques années. Ce prince lui exprima quelque étonnement de ce qu'il avait abandonné un si haut grade militaire pour prendre l'habit religieux. — Monseigneur, lui répondit l'ex-général avec le ton décidé et franc qui le caractérise, j'ai été toujours content du maître que je sers aujourd'hui !... (1)

(1) J'apprends que le père de Géramb est remplacé à Rome,

Les religieux de saint Camille, voués spécialement dans l'origine au soin des pestiférés, étaient appelés en France *ministres des infirmes*, ou frères de bien mourir.

ÉGLISE DE SAINT-AUGUSTIN.

C'est une des églises de Rome où je revenais avec le plus de plaisir. Il y a le tombeau de la sainte et bonne mère du grand évêque d'Hippone et une statue de la mère de tous les chrétiens qui attire continuellement une foule de pieux fidèles. On voit aussi au-dessus du maître-autel une image de la Vierge apportée de Constantinople par des grecs fugitifs; c'est une de celles qu'on attribue à saint Luc.

L'artiste visite cette église avec un empressement égal à celui du pieux chrétien : car Raphaël et Sansovino l'ont ornée de leurs chefs-d'œuvre, et c'est tout dire. M. de la Gournerie fait remarquer que ces deux grands maîtres ont eu le même génie dans un genre différent, génie simple et correct, mais plein de charme, de suavité et de poésie, tandis que Michel-Ange était toujours dominé par la hardiesse, la fougue et la sévérité du sien. Mais ce qu'on doit admirer dans Michel-Ange, c'est qu'il a été sublime dans tous les genres.

L'église est gothique, mais, comme toujours, avec un mélange plus que sensible de divers styles. Sa coupole est la première qui ait été faite à Rome. Là était autrefois le *bustum* ou bûcher du Champ-de-Mars. On y brûla le corps d'Auguste, et ensuite, ceux de plusieurs autres empereurs. Bâtie dans le XIIIe siècle, elle fut reconstruite en grande partie vers la fin du XVe, par le cardinal d'Estouteville, ambassadeur du roi de France près le Saint-Siége Ses trois nefs et sa voûte sont ornées de belles peintures.

comme procureur-général des Trappistes ; par le père Fulgence.

La chapelle de saint Augustin, dans le bras droit du tranceps, contient trois beaux tableaux du Guerchin. Le Bernin a fourni les modèles des quatre anges du maître-autel.

Au fond de la nef latérale, à gauche, est la chapelle de sainte Monique. Je fus heureux de vénérer les précieux restes de cette mère à qui le grand saint Ambroise disait : courage ! ayez confiance ! Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. — Elle ne tint plus à la vie de ce monde, du moment que ce fils fut rendu à la vie de la grâce. Sur le point de s'embarquer pour l'Afrique, peu de temps après la conversion d'Augustin, elle mourut à Ostie dans les bras de ce fils, auquel elle recommanda de prier toujours pour son âme, qui certes n'avait pas grand besoin de prières (1) Son corps est renfermé dans une urne de vert antique. Il fut porté à Rome à l'époque où les sarrasins exerçaient tant d'affreux ravages sur le littoral. Bien des mères viennent prier là pour des fils égarés. Bien des chrétiens y demandent leur propre conversion et celle d'autres pécheurs !

Lanfranc a laissé de belles peintures dans la chapelle voisine. Hercule Ferrata a fait la statue de saint Thomas de Villeneuve, sur l'autel de la croisée. On s'arrête à la chapelle suivante pour admirer le célèbre groupe de Sansovino, que tous les poètes de Rome chantèrent à l'envi quand il parut. Ce groupe représente la Vierge, l'enfant Jésus, et saint André, patron de Contucci Sansovino. La Vierge de Lorette, au dernier autel, est de Michel-Ange de Caravage.

Mais la peinture la plus merveilleuse de cette église est le prophète Isaïe, sur le troisième pilier à gauche en entrant. C'est une fresque de Raphaël. On dit que cet illustre maître voulut rivaliser à cette époque avec Michel-Ange qui peignait ses prophètes de la chapelle Sixtine.

Personne à Rome n'a pu m'expliquer pourquoi la sta-

(1) Voyez Ostie, chapitre suivant.

tue si vénérée de la Vierge de saint Augustin est à l'entrée de l'église, contre le mur intérieur de la façade, de manière qu'en priant devant elle on tourne le dos au maître-autel. C'est déjà une statue remarquable sous le rapport de l'art. Quand elle fut terminée, par un élève de Contucci Sansovino, le public donna à l'artiste le nom de son maître; il l'appela le jeune Sansovino, pour mieux lui exprimer toute son admiration. Elle est de marbre, de grandeur plus que naturelle, et assise. Son cou, ses bras et sa poitrine sont chargés de diamants et d'or; tout autour, les murs sont tapissés d'ex-voto. On voit une foule d'hommes et de femmes agenouillés qui se lèvent pour baiser le pied de cette vierge auquel on a mis une chaussure de bronze, pour qu'il ne fut pas usé par les baisers. Cette dévotion extraordinaire vient de ce que cette statue parla à un jeune homme. Il est faux que les Romains aillent quelquefois suspendre auprès de cette Madone le poignard qui a servi à l'accomplissement d'une vengeance, comme témoignage de leur reconnaissance envers la Sainte Vierge qui les a favorisés. Ce qu'ont dit à ce sujet des écrivains ennemis du catholicisme prouve leur mauvaise foi et leur ignorance relativement aux mœurs romaines. D'abord, ils ont pris pour des poignards les longues aiguilles que les femmes du peuple mettent à travers leurs cheveux; en arrivant à Rome, je prenais moi-même ces aiguilles pour des couteaux, et en voyant ces ornements d'une étrange parure, placés ailleurs que sur la tête d'une femme, il est aisé de s'y méprendre. Ensuite, il faut savoir qu'après un sermon, tel romain du quartier transtévérin qui nourrissait un projet homicide va quelquefois se confesser et avouer son intention coupable; alors le confesseur exige de lui le serment de ne point se venger, et pour pénitence il lui ordonne d'aller déposer un poignard aux pieds d'une sainte image ou d'une relique. N'est-ce pas ici au contraire un hommage sublime et touchant rendu à une religion qui préserve les uns du crime et les autres de la mort? Et

pour ce qui concerne en particulier la Madone de saint Augustin, est-ce que les religieux qui desservent cette église souffriraient un abus aussi indigne que celui dont parlent des écrivains toujours occupés à en inventer quand ils n'en trouvent pas? Voilà souvent comment on juge Rome et le catholicisme ! On rencontre une accusation dans un livre déjà suspect et on la répète sans examen, quelquefois même après avoir vu la preuve du contraire. C'est ainsi qu'à l'égard de notre religion bien des hommes hostiles manquent même de probité ! (1)

Le couvent des Augustins est habité par le supérieur-général de l'ordre. Son escalier est très-beau. Il y a une bibliothèque célèbre, appelée Angélique, du nom de son premier fondateur, le pere Ange Rocca : elle est ouverte au public tous les matins.

En finissant cette revue des monuments de Rome par une église qui attire de nombreux pèlerins, nous dirons un mot des pèlerinages en général. Un directeur au grand séminaire de Nismes, M. Griolet, va livrer à l'impression un ouvrage historique et critique sur un sanctuaire célèbre dans notre diocèse, celui de Notre-Dame de Rochefort. Il a consacré une partie de son livre à démontrer que la pieuse pratique des pèlerinages est d'une origine très-ancienne et d'un usage universel dans l'église, que les saints l'ont encouragée par leurs exemples, et qu'elle doit produire d'heureux fruits chez les fidèles bien disposés. Quant aux abus qui peuvent s'y introduire, l'auteur, dont la piété est aussi connue que le talent, demande si des abus ne se glissent pas dans les pratiques les plus essentielles du

(1) L'usage de porter des poignards cachés sous les habits, usage qui s'est perdu insensiblement après les guerres civiles d'Italie, remonte peut-être jusqu'au temps où les Gracques excitèrent tant de troubles à Rome. A cette époque commencèrent les meurtres, les empoisonnements, et les scélérats puissants jouirent d'une impunité qui obligea les citoyens à se tenir toujours armés par précaution.

christianisme et si l'abus d'une chose bonne et utile a jamais rien prouvé contre la chose même. Abolir un usage pour en détruire l'abus est assurément plus commode. Au lieu de tonner contre les irrévérences et les profanations qui se commettent trop souvent dans nos églises, pourquoi ne les ferme-t-on pas ? Le moyen serait non-seulement plus expéditif, mais encore bien plus efficace.

Dieu est partout sans doute, et l'on peut invoquer partout la Reine de tous les saints. Mais que font les arguments contre les preuves de fait ? or, n'est-il pas vrai que vous prierez mieux, que vous serez plus touché, plus ému, dans une chapelle de Notre-Dame de Fourvière, à Lyon, dans celle de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, que dans l'église de votre paroisse ? Là, vous êtes témoins de certains actes de piété que vous ne rencontrez pas dans votre pays ; l'exemple des autres vous excite ; le concours de fidèles venus de diverses contrées vous rappelle mieux que vous appartenez à *la communion des saints ;* il vous semble que la foi des autres est un reproche salutaire pour votre peu de foi ; et si Dieu a promis d'être au milieu de ceux qui se rassembleraient en son nom, ne doit-il pas être plus particulièrement au milieu de ceux qui sont venus de loin lui rendre un hommage public, lui offrir quelque sacrifice et des prières plus ferventes ? Et à certaines époques de danger ou de calamité les peuples ne sont-ils pas consolés et retrempés dans la visite d'un pieux sanctuaire ? Voyez comme les pèlerinages à Trèves ont ranimé la foi des catholiques allemands ! Voyez comme les suisses catholiques se préparent à tous les genres de combats en visitant Notre-Dame d'Einsiedeln ou le tombeau du bienheureux Nicolas de Flue ! Certes, les ennemis de notre culte ne s'y trompent pas. Une preuve qui me paraît suffisante en faveur des pèlerinages, c'est le mal qu'en disent les incrédules et les protestants.

Ce que je déplore, c'est que des hommes se croyant catholiques soient toujours prêts à faire cause commune

avec nos ennemis, pour attaquer les pratiques de la piété, qui sont approuvées par une Église à laquelle ils appartiennent. Aveugles, et ne connaissant pas même leurs véritables intérêts, ils encouragent tous les écrivains qui répandent des doctrines dont les funestes effets se feront sentir bien avant la fin de ce siècle. Les philosophes du siècle dernier attaquèrent et tournèrent en dérision ce qu'il y a de plus respectable et de plus utile en ce monde; ils furent bien accueillis, fêtés, encouragés par les grands seigneurs, et ceux-ci ne reconnurent leur étrange folie qu'au moment où ils furent éclairés par l'incendie de leurs châteaux. La même folie s'est emparée de nos grands seigneurs de l'industrie et du commerce : ce sont eux surtout qui prodiguent l'argent et la faveur aux romanciers, aux journalistes anti-religieux; quelque jour l'incendie de leurs usines les éclairera.

Voltaire dînant un jour avec des amis qui commençaient à tenir des propos impies, les pria d'attendre que les domestiques fussent sortis. « S'ils tiraient les conséquences de vos principes, leur dit-il, ils pourraient bien me voler et même m'assassiner cette nuit. » Les domestiques de ce temps-là n'entendirent que trop les railleries et les blasphèmes lancés de tous côtés contre la religion. Il y en eut beaucoup qui livrèrent leurs maîtres à la guillotine pour avoir leurs biens. Aujourd'hui encore le peuple entend et lit tout ce que les riches insensés disent ou écrivent contre les pratiques de piété, si utiles à tous et particulièrement aux pauvres. Qu'en résulte-t-il? Les ouvriers donnent aux riches de fréquentes inquiétudes; ceux-ci excitent de plus en plus l'envie et la haine des prolétaires, et en attendant que le règne de l'egalité arrive, ils ne trouvent presque plus de domestiques soumis, respectueux, fidèles, et bientôt peut-être ils seront forcés de se servir eux-mêmes. D'ailleurs, devenus des égoïstes pour la plupart, il est juste qu'ils ne trouvent que de l'égoïsme au-

tour d'eux. Les maximes de l'Évangile sont maintenant remplacées par celle-ci : *chacun pour soi.*

On recueille ce qu'on a semé, disent les livres de l'éternelle sagesse. Cet oracle infaillible s'accomplira toujours.

Pour moi, si je retourne en Italie, ce ne sera plus guère qu'en pèlerin, pour visiter les saints tombeaux des églises et les catacombes.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

VILLES ET LIEUX CÉLÈBRES DES ENVIRONS DE ROME. — ROUTE DE NAPLES.

Les villes et les lieux célèbres des environs de Rome ont été si souvent décrits que je devrais me borner peut-être à indiquer les livres où le voyageur peut trouver les descriptions les plus brillantes et les plus complètes. Il suffirait de nommer M. Poujoulat et surtout M. de Chateaubriand. Un auteur moins connu, mais aussi savant que modeste, M. de Linsolas, est beaucoup plus détaillé pour ce qui concerne les souvenirs historiques et les monuments du Latium. Si nous osons parler, après ces écrivains, des lieux qui avoisinent l'ancienne capitale du monde, c'est pour offrir un *guide* complet au voyageur qui ne veut pas se charger de beaucoup de livres. D'ailleurs, il survient toujours quelque changement qu'il est bon de signaler. On comprend, par exemple, que les descriptions de Tivoli ne peuvent plus se trouver exactes, depuis la terrible inondation de 1826, après laquelle les travaux exécutés par ordre de Grégoire XVI ont changé la direction de la rivière.

CIVITA VECCHIA.

Cette ville est à environ douze grandes lieues de Rome. On parle de construire un chemin de fer ; mais en attendant, de bonnes diligences font le trajet en huit heures,

et encore s'arrêtent-elles quelquefois un peu trop aux relais. Les postillons sont bien les plus alertes et les plus impertinents qu'il soit possible de rencontrer ; ils sont insupportables avec leurs *bonnes mains* qu'ils demandent d'abord en souriant de leur air narquois et ensuite en se fâchant ; ils vous éveillent impitoyablement la nuit, si vous avez eu le bonheur de trouver un moment de sommeil. Le défaut de concurrence fait qu'on vous écorche sur cette route. Ces voitures partent de Rome à huit heures du soir. Elles sortent par la porte Cavallegieri, qui rappelle un terrible souvenir du XVIe siècle, lors du siége que firent les bandes exécrables du connétable de Bourbon. Ce chef, traître à la France et à sa religion, trouva en ce lieu le châtiment de ses crimes. Pendant qu'il montait à l'assaut, pour encourager ses soldats qui reculaient devant le courage désespéré des Romains, il tomba mortellement frappé d'une balle. Le célèbre sculpteur Benvenuto Cellini se vanta d'avoir tiré ce coup bien ajusté.

J'ai fait trois fois le trajet de Rome à Civita-Vecchia. Un soir, nous fûmes retenus près d'une heure à la porte Cavallegieri par un incident que je rapporte pour l'instruction des voyageurs. L'un de nos amis avait eu d'abord l'intention de nous quitter pour se diriger vers l'Allemagne, et il avait fait viser son passeport à l'ambassade d'Autriche pour cette destination. L'officier de police de station à la porte ne voulait pas permettre à notre ami de sortir des états Romains par Civita-Vecchia, à cause que le passeport indiquait un autre itinéraine. Il en résulta une discussion fort vive entre ce fonctionnaire et notre conducteur ; ils faillirent en venir aux mains : à la fin cependant, le premier se contenta des explications que lui donna notre voyageur et nous partîmes

Dans l'été, la campagne de Rome offre de nuit le spectacle d'une illumination qui est très-curieuse pour les voyageurs de l'Europe septentrionale ; c'est celle que forment les Lucioles, mouches luisantes, qui voltigent au dessus des haies et des buissons.

Le chemin est beau, mais triste ; surtout, lorsqu'après avoir fait le tiers du chemin, on arrive sur la plage déserte de la mer. C'est l'ancienne voie Aurélienne. On voit çà et là de vieux châteaux abandonnés à cause de l'insalubrité de l'air ; de temps en temps apparaissent quelques bouquets d'arbres ; une fois, dans le mois de juin, il s'éleva, des buissons et d'un petit bois que nous traversions, une multitude incroyable de cigales qui vinrent couvrir le dos des postillons, les chevaux et la voiture. Nous fûmes obligés de tirer les glaces, au risque d'étouffer. Heureusement, ces bêtes ailées ne tardèrent pas à nous délivrer de leur présence et de leur musique importunes.

Civita-Vecchia et son port doivent leur fondation à l'empereur Trajan. Elle fut appelée *Centum Cellæ*, à cause des cent arcades qui mettaient ses vaisseaux à l'abri de la tempête. Elle fut prise par Totila et par Narsès. Dans le IXe siècle, époque malheureuse des invasions des Sarrasins, elle fut pillée et détruite par ces Barbares, qui réduisirent les habitants à errer dans les bois. Léon IV leur bâtit une nouvelle ville qui prit le nom de Léopolis ; mais comme elle était plus loin de la mer, et moins bien placée pour le commerce, la population se reporta insensiblement sur le rivage et Civita-Vecchia (ville vieille) fut ainsi appelée par opposition à Léopolis. Ses dernières fortifications ont été élevées par Urbain VIII. C'est le siége d'un évêché.

Nous avons eu déjà bien des occasions de rappeler qu'il faut être en garde contre les récits des voyageurs. Tandis qu'ils font de Tivoli une brillante description que cette ville ne mérite pas, du moins dans toutes ses parties, ils disent un mal affreux de Civita-Vecchia, qui m'a paru une des plus jolies petites villes de la Péninsule. Elle est fort propre, bien pavée, ornée d'édifices tout neufs, et aucun mendiant ne s'est présenté à moi dans les rues. Outre le commerce maritime, elle tire un grand profit de ses mines d'alun de roche, qui sont dans les environs. Le port est franc et vous n'avez à subir aucune visite de la douane.

Vous n'aurez donc aucun des ennuis que vous auriez pu redouter d'après certains écrivains. Il en est ainsi des rigueurs épouvantables exercées par le gouvernement pontifical à l'égard des criminels. Si vous visitez le bagne, vous trouverez peut-être, après un examen attentif, que les galériens sont trop bien traités et qu'il y en a plusieurs qui auraient dû subir la peine capitale.

Les églises ne sont pas remarquables. Nous entrâmes un dimanche matin dans la chapelle d'une confrérie de pénitents noirs qui chantaient l'office. Une particularité que je remarquai, c'est qu'après les psaumes et les leçons, un confrère chanta en italien, et sur un ton de récitatif, la vie des saints du jour.

Les bateaux à vapeur font en quatorze heures à-peu-près le trajet de Civita à Livourne. Comme ils partent ordinairement dans l'après-midi, on passe de nuit devant la fameuse île d'Elbe, que je distinguai très-bien à gauche, par un beau clair de lune. Il est vrai que l'on passe très-près de cette île, en s'éloignant plus que de coutume des côtes du continent.

Lorsqu'on va de Civita-Vecchia à Rome, on aperçoit la coupole de saint Pierre à deux ou trois lieues avant d'arriver. Les collines ne permettent pas de la voir plus tôt.

OSTIE.

Le nom latin de cette ville signifie *porte, entrée* du fleuve. Elle est à quatre lieues de Rome, et le chemin qui y conduit était anciennement comme un faubourg de la capitale; mais les ravages des Barbares du nord et des Sarrasins, la diminution progressive du commerce maritime, et les atterrissements du Tibre ont peu-à-peu ruiné la ville et le port. Les marais Pontins, qui s'étendent au midi, rendent l'air mal sain. C'est à-peu-près notre ville d'Aigues-Mortes; mais la population d'Ostie est un peu plus considérable : on y compte encore 4000 habitants,

occupés de commerce, de la pêche et des salines. L'évêque, doyen des cardinaux, a le droit de sacrer les souverains Pontifes. Nous voyons dans la chronique pontificale que le pape saint Marc ordonna que l'évêque d'Ostie, auquel appartenait *déjà* le droit de consacrer le Pape, aurait l'usage du Pallium. Ce passage montre à la fois la haute antiquité des deux usages. Saint Marc mourut l'an 336.

Sur l'autre rive du Tibre sont les restes de Porto et du port célèbre que Trajan y avait construit. Au sud, à dix lieues, on voit les ruines de la ville et du port d'Antium. Il y eut à Antium les magnifiques temples de la Fortune, de Vénus Aphrodise et d'Esculape. Aussi, les fouilles ont souvent amené de précieuses découvertes, dont la plus remarquable est celle de l'Apollon du Belvédère. Les papes ont reconstruit un petit port vis-à-vis de l'ancien, et quelques familles princières de Rome y possèdent de beaux casins.

Quelles révolutions ne se sont-elles pas opérées sur ces rivages ! Où sont les flottes qui allaient porter en tous lieux la terreur du nom romain, ou qui amenaient dans la capitale du monde tant de richesses de tous les genres ? maintenant ces bords sont déserts et silencieux. On l'a dit avant moi : Dieu n'a promis l'immortalité qu'à un seul empire, celui de la Religion.

Ostie se recommande par un précieux souvenir. C'est là que mourut sainte Monique entourée de son fils et des amis de celui-ci, leur recommandant de prier pour le repos de son âme, circonstance qui prouve aux protestants que la coutume de prier pour les morts n'est pas aussi nouvelle qu'ils veulent l'affirmer. La chambre d'où cette sainte mère s'envola au ciel a été convertie en chapelle. Il y a peu de temps, un évêque qui a succédé, après tant de siècles, à l'illustre et saint évêque d'Hippone, Mgr Dupuch est venu célébrer ici le saint sacrifice. Dans une intéressante lettre pastorale qu'il a publiée à ce sujet, le nouvel Augustin s'exprime ainsi. « Dans un site magique, au delà

« de ces étangs et de ces grands bois, de ces moissons de « roseaux desséchés, c'est Ostie !... Il reste une tour, deux « vieux pins avec leur verte et éternelle couronne, des « colonnes renversées, des lampes, des inscriptions, mille « débris confus. Tout-à-coup, sur l'arcade irrégulière « d'une chapelle enfoncée, nous avons lu : C'est ici la « petite chambre où Monique, prête à repasser en Afri- « que avec son fils Augustin, tomba malade de la fièvre « dont elle mourut le neuvième jour... Là est l'autel où « nous sacrifiâmes dès les premiers feux de l'aurore du « lendemain.... Tout autour le sol est jonché de débris. »

En 1845, on a trouvé à Ostie de fort belles statues en état de parfaite conservation. Cette ville avait autrefois 90,000 habitants.

Le sang des martyrs a coulé aussi sur cette terre. Ensuite, dès le IVe siècle, les apôtres de la charité y remplacèrent les confesseurs de la foi. Saint Gallicanus, patricien et consul romain, qui avait battu les Scythes, y fonda un hospice où il servit lui-même les pauvres et les malades, avec une grande partie des 5000 esclaves qui lui appartenaient et qu'il affranchit. « Le Cincinnatus de la charité, « dit M. Gerbet, avait quitté les faisceaux consulaires pour « prendre le tablier de frère servant. » Son hospice était devenu célèbre ; il en fut chassé par Julien l'apostat et il eut ensuite la tête tranchée à Alexandrie, où il s'était réfugié. Le martyre fut sa récompense. Cette même récompense, des religieux et des religieuses voués au soin des pauvres et des malades l'ont obtenue depuis.

Les écrivains et les prédicateurs (M. Frayssinous, par exemple, dans ses célèbres conférences), attribuent à Fabiola la fondation du premier hôpital en occident : j'ai suivi leur sentiment dans le précédent chapitre ; mais ne serait-ce pas une erreur ? Saint Gallican fut martyrisé l'an 362 et sainte Fabiola mourut en 400. Or, celle-ci s'occupa de bonnes œuvres et de pieuses fondations dans un temps postérieur à l'année 362. C'est donc à saint Gal-

lican que reviendrait l'honneur d'avoir etabli le premier hôpital. Du reste, les évêques s'étaient particulièrement occupés des pauvres et des malades et ils les avaient recueillis pour les soigner bien avant le IVe siècle.

Un autre patricien issu des Camilles, Panmachius, avait aussi fondé un hôpital à Port-Romain, après la mort de sa femme Pauline, fille de sainte Paule. Il était savant; saint Augustin lui écrivit; il fut l'ami de saint Paulin et de saint Jérôme. Ce dernier, en lui écrivant, se livre à des rapprochements poétiques que lui suggèrent les souvenirs de l'Énéide. « J'apprends, lui dit-il, que vous « avez fondé un hôpital à Port-Romain et que vous avez « planté un rameau de l'arbre d'Abraham sur le rivage « de l'Ausonie. Comme Enée, vous tracez un camp au « bord du Tibre, et là où ce prince pressé par la faim se « vit obligé de manger ses *tables*, vous élevez une mai« son où vous rassasiez ceux qui vous demandent le pain « quotidien. »

TIVOLI.

Si vous n'avez pas un temps considérable à employer à la visite des environs de Rome, et si vous n'êtes pas de ces antiquaires qui tiennent à interroger particulièrement toutes les ruines, nous vous dirons : prenez la diligence de Subiaco, qui s'arrête quelques heures à Tivoli : vous aurez le temps de voir la cascade et ce qu'il y a de plus intéressant dans l'antique Tibur. Vous irez ensuite jusqu'au berceau de l'ordre de saint Benoît, ce qui sera pour vous une course très-agréable et un pieux pèlerinage. Tivoli est à quatre lieues de Rome et Subiaco à sept lieues de Tivoli; mais les chevaux romains vont vite.

C'est quelque chose d'imposant et de grandiose que ces montagnes qui bornent l'horizon de Rome au levant et au midi, à l'extrémité de ces vastes plaines accidentées, sans arbres, mais couvertes de débris de temples et d'a-

quelques. A la gauche de Tivoli s'élèvent les montagnes de la Sabine, qui remontent vers le nord-est ; à la droite du mont Soracte, dont on aperçoit de loin le cône isolé. Vers le sud sont les montagnes du Latium, sur la pente desquelles sont assises des cités plus anciennes que Rome, Palestrina ou Préneste, Frascati ou Tusculum, Albano près d'Albe-la-Longue. Là, on voit encore le château Pontifical Gandolphe, les gracieuses villas des riches romains, des chapelles et des monastères, des monuments et des ruines antiques, des lacs pittoresques et des forêts d'oliviers. Quels noms ! quels souvenirs et quels panoramas !

Nous sortons par la porte saint Laurent pour suivre la voie Tiburtine, qui était anciennement bordée de temples et de monuments funéraires dont il reste quelques vestiges épars. A une lieue de la porte, nous trouvons l'Anio, appelé aujourd'hui le Teverone, c'est-à-dire, le grand Tibre, par une ironie qu'on ne s'explique pas. Cette rivière vient des Abruzzes, montagnes du royaume de Naples. Séparant la Sabine du Latium, elle coule dans la vallée de Subiaco, se précipite à Tivoli, fait un grand circuit dans la plaine et se jette dans le Tibre au dessus de Rome, près du pont Salaro.

Nous passons sur le pont Mammolo, construit par Mammea, mère de l'empereur Alexandre Sévère. Il fut, comme tous les autres ponts sur l'Anio, abattu par Totila et rebâti par Narsès. Ensuite, on passe de temps en temps sur l'antique pavé de la voie Tiburtine. Nous avons déjà fait remarquer que ces pavés sont formés de gros blocs de lave basaltique et que les voies étaient bordées de trottoirs.

Une odeur désagréable nous avertit que nous sommes près du canal et du pont de la Solfatare. On est tout surpris de voir couler au milieu de la plaine une eau rapide et abondante qui exhale une forte odeur de soufre. Les anciens l'appelait Albula : elle est en effet blanchâtre, mais limpide et azurée. Elle vient du lac de la Solfatare

qui est à gauche, à vingt minutes du grand chemin ; ce lac est peu étendu, mais très-profond ; des corps légers formés de débris de végétaux enveloppés d'une couche de soufre nagent sur sa surface.

Un savant voyageur, M. de Chateauvieux, attribue l'accroissement du mauvais air à celui des éruptions volcaniques et des solfatares depuis le règne de Titus. En effet, dit-il, il jaillit souvent de ces sources abondantes d'hydrogène sulfuré qui répand partout dans les airs une influence délétère ; cette influence se fait plus ou moins sentir selon qu'elle est favorisée ou neutralisée par des causes diverses.... Ainsi, la Solfatare de Tivoli ne pouvait pas exister encore, lorsqu'Adrien fit bâtir dans son voisinage la délicieuse villa dont les ruines portent son nom. — On pourrait demander pourquoi l'hydrogène sulfuré ne produit pas ces effets désastreux à Naples ni dans les villes qui touchent de plus près au Vésuve. Ce savant répondrait sans doute que le mouvement qui règne dans cette contrée est une des causes qui neutralisent ces effets. Cette explication s'accorderait avec celle d'un chartreux français qui m'a assuré que l'aria cattiva désole le quartier désert de la chartreuse de Rome, tandis que l'air est sain vers la porte Pie, à peu de distance, parce qu'il y a toujours beaucoup de mouvement.

On ne conçoit pas trop bien comment Adrien aurait eu la pensée de créer sa magnifique villa tout près de la Solfatare, s'il y avait été incommodé par les exhalaisons de ce lac ; mais le raisonnement de M. de Chateauvieux me paraît bien difficile à soutenir en présence des faits qui le détruisent complètement. Les anciens ont parlé de ces eaux sulfureuses, auxquelles le peuple attribuait une grande vertu : ils consacrèrent au dieu Faune la forêt voisine, où l'on venait consulter les oracles. C'est là, dit-on, que Virgile a voulu conduire le roi Latinus, pour les consulter, avant de donner sa fille Lavinie en mariage à Énée. Il est vrai que Nibby, par exemple, contredit cette

dernière opinion ; mais il cite Strabon et Pausanias qui ont parlé de ces eaux sulfureuses : or Strabon était contemporain d'Auguste et Pausanias vécut précisément du temps d'Adrien,

La fameuse reine de Palmyre, Zénobie, finit ses jours non loin de la solfatare, dans une terre que lui donna Aurélien, après que cet empereur l'eut fait servir à orner la pompe de son triomphe.

Comme les eaux de ce lac se répandaient quelquefois dans la campagne, l'illustre cardinal Hippolyte d'Est fit creuser le canal qui les porte au Teverone.

Après le petit pont de ce canal, on voit à gauche les restes du tombeau de Plautius Lucanus, personnage qui a donné son nom au pont Lucano. Vasi prétend que le nom de ce pont vient d'une victoire remportée par les Romains sur les Lucaniens. Tout près, s'élève le tombeau de la famille Plautia, qui ressemble à celui de Cœcilia Metella de la voie Appienne, et sur lequel on avait pareillement bâti pour s'y défendre pendant les guerres civiles.

A gauche, à un peu moins de trois quarts d'heure, sont les ruines de la célèbre villa Adriana, où l'empereur architecte avait voulu réunir toutes les magnificences de la Grèce, de l'Égypte et des contrées qu'il avait parcourues. Ses successeurs enlevèrent peu-à-peu ce qu'elle contenait de plus précieux ; les Goths la dévastèrent ensuite, et depuis des siècles, on n'a cessé d'y pratiquer des fouilles pour enrichir les musées. Il faut être antiquaire passionné et avoir beaucoup de temps pour aller visiter ces ruines quand on en a visité tant d'autres plus considérables. Nous citerons Châteaubriand, Nibby et M. de Linsolas parmi les auteurs qui les ont décrites avec plus ou moins d'étendue.

On monte longtemps pour arriver à Tivoli. La route traverse une superbe forêt d'oliviers qui sont d'une hauteur inconnue dans nos pays. Au pied de leurs troncs énormes, la terre est verte comme une prairie ; ce qui prouve

que les Tiburtins recueillent sans prendre autant de peine que nos cultivateurs.

La ville ressemble à un gros village d'un aspect pauvre et assez triste , quoiqu'elle soit peuplée d'environ 7000 âmes. Les cascades , les monuments et les souvenirs de l'antiquité, le coup d'œil de la campagne romaine, lui donnent une célébrité qu'elle mérite : autrement nous avons dans nos Cevennes des paysages qui me paraissent encore plus charmants. La cathédrale, dédiée à saint Laurent, est bâtie sur les ruines du fameux temple d'Hercule, dont il reste encore la Cella et qui fit appeler la ville Herculea. Ce temple a été rendu célèbre dans les annales du christianisme par le martyre de sainte Symphorose et et de ses sept enfants. Adrien était devenu cruel sur la fin de sa vie. Il tomba même dans le désespoir quand il se vit accablé d'un mal contre lequel les médecins ne pouvaient rien. La mère fut pendue par les cheveux près du temple d'Hercule, où l'empereur voulait qu'elle sacrifiât ; après qu'on l'eut cruellement fustigée, on la jeta dans la rivière avec une pierre au cou. Ses enfants furent suppliciés le lendemain devant ce même temple. Ils furent ensevelis avec leur mère sur la voie Tiburtine, à moitié chemin de Rome. Arringhi, un des plus célèbres explorateurs des catacombes, a parlé, dans son ouvrage de *Roma subterranea* d'un oratoire qui avait été élevé aux saints martyrs sur cette voie et dont il resterait encore des ruines. Nous n'eûmes pas la pensée de chercher à le découvrir, par la bonne raison que nous ignorions alors que ce monument eût existé en ce lieu. Les reliques de sainte Symphorose et de ses enfants ayant été transportées à Rome, dans l'église de saint Ange *in Pescheria*, on les y retrouva sous Pie IV, avec une inscription qui se rapportait à cette translation. Il y a à Tivoli une église de sainte Symphorose.

L'auberge dite de la Sibylle est une gargotte ; mais elle touche au temple de la Sibylle Tiburtine et à celui de

Vesta, et de là on jouit de la vue de la grande cascade. La villa de Mécène, dont il reste quelques parties inférieures, est devenue une usine où l'on travaille le fer et où l'on est étourdi par le fracas des eaux qui vont se précipiter ensuite en formant les plus petites cascatelles. Celle d'Horace a été remplacée par l'hermitage de saint Antoine, qui appartient aux Jésuites. Le cicérone que nous avions pris à Tivoli était en grande colère contre des voyageurs qui ne voulaient pas croire qu'Horace eût possédé une villa en ce lieu ; en effet, il est beaucoup de savants qui pensent que le grand poète eut tout au plus un lieu de repos à Tibur. Son grand domaine était à cinq lieues de là, dans les montagnes de la Sabine, près d'un village appelé Licenza, où coule encore la fontaine de Blandusie, *splendidior vitro*, tandis que le poète épicurien qui l'a chantée n'est plus depuis tant de siècles. Remarquons ici que les vins célébrés par Horace doivent bien avoir perdu de leurs qualités, ou bien qu'il n'en connaissait pas de meilleurs, car le Falerne lui-même n'est pas merveilleux. De l'autre côté de l'Anio étaient aussi les villas de Catulle, de Tibulle, de Salluste et de ce Quintilius Varus, si malheureux en Germanie, que Tacite a immortalisé dans un morceau admirable.

La villa d'Est n'est plus intéressante que par les souvenirs du cardinal Hippolyte d'Est et du Tasse qui y reçut l'hospitalité ; elle a un air d'abandon et de délabrement qui fait regretter le temp perdu à la visiter. Cette demeure appartient aux ducs de Modène, princes d'Est.

Je citerai ici Châteaubriand avec d'autant plus de plaisir qu'il exprime des sentiments souvent éprouvés par des voyageurs chrétiens. « Je descendis de la villa d'Est vers « les trois heures après midi ; je passai le Teverone sur « le pont Lupo, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabi- « ne. En traversant le bois des vieux oliviers, j'aperçus « une petite chapelle blanche dédiée à la Madone Quinti-

« liana (1) et bâtie sur les ruines de la villa de Varus « (*Quintilius*). C'était un dimanche... Un seul homme, « qui avait l'air très-malheureux, était prosterné auprès « d'un banc; il priait avec tant de ferveur qu'il ne leva « pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sen- « tis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une « église, un certain *apaisement* des troubles du cœur « (pour parler comme nos vieilles bibles) et je ne sais quel « dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque dis- « tance de cet homme, et, inspiré par le lieu, je pronon- « çai cette prière : Dieu du voyageur, qui avez voulu « que le pèlerin vous adorât dans cet humble asile bâti « sur les ruines du palais d'un grand de la terre! Mère de « douleur, qui avez établi votre culte de miséricorde dans « l'héritage de ce romain infortuné, mort loin de son « pays dans les forêts de la Germanie! Nous ne sommes « ici que deux fidèles prosternés au pied de votre autel « solitaire. Accordez à cet inconnu, si profondément hu- « milié devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous deman- « de; faites que les prières de cet homme servent à leur « tour à guérir mes infirmités, afin que ces deux chrétiens « qui sont étrangers l'un à l'autre, quine se sont rencon- « trés qu'un instant dans la vie, et qui vont se quitter « pour ne plus se revoir ici-bas, soient tout étonnés, en « se retrouvant au pied de votre trône, de se devoir mu- « tuellement une partie de leur bonheur, par les miracles « de la charité. »

De douces larmes coulèrent de mes yeux en lisant cette prière après mon voyage : elle me rappelait les plus vives et les plus délicieuses impressions que les églises d'Italie m'avaient procurées, dans le mois de Marie particulièrement.

(1) Il est une époque de l'année où les Tiburtins portent en procession la statue de cette vierge dans la cathédrale, où elle reste quelque temps. Cet usage pieux et poétique se retrouve en Provence, à Marseille et à Tarascon.

N'attendez pas ici une longue description de la cascade Elle est moins belle que celle de Terni ; le paysage est moins sévère et moins grandiose ; mais le vallon est charmant. On descend, au-dessous de l'auberge de la Sibylle, par un sentier que le général Miollis rendit plus commode, et l'on arrive à la grotte effrayante des sirènes. La grotte de Neptune n'existe plus ; celle des sirènes n'est traversée que par une petite branche de la rivière, et le Teverone a été détourné pour que la ville ne soit plus exposée à des inondations aussi terribles. Le pape régnant a fait percer le Mont-Catillo en amont de Tivoli : la rivière passe dans deux galeries parallèles, aux côtés desquelles sont comme des trottoirs où l'on peut se promener, car les souterrains sont assez hauts et assez courts pour que la lumière du jour pénètre facilement jusqu'au milieu ; mais la rapidité de l'eau donne presque le vertige. En sortant de là, l'Anio se précipite d'une hauteur considérable et forme un brouillard épais qui réfléchit les couleurs de l'arc-en-ciel. Un monument élevé de l'autre côté du vallon rappelle ce bienfait de Grégoire XVI et consacre la reconnaissance des habitants.

Tivoli a beaucoup souffert, ainsi que les villes voisines, des luttes terribles du moyen-âge entre le pape et les empereurs d'Allemagne, pour lesquels combattaient encore trop souvent de puissantes familles romaines, celle des Colonna, par exemple. Elle soutint de longs siéges contre Rome. Le XIIIe siècle surtout fut une époque de désolation, de guerres et de brigandages. Frédéric II, plus cruel et plus perfide encore que son aïeul Frédéric Barberousse, mit l'Italie à feu et à sang, et exerça des cruautés inouïes à l'égard des Guelfes. Quoiqu'il eût été croisé, il ajoutait à tous ses crimes l'impiété la plus audacieuse. Il me semble que notre siècle, tout mauvais qu'il est, l'est cependant bien moins que ces époques dont l'histoire fait horreur. Certainement les États du Pape n'ont rien souffert sous le Directoire ni sous le règne de Napoléon, en com-

paraison de ce qu'ils souffrirent sous ces deux Frédéric. On dira que ces hommes féroces s'attaquaient aux personnes plutôt qu'à la religion. Certes, qu'on lise l'épouvantable récit des profanations commises par Frédéric II ! Les églises pillées et teintes du sang de ses ministres, les couvents et les saints tombeaux indignement souillés, les blasphèmes justement attribués à ce monarque, témoignent assez que la religion elle-même n'était pas plus respectée que ses défenseurs. J'insiste sur ce point parce qu'il est des hommes religieux qui semblent toujours trop effrayés des dangers qui menacent le catholicisme : ces faits montrent aussi à nos ennemis qu'ils ne sont pas plus redoutables que ceux qui les ont précédés.

SUBIACO.

Ce lieu est célèbre dans les annales de la religion. Il a été sanctifié par un des plus admirables serviteurs de Dieu, qui posa, dans une caverne appelée Sacro-Speco, sur le Mont-Calvo, les fondements d'un ordre qui a été si répandu et si utile. On trouve à quelque distance de la ville deux couvents de cet ordre des Bénédictins, celui de sainte Scholastique, placé sous le patronage de la sœur du saint Fondateur, et celui de saint Benoît, ou du Sacro-Speco. Dans la grotte où l'illustre patriarche des religieux de l'occident passa les premières années de sa jeunesse, on voit sa statue, qui est en grande vénération ; il est représenté dans l'attitude d'une méditation profonde, et on a placé tout près de lui une corbeille qui rappelle celle dont se servait saint Romain pour lui descendre une nourriture plus que frugale. Saint Romain vint plus tard en France, où il fonda un couvent de Bénédictins au territoire d'Auxerre. Les rosiers de saint François ont remplacé les buissons épineux dans lesquels saint Benoît se roula au moment d'une tentation violente. Le séraphin d'Assise opéra ce changement miraculeux. Saint Benoît

quitta ensuite Subiaco pour aller fonder le célèbre monastère du Mont-Cassin. Entre autres objets qu'on vous montrera est un crucifix dans lequel on a enchâssé celui que portait ce grand serviteur de Dieu.

Descendez ensuite pour voir l'intéressant monastère de sainte Scholastique : vous y trouverez des religieux qui accueillent aussi bien les étrangers et qui parlent français à merveille. Cette maison fut fondée en 510 par saint Benoît lui-même et elle renferme des bâtiments de plusieurs époques : il y a un cloître du xe siècle, un autre du xiiie, une sacristie du xvie et une église toute moderne. Les corridors sont d'une longueur étonnante. On conserve dans ce couvent des monuments tirés de la villa de Néron, qui était tout près, et où ce tyran fallit être tué par la foudre ; le fluide électrique lui enleva des mains une coupe dans laquelle il buvait, au milieu d'une de ses bruyantes orgies. La bibliothèque contient les premiers ouvrages imprimés en Italie, qui le furent à Subiaco, et de précieux manuscrits ornés de magnifiques majuscules coloriées. Sous le maître-autel de l'église reposent les ossements de saint Audax et de sainte Anatolie, qui furent martyrisés à Thore, sur les bords du Velino, pendant la persécution de Decius.

Remarquez les ruines des bains de Néron. Un barrage avait été pratiqué par cet empereur dans cette profonde vallée pour arrêter les eaux de l'Anio. Le jeune Placide s'étant laissé tomber dans ce lac, saint Benoît, à qui l'accident fut révélé d'une manière surnaturelle, envoya aussitôt au secours de l'enfant son disciple Maur qui le sauva en marchant sur l'eau. Ce Maur devint un grand saint, ainsi que Placide : c'est lui qui fonda en France la célèbre abbaye de Glanfeuil en Anjou, et les Bénédictins de saint Maur devinrent les premiers savants du monde.

Tout parle à Subiaco du vénérable pontife Pie VI. Étant cardinal, il porta le titre d'abbé du monastère de Sacro-Speco, et il voulut le conserver lors même qu'il fut devenu chef suprême de l'Église. Alors il combla le pays de fa-

veurs spirituelles et temporelles. C'est à lui que sont dus bien des monuments remarquables, les papéteries, les usines de fer, et la magnifique église collégiale qui est dédiée à saint André. Cette église est en outre fort curieuse par sa position. Le chœur, qui est tourné du côté de la rivière, repose sur des fondements qui ont plus de deux cents pieds d'élévation; dans cet intervalle, on a pu construire une église inférieure, en forme de croix grecque, où l'on descend par un double et majestueux escalier. Pie VI en fit lui-même la consécration en 1789, et à cette occasion, les habitants lui érigèrent l'arc triomphal de marbre qui est à l'entrée de la ville.

Quand même Subiaco n'intéresserait pas autant par ses souvenirs et par ses édifices, ceux qui aiment les paysages pittoresques ne regretteraient pas d'avoir poussé leurs excursions jusque-là.

FRASCATI.

Les voyageurs ne vont guère à Palestrine, l'ancienne Préneste, qui est à trois lieues de Tivoli, vers le sud-est. Cette ville est célèbre dans l'histoire romaine; Pyrrhus, roi d'Épire, s'avança jusque-là, lorsqu'il envoya Cinéas à Rome et que le vertueux Fabricius vint le trouver. Le fils de Marius se jeta dans Préneste où il fut assiégé par le grand Pompée, alors lieutenant de Sylla; il s'y tua lui-même en apprenant que Sylla venait de remporter une victoire sanglante près de la porte Colline. Elle était aussi renommée à cause de son temple de la Fortune, restauré et agrandi par Sylla, et dont la vaste étendue occupait presque tout l'espace de la ville moderne. Il reste des vestiges de ce temple et en particulier une curieuse mosaïque qui se voit dans le palais Barberini. Les habitants de Palestrina ont passé l'été de 1844 dans de cruelles angoisses. La terre tremblait, et, pendant la nuit, il sortait des jets de flammes de la surface du sol. Il serait possible que

les volcans éteints de cette contrée reprissent un jour leur ancienne activité.

Frascati et Albano sont préférables à Tivoli pour la bonté de l'air; c'est pour cela qu'on y voit tant de *villegianti* dans la belle saison. Les dames romaines, dit un auteur, s'y croient d'ailleurs beaucoup plus en sûreté contre les éruptions possibles des volcans et contre les tremblements de terre; car elles sont peureuses à l'excès. Je ne sais s'il n'y a pas exagération sur ce point, comme sur celui de la beauté antique de leurs formes.

La patrie de Caton le Censeur a été plus illustrée encore par le souvenir de Cicéron. Tusculum aurait été fondé par Télémaque, fils d'Ulysse, s'il fallait s'en rapporter aux traditions des âges héroïques. Son nom lui vint des Toscans, qui l'agrandirent. Détruite dans le XIIe siècle par les romains révoltés contre le pape, cette ville fut rebâtie par ses habitants, qui avaient été obligés de se réfugier sous des cabanes formées de branches de feuillage (*frasche*) et qui l'appelèrent Frascati. Au XVIIIe siècle, un illustre prélat, évêque de cette ville, y a laissé une mémoire vénérée encore; c'est le cardinal d'Yorck, le dernier des Stuarts.

Cette ville est aujourd'hui remarquable par ses magnifiques et délicieuses maisons de campagne. La plus belle est la villa Aldobrandini, surnommée du Belvédère, à cause de sa situation : elle appartient à l'opulente maison Borghèse, ainsi que la villa Mondragone. En voyant ces frais ombrages, ces fontaines, ces salons splendides qui renferment encore tant de trésors de l'art et de l'antiquité, le vulgaire envie la félicité d'une famille à laquelle sont échues tant de jouissances; mais la jeune princesse Borghèse qui a été enlevée sitôt de ce monde se plaisait beaucoup plus auprès des pauvres et des malades : elle a acquis ainsi une bien plus grande félicité.

Après l'église des Capucins, sur une éminence où était bâtie l'ancienne cité de Tusculum est encore la superbe

villa de la Ruffinella. Elle appartient aujourd'hui à la reine douairière de Sardaigne, qui l'a achetée de Lucien Bonaparte et qui y a fait pratiquer des fouilles intéressantes. Les restes de la maison où le grand orateur écrivit ses *Tusculanes* sont appelés les Grottes de Cicéron.

Entre Frascati et Palestrina est le village de la Colonna. Au bas de ce village est un lac qu'on croit être le fameux lac Régille, où se donna la bataille qui fit perdre aux Tarquins toute espérance de remonter sur le trône. A quelques milles de là, vers Rome, est le lac de Castiglione, autrefois Gabinus, près duquel on a découvert, en 1792, l'ancienne ville de Gabii. (1) Bien des monuments qui y furent trouvés et portés à la villa Borghèse sont aujourd'hui à Paris, où les français les transportèrent en 1808. On voit encore sur cet emplacement de Gabies la cella du temple de Junon, dont parle Virgile.

En sortant de Frascati, on trouve la charmante villa Conti, et ensuite la villa Bracciano ou Odescalchi, qui appartient au collége de la Propagande.

GROTTA FERRATA.

A demi-lieue est le village de Grotta Ferrata, lieu célèbre dans la vie des Saints et dans l'histoire des ordres religieux. Son nom lui vient d'une grotte fermée par une grille de fer, dans laquelle était une statue vénérée de la Sainte Vierge, qui est aujourd'hui dans l'église de Sainte-Marie.

Il y avait là, au xe siècle, un monastère de religieux grecs du titre de sainte Agathe. Un jour, ceux-ci virent arriver un vénérable vieillard qui demandait à y passer le reste de sa vie. C'était saint Nil, qui, après avoir fondé plusieurs couvents dans la Calabre, avait tout d'un coup

(1) La ruine de Gabies rappelle l'action de Tarquin le superbe abattant les têtes des pavots les plus élancés devant l'envoyé de son fils.

pris la fuite en apprenant que le prince de Gaéte attendait sa mort pour enlever ses reliques. Ses religieux vinrent le rejoindre à Grotta Ferrata, fuyant à leur tour, mais fuyant les Sarrasins : ils n'arrivèrent que pour assister à sa sépulture. Telle était sa réputation de sainteté et de sagesse qu'on l'appelait de tous côtés, et que, sur les refus obstiné de sa modestie, on allait le visiter dans sa retraite. C'est ainsi que l'empereur Othon III s'empressa d'aller le voir. Il finit ses entretiens avec le saint homme en lui disant : demandez-moi, comme à un fils, tout ce qui vous plaira. — Saint Nil lui répondit : je demande que vous songiez au salut de votre âme. — En comparant cette réponse à celle que Diogène fit à Alexandre, on a justement remarqué la différence des deux philosophies. La réponse de Diogène était celle d'un impertinent cynique, et celle de saint Nil était d'un sage chrétien.

Cette entrevue avec Othon et d'autres traits de la vie du saint ont été représentés dans l'église du couvent par des fresques du Dominiquin, devant lesquelles on rencontre toujours des artistes qui copient ou qui admirent. La plus remarquable est celle de la guérison d'un enfant par saint Nil : le dessin, la composition et l'expression des figures sont d'une perfection ravissante.

On conserve le corps de saint Nil dans cette église. L'abbaye fut souvent le refuge des moines grecs et l'illustre Bessarion y chercha un asile.

Tout près est le charmant village de Marino, un de ces lieux où les riches romains vont passer la belle saison. On descend ensuite dans la vallée Férentine, ainsi appelée du nom de la Déesse ; les Latins y tenaient leurs assemblées nationales avant que les Romains les eussent subjugués. A une lieue de Marino est

CASTEL-GANDOLPHE.

Paul V choisit ce village riant et agréable pour y passer

une partie de l'automne. Ses successeurs l'ont imité et ils y ont fait construire un palais avec un jardin.

Tout auprès, à l'orient, est la villa Barberini, qui renferme des restes considérables de celle de l'empereur Domitien. Il paraîtrait que la célèbre villa d'Adrien avait été moins vaste que celle-ci. Juvénal prétend que c'est dans cette maison de campagne que l'empereur assembla le sénat pour délibérer sur la sauce qui convenait le mieux à un énorme turbot pêché dans les eaux d'Ancône.

Rien n'est plus pittoresque que le lac environné de montagnes. Ce lac, qui a été le cratère d'un volcan, a environ une lieue de circonférence et près de 500 pieds de profondeur. Sur ses bords sont deux antiques nymphées. L'*Émissaire*, canal creusé pour l'écoulement des eaux, est un des travaux les plus étonnants que les Romains aient jamais entrepris; il est taillé dans le roc à travers la montagne; sa longueur est d'un mille; il est large de trois pieds et demi et haut de six. Commencé 394 ans avant l'ère chrétienne et terminé dans un an, il sert encore au même usage sans avoir été jamais réparé.

Un chemin bordé d'arbres conduit en vingt minutes de Castel-Gandolphe à Albano, ville qui donne son nom au lac.

ALBANO.

L'ancienne ville d'Albe-la-longue, bâtie par Ascagne, fils d'Énée, existait autrefois entre le lac et la montagne, sur la hauteur où l'on voit aujourd'hui le couvent de Palazzola. Elle fut détruite après la trahison de Metius Suffetius, chef des Albains et ce fut l'Horace vainqueur qui accomplit cette exécution rigoureuse. La ville actuelle doit son origine au camp établi en cet endroit par les Romains, pendant la seconde guerre punique, pour garder la voie appienne. Les magnifiques villas de Pompée et de Domitien y attirèrent ensuite beaucoup d'habitants. A l'entrée

d'Albano est un grand tombeau, vulgairement appelé le tombeau d'Ascagne ; mais, d'après le récit de Plutarque, ce serait celui dans lequel Pompée fit porter les cendres de sa femme Julie, fille de César, et dans lequel les siennes furent ensuite déposées par Cornélie sa seconde femme. Quand au tombeau des Horaces et des Curiaces, de l'autre côté de la ville, on doit plutôt s'en rapporter à Tite Live, qui dit que chacun de ces combattants fut enterré au lieu où il tomba, vers les Fosses Cluilies, à cinq milles de Rome, entre la voie Latine et la voie Appienne. Les antiquaires pensent que ce tombeau est celui du fils de Porsenna, tué au siége d'Aricie, qui n'est qu'à un mille d'Albano.

Il y a du reste une infinité de monuments et de débris antiques entre Albano et Rome et il se fait toujours de nouvelles découvertes dans cette région.

A une extrémité du mont Alban, le monastère des Passionistes a remplacé le temple célèbre de Jupiter Latial. Les triomphateurs devaient y aller sacrifier, quelques jours après qu'ils étaient montés au Capitole, et les nouveaux consuls y allaient prendre possession de leur dignité. Les points de vue du couvent des Capucins attirent constamment des voyageurs. Mais la plus belle perspective est celle dont on jouit du sommet de ce mont Alban, que les modernes appellent monte Cavo. Son élévation est de 932 mètres au dessus de la mer. De là on découvre tout ce que nous avons décrit précédemment, et sur la gauche, la vue s'étend jusqu'à Monte-Circello, fameux promontoire de Circé, jusqu'à Terracine et aux petites îles de la Méditerrannée. Virgile a placé son Olympe sur cette cime élevée, d'où Jupiter assiste au combat entre les Troyens et les Rutules.

Comme on le voit, outre les vues pittoresques et les sites charmants, les souvenirs de l'histoire et de la poésie abondent dans ces contrées. Il y avait dans les environs de Rome une multitude de villes indépendantes qui furent

successivement subjuguées ; la plupart ont été ruinées entièrement ; mais plusieurs subsistent encore sous un nom moderne plus ou moins propre à faire reconnaître le nom primitif.

La cathédrale d'Albano est dédiée à saint Pancrace, comme nous l'avons dit ailleurs. Le 12 mai, jour de la fête de ce saint, est aussi un jour de foire et de divertissements qui attire beaucoup de monde. Notre cardinal de Bernis a été évêque titulaire d'Albano. Le corps du vénérable Buffalo, à qui la petite fille de M. de Maistre a dû sa guérison miraculeuse, arrivée à Nice il y a peu de temps, repose dans l'église de Saint-Paul, desservie par les prêtres de la congrégation du Précieux Sang.

Le costume actuel des albanaises est très-remarquable et il excite la curiosité des étrangers.

ROUTE DE NAPLES.

Nous ne pouvons donner plus d'étendue à cette description déjà bien abrégée des environs de Rome. Si l'on va à Naples en voiturin, ce que nous conseillons beaucoup, on pourra voir en passant Frascati, Castel-Gandolphe, Albano.

Après Albano vient le village d'Aricie. « Les environs d'Aricia sont toujours explorés par de nombreux peintres de paysage qui viennent à l'envi, dans le parc du prince Chigi, en étudier les belles masses d'arbres, et reproduire ces horizons suaves, ces lointains veloutés, que peuvent seuls offrir les paysages de Rome. » On m'a dit que les processions de la Fête-Dieu présentent ici une particularité remarquable. Des tableaux sont formés au milieu des rues avec des fleurs et des feuilles, de manière à imiter avec assez de bonheur de véritables peintures. Il n'y a que les Italiens au monde pour imaginer ces choses-là.

Le territoire de Genzano est très-agréable. On y voit beaucoup de vignes, qui produisent un vin très-estimé

des Romains, sinon des étrangers. De Genzano, on voit le lac de Nemi, que les poétes appelèrent le miroir de Diane, en supposant que cette déesse s'y mirait du haut du mont Alban. Il y avait sur ses bords le temple de Diane Taurique, en grande vénération chez les Latins.

De Genzano à Velletri, on distingue Civita Lavinia, sur les débris de la ville qui rappelle le nom de la femme disputée à Turnus par Enée. Cette même plaine montre encore quelques restes d'Ardée, de Laurentum et d'autres cites qui ont été chantées par Virgile.

VELLETRI.

Velletri, évêché suburbicaire, et ville de douze mille âmes, est remarquable par sa position pittoresque sur une colline que domine le palais Lancelotti, dont le musée fait aujourd'hui partie de celui de Naples. L'intérieur n'offre que des rues étroites et tortueuses : on y distingue seulement l'hôtel de ville, quelques fontaines et des vestiges d'antiquités. L'empereur Auguste, qui était originaire de cette ville, y eut une maison de campagne, et ensuite, Tibère, Nerva, Caligula et Othon y bâtirent aussi de délicieuses villas, dont il reste quelques ruines. Qui dirait aujourd'hui que c'est ici la fière Velitræ qui lutta pendant 400 ans contre les Romains ? Mais « Rome « subjugue les Volsques, elle subjugue le Latium, elle « subjugue les Étrusques, elle subjugue Carthage ; rien ne « lui résiste ; elle subjugue le monde, et c'est alors qu'elle « est vaincue. O miracle ! c'est alors aussi qu'elle triom- « phe, et que Dieu, comme s'il voulait montrer ce qu'il « peut faire, assied la puissance inébranlable du Verbe « sur les débris humiliés du glaive qui a vaincu l'univers.

« Il est permis sans doute de chercher par quel secret « de force et de sagesse introduit dans sa constitution, « Rome antique a dominé les populations plus puissantes « qu'elle qui l'environnaient, puis enfin le monde. Mais,

« au XIX[e] siècle de l'ère chrétienne, s'obstiner encore à « découvrir ce secret merveilleux dans une combinaison « humaine quelconque, cela me semble héroïque, je l'a- « voue, et je considère comme moins braves les hon- « nêtes-gens qui courent après le cercle carré. » (1)

Après Velletri on traverse des plaines désertes qui précèdent les marais Pontins. Cisterna, bourg de 2000 âmes, a remplacé les Trois Tavernes, où saint Paul rencontra les fidèles empressés de le voir. Les marais commencent à Torre dé tre-Ponti, dont le couvent bâti par Pie VI a été abandonné, parce que les travaux de ce grand pape ne purent assainir l'air autant qu'il l'avait espéré. Cependant il a fait plus que les empereurs avec toute leur puissance; la malaria n'est plus aussi meurtrière; l'agriculture gagne toujours du terrain et la population augmente. Les postillons des relais placés entre Velletri et Terracine ont une frayeur terrible du mauvais air; ils vous engagent à ne pas dormir pendant ce trajet; leur visage pâle paraît un argument très-plausible; mais, d'autre part, il y a bien des chasseurs qui parcourent les marais et les forêts giboyeuses des environs, bravant impunément ce que redoutent si fort les gens du pays.

Ici encore il faut sans doute accuser d'exagération les voyageurs qui racontent mille histoires de brigands; car les diligences et d'autres voitures traversent chaque jour les marais Pontins.

L'état de nos plages d'Aigues-Mortes et de la Camargue

(1) Rome et Lorette, tome 1. — Saint Augustin considère aussi, sous un autre rapport, les étonnantes prospérités des Romains. Il les attribue à leurs vertus, que Dieu, toujours juste, voulut récompenser ici-bas, se réservant de punir leur idolâtrie dans un autre monde. C'est ainsi qu'il accorde souvent les faveurs du temps présent à ceux qui ont des vertus humaines, mais qui seront un jour châtiés de leur infidélité religieuse, s'ils y persévèrent jusqu'à la fin. — Telle est la philosophie chrétienne!

peut nous faire concevoir la grandeur des travaux de Pie VI, surtout quand nous comparons les ressources financières des États Pontificaux avec celles de la France. Et cependant il est bien des écrivains qui semblent accuser les papes de l'existence des marais Pontins.

On suit la belle route qui a remplacé l'ancienne voie Appienne ; on rencontre des pâtres qui conduisent des bœufs et des buffles énormes et l'on arrive enfin à Terracine, dans une situation plus salubre, près de la mer. Cette ville est bâtie au dessous de l'antique cité d'Anxur. Montez au sommet, vous verrez d'énormes colonnes qui restent du temple de Jupiter Anxurus, dont a parlé Virgile ; et les ruines du château de Théodoric, roi des Goths. Vous découvrirez à l'ouest le cap de la magicienne Circé ; il en est qui prétendent qu'on distingue de là la fumée du Vésuve, quand le temps est bien propice.

Après Terracine, on arrive bientôt à la Tour des *Confini*, qui marque la limite des deux états de Rome et de Naples. Les bords du lac oblong de Fondi sont malsains. Portello, Fondi, Itri, sont des lieux entre lesquels la route inspire de vives alarmes aux voyageurs qui ont la mémoire pleine d'histoires de brigands.

L'antique voie Appienne forme la principale rue de la petite ville de Fondi. Il y a un couvent de Dominicains où saint Thomas d'Aquin enseigna la théologie ; on y voit encore la salle où il professait et sa cellule.

« La comtesse Julie de Gonzague, une des plus belles personnes de l'Italie, tenait sa cour à Fondi : le fameux corsaire Coradin Barberousse vint pour l'enlever, en 1534 ; son projet était de l'offrir au Sultan ; il débarqua sur la côte ; mais la comtesse avertie à temps se sauva à demi-vêtue, par les montagnes. Les Turcs irrités massacrèrent les habitants et incendièrent Fondi. La cathédrale de cette ville possède un tableau où cet événement est représenté. »

« La montagne qu'on gravit pour arriver à Itri offre une pente rapide sur laquelle périt en 1812 M. Esménard

auteur du poëme de la Navigation. Il se brisa la tête en versant au bas de la montée. »

« D'Itri à Mola-di-Gaeta la campagne offre un aspect enchanteur : à chaque pas l'œil se repose sur des massifs de myrtes et de lentisques du plus gracieux effet ; mais bientôt des pensées graves et tristes naissent dans l'âme du voyageur au pied d'une tour antique, décorée d'un nom qui ne souffre point d'indifférence ; c'est le tombeau de Cicéron. » (1)

Octave avait abandonné aux vengeances d'Antoine le grand orateur qui avait sauvé Rome. Cicéron fuyait sur un navire ; mais il souffrait si horriblement du mal de mer qu'il préféra s'exposer à d'autres dangers en se faisant mettre à terre. Les assassins l'atteignirent ici près d'une de ses maisons de campagne. Le tribun Popilius Lœnas, à qui il avait sauvé la vie par son éloquence, lui coupa la tête et les mains, et il porta ensuite ces horribles trophées à Antoine, dont la femme Fulvie perça la langue de Cicéron avec une aiguille.

Une auberge qui vient après s'intitule fastueusement villa di Cicerone ; mais cette villa, appelée Forminiana, était du côté de Gaéte, dans un endroit qu'on appelle aujourd'hui Castellana. La locanda est un palais orné de fresques. Il paraît que le propriétaire a opéré par nécessité cette métamorphose avantageuse ; on cueille d'excellentes oranges dans le jardin.

Empruntant toujours de préférence aux souvenirs de M. de Linsolas, nous ferons remarquer le coup-d'œil gracieux qu'offre la méditerranée vue de Mola-di-Gaéta. Son golfe est terminé d'un côté par un promontoire, et de d'autre, par les îles d'Ischia et de Procida, que nous reverrons à l'entrée du golfe de Naples. Gaéte est bâtie, dit-on, sur les ruines de Formiæ, qu'habitèrent successivement les Lestrigons et les Lucaniens ; les premiers étaient antropophages, selon les poètes, et le chantre de

(1) Souvenirs d'Italie, M. de Linsolas.

l'Odyssée raconte qu'ils dévorèrent les compagnons d'Ulysse.

Au delà de Gaéte, la campagne est peu agréable jusqu'au Garigliano, le Liris des anciens. Avant d'arriver à cette rivière, on voit à droite de la route les restes de Minturne, dont les terrains humides et couverts de joncs n'ont point changé de nature depuis que Marius s'y réfugia.

Le Garigliano rappelle à un français les noms de Bayard et de Championnet. L'auberge de Sainte-Agathe est dans une position délicieuse, près de la jolie ville de Sessa, jadis la Suessa Auruncorum des Volsques. Ensuite, la route est assez monotone jusqu'à Capoue, où l'on arrive après avoir passé le Volturne.

L'ancienne Capoue était à deux milles de la ville moderne, près du château royal de Caserte; il n'en reste que quelques ruines. Quelques auteurs prétendent que ce ne sont point les délices de Capoue qui causèrent la perte d'Annibal, mais l'abandon de ses alliés et la négligence de Carthage à lui envoyer des secours.

Le climat est toujours enchanteur. De Capoue à Aversa et d'Aversa à Naples, on traverse un délicieux jardin. Cette Terre-de-Labour, ancienne Campanie, a bien mérité le nom de *campagne Felice* que les modernes lui ont donné.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

NAPLES.

PANORAMA DE NAPLES. — SON PEUPLE, CATHÉDRALE, TOMBEAU ET MIRACLE DE SAINT JANVIER. — ÉGLISES. — SAINT ALPHONSE DE LIGUORI ET SAINTE PHILOMÈNE. — POUZZOLES ET L'APOTRE SAINT PAUL. — POMPÉI. — LE VÉSUVE.

Nous avions d'abord décidé que Rome serait le terme de notre voyage, comme elle en était le but principal; mais, si la ville éternelle attache fortement et si elle inspire de profonds regrets à ceux qui la quittent, il faut avouer aussi que l'on y est quelquefois occupé de la pensée de Naples, ville que tous les voyageurs ont le désir de voir, mais sans y joindre celui de mourir après l'avoir vue. (1)

Et encore, comment se sentir si près de Pompéi et du Vésuve sans avoir le désir de contempler ces merveilles de la nature et de l'antiquité ?

On n'a d'ailleurs qu'à retourner à Rome par une route différente de celle qu'on a prise pour aller à Naples; ce sera comme si l'on avait fait une excursion dans les environs, et l'on reverra la première de ces deux cités avec un nouveau plaisir.

(1) Tout le monde connaît le proverbe : Voir Naples et puis mourir.

Si quelques déceptions particulières vous attendent à Naples comme ailleurs, il n'en sera pas ainsi de l'effet que produit son aspect général. Cet aspect est à la vérité bien différent selon le point d'où vous le considérerez : il sera presque insignifiant si vous arrivez, avec un temps pluvieux surtout, par la grande route de la Campanie ; il sera prodigieux si vous arrivez par mer avec un brillant soleil. (1) Ne soyez point surpris qu'une telle différence tienne en particulier à l'état de l'atmosphère ; car Naples, son Vésuve, son golfe, les villes et les îles de ce golfe forment un panorama qui a besoin d'être éclairé à proportion de sa grandeur, de la beauté de ses détails et de la variété de ses perspectives. J'ai vu ce panorama de la mer, du balcon de la Chartreuse, des hauteurs du Vésuve, et je l'ai encore devant les yeux, tant l'impression a été profonde sur mon imagination exaltée en ce moment au plus haut degré. Non, il ne peut rien y avoir en ce monde de comparable à ce tableau qu'éclaire presque toujours une lumière éblouissante. Les voyageurs qui ont vu le magnifique spectacle de Constantinople lui preferent encore celui de Naples. Et quand même celle-ci n'aurait pas la supériorité sur l'autre par la beauté de son aspect général, ne l'aurait-elle pas déjà par son mont Vésuve, par le nombre des villes charmantes qui tiennent compagnie à leur souveraine sur les bords du golfe, par les souvenirs que l'histoire et la poésie ont attachés à des lieux qui portent des noms si célèbres et si harmonieux ?

Naples s'élève en amphithéâtre au fond du golfe, au pied et sur le penchant de vertes collines que couronnent la Chartreuse, le fort Saint-Elme et le château de Capo-di-Monte. A sa droite, vue de la mer, s'étendent les villes de saint Jean (2), de Portici et de Resina, qui se tou-

(1) Arriver à Paris par la rue Mouffetard et avec une petite pluie, ou par l'Arc de l'Étoile, avec un beau soleil, c'est aussi une bien grande différence.

(2) San Giovani est plutôt un faubourg de Naples.

chent et qui paraissent comme un prolongement de ses faubourgs. Après Résina, Torre-del-Greco et Torre-dell'-Anunziata sont deux charmantes petites villes qui semblent tenir encore aux précédentes. Une lieue plus loin, c'est la riche et délicieuse ville de Castellamare, bâtie sur les ruines de Stabia qui fut enveloppée avec Herculanum et Pompéi dans la même catastrophe ; puis c'est Vico ; ensuite Sorrente, la patrie du Tasse, où l'on montre une maison qu'il a habitée, s'il n'y est pas né ; enfin Massa, sur le promontoire de Minerve, et l'île de Capri, la fameuse Caprée de Tibère, des hauteurs de laquelle on a un point de vue admirable. Ce qui est unique au monde, c'est qu'en partant de l'extrémité du faubourg de la Mergellina, et traversant la capitale pour aller jusqu'à Torre-del-Greco, ou jusqu'à Torre-dell'-Anunziata, on peut faire environ quatre lieues sur un magnifique pavé de lave et entre de beaux édifices, comme si l'on était toujours dans la même ville.

A la gauche de Naples, on voit le célèbre côteau du Pausilippe ; plus loin, la ville de Pouzzoles, le cap de Misène, les îles de Procida et d'Ischia, avec leurs villes et leurs villages. C'est de ce côté, et à peu de distance de Pouzzoles que sont les lieux si fameux sous tant de rapports, Baïes, Cumes, le lac Averne, les champs Elysées, la grotte de la Sibylle, la Solfatara, la grotte du chien, et sur le Pausilippe le tombeau de Virgile. La réalité actuelle est bien loin sans doute de répondre à la grandeur des souvenirs de l'histoire et de la poésie ; mais il faut se rappeler que bien des révolutions diverses ont dû changer singulièrement l'aspect de ces lieux.

L'ensemble de tout ce que nous venons d'énumérer avec tant de rapidité doit présenter le plus magnifique et le plus ravissant spectacle, puisque tout cela est réuni autour d'un golfe qui a tout au plus seize lieues de circonférence. C'est, je le répéterais cent fois, ce qui ne peut plus se rencontrer ailleurs dans ce vaste univers. Je me suis trouvé

avec des personnes qui, à ces points de vue, ne pouvaient retenir des cris d'admiration.

Parlons maintenant de l'intérieur de la ville de Naples. Il ne faut pas chercher dans ses murs les nobles palais de Rome, les édifices grandioses élevés par les plus illustres architectes, ni les églises ou l'art le dispute à une véritable magnificence. C'est ici plutôt un luxe de mauvais goût qui règne généralement dans les monuments sacrés comme dans les monuments profanes. Ce qui les distingue, c'est une prodigalité d'ornements mal entendus et jetés à profusion. Il faut aller à quatre lieues de la ville, au château royal de Caserte, pour voir quelque chose de vraiment grandiose et digne d'être admiré. C'est le Versailles des rois de Naples : le palais, les jardins, le pont-aqueduc, valent assurément la peine qu'on prenne le chemin de fer pour aller visiter cette résidence, qui n'est pas loin de Capoue. Quant au palais-royal de la ville, quelles que soient son étendue et sa magnificence intérieure, il ne vaut pas, sous le rapport de l'architecture, la plupart de ceux que possèdent à Rome de simples particuliers. Sur la place, près de ce palais est une église nouvelle qui fait pitié en ce qu'elle accuse l'intention d'imiter le Panthéon précédé de la colonnade de saint Pierre. Mais ce qui est charmant et curieux, et ce qui cause aux étrangers une surprise agréable, c'est l'élégance coquette des maisons qui ont généralement quatre ou cinq étages et dont le plus beau pavé du monde relève encore la belle apparence : elles ont toutes à chaque croisée un balcon de fer, le plus souvent orné de vases de fleurs, et le toit en terrasse, dont le ciment fait avec la pouzzolane se durcit toujours plus à l'air extérieur. Ces balcons, ces terrasses et les coupoles qui brillent au soleil, donnent à Naples une physionomie particulière, toute orientale. Il n'y a pas au monde de plus belle rue que celle de Tolède, large, droite, longue d'une demi-lieue, encombrée continuellement de voitures et de piétons qui se pressent, se heurtent, comme dans la rue

Saint-Honoré de Paris, mais avec un mouvement plus bruyant encore.

Les autres rues sont étroites et quelquefois assez sales. Celles qui montent du levant au couchant, vers la colline couverte d'une riche végétation, présentent à leur extrémité la plus riante perspective. Et partout, c'est le mouvement, le bruit, la gaîté. Les habitants sont toujours dans la rue, excepté aux heures de la sieste; les ouvriers exercent leur état hors de leurs boutiques; d'un balcon de l'hôtel du Commerce, où j'étais logé, je m'amusai à compter 80 cordonniers qui travaillaient au-dessous, rangés sur deux files, dans la rue des Florentins. Et les gais propos avec les voisins ou avec les passants se croisent sans cesse, et les chansons, les cris des cochers, les *proclamations* des marchands ambulants, tout cela fait un vacarme effroyable, et je comprends que les Napolitains ont mérité d'être appelés par le poète Alfieri le peuple le plus criard de l'univers. Naples est aussi la ville de la joie et du plaisir : je voudrais pouvoir ajouter, de la joie et du plaisir renfermés dans les bornes prescrites par la morale; mais, hélas !....

Des voyageurs nous avaient fait si grande peur de la méchanceté et de la rapacité du peuple napolitain, que nous n'osions pas d'abord nous aventurer au milieu de la foule. Mais la foule est partout, et l'on ne va pas à Naples pour s'enfermer dans la chambre d'un hôtel. Nous fûmes bientôt familiarisés avec ces physionomies vives, enjouées et hardies; nous nous mêlâmes à ces groupes bruyants et agités, et, grâce sans doute à nos précautions, notre mouchoir même se retrouva toujours au fond de nos poches. Ce qui est insupportable, par exemple, c'est que lorsque vous voulez vous entendre avec le conducteur d'une voiture pour une course un peu longue, vous êtes assaillis par une multitude de concurrents ou de flâneurs qui vous entourent, qui vous parlent tous à la fois, et vous fatiguent de leurs importunités. Si, perdant enfin,

patience, vous les priez un peu vivement de vous laisser tranquille, ils se mettent à rire, avec la malicieuse grimace qu'ils savent faire à merveille; impossible de vous fâcher; vous finissez par rire aussi et c'est le meilleur parti à prendre.

Nous cherchions des yeux les Lazzaroni; nous nous attendions à les rencontrer par centaines, sales, déguenillés, et couchés en plein jour sous les portiques des palais. Or, nous roulions en voiture depuis plusieurs jours sans avoir rien vu de ce qui devait se rencontrer à chaque instant sous nos pas, à en croire les livres. Ce que l'on peut assurer, c'est que les hommes de la dernière classe appelés Lazzaroni sont très-remuants et très-vifs, ils s'occupent de diverses petites industries; ils sont porte-faix, commissionnaires; vous les distinguez à leur costume extrêmement simple et économique, car il se compose d'une chemise et d'une culotte de toile qui descend à peine au genou; ils ne sont pas plus sales que leurs pareils des autres grandes villes; ils vivent avec quelques sous de macaroni, sans inquiétude pour le lendemain, sans aucune peine d'esprit. Certainement, si le souverain bonheur en ce monde consiste dans l'absence de toute peine morale, ce peuple de Naples est bien le plus heureux de l'univers. Une autre exagération ou même une invention des voyageurs écrivains et des romanciers, ce sont les bateliers qui chantent les vers du Tasse en conduisant leurs barques légères. Je crois d'abord qu'ils comprennent à peine la prose italienne, et ensuite, pour chanter les vers du Tasse, il me semble qu'il a fallu avoir envie de les apprendre, et s'ils l'ont pu, ils ne paraissent pas gens à l'avoir voulu : ce qu'ils chantent d'une voix nasillarde est tout simplement quelque chanson en leur patois, qui ne me paraît pas très-propre à charmer les monstres marins. Chers voyageurs, méfiez-vous des barcarolles, des idylles et des descriptions poétiques ! Ce sont elles qui ont mis au monde les annonces de journaux et les prospectus.

Ne manquez pas de parcourir la rue et la promenade de la Chiaja, sur le bord de la mer. C'est à peu près comme le jardin des Tuileries et la rue de Rivoli, à Paris; mais les différences du site, du climat, de la végétation, font comprendre pourquoi les Napolitains appellent la Chiaja, un morceau du ciel tombé sur la terre, *un pezzo del cielo caduto in terra.* Cette hyperbole est assez pardonnable; car cette partie de la ville est singulièrement belle et délicieuse. Seulement, il paraît que les anges et les saints furent avertis de la chute de ce morceau du ciel, ou bien, si quelques-uns d'entre eux sont tombés, ils se sont bien perdus dans la foule, et leurs récits, comme leurs exemples, n'ont pas été d'une fort grande efficacité. Il est juste de dire aussi que ce quartier est habité par une multitude d'étrangers opulents, dont les mœurs ne sont par très-propres à corriger celles des Napolitains. Remarquons cependant que si ce peuple n'honore pas la religion par sa conduite, il serait certainement pire sans cette religion à laquelle il croit : au lieu de comparer les Napolitains avec les Catholiques français, irlandais, ou belges, il faudrait les comparer avec leurs ancêtres païens et avec les Albanais de l'autre côté de l'Adriatique. Le coteau du Pausilippe offre encore des ruines de la villa de Vedius Pollion qui engraissait les poissons de ses viviers avec la chair de ses esclaves. Pour ce qui concerne la corruption, on n'a qu'à visiter la partie réservée du musée, si l'on a ce courage. Notre hôte de la rue des Florentins, un franc et jovial savoyard, nous demandait si nous avions vu ce cabinet qui contient tant d'obscénités antiques trouvées dans les villes détruites par le Vésuve : sur notre réponse négative, il s'écria de sa voix de stentor, en employant une expression plus énergique qu'élégante : il faut avouer, messieurs, que les anciens étaient encore bien plus *cochons* que nous !

Et ce qui est encore très-remarquable, c'est que ce royaume de Naples voit naître sur son territoire plus de saints qu'aucun autre pays. Lors de la dernière canonisa-

tion, en 1839, sur cinq bienheureux canonisés, il y avait trois Napolitains, parmi lesquels le savant et apostolique saint Alphonse de Liguori, né à Naples même, au faubourg de Marianella. Son corps est à Pagani, avant d'arriver à Nocera par le chemin de fer : dans une maison de l'ordre des Redemptoristes qu'il a fondée, on voit sa chambre, des objets qui lui ont appartenu et un prêtre nonagénaire qui a passé de longues années avec lui. J'ai vu à Rome le père Mentone, procureur-général de l'ordre, qui a reçu l'habit des mains de saint Alphonse et qui m'a donné une lettre dictée et signée par son illustre fondateur : c'est un précieux autographe que je suis heureux de posséder.

A l'extrémité de la Chiaja, le quai de la Mergellina est encore un lieu ravissant. Là, un palais rappelle les souvenirs si horriblement dramatiques du règne de la reine Jeanne. A gauche, le bâtiment qui avance le plus dans la mer est le fameux château de l'OEuf, dans lequel Odoacre fit enfermer Augustule, le dernier empereur romain ; il a été reconstruit au XIIIe siècle par l'empereur Frédéric II. Au dessus, le côteau est couvert de maisons de plaisance, de jardins suspendus, de magnifiques terrasses : Virgile a son tombeau sur cette colline ; Lucullus, Vedius Pollion, et autres grands de Rome antique y avaient des habitations dont il reste des vestiges.

L'ancienne galerie du Pausilippe, creusée dans le roc pour abréger le chemin, est une œuvre que l'on pourrait certainement appeler gigantesque pour le temps où elle fut exécutée, mais dont on ne connaît pas les auteurs. (1) Elle a 50 pieds de haut, 20 pieds de largeur, et quant à sa longueur nous avons mis cinq minutes à la traverser en cabriolet, le cheval trottant toujours sur un pavé de lave parfaitement uni. Elle est en ligne droite, et l'ouverture qu'on aperçoit toujours à l'extrémité produit un effet curieux de perspective.

(1) Il faut avouer cependant que ce roc est un tuf assez facile à tailler.

On va de là à Pouzzoles. J'éprouvai une vive émotion en arrivant au port de cette ville, qui était anciennement beaucoup plus considérable. Le nom de saint Paul me fit bien vite oublier tous les noms de l'antiquité profane que les ciceroni font sans cesse retentir en ces lieux. Écoutons le récit de saint Luc, dans les Actes des Apôtres; il nous fera penser aussi à l'église de Santa Maria *in via Lata*, que nous avons vue à Rome. « Au bout de trois mois, « nous nous embarquâmes (de Malte) sur un vaisseau « d'Alexandrie, qui avait passé l'hiver dans l'île et qui « portait pour enseigne Castor et Pollux. Nous abordâmes « à Syracuse, où nous demeurâmes trois jours. De là, en « cotoyant (la Sicile) nous vîmes à Rhegium, et le vent « du midi s'étant levé le lendemain, nous arrivâmes le « jour d'après à Pouzzoles, où nous trouvâmes des frères « qui nous prièrent d'y demeurer sept jours, et ensuite « nous prîmes le chemin de Rome. » Un navire s'avançait, dans le moment où j'arrivai sur le port : en le voyant, je me représentai le grand apôtre des nations, venant aider le chef de l'Église naissante à opérer une révolution si prodigieuse dans l'Italie et dans le monde entier. Ce jour, il y a XVIII siècles, les habitants de *Puteoli* virent débarquer un juif de petite taille, escorté de soldats qui avaient ordre de le garder à vue; ils le regardèrent sans doute un moment avec curiosité : ensuite ils reprirent leurs travaux ou leurs amusements, se moquant peut-être du prisonnier et de sa nation. Ils étaient loin de soupçonner que cet homme venait renverser leurs vieilles et chères idoles et que tant de nouveaux temples, plus magnifiques encore que les anciens, seraient érigés en son nom !

Ouvrez les livres écrits sur Naples et sur ses environs, vous n'y trouverez rien sur cette arrivée si mémorable de saint Paul, tandis qu'ils sont remplis des plus minutieux détails sur les antiquités païennes. Je ne crains pas de le dire, c'est une honte pour des écrivains qui font encore une certaine profession de foi et d'hommage au christia-

nisme. Les saints, en général, ne comptent jamais pour rien dans leurs souvenirs ; ce qui ne vient pas toujours d'un mépris ou d'une opposition systématique; mais la plupart des voyageurs ne soupçonnent pas même l'intérêt que des personnages ou des événements de l'histoire ecclésiastique peuvent attacher à certains lieux On connaît bien mieux l'histoire profane et ses héros, la mythologie et sès divinités. Demandez, par exemple, aux marchands napolitains des figures de saints, gravées sur la lave, ils vous offriront des camées portant la figure de Socrate, ou le profil de Diogène, ou la face de Bacchus, et en outre ils vous affirmeront qu'il serait parfaitement inutile de mettre en vente les premières, parce qu'elles ne trouveraient pas d'acheteurs.

Les habitants de Pouzzoles, devenus fervents chrétiens, adoptèrent un usage qui subsiste encore, celui de faire tous les ans, le 30 mai, une procession solennelle en mémoire de l'arrivée de Saint Paul : quinze ans auparavant, Saint Pierre y avait établi une église. Il avait aussi fondé celle de Naples, dont le premier évêque fut Asprenus, qui, ayant reçu dans sa maison le prince des apôtres venant de Nole et de l'Orient, fut par lui guéri miraculeusement, baptisé et promu à l'épiscopat. En cette même saison du printemps, les catholiques de Malte font une procession dite du naufrage de Saint Paul. L'église de Reggio célèbre encore une fête, avec office propre, en souvenir du passage de l'apôtre et du miracle de la colonne qui brûla comme un cierge pendant qu'il annonçait Jésus Christ aux habitants de cette ville. L'ouvrage les *Trois Rome*, de M. Gaume, contient sur ces faits des détails très-intéressants.

Nous parlerons encore de Pouzzoles au sujet de saint Janvier. Il ne reste de Baies et de ses splendeurs passées que des ruines dispersées çà et là, et son climat même a changé par la stagnation des eaux. Ce lieu qu'Horace appelait le plus agréable de l'univers ne se reconnaîtrait

plus assurément aux descriptions des anciens. Il faudrait le parcourir en lisant les pages admirables que Châteaubriand lui a consacrées dans ses Martyrs. Dans ses fragments sur l'Italie, l'illustre écrivain dit en parlant de Baïes, *ce fut l'élysée de Virgile et l'enfer de Tacite.* L'horrible assassinat d'Agrippine par son fils Néron suffirait pour expliquer ce dernier mot.

CATHÉDRALE DE SAINT-JANVIER.

Il me tarde de parler de saint Janvier, car l'histoire et les miracles de ce martyr extraordinaire, plus extraordinaire après sa mort que pendant sa vie, ont été le motif principal qui m'a fait écrire un chapitre sur Naples; mais il était impossible de parler de cette ville et de son golfe sans en présenter au moins un tableau général.

La cathédrale est dédiée à Notre-Dame et à Saint Janvier; mais les Napolitains l'appellent tout simplement San Gennaro. C'est un grand vaisseau gothique à trois nefs, malheureusement gâté par le mélange de différents styles, ayant un plafond doré au lieu de voûte à arêtes, avec de grandes chapelles dans le goût de la Renaissance Toutefois l'interieur est majestueux : il est orné avec magnificence, et plusieurs des grands maîtres qui ont travaillé pour les églises de Rome ont apporté à Saint Janvier le tribut de leur talent. On y voit des peintures de Vasari, de Lanfranc, des fresques du Dominiquin (1). Les apôtres, les docteurs et les saints pa-

(1) Le Dominiquin, homme doux et religieux, fut victime de la jalousie des artistes napolitains, ligués contre les artistes étrangers. Il avait peint une fresque admirable qui tomba en poussière peu de temps après, parce que ses envieux avaient fait jeter un mélange de chaux et de salpètre dans l'enduit préparé pour le mur. Le Dominiquin, qui avait toujours souffert de cette basse jalousie, fut achevé par ce dernier trait. Il mourut de chagrin.

C'est bien souvent une fort vilaine histoire que celle des

trons de la ville, au-dessus des arcs des nefs, ont été exécutés par Luc Giordano, le premier des peintres de l'école napolitaine, ou par ses élèves les plus distingués.

Il y a comme trois églises dans cette vaste basilique. A gauche, en entrant, s'ouvre l'antique église de Sainte Restitute, *Santa Reparata*, bâtie dans le IV[e] siècle sur les ruines du temple d'Apollon. Elle servit quelque temps de cathédrale. Les fidèles y vénèrent une vierge en mosaïque, dite del Principio, parce qu'elle fut la première honorée à Naples, et à sa droite est un portrait de Saint Janvier regardé comme authentique.

Sous le chœur de la grande nef est la superbe chapelle qu'on appelle la confession de Saint Janvier. Tout y est construit en marbre de Paros, même le plafond, dont on admire la hardiesse et les sculptures Parmi les autels, qui sont nombreux, celui du milieu contient les ossements de l'illustre martyr. On y descend par un double escalier. Cette confession fut édifiée, en 1497, par le cardinal Caraffa, dont la statue à genoux est attribuée au ciseau de Michel-Ange.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant au monde en fait de richesses, c'est la chapelle où l'on garde les deux fioles du sang et la tête. Elle est à droite vers le milieu de la nef latérale : par ses dimensions, elle forme comme une église particulière; elle a trois grands autels et elle est surmontée d'une haute coupole. Sans nous arrêter à décrire ce qui tient à l'art, parce qu'elle est inferieure sous ce rapport à bien des chapelles que nous avons admirées à Rome, nous dirons qu'elle renferme un maître-autel, deux statues d'anges sur des piédestaux, deux immenses candélabres, quarante-deux bustes de forme colossale, des chandeliers et des vases d'autel, *le tout en argent.* Sur un de ces vases, que j'ai eu beaucoup de peine à

maîtres de l'art. Ribeyra, dit l'Espagnolet, était à la tête de cette ligue.

soulever des deux mains, j'ai vu une émeraude qui a près de deux pouces dans son plus grand diamètre. Les bustes, offerts par les différentes églises de la ville, sont en outre ornés de pierres précieuses. Quant à l'autel, indépendamment du prix de la matière, il offre sous sa table des bas-reliefs et des statuettes d'un travail admirable, qui représentent la translation des reliques de Saint Janvier à Naples, les figures allégoriques de la peste, de la famine, de la guerre, qui fuient à l'approche du saint corps, le martyr porté au ciel par les anges. Hors le temps des fêtes solennelles, cet autel est recouvert d'une boiserie simulant le marbre, et presque tous les bustes sont cachés dans des armoires; mais les sacristains de la chapelle sont toujours là pour montrer le trésor aux étrangers. La tête et le sang du martyr sont derrière l'autel, dans un grand tabernacle fermé par des portes d'argent : il est impossible de les voir, excepté aux époques dont nous parlerons bientôt.

Saint Janvier, né à Naples, selon l'opinion la plus commune, et non à Bénévent, était évêque de cette dernière ville, lorsque Dioclétien commença à exercer son aveugle fureur contre les chrétiens. Le gouverneur de la Campanie, Dracontius, avait fait emprisonner à Pouzzoles un diacre de Misène, appelé Sosius, un autre diacre de Pouzzoles, Proculus, et deux laïques, Eutichès et Acucius. Saint Janvier était lié d'amitié avec Sosius, homme dont le savoir égalait la sainteté. Il n'eut pas plus tôt appris son arrestation qu'il partit de Bénévent pour aller lui donner des témoignages de son dévouement généreux. Timothée, successeur de Dracontius, le fit arrêter et conduire à Nole, ville où résidaient les gouverneurs de la Campanie. Festus, diacre du saint évêque, et Didier, son lecteur, étant venus le trouver aussitôt, furent jetés en prison avec le chef de leur Église, et partagèrent les mauvais traitements qu'il eut à essuyer Peu de temps après, le gouverneur les conduisit à Pouz-

zoles, attachés devant son char, pour les exposer aux bêtes dans l'amphithéâtre de cette ville, avec les autres confesseurs de la foi qui avaient été incarcérés les premiers. Les bêtes féroces les épargnèrent, ce que les spectateurs attribuèrent à la magie. Les sept martyrs furent alors conduits au Forum Vulcani, aujourd'hui la Solfatare, et ils y furent décapités. Un couvent de capucins existe en cet endroit, avec une chapelle où l'on voit une pierre tachée du sang de Saint Janvier, pierre dont il sera question tout à l'heure; les exhalaisons sulfureuses, qui laissent voir quelquefois pendant la nuit des jets de flammes, rendent à certaines époques l'atmosphère suffocante et le couvent presque inhabitable.

Les saints corps demeurèrent ensevelis en ce lieu, dans les grottes dont le mont Leucogée est percé, jusqu'au moment où triompha enfin la religion chrétienne. Ceux des Saints Proculus, Eutichès et Acucius furent portés à Pouzzoles, dans la cathédrale, bâtie sur un temple d'Auguste, et dédiée au premier de ces trois confesseurs de la foi Celui de Sosius fut réclamé par les habitants de Misène, qui le déposèrent ensuite dans une église magnifique, ruinée plus tard, ainsi que la ville, par les Lombards et les Sarrasins. Saint Festus et Saint Didier furent donnés à Bénévent, qui réclama bien souvent les reliques de Saint Janvier, et qui les enleva à la ville de Naples dans une guerre du IXe siècle. Malte-Brun n'avait pas certainement étudié la question quand il a prétendu que les restes de ces martyrs avaient été cachés d'abord dans les catacombes de Capo-di-Morte, à Naples.

Saint Janvier fut transféré dans cette dernière ville parce qu'il y était né, et, alors même que les Béréventins eurent enlevé le corps, Naples demeura en possession de la tête et du sang. La première translation avait eu lieu dans le IVe siècle, pendant l'épiscopat de Saint-Sévère Dans le XIIIe, la peur qu'inspiraient les Sarra-

sins et Frédéric Barberousse, inspira aux habitants de Bénévent la pensée d'aller cacher le saint corps à Monte-Vergine, dans le monastère récemment fondé par Saint Guillaume Ce ne fut qu'en 1497, le 13 janvier, que le cardinal Caraffa, profita de ce qu'il était en même temps archevêque de Naples et abbé de Monte-Vergine, pour satisfaire aux pieuses instances du roi Ferdinand d'Aragon, en reportant les précieuses reliques dans sa ville archiépiscopale, d'où elles ne sont plus sorties.

LE MIRACLE.

Les premiers fidèles recueillaient avec empressement le sang des martyrs dans des urnes ou dans des fioles qui étaient le plus souvent de verre. Ce fait n'est pas susceptible d'être révoqué en doute Le sang de Saint Janvier, ainsi recueilli, est conservé en quantité inégale dans deux fioles de verre dont l'une est plus petite que l'autre. Sa tête est dans un buste d'or et d'argent, présent de Charles II d'Anjou, qui acheva la cathédrale commencée par son père, Charles Ier, dont le tombeau se voit au-dessus de la grande porte. Les deux fioles sont contenues dans une boîte de cristal semblable à celle d'un ostensoir, mais d'un diamètre qui peut avoir quinze centimètres. Cette boîte est surmontée d'une couronne et d'une croix, et elle porte sur une tige longue de 14 centimètres à peu près. Le cercle d'argent qui l'entoure est scellé aux armes de l'archevêque et à celles de la ville. Un anneau attaché à ce reliquaire permet d'y passer un cordon de soie verte et or qu'un chanoine met à son cou pour montrer les fioles et faire baiser le cristal aux fidèles. Remarquons et retenons ces détails

La première liquéfaction se manifesta dans le IVe siècle, à l'époque de la translation, quand les fioles se trouvèrent à découvert en présence de la tête. On remarqua alors ce fait et on renouvela l'expérience Depuis ce mo-

ment, le même prodige n'a cessé de se reproduire jusqu'à nos jours. Ainsi, quand les personnes qui doutent du miracle s'étonnent qu'on l'opère à volonté, il suffit de leur répondre que la question n'est point là, puisqu'en effet la liquéfaction du sang a toujours lieu devant la tête exposée ; mais qu'il s'agit seulement de savoir si la cause est vraiment surnaturelle. C'est ce que nous allons bientôt examiner.

Afin que les fidèles ne demandent pas à chaque instant l'exposition des reliques et le miracle qui l'accompagne, il a bien fallu établir une règle convenable, une règle qui puisse tout à la fois modérer et favoriser un pieux empressement. Le 2 mai 1647, un acte fut passé entre l'archevêque et les magistrats napolitains, et sanctionné par Innocent X, pour régler les expositions de chaque année. D'après cet acte, la première doit avoir lieu le premier dimanche de mai, en mémoire de la translation des reliques; la seconde, le 19 septembre, jour de la fête du saint martyr; la troisième, le 16 décembre, anniversaire du jour où la lave du Vésuve s'arrêta subitement devant les fioles du sang qu'on porta à sa rencontre, en 1631. De plus, le miracle se répète chaque jour pendant l'octave. Quelquefois cependant il a été dérogé à cette règle en faveur d'un grand personnage ou dans un temps de calamité.

COMMENT S'OPÈRE LE MIRACLE.

Le premier dimanche de mai, la cérémonie s'accomplit dans l'église de Ste-Claire, où sont les sépultures royales. A cette occasion, se font deux processions solennelles qu'on peut ranger parmi les plus magnifiques de celles qui se voient a certaines époques en Belgique et en Espagne. La veille, on porte la tête et le sang au palais des magistrats municipaux, appelés Seggi. C'est alors Saint Janvier rendant visite au peuple de la cité.

Le dimanche, la grande procession se dirige de la cathédrale à Ste-Claire, où l'archevêque, porté dans une litière somptueuse et tenant les ampoules, va célébrer la messe pontificale avant que le miracle ne s'opère

Le 19 septembre et le 16 décembre, les choses se passent avec moins de pompe extérieure et l'exposition se fait dans la grande chapelle de St-Janvier, appelée aussi la chapelle du trésor. Nous parlerons de la seconde, pour parler de ce que nous avons vu. (1)

Avant d'entreprendre un second voyage à Naples, uniquement pour être témoin du prodige, j'avais obtenu de Mgr le cardinald de Bonald une lettre de recommandation pour Mgr Garibaldi, alors nonce du pape dans cette capitale. A son tour, ce dernier prélat voulut bien me donner un billet pour le prince Monte-Redone, celui des Seggi qui devait cette fois apporter les clefs appartenant à la ville. Pour l'instruction des voyageurs, je dirai ici que tant de précautions étaient superflues. En effet, j'étais entré sans difficulté dans le sanctuaire de la grande chapelle, avec un laïque mon paroissien, et nous nous étions très-bien placés avant l'arrivée du prince. Il suffit de s'y rendre quelque temps avant la messe, qui se célèbre à neuf heures. Les étrangers sont facilement admis tout près de l'autel, pour peu qu'ils aient une tenue convenable; et il m'a paru que la foule dont cet autel était entouré ne se composait que d'étrangers. Le représentant de la municipalité parut seulement après la messe basse, en habit de ville, avec un autre dignitaire qui avait un habit brodé d'argent et l'épée au côté. Il avait à la main un sac de velours rouge brodé d'or, duquel il tira les deux clefs, en passant avec deux chanoines der-

(1) Nous avons pris des notes sur les lieux, et depuis, nous avons eu recours encore au livre publié, en 1857, par M. Postel, du clergé de Paris, qui a voulu venger l'Église de Naples, insultée cette année-là plus que de coutume par la haine aveugle et ignorante de certains journaux.

rière l'autel, qui est séparé du fond du sanctuaire par un espace d'environ deux mètres. Sur le mur du fond sont pratiquées deux armoires, fermées par des portes d'argent que donna Charles II, roi d'Espagne et de Naples. Les clefs de la ville et celles du chapitre furent placées dans quatre serrures; les armoires furent ouvertes, et d'abord les chanoines vinrent placer le buste sur l'autel, du côté de l'Évangile, après quoi ils lui ôtèrent la mitre et la petite chape pour en mettre d'autres plus riches. Les mêmes apportèrent ensuite du côté de l'Épître un grand et superbe reliquaire, en forme de monument à pignon aigu et élevé, d'où fut tiré le reliquaire des petites fioles, peu de temps après qu'on eût commencé les prières. On récite presque continuellement le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, et ces prières sont répétées par la multitude qui remplit la chapelle et une partie de la cathédrale. Parmi ces voix suppliantes, on distingue particulièrement celle des femmes que bien des personnes appellent les parentes de Saint Janvier. Un mot sur ces femmes, dont il est si souvent question dans les récits ou dans les sornettes des voyageurs.

On voit ces pauvres femmes, au nombre de cinq ou six, causant ou priant avant la messe, d'abord assises, et ensuite à genoux, les mains appuyées sur la balustrade. Se croient elles réellement les parentes de Saint Janvier ou des saintes femmes qui recueillirent ces restes et son sang à Pouzzoles? cela importe peu quant au fait principal. Quand les prieres de l'exposition commencèrent, elles élevèrent la voix sur un ton qui allait toujours *crescendo*, jusqu'à ce qu'elles en vinrent à crier de toute la force de leurs poumons. Placé près d'elles, entre la table de communion et les marches de l'autel, du côté de l'Évangile, je les ai parfaitement entendues et comprises, et je me suis convaincu que j'avais partagé l'erreur commune en attribuant d'abord à ces femmes les injures, les imprécations et les menaces qu'on leur prête

contre Saint Janvier, quand le miracle se fait trop longtemps attendre. Elles récitaient, ou plutôt elles criaient le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, et comme la dévotion à la Sainte Vierge l'emporte en ce pays sur toutes les autres, je remarquai qu'elles criaient encore plus fort quand elles arrivaient à ces mots du Symbole : *Ex Maria Virgine*. Seulement, vers la fin, elles ajoutèrent ces paroles adressées à Marie : *Se volete, potete.... fate vedere la potenza di Dio ;* si vous voulez, vous pouvez.... faites voir la puissance de Dieu. Je ne remarquai pas si dans la foule d'autres prononçaient ces mêmes paroles, qui appartiennent à la langue italienne et non pas au patois lazzarone ; mais je fus surtout frappé de l'énergie, des mouvements de tête et des regards dont une de ces femmes accompagnait cette invocation. « J'avoue, dit un « écrivain catholique d'Angleterre, que j'eus un mo« ment le désir qu'elles missent moins de chaleur à l'ex« pression de leurs sentiments; mais je ne tardai pas à « étouffer ce souhait, en me souvenant de la parole du « Sauveur : Laissez-les faire, car s'ils se taisaient, les « pierres même crieraient. » D'ailleurs, si le peuple de Naples est le peuple le plus criard de l'univers, il y en a d'autres qui lui ressemblent assez en ce point, et il suffit sans doute, pour le croire, d'entendre les pieuses femmes de la Provence qui se rendent au pèlerinage des Trois Maries dans la Camargue.

Pendant la récitation des prières, un chanoine prend le petit reliquaire des ampoules, et le tenant par la tige, il commence à le faire toucher au front et aux lèvres des personnes réunies dans le sanctuaire. Il le présente ensuite à celles qui sont agenouillées en dehors sur les marches de la balustrade. De temps en temps il le renverse de haut en bas, pour montrer aux assistants que le sang est noir, solide, sans mouvement, remplissant à peu près la moitié du vase. J'ai baisé plusieurs fois la boîte de verre pour mieux considérer ce sang coagulé

et plusieurs fois encore je l'ai baisée quand le sang était devenu liquide, vermeil; formant de petits globules qui bouillonnaient. Il est impossible d'exprimer le saisissement qu'on éprouve quand le prêtre élève le sang en ébullition pour le montrer à la multitude, quand cette multitude répond par mille et mille acclamations enthousiastes, quand l'orgue fait retentir ses plus brillants accords, quand le *Te Deum* est entonné par les chantres, quand la foule du dehors mêle ses cris joyeux à ceux qui remplissent la vaste cathédrale. On est suffoqué par l'émotion, et il faut quelque temps pour qu'on se puisse rendre compte des impressions diverses qui ont en quelque sorte étourdi l'esprit et inondé le cœur. En vérité, *Dieu est admirable dans ses Saints!* ..

La liquéfaction ne se fait pas toujours avec la même abondance ni dans le même espace de temps. Quelquefois elle tarde beaucoup à se produire. On dit même qu'il est arrivé, mais très-rarement, qu'elle ne se produisait pas du tout. Comme je tenais à voir tout ce qui se rapporte au miracle, je courus à Pouzzoles en sortant de la cérémonie, pour savoir si le sang avait coulé en même temps sur la pierre dont j'ai parlé plus haut. Il y avait encore quelques fidèles qui priaient dans l'église. J'examinais la pierre, quand l'un des capucins s'approchant me dit que rien ne s'était manifesté cette fois, sans doute parce que la liquefaction à Naples avait été peu abondante. C'était la vérité; mais il m'assura, comme beaucoup d'autres Napolitains ecclésiastiques et laïques, que bien souvent le sang coulait en bouillonnant sur cette pierre, dans la minute où le même prodige se manifestait à la cathédrale de Saint Janvier.

On peut dire qu'un second miracle accompagne toujours le premier. Après le *Te Deum*, on porta le buste et les fioles sur le maître-autel de la basilique. L'archevêque-cardinal arriva en procession de son palais, qui est contigu, précédé d'un clergé nombreux, de chanoi-

nes en camail violet, et d'autres chanoines en chape rouge et la mitre blanche sur la tête. On chanta la grand'messe Les reliques demeurèrent exposées toute la journée. Le soir, quand on les reporta dans la chapelle du trésor, le sang se coagula tout à coup, et devint noir au moment que les fioles ne furent plus en présence de la tête. Ce second miracle arrive ainsi à la fin de chaque exposition.

Voilà le récit simple et fidèle de ce que j'ai vu le 19 septembre 1846. J'ajouterai en passant, que c'est une des belles époques pour voir les fêtes religieuses. Le troisième dimanche de septembre, la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs est célébrée à Naples avec une pompe et un enthousiasme qu'on ne voit guère ailleurs. La solennité attire la foule plus particulièrement à l'église de Ste-Brigitte, entre la rue de Tolède et le Largo del Castello ou place du château. Du jeudi au dimanche, il y a chaque soir illumination splendide de l'église et des rues qui l'avoisinent, orchestres jouant en plein air, feux d'artifice, arcs de triomphe avec des transparents qui représentent les scènes de la Passion et l'histoire de la Sainte Vierge On voyait en outre, cette année-là, les flammes du Vésuve qui s'élevaient par des jets intermittents et deux courants de lave qui formaient deux larges rubans de feu sur le flanc de la sombre montagne. On avouera sans peine que Naples seule peut offrir de pareils tableaux.

Enfin, pour répondre à tous les incroyants, nous demanderons s'il est possible que le concert nécessaire pour l'opération du prodige ait toujours existé entre les évêques, les chanoines et les magistrats d'une grande cité. Comment! pendant tant de siècles, au milieu de tant de révolutions politiques ou morales, il ne s'est pas trouvé un seul ecclésiastique, un seul magistrat assez honnête ou assez pervers pour divulguer le secret! Depuis Saint Sévère jusqu'à l'archevêque actuel, il ne s'est

pas rencontré sur ce siége illustre un pontife qui ait voulu seulement exécuter les décrets de l'Église concernant l'authenticité des reliques? Pas un seul ministre d'État, pas un seul souverain n'a osé commander une enquête sérieuse, ou prendre les précautions nécessaires pour empêcher la supercherie! Mais quel est l'homme qui consent aisément à paraître dupe d'une mystification prolongée? On a beau s'écrier que la crainte d'un peuple enthousiaste et fanatique a constamment retenu tous ces personnages (1) Les martyrs et les saints n'ont pas plus manqué à l'Église de Naples qu'aux autres Églises du monde, et plus d'un monarque dans ce pays a su braver les fureurs d'un peuple en révolte Eh! comment Saint Janvier serait-il entre les mains des puissants un facile instrument de domination? M. Valéry, dans un livre publié sur Naples il y a quelques années, fait remarquer que le peuple de cette capitale doit être considéré comme le premier peuple de la terre pour l'émeute, et qu'il existe un ouvrage italien intitulé : *Relation de la vingt-septième révolte de la très-fidèle ville de Naples*. Ainsi, le plus grand miracle serait la conservation du secret. Alexandre Dumas lui-même en convient et il ajoute, ailleurs, qu'il croit la liquéfaction du sang vraiment miraculeuse. Les contradictions ne coûtent guère à ces hommes-là.

J'exprimerai ici une pensée qui me paraît juste. Il me semble que les adversaires du fait surnaturel ne sont pas assez sévères envers les personnages qu'ils accusent du mensonge le plus audacieux, d'un abominable sacrilége, ou tout au moins de la plus honteuse complicité. S'il y a réellement supercherie, il n'est pas d'homme plus vil que l'archevêque ou le chanoine qui joue cette comédie

(1) J'ai entendu expliquer ainsi comment les papes autorisent la croyance à la translation merveilleuse de la sainte Maison de Lorette.

infâme, et qui la joue devant l'autel sur lequel il vient d'offrir le plus saint et le plus auguste sacrifice. Cependant, combien d'incrédules qui estiment personnellement l'archevêque de Naples, qui lui rendent spontanément tous les honneurs, qui se tiendraient pour honorés de recevoir de lui des témoignages de bienveillance! Voilà des contradictions et des mystères que je ne m'explique pas ; car, même dans un ordre de choses bien moins élevé, l'homme qui serait convaincu de mentir habituellement, avec préméditation et avec effronterie, devrait rencontrer partout les témoignages les plus marqués du plus juste mépris.

Finissons. Pourquoi ce miracle de Saint Janvier à Naples? Nous avons répondu d'avance dans l'introduction de notre *Itinéraire*. Apparemment parce que Dieu l'a voulu ainsi, et c'est la première réponse que l'on doive faire à tant de questions de ce même genre. C'est encore comme si l'on demandait pourquoi le Vésuve est près de Naples au lieu d'être près de Londres ou de Paris Les questions ne manqueraient pas, quand il s'agit de certains phénomènes de la nature. Dieu n'a demandé l'avis de personne, quand il a voulu glorifier Saint Janvier de cette manière spéciale, quand il a voulu récompenser la foi et la piété des Napolitains, quand il a voulu éprouver les intentions et les sentiments de ceux qni voient sans voir et qui entendent sans comprendre : *Ut videntes non videant et audientes non intelligant* Les mécréants demandent des miracles comme Hérode. Les juifs attribuaient ceux du divin Sauveur à la puissance des démons. Dans les commencements du christianisme, les païens regardaient les Apôtres comme d'habiles magiciens et ils disaient aux fidèles : Vos prêtres sont très-versés dans les sciences occultes; leurs prodiges ne prouvent rien ; nous croirions à votre religion si nous pouvions voir l'accomplissement de vos prophéties, en ce qui concerne l'établissement définitif de votre culte sur les

ruines du nôtre !... Hélas ! ce n'est pas d'aujourd'hui que les miracles ne peuvent rien sur certains esprits !

Les Napolitains croient au fait surnaturel. Si parmi eux quelques lettrés ou quelques bourgeois ont l'air de ne point partager la croyance commune, c'est tout simplement une faiblesse de respect humain devant certains étrangers, ou bien, c'est qu'ils ont au cœur ces dispositions mauvaises qui aveuglaient tant de juifs et de païens ; *cor malum incredulitatis*. Et quant à cette confiance *excessive* du peuple en son glorieux patron, qui pourra démontrer qu'elle est mal fondée ? Il faudrait lire son histoire pour savoir comment la peste cessa tout à coup à l'arrivée des reliques, le 13 janvier 1497 ; comment la lave du Vésuve, arrivant en masses énormes, s'arrêta subitement le 16 décembre 1631, quand l'archevêque donna la bénédiction devant la porte de Capoue avec les fioles du sang ; comment la ville a été encore préservée des horreurs d'une prise d'assaut et des tremblements de terre ! Elle est assise entre le cratère du volcan et la Solfatare, qui se communiquent, et de plus elle peut craindre d'être ensevelie sous les cendres comme Pompéïa et Stabia. En décembre 1857 et en janvier 1858, elle a ressenti un nombre effrayant de légères secousses : il n'en fallait qu'une plus forte pour que la terre tremblât comme à Potenza et dans les environs, et la superbe, la délicieuse Parthénope aurait été en quelques secondes un immense tombeau.

CONCLUSIONS.

Pour moi, qui crois au miracle de Saint Janvier, j'en ai tiré de puissants arguments et de hautes considérations morales. A la vue d'un peuple qui se montre trop souvent infidèle aux lois de la religion, tout en croyant à un miracle perpétuel opéré en sa présence, je me suis

dit : Il est donc vrai que les miracles ne convertissent pas toujours.

Il est donc vrai que l'on pourrait s'accoutumer aux miracles et n'en être point touché s'ils devenaient fréquents.

Il est donc vrai que les miracles ne sont pas nécessaires pour arriver à la foi et que les incrédules ne doivent espérer d'y arriver que par l'humilité de l'esprit et la droiture du cœur, par ces dispositions intérieures qui laissent arriver la grâce divine.

Il est donc vrai que l'homme peut résister aux vérités les plus évidentes par l'opiniâtreté d'une passion que gênent ces vérités.

Il est donc vrai que les hommes, sans voir jamais un seul miracle dans leur vie, peuvent être meilleurs que d'autres qui voient, ou qui croient voir, *ce qui est ici la même chose*, des miracles à peu près continuels.

Il est donc vrai encore que l'on peut conserver une foi vive, avec une conduite qui brave les préceptes et les menaces de la religion.

J'avais vu dans ma vie des individus étrangement inconséquents, mais non pas tout un peuple courant au plaisir en sortant d'un lieu où s'est opéré un miracle. Les Napolitains me font mieux comprendre les Hébreux. Ah! parmi les mystères les plus impénétrables, il faut surtout compter les mystères du cœur humain !...

LES AUTRES ÉGLISES.

Indiquons encore aux voyageurs les églises principales. Elles ont toutes l'air d'avoir été construites dans ce siècle, et tel est le goût des Napolitains pour la blancheur de la chaux, qu'ils ont passé plusieurs couches sur les fresques de Giotto, qui couvraient les murs de Sainte-Claire. Il en est plusieurs qui sont très-riches en marbres et en pierres précieuses. Rien n'est plus magnifique, par exemple, que le maître-autel des Saints Apôtres, construit par l'archi-

tecte romain Fuga : il est tout orné de pierres d'un grand prix, et le tabernacle est resplendissant de topazes d'une grosseur extraordinaire.

Nous devons une visite particulière à Saint Dominique-Majeur, pour honorer la mémoire de saint Thomas d'Aquin. On voit dans une des chapelles le crucifix qui parla au *docteur angélique*, et sa cellule, transformée en chapelle somptueuse, est dans le couvent, l'un des plus beaux de Naples. L'église est un grand vaisseau gothique qui renferme des peintures du Caravage et du Titien.

Tous les étrangers vont visiter la chapelle de saint Sévère, ou Notre-Dame de la Pitié. Les statues qui la décorent sont les plus curieuses qui existent, à cause de leur originalité et à cause des difficultés qu'a dû surmonter l'artiste qui les a faites. « Le maître autel est orné d'un « bas-relief d'un seul morceau de marbre qui représente « le calvaire et la passion de Jésus-Christ. — A gauche de « cet autel est une précieuse statue de Corrodini, repré« sentant la mère du prince Raymond de Sangro sous les « traits allégoriques de la Pudeur. Cette statue est couverte « d'un voile transparent à travers lequel se distinguent « admirablement toutes les lignes du corps. Un autre sta« tuaire, Gueirolo, a voulu faire le pendant. Il a repré« senté le père du même prince engagé dans un vaste filet « dont il s'efforce de sortir avec le secours de son bon « ange. La statue a été exécutée à travers ce réseau qui « appartient au même bloc de marbre. Mais le plus re« marquable de ces ouvrages de patience, c'est le Sauveur « mort et étendu sur un bloc de marbre blanc. Il est en« tièrement couvert d'un linceul à travers lequel on aper« çoit les formes et les muscles du corps : ce linceul est « si parfaitement exécuté qu'il semble légèrement impré« gné de la sueur de la mort ; la tête de Jésus est pleine « de noblesse : on ne conçoit pas que le marbre puisse se « plier à de pareils tours de force. » (1)

(1) Souvenirs d'Italie, M. de Linsolas.

L'Annunziata est remarquable par ses quarante colonnes de marbre blanc de Carrare qui font le plus bel effet.

Sainte-Marie Nouvelle se recommande par son plafond où Santafede a peint l'Assomption de la Vierge; il est considéré comme un chef-d'œuvre.

L'église de saint Jean in Carbonara est curieuse par le gigantesque monument gothique que Jeanne II éleva au roi Ladislas.

Celle de Gesu nuovo, qui appartient aux Jésuites, est une des plus belles de Naples. Sa façade est taillée en pointes de diamant, ce qui lui donne un aspect singulier, et l'intérieur est tout décoré de beaux marbres. Il y a des tableaux du Guerchin, de l'Espagnolet et de Luc Giordano. Son maître-autel m'a paru avoir plus de trente pieds de longueur. J'ai remarqué, dans d'autres églises, que les autels majeurs sont ainsi d'une longueur exagérée, chargés de chandeliers et de grands bouquets artificiels : c'est toujours la profusion d'ornements plutôt que le bon goût.

Sainte-Marie del Carmine est en grande affection chez les Napolitains. Là est le tombeau de l'infortuné Conradin, dont le supplice souilla la victoire de Charles d'Anjou : sa mère, l'impératrice Elizabeth, arriva trop tard pour racheter sa vie ; elle fonda le monastère del Carmine, et sa statue, qui est dans l'église, tient la bourse où était contenue la rançon. Une croix a été élevée sur le Marché-Vieux, au lieu où Conradin fut exécuté.

Ne manquez pas de monter à la chartreuse de Saint Martin, qui est au dessous du fort saint Elme. On peut arriver jusque-là en voiture. Vous verrez une église toute décorée de marbres magnifiques et de belles peintures, des sacristies splendides, un vaste cloître tout en marbre blanc; mais ce qui attire encore plus les étrangers dans ce somptueux monastère, c'est l'immense et admirable panorama dont on jouit du haut des terrasses et des balcons. On est là si bien placé pour contempler Naples, les villes

(1) On m'a dit que cette statue a été portée au Musée.

qui l'entourent, le golfe, le Vésuve, ce territoire si riche, si fertile, si varié et qui ressemble à un véritable paradis terrestre ! « Telle est, dit un écrivain, la beauté de ces tableaux, qu'ils plongent le voyageur dans une extase, un ravissement au dessus de toute expression. »

Les catacombes de Naples n'ont pas la célébrité ni l'importance de celles de Rome ; on le conçoit facilement ; mais elles sont plus spacieuses et plus commodes à visiter. Pour y entrer, il faut aller à l'église de saint *Janvier des pauvres*, au pied de la colline sur laquelle s'élève le château Capo-di-Monte. Le cimetière de saint Janvier n'est pas creusé dans la pouzzolane ; mais dans la pierre : les galeries sont évidemment d'anciennes carrières abandonnées ; elles sont divisées en trois étages et l'entrée en est facile. De distance en distance on rencontre des oratoires, des sujets religieux grossièrement peints, des cellules sépulcrales ornées de mosaïques, et des inscriptions qu'il n'est guère possible de déchiffrer. On parvient à une salle assez vaste qui est appelée l'église. Elle contient des débris de l'autel et des chapelles latérales ; il est aisé d'y reconnaître le chœur, la nef, et l'emplacement des fonts baptismaux. Plus loin est une caverne qui devait servir de cimetière commun, si l'on en juge par les ossements qui y sont encore entassés.

Après la Très-Sainte Vierge et saint Janvier, sainte Philomène est aujourd'hui la Sainte populaire des Napolitains ; son image se rencontre partout, jusque dans les rues, et chaque église a une chapelle qui lui est dédiée. L'église du Jésus possède une partie de ses reliques, mais il faut aller à quatre ou cinq lieues de Naples pour voir son tombeau. Il est à une demi-lieue de Mugnano, non loin de Capoue, dans un village qui a pris le nom de Sainte Philomène. (1)

(1) Voyez le chapitre des catacombes de Rome, où il est question de Sainte Philomène.

POMPÉI.

Je ne viens pas essayer ici de décrire ce qui demanderait des volumes, mais donner un avis aux voyageurs. Ils doivent être avertis que cette ville, si curieuse pour l'antiquaire surtout, ne présente pas des monuments grandioses et imposants comme ceux de Rome, ni même comme ceux de Nismes. Plusieurs éprouvent un véritable désappointement en arrivant dans la *ville-musée*. Les cités qu'on vient de parcourir font paraître Pompéi une miniature. Ce n'est donc pas la grandeur des proportions qu'il faut aller chercher dans ses édifices ni dans ses rues, mais le spectacle étonnant, et le plus curieux qui existe, d'une ville qui a reparu, après tant de siècles, avec ses rues droites, dont la plus large à 12 pieds, comme les antiques voies consulaires, son pavé où l'on voit les ornières tracées par les chars, ses trottoirs élevés mais étroits, ses maisons qui n'ont qu'un rez-de-chaussée couvert d'une terrasse et sans apparence à l'extérieur, ses édifices publics qui ont des dimensions un peu plus grandes, ses temples, ses théâtres et ses tombeaux.

Les maisons semblent construites presque toutes sur le même modèle. Elles ont au milieu une cour carrée, entourée de portiques à colonnes de stuc sur lesquels s'ouvrent les différentes pièces de l'habitation, petites, mais peintes de couleurs encore vives, ornées de peintures qui représentent sur les murs des fleurs, des paysages et plus souvent des sujets mythologiques. Les chambres n'ont point de fenêtres; elles reçoivent le jour par la porte qui donne sur le portique; on se rappelle en les voyant que les habitants de ces contrées passaient leurs journées au dehors, sur les places, aux spectacles, dans les édifices publics. Il y a dans chacune une petite niche carrée dans laquelle étaient des dieux pénates, qui étaient le plus souvent de vilains petits magots, comme on peut en juger

par la quantité de ces statuettes dont les musées de Naples sont remplis. Le pavé des cours est toujours en mosaïque, d'un dessin plus ou moins riche. Les maisons les plus spacieuses sont celles *dites* de Diomède, de Cicéron, de Salluste, du Poète. Dans la première, on remarque une cave composée de quatre galeries qui forment un grand carré ; elle est éclairée par des soupiraux et l'on y voit encore une quantité d'amphores de terre cuite rangées contre le mur ; à l'entrée de cette maison, on trouva deux squelettes dont l'un portait des clefs et de la monnaie et l'autre des vases d'argent ; on supposa que c'était le maître qui fuyait avec un esclave au moment de la catastrophe.

Cicéron avait un grand nombre de villas. Il paraît par une de ses lettres à Atticus qu'il affectionnait particulièrement celles de Tusculum et de Pompéi.

Le temple le plus remarquable est celui d'Isis. De ce côté et du côté du forum les colonnes stuquées et peintes se multiplient encore davantage et prennent de plus hautes proportions. Mais la curiosité est surtout excitée par la visite des boutiques où l'on retrouve les instruments et les meubles de certaines profession. Ce que tout le monde regrette, c'est qu'on n'ait pas laissé les choses en leur place, au lieu de les transporter dans les musées où elles n'offrent plus le même intérêt.

Nous l'avons dit, le musée royal de Naples est bien inférieur en général au musée du Vatican ; mais il devient toujours plus curieux pour les bronzes et pour tous les objets antiques qui se découvrent à Pompéi, à Herculanum et à Stabia. Les fouilles d'Herculanum furent très-difficiles ; car cette ville, qui est sous Portici et Résina, fut ensevelie sous la lave, et ensuite, on ne dut pas seulement abandonner les fouilles, mais combler encore ce qui avait été creusé, de peur que les édifices des villes modernes ne vinssent à s'écrouler en manquant par la base. Stabia, remplacée par Castellamare, périt comme Pompéi sous les monceaux de cendres ; mais

elle était la moins considérable des trois villes et ses ruines n'avaient pas été entièrement cachées dans la suite des siècles. Les statues du musée portent une indication du lieu où elles furent trouvées. On y voit encore des squelettes noircis, des ustensiles de ménage, des urnes de pharmacie qui renferment des drogues dont l'odeur se fait sentir après tant de siècles.

Il périt dans ce terrible événement, arrivé l'an 79 de Jésus-Christ beaucoup moins de monde qu'on ne l'avait généralement imaginé. On voit par la fameuse lettre de Pline le jeune, qui raconte la fin déplorable de son oncle, commandant alors la flotte en station au cap de Misène, que le Vésuve avait suffisamment averti les habitants des villes voisines. Il ne dut périr que les plus téméraires, les plus avares et les infirmes. On n'a encore trouvé, dit-on, qu'une soixantaine de squelettes noircis par la cendre brûlante, et les fouilles continuent encore.

Un tremblement de terre avait précédé de quelque temps la dernière catastrophe qui engloutit Pompéi : car on voit beaucoup de monuments détruits ou renversés en partie, ce que la cendre n'aurait pas fait. On calcule que le tiers de la ville au moins est aujourd'hui découvert : il nous a été dit qu'on laisserait dorénavant les choses en leur place, au lieu de les transporter aux musées.

LE VÉSUVE.

Personne encore n'a parlé de Naples sans parler du Vésuve et je ne veux pas être le premier à faire exception. Un volcan toujours en activité est ce qu'il y a de plus curieux, de plus saisissant et de plus magnifique dans la nature, et le Vésuve est de tous les volcans du monde *le plus avantageusement placé.*

Il faut le voir de nuit et de jour. Pour cela, il faut prendre ses arrangements avec les guides, et partir de Résina à une heure qui permettra d'être au sommet un peu avant

le coucher du soleil[1], ce qui procurera un beau spectacle de plus.

Nous partîmes de Naples en voiture et non par le chemin de fer, afin de suivre la route si agréable qui traverse le faubourg ou village de San Giovanni et la ville de Portici ; on va d'ailleurs presque aussi vite sur le pavé de lave. Ce sont partout des maisons et des villas charmantes ; à droite, la vue s'étend jusqu'à la mer à travers les jardins, et les portes sont ouvertes pour laisser jouir les passants de cette délicieuse perspective. On rencontre une multitude de voitures, de piétons qui courent aussi, quelquefois même en portant des fardeaux ; car, à Naples, tout court et se précipite en quelque sorte. Rien n'est amusant comme le *corricolo*, si plaisamment décrit par Alexandre Dumas. C'est un petit char en forme de coquille qui ne semble fait que pour porter deux personnes, et il est souvent chargé de onze ou douze individus entassés je ne sais comment, qui crient, chantent, traînés rapidement par un seul cheval. J'ai vu un de ces singuliers véhicules aussi pesamment chargé qui était traîné par un âne, et cet âne trottait encore ; c'était à n'en pas croire ses propres yeux.

Arrivés à Résina, nous demandâmes le guide Salvator, dont la renommée est européenne. Mais le vieux Salvator, qui avait passé sa vie à monter et à descendre une hauteur de 3600 pieds, avec des hommes venus de toutes les parties du monde qui se souvenaient toujours de lui et qu'il oubliait au retour du cratère, a laissé à un fils ses fonctions et sa mémoire, qui se conservera ainsi plus longtemps. Salvator le jeune, grand garçon de bonne mine, passera sans doute aussi sa vie entière à cette espèce de travail de Sisyphe, et quoique cette comparaison ne soit pas juste de tout point, on me la pardonnera, je l'espère, en considération du Vésuve qui est bien une image de l'enfer.

Du centre de la ville de Naples à Résina, où l'on commence à monter, il y a près d'une lieue et demie. Avec

de bons chevaux, qu'on sera obligé de laisser au pied du cône, et de bonnes jambes pour arriver au sommet, on peut être au cratère après environ deux heures ou deux heures et demie d'ascension. Au sortir de Résina, on suit un chemin encaissé entre les murailles qui soutiennent et protègent les vignes. Le sol qui produit le lacryma-christi n'est que la cendre du volcan : il y a aussi des arbres à fruit et des maisons habitées par les cultivateurs qui ne craignent pas leur terrible voisin. Il est vrai que les éruptions sont toujours précédées de signes certains auxquels a songé une Providence toute maternelle. Ces signes précurseurs sont : les mugissements souterrains, analogues au bruit que produirait l'explosion d'un canon de gros calibre ; les secousses de tremblement de terre ; l'émission de la fumée qui augmente ; les eaux minérales altérées, les eaux douces qui se troublent, et celle des puits qui tarit ou qui change brusquement de niveau. Quant aux voyageurs, hors le temps des éruptions, ils n'ont pas le moindre danger à craindre, à moins d'une imprudence impardonnable qui les porterait à vouloir trop approcher de la bouche du cratère, lorsqu'il jette des matières enflammées ; mais pour arriver jusque-là il n'y a ni précipices, ni passages dangereux, et je ne m'explique pas pourquoi il se trouve toujours des voyageurs qui cherchent à vous effrayer, quand vous leur parlez d'un projet d'ascension qu'ils ont déjà faite.

Après trois quarts d'heure de marche, on arrive à la région des laves, qui s'étend bien loin sur la droite. Ici, le spectacle change totalement. Plus de végétation, plus d'habitation, que les arbres et l'ermitage qu'on voit à gauche sur le flanc du Monte-Summa qui se termine par un cône comme le Vésuve. Ces deux cônes sont séparés seulement par une vallée étroite, déchirure que dut former autrefois une violente éruption. Rien n'est saisissant comme l'aspect de cette immense étendue de laves amoncelées et plus ou moins sombres selon leur degré d'ancien-

(1) Aujourd'hui on peut monter en voiture jusqu'à l'hermitage.

neté. Celles dont on fait les pavés et divers ouvrages est d'un gris cendré ; mais les immenses couches qui couvrent les flancs du Vésuve, depuis le sommet jusqu'à la mer du côté de Torre dell' Annunziata, sont noires et raboteuses comme le charbon de pierre, dont elles n'ont pas le luisant. C'est que celles-ci sont composées de matières bitumineuses et légères qui restent à la surface, tandis que les autres sont des pierres fondues.

La pluie nous obligea de faire halte à l'ermitage. Francesco Novella, l'ermite actuel est un beau vieillard vêtu à-peu-près comme un religieux minime. On a eu raison peut-être de l'appeler un cabaretier plutôt qu'un véritable ermite : cependant, il ne peut donner pour rien des provisions et du lacryma-christi que tant de voyageurs viennent sans cesse lui demander et qu'il n'obtient pas lui-même de la charité publique. Il a auprès de lui un jeune paysan qui l'aide à recevoir ses nombreux visiteurs. Deux gendarmes sont là à poste fixe, pour la sûreté de la montagne, surtout pendant la nuit ; ils accompagnent les curieux qui les récompensent de leur peine.

Je m'amusai à parcourir les volumes dans lesquels il est censé que le voyageur consigne ses impressions. C'est un recueil de sottises qui ont l'air de vouloir paraître spirituelles. Après avoir remarqué que les français en général ont le bon goût de mettre seulement la date de leur passage, Châteaubriand ajoute : « Le Vésuve n'a donc rien « inspiré de remarquable aux voyageurs ! Cela me con-« firme dans une idée que j'ai depuis longtemps : les très-« grands sujets, comme les très-grands objets, sont peu « propres à faire naître les grandes pensées ; leur gran-« deur étant pour ainsi dire en évidence, tout ce qu'on « ajoute au delà du fait ne sert qu'à le rapetisser. Le *nas-« citur ridiculus mus* est vrai de toutes les montagnes. »

En sortant de l'ermitage, on suit pendant demi-heure un chemin uni, sur le flanc du Monte-Summa, jusqu'à

l'Atrio del Cavallo, lieu ainsi appelé parce qu'on y laisse les chevaux, qui ne peuvent aller plus loin. On commence alors à gravir le cône du Vésuve. La montée devient toujours plus rapide; les pieds glissent sur le sol mobile formé par les cendres et par des scories aiguës. Nous avions de plus l'inconvénient d'être enveloppés par un brouillard épais et humide qui nous pénétrait comme une pluie très-fine : ces masses noires éclairées par la lumière rougeâtre de la torche, cette vaste solitude, ce silence qui régnait autour de nous, tout cela était lugubre et imposant. Parfois, quand nous tournions la tête, nous apercevions au loin et au-dessous de nous le golfe et les innombrables lumières des quais de Naples, sur lesquels le ciel moins couvert de ce côté jetait une faible lueur. Tout-à-coup une plus forte rafale du Sirocco éteignit notre torche et nous fûmes plongés dans la plus horrible obscurité qu'il soit possible d'imaginer : c'est véritablement à tâtons que nous arrivâmes au cratère, en nous tenant les uns aux autres après notre guide, et je me souviendrai toujours des impressions terribles que j'éprouvai dans ces trop longs moments d'incertitude et d'obscurité, surtout lorsque je me vis enveloppé d'épaisses colonnes de fumée sulfureuse qui tourbillonnaient, agitées par un vent violent, et pendant que les détonations du volcan se faisaient entendre sous nos pieds.

Tous les voyageurs le disent avec juste raison, une description du cratère est inutile à celui qui viendra après le visiter, au moins quant à ce qui regarde ses parties inférieures. Au mois de juin 1845, un an après mon ascension au Vésuve, le volcan s'est agité pendant quelques jours, et le cône du cratère s'est exhaussé de plusieurs mètres. Un de mes amis l'a vu à cette époque. D'après les journaux, ce cône serait devenu encore plus haut, au commencement de 1846. Je dirai donc brièvement ce que j'ai vu. Qu'on se figure, au sommet du cône élevé de la mon-

(1) J'ai revu le Vésuve en septembre 1846. Je ne reconnaissais plus le cratère, devenu beaucoup plus effrayant.

tagne, un autre cône renversé qui s'ouvre au milieu du plateau. Le fond m'a paru avoir environ 100 pieds de diamètre : pour ce qui regarde l'ouverture supérieure, je ne hasarderais pas d'en donner les dimensions, car il est difficile de calculer à vue d'œil un diamètre semblable. Au milieu de ce que je désignerai sous le mot vulgaire de chaudron s'élevait un cône accidentel qui pouvait avoir 30 pieds de hauteur. Celui-ci était formé par les matières que lançait l'ouverture de la pointe. Ces matières d'un feu ardent s'élevaient en gerbes, en bouquets d'artifice, et retombaient tout autour de la base, où elles s'éteignaient bientôt. Ces jets étaient continuels ; les détonations étaient intermittentes ; mais accompagnées d'un mugissement continu que l'on pourrait comparer à celui d'une soupape d'un bâteau à vapeur qui vient de suspendre sa marche. On comprend ainsi que cette masse conique tend toujours à s'élever par l'émission des matières jusqu'à ce qu'une terrible explosion vienne la briser et déplacer l'ouverture du foyer principal. Quand nous l'avons vue, cette bouche ne paraissait pas avoir plus de quatre ou cinq pieds de diamètre. On prétend qu'un français, appelé M. de Vautrey, s'y jeta volontairement, il y a quelques années : une singulière et horrible manie du suicide lui fit imiter ce qu'Empédocle avait fait autrefois par vanité sur le Mont-Etna. Auprès de cette bouche en éruption, une autre plus petite et plus basse jetait aussi avec fracas des flammes qui étaient d'un jaune vif mêlé au rouge le plus ardent. Le sol sur lequel nous marchions était brûlant et nous avions sans cesse à franchir des fentes d'un feu très-vif mais trop étroites pour qu'une chute même put nous faire courir un véritable danger ; deux jours auparavant il était survenu une coulée de lave qui avait rempli le fond du *chaudron*, et cette surface s'était assez refroidie pour qu'on put y marcher. Autour de nous et au-dessus de nos têtes, les fentes des rochers donnaient passage à des tourbillons de fumée

qui se réunissaient pour monter en épaisse colonne vers le ciel. Nous étions d'abord suffoqués par ces vapeurs sulfureuses; mais nous y fûmes bientôt accoutumés.

Le jour était venu pendant que nous considérions ce spectacle, dont la lumère du soleil diminue le prestige. Après avoir fait cuire des œufs aux crevasses de la lave et bu à la santé de nos amis absents, qui ne s'en doutaient certainement pas, nous descendîmes par les cendres, du côté du Monte-Summa. C'est ici qu'il faut avoir pensé à sa chaussure. Si l'on n'a pas des bottes ou des guêtres, la cendre et le gravier sont d'une incommodité extrême, car ils couvrent toute cette pente, qui est très-rapide. Une fois lancés sur ce terrain mouvant, on fait des pas gigantesques en appuyant fortement les talons et l'on arrive en un quart d'heure à la base du cône qu'on avait gravi avec tant de peine. On se trouve alors au fond de l'étroite vallée qui sépare les deux pics. Les flancs déchirés du Monte-Summa annoncent assez qu'il a fait parler de lui autrefois comme son terrible voisin, ou plutôt, les savants pensent qu'ils formaient tous deux un seul et immense foyer.

Le progrès des sciences physiques modifie sans cesse les systèmes. Pour ce qui regarde les volcans, j'extrais quelques observations importantes d'un nouveau traité de Géologie par M. Girodet, membre de l'Institut.

L'homogénéité des laves et la fusion parfaite de leurs éléments indiquent l'existence d'une chaleur interne bien supérieure à celle de nos fourneaux. — La lave continue de couler sous la surface qui s'est refroidie. (1) On a vu des coulées fumer 20 ans; mais ordinairement la pluie survient après une éruption. En général, la lave se meut lentement; cependant, on observa en 1776 qu'elle avait

(1) Nous en avons fait nous-mêmes l'expérience en enlevant un morceau de croûte extérieure à un endroit incliné.

parcouru 2000 mètres dans un quart d'heure. En 1805, M. de Buch, célèbre géologue, a vu un courant qui mit trois heures de la cime du Vésuve à la mer, et il y a sept mille mètres, dit-il, dans la ligne la plus directe. Cela dépend non-seulement de la nature du terrain, mais encore du degré de fluidité de la lave. — La quantité des matières que vomit le volcan prouve qu'elle vient de l'intérieur de la terre; car la montagne ne les contiendrait pas. — Les cendres sont les matières solides réduites en poudre par la force de projection. — Ce qui fait que la lave est si dure, quand elle est parvenue à son entier refroidissement, c'est qu'elle est composée en grande partie de granit fondu. — Sur 198 volcans en activité connus aujourd'hui, il y en a 187 près de la mer ou dans son voisinage. Le feu intérieur arrivant à l'eau excite des vapeurs qui font explosion. Lors de la dernière éruption de l'Etna, la lave étant arrivée à une mare, cette mare passant subitement à l'état de vapeur devint une sorte de trombe qui brûla ou étouffa plus de cent curieux qui suivaient le courant enflammé. Beaucoup de volcans ont été changés en lacs, quand l'eau a prévalu sur l'action du feu qui s'était affaiblie.

Un voyageur raconte ainsi une expérience curieuse dont je n'ai pas eu l'idée dans le cratère « ayant recouvert de « mon mouchoir un endroit assez refroidi de la lave, j'y « appliquai l'oreille en me couchant. D'abord il me fut « impossible de rien distinguer. J'étais assourdi par le « frétillement des couches voisines en ébullition. Mais, « bientôt, en concentrant toute mon attention, j'entendis, par intervalles, dans la profondeur du volcan, une « sorte de clapotement humide, de gargouillement tumultueux, qui indiquaient des déplacements de gaz et de « matières liquides. »

Le même voyageur assure que pour obtenir de la lave en fusion, il n'est pas nécessaire de descendre dans le cratère, mais qu'il suffit de plonger un bâton dans une

crevasse voisine de la cime. Cela peut dépendre des époques. Il était monté au Vésuve peu de mois après nous, en 1844.

Finissons en disant qu'un volcan ne doit pas seulement satisfaire une vaine curiosité et inspirer des réflexions scientifiques, mais encore nous faire penser combien Dieu est grand, et combien il sera terrible quand il le voudra !

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Il a paru en 1851, à Limoges, un ouvrage en deux volumes in-8° intitulé : *Rome en 1849 et 1850*, par M. Boulangé. *L'auteur* fait l'histoire du siége de la ville et de l'entrée des Français ; après quoi il donne la description des principaux monuments. Pour la première partie il a copié sans scrupule un livre de feu M. Balleydier, de Lyon, et pour la seconde, il a puisé dans mon *Itinéraire*, sans prendre la peine de changer quelques mots. Au lieu de le traduire devant les tribunaux, en suivant l'exemple de M. Balleydier, je me suis contenté d'une lettre d'humbles excuses ; mais notre plagiaire ayant laissé faire l'éloge de son livre dans une *Revue* bibliographique, sans tenir sa promesse de me rendre justice dans l'occasion, j'ai adressé ma plainte à la dite *Revue*, et je dois surtout réclamer en publiant une seconde édition de mon travail.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

1 — Page 38. — Le mille italien moderne, comme le mille antique, équivaut à 1528 de nos mètres. Chez les anciens, le stade était de 625 pieds : il en fallait huit pour un mille, qui avait ainsi cinq mille pieds ; mais le pied avait seulement 10 pouces et 10 lignes de celui qui était usité chez nous avant l'introduction du système métrique. — La mesure qu'on appelle palme, chez les Romains de notre temps, vaut 22 centimètres et trois millimètres.

2 — Page 145. — L'enceinte de Rome a 25,200 mètr.

3 — Page 152. — Un journal français, peu favorable à la papauté, *la Presse*, disait en février 1851 : Les indigents sont comme un sur dix en Angleterre, un sur 20 en France, un sur 25 en Italie. — Les documents officiels du gouvernement romain, en 1853, comptaient 3,124,668 âmes dans les États de l'Église, et sur ce nombre 37 mille pauvres, ce qui fait un pauvre sur 86 habitants.

4 — Page 164. — Il existe de grands et volumineux ouvrages sur les catacombes, tels que ceux de Bosio, de Bottari, de M. d'Agincourt. Celui du Père Marchi a été copié un peu trop sans façon par M. Péret, savant architecte lyonnais. Il faut reconnaître cependant que celui-ci a rendu un véritable service aux catholiques, aux

antiquaires et aux artistes, en reproduisant les divers monuments des catacombes dans une magnifique collection de dessins et de gravures qui ont été exécutés aux frais de notre gouvernement. Malheureusement ces grands ouvrages sont extrêmement chers : on ne peut guère en profiter qu'en allant les consulter dans les bibliothèques publiques. A la fin du second voyage que j'ai fait à Rome, j'ai eu le bonheur d'être conduit par le Père Marchi dans les galeries souterraines de Ste-Agnès, sur la voie Nomentane. Il a trouvé un digne élève dans le chevalier Rossi, que j'ai eu l'avantage de voir et d'entendre souvent. M. Rossi a publié un ouvrage très-important sur les inscriptions de l'antiquité chrétienne et de l'antiquité profane, ouvrage qui l'a placé au premier rang parmi les savants archéologues de l'Europe. Comme son ancien maître, il devient assez souvent l'obligeant cicerone des étrangers qui veulent connaître les catacombes; mais il n'y conduit à la fois que dix ou douze visiteurs, et il faut prendre la précaution de se faire inscrire chez lui quelques jours à l'avance.

Pour ceux qui ne peuvent lire les grands ouvrages, je conseille de lire le quatrième volume des *Trois Rome* de M. Gaume. C'est un excellent résumé des travaux du P. Marchi. Il renferme des explications très-claires et intéressantes, même pour les personnes qui n'ont pas visité les célèbres souterrains. L'*Esquisse de Rome chrétienne* offre un intérêt d'un ordre plus élevé encore, en démontrant par les monuments des premiers siècles que l'Église a toujours enseigné les mêmes dogmes et observé les mêmes pratiques, en sorte qu'un protestant de bonne foi n'aurait pas besoin d'aller visiter les peintures, les sculptures, ni les inscriptions des catacombes, et qu'il devrait revenir *à la religion de ses pères*, après avoir lu Mgr Gerbet.

5 — Page 197. — Malgré les règlements que rappelle

assez souvent le cardinal-vicaire, le goût des Romains pour la musique théâtrale finit par ramener encore dans beaucoup d'églises les instruments de cuivre et même les violons. Ce qui attriste encore plus, c'est qu'après le *Credo* d'une messe chantée à grand orchestre, la plupart des assistants s'en vont avec les musiciens, qui abandonnent le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* aux chantres ordinaires. Il faut supposer charitablement que ces hommes si pressés de sortir ont déjà entendu une messe basse : car j'ai été témoin de ce *spectacle* affligeant le dimanche du Rosaire dans l'église de la Minerve.

En arrivant à Rome, on fera bien de se procurer le *Diario romano*, qui indique pour chaque jour les fêtes, les cérémonies, les expositions de reliques, etc. Il se trouve à la Stamperia camerale.

6 — Page 203. — Il y a dans cette page des erreurs qui ont encore moins de gravité aujourd'hui. Cependant nous ferons observer que lady Acton et la comtesse de Lutzow n'étaient point sœurs de la princesse Borghèse, et qu'au lieu du prince Canino il fallait dire la princesse, qui est morte après son indigne époux.

7 — Page 229. — Avant de commencer la description des églises, nous donnerons aux voyageurs un avis essentiel. Elles sont fermées pour la plupart au milieu de la journée, soit parce que ceux qui les desservent font la sieste, soit parce que leur solitude pourrait favoriser des rôdeurs malintentionnés. Les grandes basiliques seules sont constamment ouvertes. Plusieurs sont fermées avant midi pour s'ouvrir sur les quatre ou cinq heures. D'autres restent closes jusqu'au lendemain matin, et il en est enfin qui ne s'ouvrent jamais qu'à certains jours solennels, tels que ceux des fêtes patronales ou des stations. C'est même dans ces jours qu'on peut voir les églises dans toutes leurs splendeurs, avec leurs saintes reli-

ques et leurs curieux reliquaires, avec leurs souterrains ouverts et illuminés. Il est bien à regretter que plusieurs de celles qui offrent tant d'intérêt sous le double rapport de l'antiquité et des pieux souvenirs soient ainsi d'un accès difficile. Nous citerons, par exemple, St-Césaire, SSts-Nérée et Achillée, Ste-Anastasie, Ste-Marie de la Navicella, St-George in Velabro, St-Théodore au Forum, Ste-Bibiane, Ste-Prisque, etc. On ne parvient guère à y pénétrer qu'en s'adressant, le matin ou la veille, aux religieux des couvents auxquels elles appartiennent : car les frères qu'ils y laissent quelquefois comme gardiens sont rarement à leur poste, par la raison que ceux-ci préfèrent se trouver avec leur communauté. Ainsi, il faut s'adresser aux Pères de l'Oratoire pour visiter SSts-Nérée et Achillée, et aux Sominasques pour entrer à St-Césaire. Dans son amour que je n'ose appeler excessif pour l'antiquité chrétienne, le Père Marchi me disait un jour qu'après les grandes et vénérables basiliques de Rome il préférait aux plus somptueuses églises celles de Ste-Agnès-hors-des-murs, de St-Clément, des Quatre-Couronnés, des SSts-Nérée et Achillée, de Ste-Cécile, surtout à cause de leurs formes primitives. Leur premier aspect à l'intérieur présente quelque chose d'étrange et de saisissant aux voyageurs qui y pénètrent pour la première fois.

8 — Page 233, ligne quatrième. — Certains exemplaires de la première édition contiennent une faute typographique. Jusqu'au IV[e] siecle, il faut : jusqu'au XIV[e] siècle.

9 — Page 246. — On expose ce tableau depuis la veille des Rameaux jusqu'au jour octaval de la Fête-Dieu, ensuite, depuis la veille de l'Assomption jusqu'au dernier dimanche du mois d'août, et quand le Pape doit monter le St-Escalier. Il est appelé Acheropita, ce qui

signifie en grec qu'il n'a pas été fait de la main des hommes : car la tradition porte qu'il a été commencé par Saint Luc et achevé par les Anges. On trouve une histoire intéressante de ce tableau dans l'ouvrage de M. de Bussière, *les Sept Basiliques de Rome.*

Pie IX a confié aux Passionnistes le service et la garde du St-Escalier. Il a fait restaurer le maître-autel de St-Jean-de-Latran et placer ailleurs le tombeau de Martin V. Le baptistère mériterait une plus longue description, que nous n'avons pu donner.

10 — Page 258. — Près de la Porte-Majeure se trouve l'embarcadère du chemin de fer qui va de Rome à Naples. Si nous n'étions pas bien pressés, nous préférerions faire le voyage en voiturin, en suivant l'ancienne voie Appienne. Il n'en serait pas ainsi pour le trajet de Rome à Civita-Vecchia, parce que la route maintenant abandonnée ne présentait aucune sorte d'intérêt au voyageur. En prenant la voie ferrée pour aller de Rome à Naples, il serait plus facile et moins coûteux d'aller visiter l'illustre abbaye du Mont-Cassin.

11 — Page 266. — L'abside de St-Laurent est ornée d'une mosaïque du VIe siècle, qui représente le Sauveur ayant à sa droite Saint Pierre, Saint Laurent et le pape Pélage II ; à sa gauche, Saint Paul, Saint Étienne et Saint Hippolyte. Pélage restaura la Basilique et y fit transporter les insignes reliques du premier martyr.

Les belles figures qu'on avait attribuées devant nous à Michel-Ange, sont de Duquesnoy, dit le Flamand. On n'entre plus de cette chapelle aux Catacombes. Un religieux m'a fait descendre dans les galeries souterraines par une petite porte assez éloignée de la Basilique. Elles sont vastes et à plusieurs étages ; mais nous n'y avons rencontré aucun monument curieux.

La statue de St Hippolyte est aujourd'hui dans le Musée du palais de Latran. Pie IX a confié Saint-Laurent à des religieux Franciscains.

12 — Page 273. — Pendant l'année, la Sainte Crèche est conservée dans la chapelle qui est à gauche de celle du St-Sacrement. Sous l'autel principal de celle-ci, qui est isolé au milieu, on est heureux de voir l'oratoire de la Crèche, avec la statue de St Gaëtan tenant dans ses bras l'Enfant Jésus. Ce Saint était là en prière pendant une nuit de Noël lorsque la Sainte Vierge lui apparut et déposa entre ses bras le divin Enfant.

13 — Page 284. — L'entrée ordinaire des Thermes de Titus est du côté du Colisée, vers le nord. Il y a un concierge et un cicerone. Les ruines de la maison de Néron valent bien la peine d'être visitées.

14 — Page 290. — Les restes du cardinal Thomassi sont conservés dans un corps de cire.

15 — Page 291. — Les églises de Ste-Pudentienne et de Ste-Praxède rappellent les grands et précieux souvenirs de l'Église primitive. C'est en ces lieux que le savant cardinal Wiseman a placé des scènes émouvantes de son beau livre de Fabiola. Nous allons tout à l'heure en citer quelques pages.

Il est bon de placer ici une observation, qui peut avoir ailleurs son utilité dans la lecture de notre Itinéraire. Tout le monde sait que les persécutions ne duraient pas toujours, et que plusieurs empereurs furent même plus ou moins favorables au christianisme. Depuis le commencement du troisième siècle jusqu'au règne de Dèce, c'est-à-dire, pendant cinquante ans environ, les fidèles jouirent d'une grande paix, et tombèrent dans ce relâchement déplorable que Saint Cyprien a dépeint avec tant d'energie

étaient suspendues comme tous les divertissements. Numa avait condamné les vestales infidèles à être lapidées et leurs complices à expirer sous les coups de fouet ; mais Tarquin l'ancien imagina un supplice d'un appareil plus terrible, celui que nous venons de décrire en peu de mots. Il est à remarquer que depuis Numa jusqu'à l'abolition des vestales sous le règne du grand Théodose, dix-huit seulement subirent ce châtiment. Les vestales étaient au nombre de six ; elles devaient êtres Romaines et choisies à l'âge de 6 à 10 ans. Leur vœu de virginité était pour trente ans ; elles pouvaient se marier ensuite. Ce vœu était-il perpétuel avant Numa ? Tite-Live emploie les mots *perpetua virginitate*, en parlant de la mère de de Remus et de Romulus, vestale d'Albe. Cette institution existait à Albe avant la fondation de Rome ; elle était donc bien ancienne dans cette contrée !

Il paraît que ce côté de la ville était le plus faible ; car c'est par-là que les Gaulois entrèrent, ainsi que plus tard les Goths conduits par Alaric, et Annibal se disposait à l'attaquer quand il en fut empêché par des orages qui se succédaient presque sans interruption.

Le pont Salaro fut coupé en 1798 par les Français, et quand on le rétablit peu de temps après, on ne songea nullement à relever la tour qui le protegeait comme celle que nous verrons sur le pont Nomentano. Il est à trois quarts d'heure de marche environ de la porte de la ville, sur l'Anio, qui se jette dans le Tibre à un mille vers le couchant. La villa de Phraonte, où Néron vint se réfugier, était sur l'emplacement où existe aujourd'hui une ferme appelée la Serpentera, à un mille au delà du pont, entre les voies Salara et Nomentana Deux milles plus loin, après une villa Spada, est un monticule isolé entre la voie et le Tibre, avec une ferme connue sous le nom de Castel-Giubileo Là fut jadis la ville de Fidenes, dont il reste quelques vestiges. Elle se ligua souvent contre

les salles, les portiques, les cours même qui touchaient aux sanctuaires Ce dernier moyen était facile à employer dans les maisons des grandes familles romaines, où l'on pouvait encore tendre des voiles sur les cours, comme au Colisée.

De nos jours, l'église de Ste-Pudentienne a été plus fréquentée, à mesure qu'on voyait augmenter le désir de voir la Ville Sainte, l'attachement aux successeurs de Saint Pierre, le zèle des archéologues pour les monuments de l'antiquité religieuse et le goût des recherches pieusement curieuses sur les saints martyrs.

Écoutons maintenant le cardinal Wiseman, qui a suivi en particulier un autre savant, Bartolini, auteur d'un ouvrage publié en 1852.

« Nous avons dit que la maison des parents de Sainte « Agnès était située dans le *vicus Patricius*, appelé « aussi *vicus Corneliorum*, rue des Cornélius, parce « que c'était là que demeurait l'illustre famille de ce nom. « Le centurion que convertit Saint Pierre appartenait à « cette famille, et il est fort possible que, grâce à son « intervention, l'Apôtre, étant à Rome, fût présenté au « chef de la famille Cornélius Pudens. Ce dernier avait « épousé Claudia, noble dame anglaise, et, un fait à « noter, c'est que l'impur Martial rivalisa de décence « avec les plus chastes écrivains, dans l'épithalame qu'il « composa en l'honneur de ces deux vertueux époux.

« A Rome, comme dans toutes les autres cités, le sa« crifice eucharistique n'était celébré originairement que « dans une seule place, et par l'évêque seul. Et même après « qu'un nombre plus considerable d'églises eût été élevé « et que les fidèles s'y réunissaient, la communion leur « était apportée de l'autel unique par les diacres et dis« tribuée par les prêtres. Ce fut le pape Evariste qui mul-

« tiplia les églises de Rome dans des circonstances plei-
« nes d'intérêt. Il fit donc deux choses : d'abord, il décida
« qu'aucun autel ne pourrait être construit à l'avenir au-
« trement qu'en pierres, et que ces autels seraient bénits
« et consacrés. En second lieu, il distribua les *Titres*,
« c'est-à-dire qu'il divisa Rome en paroisses, aux églises
« desquelles il donna le nom de titre.

« Donc, jusqu'à cette époque, il n'y avait qu'une seule
« église avec un autel, et cette unique et première église
« était celle qui a été connue sous le nom de Sainte Pu-
« dentienne. Cet unique autel, employé par Saint Pierre,
« était de bois : il resta dans cette église jusqu'a ce que
« Saint Sylvestre en fit le maître-autel de St-Jean-de-La-
« tran, laissant toutefois une planche en son premier
« lieu. La loi d'Evariste n'eut pas un effet rétroactif par
« rapport à un autel si vénérable.

« L'église du *Vicus Patricius*, qui existait antérieure-
« ment à la création des titres, ne fut donc pas un titre,
« mais toujours l'église pontificale. Seulement, Saint
« Pie Ier y ajouta un oratoire dont il fit un titre, qu'il
« confia à son frère Pastor, ce qui fit donner à cet ora-
« toire le nom de *Titulus Pastoris*. Il occupait la place où
« est maintenant la chapelle de la famille Gaetani, à
« gauche.

« En outre, ce pape érigea des fonts baptismaux per-
« manents dans cette église, autre prérogative de la ca-
« thédrale qui fut transférée à la basilique de Latran et
« qui subsiste encore à Pise et à Florence. Ainsi, sous un
« nom ou sous un autre, elle a été pendant les trois pre-
« miers siècles l'humble cathédrale du monde, l'Eglise-
« mère et maîtresse de toutes les Églises.

« Nous ajouterons encore que non-seulement Saint
« Pie Ier a pu bâtir tranquillement l'église de Sainte-Pu-

« dentienne, mais que l'empereur Adrien avait élevé lui-
« même peu de temps auparavant, pour les chrétiens,
« des églises qui furent appelées Adrianées. L'apologie
« qui lui fut présentée par l'éloquent et courageux évê-
« que d'Athènes, Saint Quadratus, avait entièrement
« changé ses dispositions à l'égard des disciples du
« Christ. »

16 — Page 310. — A la fin de cette page, nous rappellerons aux pieux pèlerins le dialogue si connu et si touchant du pape Saint Sixte II avec son diacre Saint Laurent, quand le pontife fut ramené du temple de Mars, où il n'avait pas voulu sacrifier, aux catacombes de Saint Calixte, où il devait être mis à mort avec les six compagnons de son martyre.

17 — Page 311. — Le tombeau de Scipion ne mérite d'être visité qu'à cause des souvenirs ; mais les deux columbarium qui ont été découverts dans la vigne, sur le même côté gauche de la route, sont des monuments très-curieux, et qui font bien connaître ce qu'étaient ces sortes de sépultures païennes. Le mieux conservé est celui qui se rencontre près du tombeau des Scipions L'autre, plus curieux encore peut-être, est à l'extrémité de l'enceinte, près de la chapelle isolée de St-Jean in Oleo et de la porte Latine. Cette chapelle et le columbarium ont le même gardien et ne sont séparés que par le mur de la vigne.

Pie IX a fait exécuter des fouilles sur les deux côtés de l'antique voie appienne, assez loin des murs de la ville, et ces fouilles ont fait découvrir beaucoup de tombeaux et d'objets précieux de l'antiquité. Mais la découverte la plus importante a été celle des catacombes de Saint Corneille, près de la chapelle *Domine quo vadis*. A l'époque de la canonisation des martyrs du Japon,

M. Rossi y conduisit un grand nombre de visiteurs ecclésiastiques et laïques.

18 — Page 345. — Après l'entrée des Français en 1849, la direction des postes fut transférée au palais Madame, et ce palais de la place Colonna fut loué par les officiers de notre nation pour l'établissement d'un cercle.

19 — Page 348. — Une autre raison qui a fait établir la loterie et qui la conserve, c'est que les Romains jouaient à la loterie de Naples ou à celle de Toscane, et qu'ainsi les capitaux passaient en pays étranger.

20 — Page 351. — Un séminaire américain a remplacé la Communauté de la Visitation. Les religieuses se sont établies sur le mont Palatin en achetant une villa qui appartenait à un riche anglais Ainsi, comme on l'a déjà fait remarquer, des vierges consacrées à Marie, demeurent et prient en ce lieu célebre par les crimes et les infamies des Césars.

21 — Page 366. — Ste-Marie-sur-Minerve est la seule église gothique de Rome. La façade n'annonce pas une église de ce style ni de cette magnificence. Peu de temps après le retour de Pie IX de Gaëte, elle a été encore restaurée et embellie. Les reliques de la grande Sainte Catherine de Sienne ont été alors transférées sous le maître-autel.

22. — Page 382. — Les balustrades des chapelles de Saint Ignace et de Saint François-Xavier sont d'un beau marbre, et les anges sont de bronze.

23. — Page 399. — Je fus induit en erreur par un frère franciscain. C'est le corps de cire qui se voit. La même erreur a été reproduite par l'auteur des *Trois Rome*.

24 — Page 404. — L'entrée des grandes ruines du palais des Césars est entre le mont Palatin et le mont Aventin, près de la chapelle de Ste-Marie-des-Cirques. On a une vue imposante de ces ruines et de cet antique quartier de Rome en montant sur la terrasse des Passionnistes de Saint-Jean et Saint-Paul.

25 — Page 413. — L'église de St-Thomas est toujours fermée. C'est une propriété du chapitre du Vatican, depuis qu'elle a été abandonnée par les Pères de la Rédemption des captifs, qui y conservèrent longtemps le corps de Saint Jean de Matha.

Là où s'élève Ste-Marie della Navicella, St Laurent distribua aux pauvres les biens de l'Église avant d'aller au supplice. L'antique archidiaconie est du moins encore un titre cardinalice. Elle appartient aux religieux Mechitaristes grecs.

La villa Mattei a appartenu au trop fameux Godoy, prince de la Paix; ensuite à la princesse Marianne des Pays-Bas, zélée pour la propagande protestante, et enfin à la princesse de Beauffremont, qui l'acheta en 1857 pour y placer des religieuses et un orphelinat. Les objets antiques ont disparu peu à peu.

26 — Page 417. — Pie VI et Léon XII avaient célébré à Ste-Anastasie la seconde messe de Noël. Leurs successeurs ont eu sans doute des raisons pour ne pas observer ainsi l'ancienne coutume. Cette antique église a un titre cardinalice : elle est toujours fermée depuis que la collégiale a été réunie à celle de Ste-Marie in Cosmedin.

Le mont Aventin jouit d'un air très-salubre. Sur ce point encore j'avais été trompé par un auteur.

27 — Page 428. — On avait annoncé en 1850 que les prêtres français de la Congrégation du Mans avaient créé

un orphelinat dans les bâtiments de Ste-Prisque ; mais il paraît que cet établissement n'a pu subsister, et il faut encore s'adresser aux Augustins, anciens propriétaires, pour visiter l'église et la crypte.

Il faut recourir aux Pères Jésuites pour visiter St-Sabas, sur l'autre monticule de l'Aventin : c'est une propriété du collége germanique.

28 — Page 446. — La roche tarpéienne conserve encore une certaine hauteur à pic du côté nord-ouest et vers le sud-est. On la voit bien du premier côté en avançant dans une impasse qui s'ouvre presque vis-à-vis la porte du couvent de *Tor de Specchi*. Sa hauteur m'a paru plus considérable au sud-est : on arrive au pied, dans une cour assez sale, en suivant la ruelle *via caprina* qui aboutit à la place de la Consolation.

29 — Page 470. — Pie IX a voulu adoucir encore le sort des Juifs. Il les a dispensés de certains tributs, et il leur a permis de s'établir dans les différents quartiers de la ville ; mais ils ne tiennent pas à profiter de la permission.

30 — Page 478. — On dit que Rienzi aimait à faire des collections de marbres, ce qui expliquerait le singulier assemblage de marbres et de briques qui compose sa maison. Sur l'archivolte d'une fenêtre on lit un vers attribué à Pétrarque :

Adsum Romanis grandis honor populis.

Il est à remarquer que cette même maisou fut habitée dans le IX[e] siècle par un autre chef de faction, le fameux et terrible Crescentius qui finit aussi d'une manière tragique.

31 — Page 479 — Les Arméniens sont maintenant à St-Blaise, rue Julie.

32 — Page 495. — Les colonnes d'albâtre ont servi à supporter un second baldaquin qui s'élève sur l'ancien ciborium du maître-autel. C'est peut-être un exemple unique de deux baldaquins superposés.

— A la ligne 7 de cette page, il faut dire maintenant : quatre fois dans ce siècle.

33 — Page 502. — Les Bénédictines ont eu la malheureuse pensée de partager de haut en bas la vénérable basilique, pour se faire en dessus une autre église à l'usage de leur communauté.

Ce n'est pas dans une baignoire, dit-on, mais dans le cabinet d'étuve qu'on voulut d'abord étouffer Sainte Cécile. On voit encore, au milieu, l'ouverture grillée de l'hypocauste.

34 — Page 507. — L'embarcadère du chemin de fer de Civita-Vecchia est en dehors de la porte Portèse.

35 — Page 510. C'est dans le large corridor et dans le jardin de St-Calixte que plusieurs prêtres fidèles au pape furent fusillés par ordre de Zambianchi, l'un des plus féroces sicaires du triumvir Mazzini, qui trônait au Quirinal en 1849.

A Ste-Marie in Transtevere, les mots *Fons Olei*, qui se lisent à l'ouverture de la crypte creusée sous le sanctuaire, rappellent l'ancienne tradition de la fontaine d'huile qui coula sur cette pente du Janicule au moment de la naissance de Jésus-Christ.

36 — Page 514. — Daniel de Volterre n'était pas sculpteur. Les deux statues sont d'Ammannati.

37 — Page 517. — La fontaine Pauline donne par jour 94,000 mètres cubes d'eau ; la fontaine de Trevi, 66,000 ; celle des Termini, ou Felice, 20,557.

38 — Page 519. — L'église de St-Pancrace a été profanée et ravagée en 1849. Elle avait déjà subi le même sort en 1798. — Les villas des environs ont beaucoup souffert pendant le dernier siége.

39 — Page 528. — Le comte de Chambord a fait élever au grand poëte un monument plus convenable dans cette même église.

40 — Page 537. — Ces deux statues antiques ont été remplacées par d'autres plus grandes et qui sont ainsi plus en harmonie avec tout ce qui les entoure.

41 — Page 541. — Les religieuses de St-Vincent sont maintenant établies à Rome. Les premières ont été appelées dans un hospice de la montée St-Onuphre, qui est sons le patronage du prince Torlonia.

42 — Page 565. — En avançant sur la longue rue du Borgo-Nuovo, quand on vient du Pont St-Ange, on trouve à droite l'église cardinalice et paroissiale de Ste-Marie Transpontine, desservie par les Carmes. Il y a quelques bonnes statues, un tableau de la Ste Vierge transporté par les Carmes grecs, fuyant la persécution des iconoclastes, deux colonnes auxquelles furent attachés et flagelles les apôtres St Pierre et St Paul.

43 — Page 596. — La Place d'Espagne est maintenant décorée d'un nouveau monument, la colonne de l'Immaculée-Conception, que Pie IX bénit en grande pompe le 8 septembre 1857 ; cette colonne antique est décorée d'ornements de bronze ; la Vierge a une hauteur de quatre mètres et demi ; sur les petites faces du piédestal

octogone, sont quatre statues représentant les prophètes qui ont annoncé la Vierge mère de Dieu.

44 — Page 603. — Nous conseillons beaucoup une promenade jusqu'au Pont Salaro, d'où, en remontant l'Anio, on pourrait revenir par le Pont Nomentano. En cet endroit le paysage est à la fois charmant et grandiose et il rappelle de grands souvenirs ; mais nous engagerions les étrangers à choisir de préférence, s'ils le pouvaient, le mois d'avril ou le mois d'octobre, parce qu'alors les prairies et même les collines sont couvertes d'admirables tapis de verdure.

A propos du supplice des Vestales, dont nous parlons au bas de la page 602, il nous paraît que bien des lecteurs seraient satisfaits d'en connaître les détails et que par là aussi les voyageurs verraient le lieu avec plus d'intérêt. Lorsqu'une vestale avait manqué à son vœu, on préparait d'abord un caveau en maçonnerie dans le champ scélérat, hors de la porte Salara ou Salaria, qu'on appelait aussi la porte scélérate. On laissait comme un puits creusé devant l'ouverture du caveau ; dans celui-ci on plaçait un petit lit, une lampe allumée, un peu de pain et d'eau, du lait et de l'huile. La coupable était amenée du temple de Vesta, du Palatin, au milieu d'un cortége funèbre. Elle était descendue dans le caveau par une échelle qu'on retirait aussitôt, en sorte qu'elle mourait de faim et non pas étouffée sous un monceau de terre. Le flamen Dialis, ou prêtre de Jupiter, le plus distingué des flamines, prononçait sur elle des anathèmes pendant qu'on rejetait la terre sur la fosse qui précédait le souterrain maçonné ; après quoi les exécuteurs et les assistants piétinaient dessus, et l'on y portait du gazon semblable à celui du champ, afin d'effacer tout à la fois les traces et le souvenir du crime. Le jour de l'exécution était un jour de deuil pour la ville entiere et les affaires

dans son livre *de Lapsis*. Ce que l'on sait moins, c'est que les édits sanglants n'étaient pas toujours ni partout mis à exécution, et cela pour des raisons diverses. Des proconsuls, des préfets étaient quelquefois obligés de ménager certains personnages influents : ils craignaient de trouver des *coupables* au sein de leurs familles et même dans la maison de l'empereur ; ou bien, le nombre des *rebelles* les effrayait, surtout quand ils avaient beaucoup d'ennemis parmi leur coreligionnaires. D'ailleurs, l'empereur était souvent occupé à la guerre ou menacé par une conspiration. Mais d'autre part, comme les édits n'étaient jamais rapportés, la paix des chrétiens pouvait dépendre des dispositions particulières des magistrats, et c'est ainsi qu'il y eut des martyrs sous les règnes de Trajan, de Marc-Aurèle, d'Alexandre Sévère, qui par eux-mêmes n'auraient pas été d'ardents persécuteurs.

Ce que nous voulons établir ici, c'est que les chrétiens possédèrent alors, non pas seulement des chapelles, mais encore de véritables églises. Origène et Arnobe se plaignirent de ce que les païens en brûlaient quelques-unes. Optat de Milève compte quarante basiliques à Rome avant Dioclétien. Eusèbe parlant, dans son Histoire (L. VII.), de la paix qui exista depuis Valérien jusqu'à Dioclétien, s'écrie : Qui pourrait compter la multitude croissante des fidèles, leurs rangs pressés dans les édifices sacrés ? Et il ajoute : *Factum est ut priscis ædificiis non contenti in singulis urbibus spatiosas ab ipsis fundamentis extruerent ecclesias.* Enfin, si Constantin fit rendre aux chrétiens leurs biens et leurs églises, c'est une preuve certaine qu'ils en possédaient auparavant.

Sans être en contradiction avec ce que nous disons en haut de la page 301, après l'historien de Sainte Praxède, nous pouvons supposer que certains oratoires étaient agrandis dans les intervalles de paix, ou qu'on utilisait

Rome avec les Véiens et les Latins. C'est là que Metius Suffetius trahit tout à coup les Romains, ce qui fut cause que Tullus Hostilius ordonna la destruction de la ville d'Albe, après avoir fait tirer le dictateur par quatre chevaux. Prise, reprise et enfin saccagée, elle fut rebâtie plus tard et devint comme un faubourg de Rome, dont les habitants aimaient à diriger de ce côté leurs promenades favorites. Sous le règne de Tibère, un amphithéâtre s'écroula à Fidènes pendant la représentation, et il y périt une multitude de spectateurs.

On reconnaît ici combien était restreint le théâtre de cette histoire et de ces guerres des premiers Romains qui occupent une si large part dans nos souvenirs classiques. Ainsi, la fameuse cité de Véies n'etait point là où s'élève maintenant Cività-Castellana, comme nous l'avons dit à la page 134 après d'autres auteurs. De récentes découvertes ont démontré qu'elle était bien plus près de Rome, entre Baccano et la Storta, à deux lieues environ du Ponte-Mole. En partant de ce pont, on trouve, à un mille du relai de la Starta, sur la droite et à peu de distance du chemin, un hameau appelé Isola-Farnèse, dont le château a passé de la famille Farnèse à celle des Rospigliosi. Tout près, est un plateau sur lequel exista la célèbre rivale de Rome. En 1810, on y a découvert de précieux monuments qui ont été transportés au Vatican et parmi lesquels on distingue la statue de Tibère, qui avait rebâti la ville ruinée par Camille. De là sont venues les colonnes de marbre blanc qui décorent le palais de la place Colonne au couchant et celles qui ornent la chapelle de St-Benoît, dans la basilique de St-Paul.

En suivant le route droite qui longe pendant longtemps la rive gauche du Tibre, on arriverait à l'antique capitale des Sabins, Cures, d'où vint le mot Quirites, et qui n'est plus qu'un bourg appelé Correse, à 28 milles de Rome.

Du pont Salaro au pont Nomentano et entre les deux voies depuis les portes, les campagnes sont partout creusées au-dessous par les catacombes. Le Père Marchi me dit que les galeries de St-Prime et de St-Félicien, passent sous la rivière de l'Anio. A sept milles de la porte Nomentana, on a découvert, en 1855, les catacombes et la chapelle du pape martyr St Alexandre, et c'est en revenant de les visiter que Pie IX faillit périr dans une salle du presbytère de Ste-Agnès, par la chute subite d'un plancher qui portait une assistance trop nombreuse.

45 — Page 616. — Du haut du clocher de St-Charles aux quatre fontaines, un Mazzinien tua, en 1858, le prélat Mgr Palma qui était vis-à-vis dans une chambre du Quirinal.

A côté, l'église et la maison de St-Joachim, appartiennent aujourd'hui au séminaire belge.

L'adoration perpetuelle du St-Sacrement a lieu dans la chapelle des religieuses de Ste-Madeleine, à l'angle opposé du Quirinal, au bout de la rue qui débouche sur la place de Monte-Cavallo.

En octobre 1846, j'ai assisté aux ovations qui attendaient Pie IX, lorsqu'il rentrait dans son palais après une journée passée dans les environs de Rome. J'ai vu plusieurs fois le Saint Pontife paraissant au balcon pour bénir une multitude immense, dont la majorité applaudissait avec un enthousiasme sincère ; mais le pape savait pénétrer les desseins perfides des organisateurs de cette *conspiration des ovations*. Il est inutile de rappeler ici les événements qui ont ajouté à la triste célébrité de cette résidence du Quirinal ; ils ne sont que trop connus.

46 — Page 637. — Les prêtres français de la congrégation de Ste-Croix du Mans sont établis dans la maison de Ste-Brigitte, et desservent l'église.

47 — Page 641. — Quelques pas après St-Thomas, à gauche, on trouve l'église et la maison de Notre-Dame-de-Monserrato, qui furent construites par les pèlerins espagnols dans le 14e siècle. Cette église est encore plus fréquentée par les fidèles de cette nation depuis qu'ils ont été forcés d'abandonner St-Jacques de la place Navone, qui menaçait de tomber en ruines. On lui a donné ce nom en mémoire du célèbre pèlerinage de Monserrato en Catalogne. Dans le principe on disait Monsecato, parce que la Sainte Vierge voulut qu'on sciât le rocher pour bâtir la chapelle primitive en Espagne ; c'est ce que rappellent la scie et le rocher représentés sur la porte principale. En 1610, on y transporta les restes de Calixte III et d'Alexandre VI, deux papes de la famille Borgia.

48 — Page 642. — En 1857, Pie IX a ordonné que toutes les congrégations se réuniraient dorénavant au palais de la Chancellerie. C'est là qu'eurent lieu les séances de la Constituante de 1848, d'odieuse mémoire, et c'est au pied de l'escalier que fut assassiné le ministre Rossi.

49 — Page 646. — Les étrennes ne se donnent pas le 1er janvier, mais le jour de l'Epiphanie.

Dans la rue qui est derrière le palais Lante, est l'église de Ste-Marie in Monterone, avec la maison des Pères de St Alphonse de Liguori, où nous avons vu le procureur-général Mentone, qui avait reçu l'habit des mains du saint fondateur. Ces religieux possèdent un établissement nouveau près de l'arc de Gallien.

Non loin de là est le nouveau séminaire pour les ecclésiastiques français, à qui ont été cédées l'église et la maison de Ste-Claire.

50 — Page 655. — L'église de St-Augustin n'est pas

gothique. On m'a donné une nouvelle explication des fusils suspendus en *ex-voto* près de la statue de la Sainte Vierge. Les hommes du peuple et les paysans emploient souvent de mauvais fusils pour la chasse ; quand ces fusils éclatent sans leur faire de mal, ils vont les offrir ainsi en témoignage de reconnaissance.

51 — Page 665. — De Cività-Vecchia à Rome, le chemin de fer a 72 kilomètres L'ancienne route en a 69 ; on en compte 35 de Civitâ à Palo ; 18 de Palo à Castel-di-Guido ; 16 de Castel à Rome.

OSTIE.

J'avais consulté sur Ostie des auteurs qui m'avaient singulièrement trompé, et j'avais écrit avant mon second voyage. La population, qui est seulement de deux cents individus, se réduit à une trentaine, pendant l'été, à cause du mauvais air. Une église, un palais épiscopal pour l'ancien titre, un fort abandonné, avec un petit groupe de maisons, voilà ce qui reste de la cité qui compta jadis 90,000 habitants.

Le Tibre se divise en deux branches à environ trois milles de la mer Ostie moderne touche à l'endroit de la séparation. La ville antique est au sud-ouest. Celle-ci offre encore des ruines remarquables, les restes d'un théâtre et d'un temple de Jupiter, plusieurs tombeaux, des colonnes, etc. Pie IX, qui visita les travaux en 1857, avec l'habile architecte Visconti, fit porter au Vatican la statue de Cerès, une des plus remarquables que l'on avait récemment découvertes.

Les habitants d'Ostie sont occupés à la pêche et au travail des salines.

Au sud-est, après le vaste étang du Levant, s'élève le beau château des princes Chigi, appelé Castel-Fusano. En suivant le littoral, on arrive après une heure de marche sur l'emplacement de Laurentum, antique capitale du Latium, dont le roi donna sa fille Lavinie à Enée. Quelques vestiges se retrouvent dans la ferme connue sous le nom de Torre-Paterno. Deux lieues plus loin, mais à une lieue de la mer, est l'emplacement de Lavinium, ville bâtie par Enée en l'honneur de sa femme; elle fut détruite par les Samnites comme la précédente. Il ne faut pas confondre Lavinium avec Cività-Lavinia dont nous parlons à la page 685.

52 — Page 671. — La villa Adriana est sur la gauche de l'Anio et à droite de la route quand on va à Tivoli.

53 — Page 676. — Le pèlerinage de Subiaco est intéressant sous bien des rapports. Nous avons remonté le cours de l'Anio, en suivant constamment le fond d'une vallée agréable, bien cultivée, offrant des aspects très-variés, mais un peu solitaire, parce que les villages qui se voient à droite et à gauche sont perchés sur des sommets très-élevés. Le seul bourg que nous ayons traversé est Vicovaro, anciennement Varia, où Saint Benoît aurait été empoisonné, si le vase contenant le breuvage ne s'était brisé quand il fit dessus le signe de la croix. Pour varier encore les plaisirs de ce voyage, si l'on prenait une voiture avec quelques amis, il faudrait revenir par Palestrina, l'antique Préneste, qui est à trois lieues sud-est de Tivoli et à huit lieues de Rome. Cette ville est maintenant assise sur l'emplacement de l'immense et magnifique temple de la Fortune, qui fut restauré et agrandi par Sylla; cet emplacement a suffi quand on l'a rebâtie après qu'elle eût été ruinée au commencement du 15e siècle. Il reste des blocs considérables de ce temple, dont la célèbre mosaïque est conservée en partie dans le palais

que les Barberini y possèdent. Au dehors on retrouve des vestiges de la voie antique et des villas que les Romains aimaient à construire dans cette contrée saine et agréable.

Mais, sans parler des souvenirs historiques ni des monuments de l'antiquité, la contrée la plus délicieuse des environs de Rome est sans contredit cette partie du Latium où s'élèvent Marino, Albano et surtout Frascati. Le chemin de fer conduit à cette dernière ville en moins de demi-heure. L'ancienne cité, Tusculum, était sur le plateau élevé qu'on ne peut atteindre qu'après une ascension d'environ trois quarts d'heure, en montant quelque temps sous des pins-parasols d'une hauteur prodigieuse; mais on est bien dédommagé de la fatigue par des points de vue admirables, par les ruines nombreuses et remarquables qu'on y rencontre et par les souvenirs qui s'attachent à ces lieux.

Il ne reste de la villa Tusculana de Cicéron que des constructions souterraines sur lesquelles s'élève aujourd'hui la belle villa Ruffinella, qui appartient aux Jésuites.

En terminant ce chapitre, nous dirons un mot du Monte-Cavo, autrefois le mont Alban, pour rappeler des souvenirs propres à intéresser les voyageurs qui se contentent de le regarder de loin comme les touristes moins nombreux qui prennent la peine de gravir cette hauteur d'environ mille mètres.

Quand on arrive au village Rocca-di-Papa, on trouve des restes intacts de l'antique voie triomphale, qui se détachait de la voie latine pour conduire au fameux temple de Jupiter Latial, où se rendaient en grande pompe les généraux vainqueurs qui n'avaient pu obtenir les honneurs du grand triomphe au Capitole. Alexandre VII fit déblayer et restaurer cette voie pour monter en voiture. Elle n'a pas tout à fait trois mètres de largeur et

elle est pavée de blocs polygones de basalte Tarquin-le-Superbe choisit la montagne la plus élevée pour bâtir un temple à Jupiter protecteur et roi de tout le Latium, voulant ainsi dans sa politique consacrer l'union des peuples de la contrée et donner un centre à la confédération. Il établit des fêtes auxquelles devaient assister les Latins et les Romains, en réservant à ceux-ci le droit de convoquer les premiers, et de présider aux cérémonies. Ces fêtes étaient appelées *Feriæ Latinæ*. Elles n'étaient que d'un jour dans le principe, puis de deux, après l'expulsion des Tarquins; de trois, quand Menenius Agrippa eut réconcilié le peuple avec les Patriciens. Camille ajouta un quatrième jour, et ce nombre demeura toujours fixé ainsi dans la suite. On offrait un sacrifice solennel, qui était suivi d'un banquet public sur le vaste plateau appelé le camp d'Annibal, au-dessous du pic de la montagne. Les consuls et les principaux magistrats étaient tenus d'assister à la fête, laissant Rome à la garde du préfet, et la même obligation était imposée aux magistrats des quarante-sept villes du Latium.

L'église et le couvent des Passionnistes occupent aujourd'hui l'emplacement du temple de Jupiter, dont ils ont employé des matériaux. Ces religieux font un excellent accueil aux voyageurs qui arrivent au sommet du Monte-Cavo. Selon Melchiorri, à qui nous empruntons quelques détails, le nom moderne de ce mont célèbre vient des excavations qui ont été creusées pour en extraire des marbres.

Vasi ajoute que les triomphateurs qui étaient montés au Capitole étaient obligés d'aller quelques jours après offrir des sacrifices au temple de Jupiter Latial, et que les consuls allaient y sacrifier avant de commencer à remplir leurs fonctions.

En contemplant ce sommet qui domine toutes les mon-

tagnes du Latium, les voyageurs peuvent au loin se rappeler ces grands souvenirs de l'histoire profane; mais ils doivent ensuite réfléchir sur ce prodigieux changement qui a élevé la croix et le couvent des Passionnistes à la place de la statue et du temple de la divinité devant laquelle se prosternait le peuple-roi.

QUELQUES AVIS

AUX PERSONNES QUI VONT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN ITALIE.

Le voyageur qui arrive pour la première fois en Italie est souvent embarrassé pour bien des choses de détail et il est exposé à être trompé par les guides mêmes auxquels il se livre sans défiance. C'est pourquoi nous avons cru devoir ajouter à l'itinéraire les avis et les renseignements dont notre propre expérience nous a fait connaître l'utilité. Un écrivain français, M. Valéry, est allé jusqu'à composer un petit livre intitulé l'*Italie confortable*, revu et corrigé par A. F., dans lequel sont indiqués les meilleurs hôtels, cafés, restaurants, etc.

D'abord, les personnes qui ne peuvent faire une grande dépense ni un long séjour en Italie, et c'est le cas où se trouvent la plupart des ecclésiastiques, devraient se borner au voyage de Rome. Celles qui s'embarqueraient à Marseille pourraient toujours visiter Gênes, Pise et Livourne, puisque les stations des bateaux à vapeur procurent cette facilité. Or, quand on a parcouru ces trois villes, et séjourné environ un mois à Rome, on a déjà vu bien des monuments, bien des statues et des tableaux, et l'on peut bien se passer d'imiter ces nombreux touristes qui parcourent en poste l'Italie entière, pour avoir ensuite le plaisir de dire, j'ai tout vu ! C'est ici le cas peut-être d'appliquer le mot, *timeo virum unius libri*. L'homme instruit qui a visité Rome avec toute l'attention dont il était capable, et apres s'être préparé par l'étude, aura beaucoup plus appris que la multitude des voyageurs pressés de tout voir en peu de mois.

On peut à la rigueur se passer de savoir l'italien ; mais on ferait bien de l'apprendre : autrement, on serait assez souvent embarrassé avec les voituriers, avec des domestiques, avec les gens du peuple à qui l'on veut demander quelque renseignement sur un édifice ou sur le chemin qu'il faut suivre, et l'on ne pourrait pas toujours s'expliquer les inscriptions tracées sur le marbre dans la langue du pays.

Il serait bon de joindre aux études préparatoires, celle du plan de la ville de Rome. Aux personnes peu versées dans les matières d'art et d'archéologie, nous pouvons indiquer des livres tels que ceux de M. de Caumont, de M. Bourassé, de M. Rio. J'ai indiqué dans mon itinéraire une foule d'ouvrages sur l'Italie qui seront utilement consultés avant et après le voyage. Il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'il faut dédaigner les auteurs enragés comme Dupaty, Volney et Lady Morgan, les hableurs comme Alexandre Dumas, les écrivains superficiels, qui, semblables à beaucoup de *feuilletonistes*, parlent à tort et à travers de ce qu'ils n'ont pas vu ni même étudié.

Si l'on pouvait être quatre, six tout au plus, pour le voyage en Italie, on trouverait plaisir et économie à aller en voiture particulière. Quand on a rencontré un bon voiturin, après des informations prises chez un honnête maître d'hôtel, on voyage commodément et l'on s'arrête à volonté. On est toujours content du voiturin quand on lui promet une bonne étrenne. La *bonne main* est une chose à laquelle on tient beaucoup dans ce pays Il faut la donner aussi en visitant les monuments et ce serait un surcroît notable de dépense si l'on était seul.

Un ennui de ce voyage, et un ennui qui se renouvelle beaucoup trop souvent, c'est celui du passeport. La multiplicité des états différents en est cause. Seulement pour aller à Naples et pour en revenir il en coûte près de trente francs ; le visa est à la vérité beaucoup moins cher ailleurs. Avant de quitter la France il faut se munir d'un passeport

délivré au chef-lieu de préfecture. Si vous voyagez en bateau à vapeur, le capitaine prend votre passeport au départ et il ne vous le rend qu'au lieu de votre destination, le présentant lui-même à la police des points intermédiaires pour un visa que vous avez payé d'avance. Dans une ville où vous séjournez, votre passeport, qu'on prend à la porte, reste au bureau de la police pendant tout le temps de votre séjour. On vous remet une carte en échange. A votre départ, un domestique de l'hôtel va le chercher, ce qui vous évite la peine d'attendre longtemps dans les bureaux. Souvenez-vous que la police italienne est très-ombrageuse dans les contrées menacées par la propagande révolutionnaire : elle a ses raisons pour cela.

La différence des États amène encore celle des monnaies. Sachez d'abord avant de partir que nos pièces de 5 francs et celles d'une valeur au dessus sont seules admises dans les pays qui ne sont pas limitrophes de la France. Ainsi, en Toscane, dans l'État de l'Église, à Naples, nos pièces de 2 francs et au dessous ne sont pas reçues. A Rome, l'écu, ou piastre, vaut 5 francs 46 centimes à-peu-près. Il se divise en cent baïoques : le grosso d'argent vaut 5 baïoques, le Paul 10, le Papetto 20, le Testone 30, le demi-écu ou demi-piastre 50. — L'usage est plutôt de dire deux pauls, trois pauls, cinq pauls. —

Je ne conseille pas de prendre des lettres de crédit si l'on n'a pas besoin de sommes considérables : il vaut mieux emporter de l'or ; car les banquiers d'Italie se font payer un peu cher les services qu'ils rendent.

En Italie, pour quoi que ce soit, il faut toujours convenir du prix à l'avance : on y *écorche* les étrangers plus encore peut-être que ne le font nos Français des Pyrénées à l'égard des personnes malades ou bien portantes qui vont prendre les eaux.

Les diligences sont généralement beaucoup plus chères qu'en France : voilà pourquoi nous conseillons les voiturins aux voyageurs qui peuvent se réunir pour suivre la même route.

La concurrence des bateaux à vapeur permet de marchander sur le prix des places, si l'on n'est pas pressé de partir à jour fixe. Nos paquebots de l'État ne touchent pas à Gênes, ce qui procure une économie de temps et d'argent aux passagers qui ne tiennent pas à voir cette ville. Comme nous désirerions voir toujours augmenter le nombre de ceux qui vont visiter la ville sainte, nous entrons dans ces détails pour montrer combien ce pèlerinage est facile. Le voyageur qui partirait de Marseille sur un bateau de l'état, le lundi soir, pourrait arriver à Rome le matin du jeudi suivant; il y passerait environ un mois, logé dans un bon hôtel, et il reviendrait à Marseille, prenant toujours les secondes places dans les bateaux, le tout pour moins de quatre cents francs. Ceux qui ont le courage ou l'humilité de se tenir sur le pont pendant le trajet et d'aller manger aux restaurants à la carte dépensent bien moins encore.

Quand vous arrivez sur le bateau à vapeur, ayez soin de garder avec vous ce qui vous est nécessaire pendant la traversée, car vos bagages descendent à fond de cale, dans un magasin, pour ne vous être rendus qu'à votre destination. En fait de bagages, ne vous chargez que de ce qui est absolument de rigueur.

On est généralement bien dans les hôtels. Les maîtres et les domestiques sont polis et parlent notre langue. Tout s'y paye à-peu-près comme en France, et l'on peut obtenir une diminution si l'on doit faire un séjour prolongé. Dans ce dernier cas, il est des voyageurs, qui, pour plus d'économie, louent une chambre garnie et prennent leurs repas chez des restaurateurs à la carte. Il y a aussi dans beaucoup de villes d'Italie des hôtels plus modestes qu'on appelle les pensions suisses; non seulement les étrangers y trouvent des prix plus modérés, mais encore plus d'attentions bienveillantes. Cependant, il faut que je recommande les grands hôtels, pour Rome plus particulièrement, à cause de la bonne et nombreuse compagnie qu'on

y rencontre ; on y gagne pour l'instruction en se trouvant avec des étrangers recommandables de tous les pays ; les uns et les autres se font part à table de leurs observations et des permissions qu'ils ont obtenues pour visiter certains monuments ; ils se lient même assez quelquefois pour se rendre de mutuelles visites dans leurs chambres. Ces avantages valent bien quelque dépense de plus.

En Italie, on ne compte pas les heures comme en France. Le point de départ change tous les quinze jours avec le coucher du soleil, après lequel commence la première heure. On compte jusqu'à vingt-quatre : mais les horloges sonnent en recommençant toutes les six heures, c'est-à-dire qu'elles sonnent une heure à sept, à treize et à dix-neuf. Les étrangers sont bientôt familiarisés avec cette manière de compter qui se retrouve dans certaines contrées de l'Allemagne. —

TABLES CHRONOLOGIQUES.

Ans avant J. C.	
752	Fondation de Rome.
714	Numa Pompilius.
670	Tullus Hostilius.
665	Destruction d'Albe-la-longue. Le mont Cœlius est joint à la ville.
640	Ancus Martius, roi.
628	L'Aventin entouré de murs.
619	Fondation d'Ostie.
614	Tarquin l'ancien, roi.
578	Servius Tullius, roi.
563	Le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin sont compris dans l'enceinte.
539	Confédération entre les Romains et les Latins. Temple de Diane élevé sur l'Aventin par les confédérés.
534	Tarquin le superbe, usurpateur.
511	Construction du temple de Jupiter Capitolin.
509	Établissement de la République.
496	Victoire du lac Régile. Mort de Tarquin.
494	Première retraite du peuple sur le mont sacré.
488	Véturie fléchit Coriolan. Temple de la Fortune Mulièbre.
452	Création des Décemvirs.
449	Mort de Virginie. Abolition du décemvirat.
445	Tribuns militaires.
396	Prise de Véies.
390	Prise de Rome par Brennus.
366	Préteurs. Édiles curules.
343	Guerre contre les Samnites.
280	Guerre contre Pyrrhus.
266	L'Italie soumise à Rome.

264 Première guerre Punique.
242 Fin de cette guerre. La Sicile cédée aux Romains.
231 La Sardaigne et la Corse conquises.
218 Seconde guerre punique.
216 Bataille de Cannes.
201 Fin de la seconde guerre punique.
190 Défaite d'Antiochus, roi de Syrie.
171 Guerre de Macédoine contre Persée.
167 Triomphe de Paul-Émile.
147 Destruction de Carthage.
133 Tiberius Gracchus.
121 Mort de Caïus Gracchus.
106 Jugurtha fait prisonnier.
91 Guerre sociale ou Italique.
88 Marius et Sylla.
86 Mort de Marius.
83 Incendie du Capitole.
81 Sylla dictateur.
78 Mort de Sylla.
63 Conjuration de Catilina.
60 Premier triumvirat.
58 Cicéron exilé.
48 Bataille de Pharsale. Mort de Pompée.
45 César dictateur perpétuel.
44 Mort de César.
43 Second triumvirat. Mort de Cicéron.
42 Bataille de Philippes.
31 Bataille d'Actium.
30 Auguste fonde l'empire et règne 44 ans.

EMPEREURS.

Ans après J. C.

14 Tibère.
37 Caligula.
41 Claude I.
54 Néron.
68 Galba.

69 Othon.
— Vitellius.
— Vespasien.
79 Titus.
81 Domitien.
95 Nerva.
98 Trajan.
117 Adrien.
138 Antonin-le-pieux.
161 Marc-Aurèle et Lucius Verus.
180 Commode.
193 Pertinax.
—— Didius Julien.
—— Septime Sévère.
211 Antonin Caracalla et Geta.
217 Macrin.
218 Héliogabale.
222 Alexandre Sévère.
237 Maximin.
237 Gordien I. Gordien II. Maxime Pupien et Claudius Balbin.
238 Gordien III.
244 Philippe (qui fut chrétien, dit-on.)
249 Decius.
251 Gallus et Volusien.
253 Emilien.
260 Valérien.
267 Gallien. Plusieurs tyrans dans l'empire sous Valérien et Gallien son fils.
268 Claude II.
270 Aurélien.
275 Tacite.
276 Florien ou Florus était frère de Tacite son prédécesseur.
276 Probus.
282 Carus.
283 Carin et Numérien.
284 Dioclétien et Maximien Hercule. Ils abdiquent en 304.
304 Constance Chlore et Maximien Galère.
306 Constantin. Plusieurs tyrans dont le plus célèbre est Maxence. Maximin et Licinius associés à l'empire.

Constantin transfère le siége de l'empire à Byzance l'an 330.

337 Constance. Constantin et Const

361 Julien l'apostat.

363 Jovien.

364 Valentinien I et Valens.

367 Gratien.

375 Valentinien II.

379 Théodose I.

395 Honorius en Occident et Arcade en Orient. Sous leur règne les barbares envahissent l'empire.

408 Honorius et Théodose II.

Divers tyrans sous ces empereurs. Constance II est associé à l'empire par Honorius; mais Théodose refuse de le reconnaître.

423 Théodose II seul.

425 Théodose II et Valentinien III.

444 Valentinien III et Marcien.

455 Marcien et Maxime.

456 Marcien et Avitus.

457 Marcien.

458 Léon et Majorien.

461 Léon et Sévère.

467 Léon et Anthemius.

472 Léon et lybrius.

473 Léon, Glycerius et Nepos.

475 Nepos, Zenon.

475 Romulus-Augustule, détrôné l'année suivante par Odoacre. Avec finit l'empire d'Occident.

CHRONOLOGIE DES PAPES.

L'an de J.C.

42 Saint Pierre établit son siége à Rome.

66 Saint Lin, Toscan.

77 Saint Clet, romain.

80 Saint Clément, romain.

91 Saint Anaclet, grec, d'Athènes. (1)
96 Saint Évariste, d'Antioche.
108 Saint Alexandre, romain.
117 Saint Sixte ou Xiste, romain.
127 Saint Télesphore, grec.
138 Saint Hygin, athénien.
142 Saint Pie, d'Aquilée en Italie.
150 Saint Anicet, Syrien.
162 Saint Soter, de Fondi en Campanie.
171 Saint Éleuthère, grec.
185 Saint Victor, africain.
197 Saint Zéphirin, romain.
217 Saint Calixte, romain.
222 Saint Urbain, romain.
230 Saint Pontien, romain.
235 Saint Anthère, grec.
236 Saint Fabien, romain.
250 Saint Corneille, romain.
251 * Novatien, premier anti-pape.
252 Saint Lucius, romain.
254 Saint Étienne, romain.
257 Saint Sixte II, grec.
259 Saint Denis, grec.
269 Saint Félix, romain.
274 Saint Eutychien, Toscan.
283 Saint Caïus, Dalmate.
295 Saint Marcellin, romain.
304 Saint Marcel, romain.
310 Saint Eusèbe, grec.
311 Saint Melchiade, africain.
314 Saint Sylvestre, romain.
336 Saint Marc, romain.
337 Saint Jules, romain.

(1) Nous suivons la table de M. de la Gournerie, auteur de *Rome chrétienne*. Elle s'accorde avec le martyrologe, avec le catalogue de Félix IV, et avec la galerie des portraits des papes qui était dans la basilique de saint Paul. Il est des chronologistes qui ont confondu saint Anaclet avec saint Clet, et d'autres qui ont placé saint Anaclet immédiatement après saint Clet.

352 Libère, romain.
356 * Saint Félix II, anti-pape. Il finit par le martyre et l'usage a prévalu de l'appeler Félix II.
366 Saint Damase, espagnol. — * Ursicin, anti-pape.
385 Saint Syrice, romain.
399 Saint Anastase, romain.
401 Saint Innocent, d'Albano.
417 Saint Zozime, grec.
418 Saint Boniface, romain. — * Eulalius, anti-pape.
422 Saint Célestin, de la Campanie.
432 Saint Sixte III, romain.
440 Saint Léon, toscan.
461 Saint Hilaire, de la Sardaigne.
468 Saint Simplicius, de Tibur.
483 Saint Félix III, romain.
492 Saint Gélase, africain.
496 Saint Anastase II, romain.
498 Saint Symmaque, de la Sardaigne. — * Laurent, anti-pape.
514 Saint Hormisdas, de Frosinone en Campanie.
523 Saint Jean I, toscan.
526 Félix IV, samnite.
530 Boniface II, romain.
533 Jean II, romain.
535 Agapet, romain.
536 Saint Silvère, de la Campanie.
537 * Vigile, anti-pape, romain.
538 Vigile, pape après la mort de Silvère.
555 Pélage I, romain.
560 Jean III, romain.
574 Benoit I, romain.
578 Pélage II, romain.
590 Saint Grégoire le grand.
604 Sabinien, toscan.
607 Boniface III, romain.
608 Boniface IV, de Valérie, au pays des Marses.
615 Saint Dieudonné, romain.
618 Boniface V, napolitain.
625 Honorius I, de la Campanie.

640 Séverin, romain.
640 Jean IV, dalmate.
642 Théodore, de Jérusalem.
649 Saint Martin, de Todi en Toscane.
655 Saint Eugène, romain.
657 Vitalien, de la campanie.
672 Adéodat, romain ou Dieudonné II.
676 Donus, ou Domnus, romain.
679 Agathon, sicilien.
682 Saint Léon II, sicilien.
684 Saint Benoît II, romain.
685 Jean V, syrien. — * Pierre et Théodore anti-papes.
685 Conon, sicilien.
687 Saint Sergius, de Palerme. — * Théodore et Paschal anti-papes.
701 Jean VI, grec.
705 Jean VII, grec.
708 Sisinnius, syrien.
708 Constantin, syrien.
715 Grégoire II, romain.
731 Grégoire III, syrien.
741 Saint Zacharie, grec.
752 Étienne II, mort avant d'être sacré.
752 Autre Étienne II, romain.
757 Paul I, romain. — * Théophylacte, Constantin et Philippe, anti-papes.
768 Étienne III, sicilien.
772 Adrien I, romain.
795 Saint Léon III, romain.
816 Étienne IV, romain.
817 Saint Paschal I, romain.
824 Eugène II, romain. — * Sisinnius, anti-pape.
827 Valentin, romain.
828 Grégoire IV, romain.
844 Sergius II, romain.
847 Saint Léon IV, romain.
855 Benoît III, romain.
858 Nicolas I, romain.
867 Adrien II, romain.

872 Jean VIII, romain.
882 Marin ou Martin II, toscan.
884 Adrien III, romain.
885 Étienne V, romain. — * Anastase, anti-pape.
891 Formose, (1) romain. — * Sergius, anti-pape.
896 Boniface VI, romain.
896 Étienne VI, romain.
897 Romain, toscan.
898 Théodore II, romain.
898 Jean IX, de Tibur.
900 Benoît IV, romain.
903 Léon V, d'Ardée.
903 Christophe, romain.
904 Sergius III, romain.
911 Anastase III, romain.
913 Landon, sabin.
914 Jean X, de Ravenne.
928 Léon VI, romain.
929 Étienne VII, romain.
931 Jean XI, romain.
936 Léon VII, romain.
939 Étienne VIII, allemand.
942 Marin ou Marin III, romain.
946 Agapit II, romain.
956 Jean XII, Octavien Sporco, romain, le premier pape qui ait changé de nom en montant sur la chaire apostolique.
964 Benoît V, romain.
964 Léon VIII, romain.
965 Jean XIII, romain.
972 Benoît VI, romain.
974 * Boniface VII (Francon), anti-pape.
974 Domnus II, romain.
975 Benoît VII, romain.

(1) Le premier pape qui ait été évêque avant de monter sur le saint Siége. — Je ne crois pas que cette note de M. de la Gournerie soit exacte, du moins quant aux successeurs immédiats de saint Pierre. Saint Clément fut sacré évêque par saint Pierre lui-même.

983 Jean XIV, évêque de Pavie. Il changea son nom de Pierre par respect pour le prince des apôtres.
985 Jean XV, mort avant d'être sacré.
985 Jean XVI, romain, qui prit le nom de Jean XVI, quoique l'autre n'eut pas été sacré.
996 Grégoire V, Brunon, allemand.
999 * Jean Philagathe, anti-pape.
999 Sylvestre II, Gerbert, d'Auvergne, le premier pape français.
1003 Jean XVII, Sicco, romain.
1003 Jean XVIII, romain.
1009 Sergius IV, évêque d'Albano, romain.
1012 Benoît VIII, romain, évêque de Porto. — * Léon ou Grégoire, anti-pape.
1024 Jean XIX, romain.
1033 Benoît IX, Théophilacte, de Tusculum.
1044 Grégoire VI, Jean Gratien, romain.
1046 Clément II, Suidger, saxon.
1048 Damase II, bavarois.
1049 Saint Léon IX, évêque de Toul.
1055 Victor II, Gebehard, allemand.
1057 Étienne IX, lorrain, abbé du mont-Cassin.
1058 Nicolas II, Gérard de Bourgogne.
1058 * Benoît X, anti-pape.
1060 Alexandre II, Anselme, milanais.
1061 * Cadaloüs, dit Honorius II, anti-pape.
1073 Saint Grégoire VII, Hildebrand, toscan.
1080 * Guibert, dit Clément III, anti-pape.
1086 Victor III, Didier, abbé du mont-Cassin.
1088 Urbain II, Othon, de Châlons-sur-Marne.
1099 Paschal II, toscan. — * Albert et Théodoric, anti-papes après Guibert.
1118 Gélase II, Jean de Gaéte.
1118 * Maurice Burdin, dit Grégoire VIII.
1119 Calixte II, Guy, archevêque de Vienne, bourguignon.
1124 Honorius II, Lambert, de Bologne. — * Calixte, anti-pape.
1130 Innocent II, romain.
1130 * Pierre de Léon, dit Anaclet II, anti-pape. Après lui Victor IV, anti-pape.

1143 Célestin II, toscan.
1144 Lucius II, Gérard, de Bologne.
1145 Eugène III, pisan.
1153 Anastase IV, romain.
1154 Adrien IV, anglais, le seul de cette nation.
1159 Alexandre III, Baudinelli de Sienne. — Octavien, Guy de Crême et Jean de Sturm, successivement anti-papes sous les noms de Victor IV, Paschal III et Calixte III.
1181 Lucius III, de Lucques.
1185 Urbain III, Crivelli, de Milan.
1187 Grégoire VIII, Albert, de Bénévent.
1187 Clément III, romain.
1191 Célestin III, romain.
1198 Innocent III, Conti, d'Anagni.
1216 Honorius III, Savelli, romain.
1227 Grégoire IX, Conti, d'Anagni.
1241 Célestin IV, Geoffroy, milanais.
1243 Innocent IV, Fieschi, génois.
1254 Alexandre IV, Conti, d'Anagni.
1261 Urbain IV, Jacques Pantaléon, de Troyes en Champagne.
1265 Clément IV, Foulques, de Saint Gilles en Languedoc.
1271 Grégoire X, Thibaud, de Plaisance.
1276 Innocent V, Pierre de Champagni, de Moustier en Savoie.
1276 Adrien V, Fieschi, gênois.
1276 Jean XXI, (qui devrait être appelé Jean XX. L'anti-pape Philagathe prit le nom de Jean), Pierre Julien, portugais.
1277 Nicolas III, Orsini, romain.
1281 Martin IV, Simon de Brion, français.
1286 Honorius IV, Savelli, romain.
1287 Nicolas IV, Jérôme d'Ascoli.
1292 Saint Célestin V, Pierre de Mouron, de la Pouille.
1294 Boniface VIII, (quoique Boniface VII ait été anti-pape) Benoît Cajétan, d'Anagni.
1303 Saint Benoît XI, (Benoît X fut anti-pape) de Trévise.
1305 Clément V, siégeant à Avignon, français.

1316 Jean XXII, de Cahors.
1328 * Pierre de Corbario, anti-pape.
1334 Benoît XII, français.
1342 Clément VI, français.
1352 Innocent VI, français.
1362 Urbain V, français.
1370 Grégoire XI, français, qui reporta le saint siége à Rome en 1377.
1378 Urbain VI, napolitain. Ici commença le grand schisme. — * Clément VII est élu à Avignon. Ni lui, ni ses successeurs, ne sont compris dans le catalogue des papes.
1389 Boniface IX, napolitain.
1394 * Benoît XIII, Pierre de Lune, anti-pape.
1404 Innocent VII, de Sulmone dans l'Abruzze.
1406 Grégoire XII, vénitien.
1409 Alexandre V, de l'île de Crète.
1410 Jean XXIII, napolitain.
1417 Martin, Colonna, romain.
1424 * Clément VIII, élu en Aragon, anti-pape.
1431 Eugène IV, vénitien.
1439 * Félix V, Amédée de Savoie, élu par le concile schismatique de Bâle.
1447 Nicolas V, de Sazzane.
1455 Calixte III, Borgia, espagnol.
1458 Pie II, Ænéas Sylvius Piccolomini, toscan.
1464 Paul II, vénitien.
1471 Sixte IV, François de la Rovère, de Savone.
1484 Innocent VIII, Cibo, gênois.
1492 Alexandre VI, Borgia, espagnol.
1503 Pie III, Piccolomini, de Sienne.
1503 Jules II, Julien de la Rovère, de Savone.
1515 Léon X, Jean de Médicis, florentin.
1522 Adrien VI, Van Trusen, né à Utrecht.
1523 Clément VII, Jules de Médicis, florentin.
1534 Paul III, Alexandre Farnèse, toscan.
1550 Jules III, Del Monte, romain.
1555 Marcel II, de Montepulciano.
1555 Paul IV, Caraffa, napolitain.

1559 Pie IV, Médici, milanais.
1566 Saint Pie V, Ghislieri, du diocèse de Tortone.
1572 Grégoire XIII, Buoncompagni, bolonais.
1585 Sixte V, Félix Peretti, né près de Montalte dans la marche d'Ancône.
1590 Urbain VII, Castagna, romain.
1590 Grégoire XIV, Sfondrato, de Crémone.
1591 Innocent IX, Fachinetti, bolonais.
1592 Clément VIII, Aldobrandini, de Fano.
1605 Léon XI, Alexandre de Médicis, florentin.
1605 Paul V, Borghèse, de Sienne.
1621 Grégoire XV, Ludovisi, bolonais.
1623 Urbain VIII, Barberini, florentin.
1644 Innocent X, Pamphili, romain.
1653 Alexandre VII, Chigi, de Sienne.
1667 Clément IX, Rospigliosi, de Pistoie.
1670 Clément X, Altieri, romain.
1676 Innodent XI, Odescalchi, de Côme.
1689 Alexandre VIII, Ottoboni, vénitien.
1691 Innocent XII, Pignatelli, napolitain.
1700 Clément XI, Albani, de Pesaro.
1721 Innocent XIII, Conti, romain.
1724 Benoît VIII, Orsini, romain.
1730 Clément XII, Corsini, florentin.
1740 Benoît XIV, Lambertini, bolonais.
1758 Clément XIII, Rezzonico, vénitien.
1769 Clement XIV, Ganganelli, né près de Rimini.
1775 Pie VI, Braschi, de Césène.
1800 Pie VII, Chiaramonti, de Césène.
1823 Léon XII, Annibal della Genga, né à la Genga.
1829 Pie VIII, Castiglione, né à Cingoli.
1831 Grégoire XVI, Cappellari, de Bellune.

CATALOGUE CHRONOLOGIQUE

DES ARTISTES LES PLUS CÉLÈBRES DE L'ITALIE, DANS LEQUEL SONT COMPRIS LES ARTISTES ÉTRANGERS QUI ONT HABITÉ A ROME ET QUI Y ONT LAISSÉ DES ŒUVRES REMARQUABLES.

On voit par cette longue liste combien les grands maîtres ont abondé en Italie, surtout dans le XVe et dans le XVIe siècle. Il en est une foule d'autres qui ont montré un talent éminent dans une ou deux productions de leur art, sinon dans l'ensemble de leurs ouvrages. Nous ne citerons pas les noms de ceux-là.

Les amateurs sévères de l'art chrétien reconnaissent la supériorité des Michel-Ange, des Raphaël, et des autres illustres maîtres de la renaissance, quant au génie, à la beauté de la forme, à la correction du dessin : mais ils préfèrent, pour la pensée religieuse, les Fiezole, les Pérugin, les artistes de l'école d'Ombrie et la première manière de Raphael.

Nous avons aussi fait observer, dans le corps de l'ouvrage, que les statuaires italiens, inspirés par les modèles de la sculpture antique, ont donné trop de grâce profane à celles de leurs œuvres qui étaient destinées aux édifices religieux.

Pour l'architecture, si les plus illustres maîtres de cet art adoptèrent le style des monuments de l'antiquité profane pour la construction des églises, du moins ils en imitèrent la grâce et la majesté ; mais les architectes de la fin du XVIIe siècle et du XVIIIe tombèrent dans un excès de mauvais goût : ils substituèrent à une noble simplicité la surcharge et la bizarrerie des ornements.

PEINTRES.

Né en — Mort en

1240—1310 Cimabué, chef (1) de l'École Florentine, restaurateur de la peinture. Tableaux à fresque et en détrempe. Génie naturel, peu de goût.

1239—1312 Gaddo Gaddi. Excellent peintre en mosaïque de l'époque.

1259—1344 Cavallini, romain. La peinture en mosaïque fit avec lui de grands progrès. Ce saint artiste fut aussi sculpteur.

1276—1336 Giotto, élève de Cimabué. Il surpassa son maître et il fit prendre un nouvel essor à la peinture. Benoit XI l'appela à Avignon. Il retourna à Florence. — Laurati, un de ses meilleurs élèves, a laissé de bonnes peintures à Sienne et à Arezzo.

1387—1455 Fiezole, Fra Angelico, Dominicain. École Florentine. Surnommé l'ange de la peinture. Ses figures ont une expression vraiment céleste. On dit qu'il laissait des fautes sensibles dans ses tableaux, par humilité.

1398—1460 Paul Ucello. École Florentine. Un des premiers peintres qui donnèrent aux tableaux l'expression, la profondeur idéale, la vérité imitée de la nature.

1402—1443 Masaccio. École Florentine. Ce grand peintre prépara les voies à ceux qui brillèrent ensuite du plus grand éclat. Michel-Ange et Raphaël lui durent beaucoup pour la force, le relief et la grâce.

1421—1501 Gentile Bellini. Chef de l'école Vénitienne. Jean Bellini son frère fut un des premiers qui peignirent à l'huile. On sait que la peinture à l'huile n'a été découverte qu'en 1428, par Jean de Bruges.

1445- 1524 Le Pérugin, Pierre Vannucci, né près de Pérouse, chef de l'école d'Ombrie, si religieuse et si suave. Il fut le maître de Raphaël, qui abandonna en-

(1) *Chef* ne veut pas dire le plus habile.

suite sa première manière pour adopter celle des artistes profanes.

1445—1520 Léonard de Vinci. École Florentine. Il finissait ses ouvrages jusqu'à l'excès. Sa Cène, faite pour les dominicains de Milan, est un tableau célèbre. Il a composé un traité sur la peinture.

1449—1493 Ghirlandaïo, Dominique Coradi. Employé au Vatican par Sixte IV. Finesse et variété dans les idées, pureté des couleurs et perfection des formes.

Rodolphe Ghirlandaïo, né en 1485, fut aussi un bon peintre.

1454—1530 Le Pinturicchio. École Florentine. Ses peintures de la vie de Pie II, au dôme de la bibliothèque de Sienne, sont très-estimées. Ce dôme est maintenant la sacristie de la cathédrale. Raphaël encore jeune fut choisi par Pinturicchio pour l'aider dans ce travail.

1469—1517 Fra Bartholomeo, Baccio. École Florentine. Après un sermon de Savonarole, il jeta au feu tout ce qu'il avait peint d'indécent et de profane, et il entra chez les Dominicains. Style correct, figures gracieuses, coloris agréable.

1471—1518 Albert Durer, de Nuremberg, graveur et peintre. Grande perfection de dessin, beaucoup d'imagination, trop de raideur.

1474—1564 Michel-Ange, Buonarotti, celui de tous les artistes qui a eu le plus de génie, dans tous les genres. Il a moins de grâce que Raphaël ; mais il a plus d'inspiration, de force et de hardiesse. Quelquefois il a paru bizarre.

1477—1576 Le Titien, Vecelli. École Vénitienne. Ce grand peintre fut élève de Bellini et émule de Giorgione. Il surpassa l'un et l'autre. Il excella pour la beauté du coloris et dans le portrait. Il traitait tous les genres et il imitait parfaitement la nature. On lui reproche de fréquents anachronismes.

1478—1511 Le Giorgione, George Barbarelli. École Vénitienne Élève de Jean Bellini. Carnations excellentes,

force, pureté du dessin, supériorité dans le paysage.

1479—1554 Le Sodome, Antoine Razzi ou Vercelli. École Siennoise.

1481—1559 Le Garofalo, de Ferrare. Il excellait à copier Raphaël son maître.

1483—1520 Raphaël, Sanzio d'Urbin, chef de l'École Romaine. Comme Michel-Ange, il fut aussi sculpteur et architecte, mais à un degré bien inférieur. — Il est assez connu.

1484—1540 Le Pordenone, Regillo. École Vénitienne. Ses fresques surtout sont estimées, ainsi que celles de son neveu Julius. Ils ont travaillé dans l'État Vénitien et en Allemagne.

1485—1547 Sébastien del Piombo. Élève de Michel-Ange. Talent spécial pour le portrait. Il ne terminait pas toujours bien ses ouvrages.

1488—1528 Le Fattore, Penni. Il fut surnommé le Fattore parce que son maître Raphaël lui confiait le détail de ses affaires. Il copia la manière de celui-ci. Luc Penni, son frère, fut aussi élève de Raphaël.

1488—1530 André del Sarto. École Florentine. Correct, gracieux, un peu uniforme. Il copiait avec une si singulière habileté qu'on prenait ses copies pour les originaux.

1490—1570 Le Primatice, né à Bologne. Il passa en France et on peut le considérer comme le chef de l'école Française. Intelligence, bon coloris, naturel dans les poses : mais trop de précipitation dans le travail.

1492—1546 Jules Romain. École Romaine. Élève favori et héritier de Raphaël. Il fut un des plus grands peintres et habile architecte. On ne lui reproche que son coloris trop souvent terne et rembruni.

1494—1534 Le Corrège, né à Correggio. École Lombarde. Il a été le plus gracieux de tous les peintres et son coloris est admirable. L'école Flamande s'est attachée à imiter ses effets de lumière dans les ta-

bleaux *de nuit*. C'est lui qui a le mieux entendu les raccourcis et la magie des plafonds.

1494—1561 Jean d'Udine. Élève du Giorgione et ensuite de Raphaël. Il excellait dans la peinture des animaux, des fruits, des fleurs et des ornements.

1495—1543 Le Caravage, Polydore Caldara. École Romaine. Il ne faut pas le confondre avec Michel-Ange de Caravage. On a comparé cet élève de Raphaël à Jules Romain ; mais si celui-ci avait peut-être moins d'art, il avait plus de chaleur et d'élévation dans la pensée. Il a fait beaucoup de peintures en camaïeux imitant des bas-reliefs.

1500—1547 Perrin del Vaga, Buonacorsi. École Romaine. Délicatesse dans le dessin. Il peignait très-bien les frises, les ornements, les grotesques.

1501—1570 Le Bronzino, Ange. École Florentine. Talent particulier pour le portrait.

1503—1540 Le Parmesan, Mazzuoli. École Lombarde. Gracieux dans les airs de tête et dans les draperies. Il peignait très-bien les vierges, les enfants et le paysage.

1509—1566 Daniel de Volterre. École Romaine. Élève de Michel-Ange. Sa *descente de croix* à la Trinité-du-Mont est un des plus grands chefs-d'œuvre de la peinture. Il fut aussi sculpteur.

1510—1592 Le Bassano, Jacques. École Vénitienne. Il excellait dans le paysage et dans la peinture des animaux. Ses quatre fils furent peintres : François fut le plus distingué.

1510—1563 François Salviati. École Florentine. Mérite d'invention : trop peu de correction.

1512—1594 Le Tintoret. École Vénitienne. Dessin hardi, coloris charmant, grande intelligence du clair-obscur. Sa prodigieuse facilité lui fut nuisible : il y a beaucoup d'inégalités dans ses ouvrages.

1512—1574 George Vasari. École Florentine. Il a écrit les vies des principaux peintres, sculpteurs et architectes, en 3 volumes in-4. Ses jugements sur les artistes

ses contemporains ont été souvent rectifiés par Bottari dans une édition postérieure. Vasari a composé encore un traité sur la peinture.

1528—1612 Frédéric Barroche. École Romaine. Ce grand peintre a imité la grâce et le coloris du Corrège ; il l'emporte même souvent pour la correction. Il est très-estimé.

1528—1590 Le Mutien. École Vénitienne. Excellent dessinateur. Il fonda l'académie de Saint Luc, à Rome.

1529—1566 Zuccari, Thadeo. École Romaine. Il s'attacha à imiter la manière de Raphaël. — Frédéric Zuccari, son frère et son élève, fut bon dessinateur et bon coloriste, mais trop maniéré.

1532—1588 Le Véronèse, Paul Caliari. École Vénitienne. Un des plus grands peintres, mais qui a trop souvent manqué aux règles du goût et à la chronologie. — Son frère Benoît Caliari fut un peintre distingué. — Ses deux fils avaient de grandes dispositions pour la peinture; mais Charles mourut jeune et Gabriel s'adonna au commerce.

1540—1588 Palma le vieux. École Vénitienne. Il imita le Titien; mais il manqua de correction. — Son neveu Jacques, dit Palma le jeune, fut élève du Tintoret.

1552— (*) Le Pomarancio, Roncalli. École Florentine. On voit beaucoup de bons ouvrages de cet artiste à Rome et à Lorette. — Nicolas Pomarancio a laissé de bonnes peintures au Vatican et à l'église de Saint Laurent in Damaso.

1555—1619 Carrache, Louis. Chef de l'école Bolonnaise. Goût parfait, touche délicate, simplicité gracieuse. On admire à Bologne l'histoire de saint Benoît et celle de sainte Cécile, dont il orna le cloître de saint Michel.

Carrache, Augustin, son cousin, fut surtout un grand dessinateur.

Carrache, Annibal, frère d'Augustin, naquit en 1560. C'est un des plus grands peintres. Il fut le

(*) L'astérisque marque une date incertaine.

maître du Guerchin, de l'Albane, du Guide, du Dominiquin, illustres artistes de l'école Bolonnaise. C'est lui qui dessina de mémoire les portraits des voleurs qui l'avaient arreté. Sa galerie du palais Farnèse, à Rome, est une suite de chefs-d'œuvre des plus admirés.

1556—1626 Bril, Paul, d'Anvers. École Romaine. Il excella dans le paysage, ainsi que son frère aîné Matthieu, qui fut employé au Vatican par Grégoire XIII.

1557—1613 Salimbeni. École Siennoise.

1558—1638 Passignani. École Romaine. Beaucoup de goût. Il a laissé de bons ouvrages à Rome.

1559—1613 Cardi, dit Cingoli. Son *Ecce homo* l'emporta au concours sur ceux du Barroche et du Caravage.

1560—1609 Michel-Ange de Caravage. École Lombarde. Beaucoup d'imagination, mais souvent déréglée. Son talent se ressentit de son caractère fougueux et bizarre.

1560—1640 Joseph Cesari, dit le Josépin, et plus connu encore sous le nom de chevalier d'Arpin. École Romaine. Fécond, spirituel, un peu forcé dans sa manière. Ses tableaux d'histoire romaine au Capitole sont ses meilleurs ouvrages. Il ne méritait pas toute la réputation qu'il eut de son vivant.

1563—1620 Raphaël de Reggio. École Romaine. Il y a de bons morceaux de lui au Vatican et à Sainte-Marie-Majeure.

1565—1609 Vanni. École Siennoise. Il aimait à peindre les sujets de dévotion.

1570—1616 Schedoni. École Lombarde. Celui qui a le mieux imité le Corrège. Ses tableaux sont rares.

1575—1642 Le Guide, Guido Reni. Facilité étonnante, correction, grâce, carnations et têtes admirables.

1577—1640 Rubens. École Flamande. Il a travaillé à Venise et à Rome. Imagination brillante et féconde. Il réunissait tous les genres de beautés et il avait une rare intelligence du clair-obscur. Aucun peintre n'a été plus honoré que lui de son vivant.

1578—1660 L'Albane. Sa femme et ses enfants étaient d'une si grande beauté qu'il les copiait dans tous ses tableaux. Aussi, ses grâces sont trop uniformes. On l'a surnommé l'Anacréon de la peinture.

1578—1660 Roselli. École Florentine. Peintre à la fresque : pureté de dessin, fraicheur de coloris.

1581—1641 Le Dominiquin, Dominique Zampieri. Il travaillait avec lenteur. Cet illustre maître excellait pour l'expression. Son tableau de la communion de saint Jérôme est mis en parallèle avec la Transfiguration de Raphaël.

1582—1647 Lanfranc. École Bolonnaise. Il traitait de préférence les grands sujets. On le retrouve partout à Rome.

1585—1625 Charles Vénitien, Saraceni. École Vénitienne.

1588—1636 L'Espagnolet, Ribera. Ce peintre espagnol se fixa à Naples, après avoir étudié la manière du Caravage (Michel-Ange). Il aimait les sujets terribles et il tombait trop souvent dans l'excès.

1590—1667 Le Guerchin (le louche), Barbieri. Ce grand maitre se livra entièrement à son génie et il manque parfois de correction ; mais il a beaucoup de force et de hardiesse.

1590—1636 Jean de saint Jean, Mannozi. École Florentine. Ses fresques ont encore toute leur fraicheur. Il excelle pour la perspective. Ses ornements peints semblent en relief.

1592—1660 Hontorst, dit Gérard des nuits. École Flamande. Il excellait à peindre les sujets *de nuit*.

1594—1665 Nicolas Poussin, appelé le Raphaël de la France. (1) Il étudia à Rome. Ses envieux le forcèrent à y retourner et il y mourut. Beaucoup de correction et de noblesse. Ses tableaux des sept sacrements sont célèbres.—Gaspard Poussin (Dughet) fut un bon paysagiste.

1596—1669 Pierre de Cortone, Berettini. École Florentine. Il eut du génie, et quelque chose d'imposant dans ses compositions ; mais ce n'est plus la perfection

(1) M. Duchesne donne ce titre à Le Sueur, dans le *musée de peinture et de sculpture*, ouvrage que j'ai consulté.

de goût des grands maîtres. Rome lui doit un grand nombre de belles peintures, et il s'y montra aussi habile architecte. Notre Pierre Mignard a travaillé avec lui.

1599—1641 Van-Dick, le roi du portrait. On voit en Italie beaucoup de tableaux de ce grand artiste flamand.

1600—1661 André Sacchi. École Romaine. Grâce et coloris de son maître l'Albane et plus de correction. Il est parfait dans les sujets simples.

1600—1682 Le Lorrain, Claude Gélée. Il ne pouvait rien apprendre dans son enfance. On le conduisit à Rome : là, il broya les couleurs d'Augustin Tassi, et ensuite il devint le premier paysagiste de son temps. Les figures de ses tableaux sont peintes par Lauri ou par Courtois.

1600—1632 Pierre Valentin. École Française. On voit à Rome plusieurs de ses tableaux.

1602—1660 Sercozzi, ou Cerquozzi, surnommé le Michel-Ange des batailles et des bambochades, à cause de son aptitude particulière pour ces sujets. École Romaine. Il excellait dans la peinture des fruits.

1610—1650 Jean Both, flamand, peignait très-bien les paysages et son frère André en faisait les figures.

1611—1650 Testa de Lucques. École Florentine. Peintre et graveur. Il est très-correct; mais ses œuvres ont en général quelque chose de dur et de sauvage.

1612—1666 Mola, Pierre François, disciple de l'Albane et du Guerchin. Dessin et coloris estimés.

Jean Baptiste Mola fut surtout paysagiste.

1615—1673 Salvator Rosa. École Romaine. Grand peintre de marines, de paysages et de combats. Génie fier et bizarre. Excellent graveur.

1616—1670 Le Benedetto. Benoît Castiglioni. École Lombarde. Peintre de scènes pastorales, de marchés, d'animaux. Gênes, sa patrie, possède un grand nombre de ses ouvrages.

1617— * Romanelli de Viterbe.

1621—1676 Le Bourguignon, Jacques Courtois, grand peintre de batailles. Ses principaux ouvrages sont à Rome

où il mourut Jésuite. Il était né près de Besançon.

Son frère Guillaume a été bon peintre d'histoire.

1623—1691 Brandi. École Romaine. Beaucoup d'imagination et de facilité : peu de correction.

1623—1694 Lauri. École romaine. Touche légère, compositions gracieuses.

1625—1713 Charles Maratte. École Romaine. Peintre et graveur. Beaucoup d'imagination, d'expression et de majesté. Beau coloris. Il restaura à Rome beaucoup de tableaux des grands maîtres.

1629—1719 Cignani. École Bolonnaise. Goût, facilité et expression. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Bologne et à Forli.

1632—1705 Luc Giordano. Le premier peintre napolitain. Il fut surnommé Fa-Presto parce qu'il travaillait fort vite. Charles II l'appela en Espagne pour travailler à l'Escurial ; mais ses tableaux abondent en Italie. Beaucoup de grâce et de fraîcheur. Couleur brillante.

1634—1689 Ciro Ferri. École Romaine. Peintre et architecte. Ses tableaux se font remarquer par une sage ordonnance.

1638—1721 Gazzi de Pistoie. École Romaine. Son chef-d'œuvre est la peinture de la voûte de l'église des Stigmates, à Rome.

1639—1709 Le Baciccio, Gauli. École Romaine. Plein de verve et quelquefois incorrect. Très-habile dans les raccourcis. Son chef-d'œuvre est la peinture de la coupole de la magnifique église de Jésus, à Rome.

1642—1709 Pozzi, de Trente, jésuite. Talent particulier pour la perspective. Les jésuites de Rome ont beaucoup de tableaux de ce maître. Il fut architecte médiocre.

1648—1704 Le Parrocel, de Brignole en Provence. Il étudia à Rome et à Venise : il eut pour maître le Bourgignon et il devint comme celui-ci un bon peintre de batailles. Facilité, grâce, bon coloris.

Son fils Charles et son neveu Pierre furent des peintres assez distingués.

1656—1746 Le Trévisan, François Trevisani. École Romaine.

1657—1747 Solimene. École Napolitaine.

1684—1764 Marc Benefiale. École Romaine.

1689—1752 Veracini. École Florentine.

1699—1749 Subleyras, d'Uzès en Languedoc. Il se perfectionna à Rome. Il fut le peintre favori des Romains pour le portrait. Son tableau de saint Basile fut copié en mosaïque pour la basilique de Saint-Pierre. L'original est à la Chartreuse de Rome.

1708—1787 Battoni de Lucques. École Romaine.

1728—1779 Raphaël Mengs, de la Bohème. Il travailla beaucoup à Rome et il y mourut. Il a beaucoup écrit sur la peinture.

1763—1788 Drouais, français, mort jeune à Rome, auteur du beau tableau de Marius à Minturne.—Sont venus encore dans le XVIII[e] siècle des peintres distingués, tels qu'Antoine Cavallucci, dit le Sermoneta, André Appiani, Joseph Bossi. Camuccini, qui vient de mourir à Rome, pouvait être considéré comme le premier peintre italien de notre temps.

SCULPTEURS.

Parmi les peintres dont nous venons de donner le catalogue il en est beaucoup qui ont été aussi sculpteurs et architectes.

Il y a encore plus de sculpteurs qui ont été architectes en même temps.

Dès le XIII[e] siècle nous trouvons des sculpteurs distingués, tels que Nicolas et André de Pise, Ghiberti, etc.

1329—1389 André Orgagna, illustre sculpteur florentin. Il fut peintre et architecte.

* —1466 Donatello, célèbre sculpteur florentin. Simon son frère, fut un artiste distingué.

1460—1529 Le Sansovino, André Contucci, de Sansovino. Il fut le rival de Michel-Ange pour la sculpture.

1477—1579 Tatti, dit Sansovino le jeune.

1484—1559 Baudinelli, florentin. Il a fait la célèbre copie du Laocoon qui est à Florence.

* — * Nicolas Cordieri, élève de Michel-Ange.

* — * Lorenzetto, Laurent Lotti, auteur de la Madonna del Sasso, à Rome.

1500—1570. Benvenuto Cellini, célèbre surtout pour ses ouvrages d'orfévrerie. Il a écrit sur cet art et sur la sculpture.

* — * Guillaume della Porta.

* —1588 François de Volterre.

1524—1608 Jean Bologne de Douai, élève de Michel-Ange. Les principaux ouvrages de ce célèbre sculpteur sont à Florence.

1531—1599 Olivieri, architecte.

1562—1629 Pierre Bernin, le père.

1569—1629 Paul Guidotti de Lucques.

1576—1636 Étienne Maderne.

1580—1646 François Mochi.

1594—1646 Le Flamand, François de Quesnoy, de Bruxelles. Il a laissé de belles statues à Rome. Il a fait beaucoup de petits ouvrages en bas-reliefs qui sont fort recherchés.

1594—1655 L'Algarde, un des plus illustres sculpteurs. La correction et la grâce de ses ouvrages l'ont fait surnommer le *Guide* de la sculpture. Il fut aussi bon architecte.

1598—1680 Le chevalier Bernin, un des plus célèbres sculpteurs et architectes.

1610—1686 Hercule Ferrata.

1622—1694 Pujet, que son génie universel fit surnommer le Michel-Ange de la France, a beaucoup travaillé à Gênes. Son chef-d'œuvre Milon de Crotone est à Paris, au Louvre.

1628—1704 Dominique Guidi.

1655—1719 Pierre Legros, français. Il a fait à Rome beaucoup de bons ouvrages.

1658—1728 Camille Rusconi, élève de Ferrata. Un autre Rusconi a été un habile architecte du XVI[e] siècle.

* —1715 Angelo Rossi, génois. Auteur du tombeau d'Alexandre VIII à saint Pierre.

1757—1822 Canova, le plus habile sculpteur de ces derniers temps. Le célèbre Thorwaldsen, Danois, qui vient de mourir, a laissé à Rome des œuvres remarquables.

ARCHITECTES.

Treizième siècle, Nicolas de Pise. Jean de Rossi, etc.

1300—1350 Thadeo Gaddi. Il acheva le Campanile de Florence et il fit le pont Vieux de cette ville.

1377—1444 Brunelleschi. Architecte de la grande coupole de Florence.

1398—1480 Jean B. Alberti. Il commença avec Rosellini la basilique de Saint-Pierre. Il a écrit sur l'architecture et sur la peinture.

1407 — * Julien de Majano. Il a fait l'église de Saint-Marc et le palais de Venise, à Rome.

1435—1530 Frère Joconde, dominicain. Il travailla avec Julien de San Gallo et Raphaël à la construction de la basilique de Saint-Pierre, après le Bramante. Appelé à Paris, il y bâtit le pont au Change et le pont Saint-Michel.

1443—1517 Julien de San Gallo, d'une famille d'architectes dont le plus illustre a été Antoine.

1444—1514 L'illustre Bramante.

* —1546 Antoine de San Gallo. Architecte du palais Farnèse. Il travailla à saint Pierre après Balthazar Peruzzi.

1476—1551 Jérôme Genga et son fils Barthélemi.

1481—1550 Balthazar Peruzzi; il succéda à Raphaël comme architecte de Saint-Pierre.

1507—1573 Le célèbre Vignole. Il travailla à Rome et à Paris. Son traité des cinq ordres fait autorité en architecture.

1508—1588 Palladio, de Vicence, autre architecte classique. Il a écrit un traité d'architecture très-estimé et un ouvrage sur les *antiquités de l'ancienne Rome.*

1511—1589 Ammanati. Il a fait la cour du palais Pitti et le pont de la Trinité à Florence, le palais Ruspoli et la façade du collége romain à Rome.

1518—1552 Serlio, de Bologne. Il fut appelé à Paris pour travailler au Louvre. Il a écrit un traité d'architecture.

1527—1692 Pellegrin de Bologne. Il a travaillé à Saint-Ambroise de Milan et et au palais de l'Escurial.

• — 1580 Pyrrho Ligorio. Collaborateur de Vignole à la basilique de Saint-Pierre.

1540—1614 Jean Fontana.

1543—1607 Dominique Fontana. L'érection de l'obélisque du Vatican fit sa réputation et sa fortune. Il a écrit un volume in-folio sur les procédés qu'il employa.

1543—1609 Jacques della Porta. Il acheva la coupole de Saint-Pierre. Il fut aussi un grand sculpteur.

1556—1629 Charles Maderne, élève et neveu de Dominique Fontana, acheva la basilique de Saint-Pierre.

1565—1610 Ponzio, auteur de plusieurs monuments célèbres de Rome.

1570—1655 Jérôme Rainaldi, habile architecte romain, ainsi que son fils Charles.

1599—1667 Borromini, homme de génie, mais affecté et bizarre, qui se tua parce que Rome lui préférait le Bernin.

1616—1695 Antoine Rossi. Il a fait à Rome le majestueux palais Altieri.

1634—1714 Charles Fontana. Il a fait un grand nombre de monuments à Rome et il a écrit un livre sur la construction de Saint-Pierre. Il se ressent de l'époque où les arts dégénéraient.

1652—1728 Desgodets, architecte français, passa quelques années à Rome. Il y écrivit une description détaillée des monuments antiques. Un volume in-folio, dessins et figures. Cet ouvrage est recherché pour la beauté et l'exactitude des planches.

1657—1743 Galli Bibiena, de Bologne. Il fut aussi un habile peintre pour la perspective. — Son frère François se distingua aussi comme peintre et architecte.

1691—1737 Alexandre Galilei. Il a fait la façade de Saint-Jean de-Latran et la fameuse chapelle Corsini.

1699— * Le chevalier Fuga. Il a élevé la façade principale de Sainte-Majeure. Beaucoup de talent; mais non le goût ni la noble simplicité des maîtres qui l'avaient précédé.

1700—1773 Vanvitelli. Il a restauré habilement plusieurs monuments de Rome.

Pie VII employa beaucoup à Rome le chevalier Valadier, français, habile architecte.

Aujourd'hui l'architecte le plus capable de bâtir et d'orner une église catholique est sans contredit Welbi-Pugin, qui, depuis dix ou douze ans, a élevé en Angleterre tant d'églises et de chapelles catholiques, notamment Saint-Georges de Londres, Saint-Barnabé de Nottingham, Saint-Chad de Birmingham, Saint-Orwald de Liverpool, Saint-Wilfrid de Manchester, etc. Cet homme remarquable ne se contente pas de construire des églises ogivales selon toutes les règles du style, conformément à toutes les exigences du culte, en suivant toujours le symbolisme chrétien; il conserve encore toutes les traditions des basiliques primitives de Rome dans les dispositions des autels, des meubles, des vases sacrés et des ornements du prêtre; ce qui suppose autant de science que de goût. Pugin bâtit aussi avec le zèle d'un protestant converti au catholicisme.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MONUMENTS, DES RUINES ET DES LIEUX CÉLÈBRES DE LA VILLE DE ROME.

UTILE ENCORE POUR LA LECTURE DE L'HISTOIRE ET DE LA VIE DES SAINTS.

AGGER de Servius Tullius.	pages 602 et 615
Almon, ruisseau.	313 et 486
Amphithéâtre Castrense.	258
Antre de Cacus.	427
Ara Maxima.	417
Arc de Constantin.	399
— de Dolabella.	412
— de Drusus.	312
— de Gallien.	270
— de Janus Quadrifront.	476
— de Saint-Lazare.	483
— des Pantani.	281
— de Septime Sèvère au Forum.	457
— de Septime Sévère au Velabrum.	477
— de Titus.	397
Armilustre.	421
Baptistère de Constantin. Voyez église de Saint-Jean in Fonte.	
Basilique *profane* de Constantin.	388
— — — Émilienne.	455
— — — Sicinienne	270

Basilique *profane* de Sempronius. 477
— — Sessorienne. 254
— — Ulpienne. 249
Bibliothèque angélique. 658
— — Barberini. 601
— — Casanata ou de la Minerve. 369
— — du Collége Romain. 378
— — Corsini. 625
— — de la Sapience. 645
— — du Vatican. 570
Campagne de Rome. 156
Campo Vaccino. 446
Capitole moderne. 442
Castra Peregrinorum. 413
Castra Pretoria. 605 et 615
Catacombes en général. 163
— — de Saint-Anastase. 262
— — de Sainte-Agnès. 605
— — de Saint-Calépode ou de Saint-Pancrace. 520
— — de S.-Calixte ou de S.-Sébastien. 318
— — de Sainte-Cyriaque ou de Saint-Laurent. 264
— — de la voie Labicane. 260
— — de Saint-Pontien. 507
— — de Sainte-Priscille. 603
— — de Saint-Valentin. 332
— — de Saint-Zénon. 488
Champ de Flore. 466 et 641
— de Mars. 145 et 146
— de Mars au mont Cœlius. 412
— Scélérat. 602
— Varanus. 264

Château Saint-Ange. 560
Cimetière moderne de Saint-Laurent. 268
— des Juifs. 418
— des protestants. 483
Cirque d'Adrien. 563
— Agonalis. 647
— d'Aurélien ou d'Héliogabale. 258
— Flaminien. 468
— de Flore. 599
— (le grand) Maximus. 414
— de Néron. 530
— de Romulus, dit de Caracalla. 314
— de Salluste. 602
Cloaca Maxima. 477
Colisée. 224
Collége Capranica ou des orphelins. 350
— Clémentin. 628
— Innocentien ou Pamphili. 649
— Nazaréen. 588
— Romain. 377
Collines (les sept). 144
Columbaria (monuments funèbres.) 261
Colonne Antonine. 345
— Bellica. 468
— Lactaria. 474
— Milliaire. 442 et 455
— de Sainte-Marie-Majeure. 271
— de Phocas. 452
— Trajane. 248
Comices (les). 451
Corso, le cours. 339
Couvent, voyez église.

Curia calabra. 445
— Hostilia, ou Julia. 450
— de Pompée. 465
Daterie, (voyez Palais de la).
Douane de mer. 351
— de Ripa Grande. 504
— de terre. 337
Églises en général. 181
(1) Église de Saint-Adrien. 455
— de Sainte-Agathe in Suburra. 304
— de Sainte-Agathe in Transtevere. 500
— de Sainte-Agnès-hors-des-Murs. 606
— de Sainte-Agnès de la place Navone. 649
— de Saint-Alexis. 421
— de Saint-Ambroise della Massima. 469
— de Sainte-Anastasie. 416
— de Saint-André-du-Quirinal. 616
— de Saint-André delle Frate. 588
— de Saint-André-du-Pont-Milvius. 332
— de Saint-André-du-Pont-Milvius (chapelle). 332
— de Saint-André della Valle. 464
— de Saint-Ange in Pescheria. 469
— de Sainte-Anne des menuisiers. 636
— de Saint-Antoine abbé. 270
— des Saints-Apôtres. 378
— de Saint-Apollinaire. 652
— de Sainte-Apollonie. 500
— de Saint-Athanase. 595
— de Saint-Augustin. 655

(1) Nous n'avons compté que les églises principales.

Églises de Sainte-Balbine. 307
— de Saint-Barthélemi-des-Bergamasques. 345
— de Saint-Barthélemi-en-l'île. 497
— de Saint-Benoît in Pescivola. 499
— de Saint-Bernard. 615
— de Sainte-Bibiane. 261
— de Saint-Blaise. 632
— de Saint-Bonaventure. 399
— de Sainte-Brigitte. 637
— de Saint-Calixte. 510
— de Sainte-Catherine-des-Funari. 468
— de Sainte-Catherine-de-Sienne. 304
— de Sainte-Cécile in Transtevere. 500
— de Saint-Césaire. 309
— de Saint-Charles et Saint-Ambroise-au-Cours. 341
— de Saint-Charles-des-Catinari. 467
— de Saint-Charles-des-quatre-Fontaines. 616
— de Saint-Chrysogone. 499
— de Saint-Clément. 229
— des Saints-Côme-et-Damien. 453
— de Sainte-Constance. 608
— de Sainte-Croix-en-Jérusalem. 255
— de Sainte-Croix-de-la-Pénitence. 526
— de Saint-Denis. 616
— Domine quò vadis. 328
— des Saints-Dominique et Sixte. 304
— de Sainte-Dorothée. 513 et 524
— de Saint-Éloi. 475
— de l'Enfant-Jésus. 299
— du Saint-Esprit. 564
— de Saint-Étienne-le-Rond. 413

Églises de Saint-Eusèbe. 262
— de Saint-Eustache. 645
— de Sainte-Félicité (emplacement). 605
— de Saint-François-de-Paule. 282
— de Saint-François-d'Assise à Ripa. 509
— de Saint-François-de-Sales. 526
— de Sainte-Françoise-Romaine ou Sainte-Marie-Neuve. 389
— de Sainte-Galla. 474
— des Garavites. 375
— de Saint-George in Velabro. 477
— de Saint-Grégoire. 400
— de Saint-Ignace. 372
— de Saint-Isidore. 599
— de Saint-Jacques-des-Espagnols. 650
— de Saint-Jacques-des-Incurables. 341
— de Saint-Jacques scoccia-cavalli. 565
— de Saint-Jean Calibyte. 498
— de Saint-Jean décollé. 475
— de Saint-Jean in Fonte (baptistère). 256
— de Saint-Jean-des-Florentins. 629
— de Saint-Jean-des-Gênois. 500
— de Saint-Jean-à-la-Porte-Latine. 312
— de Saint-Jean-de-Latran. 234
— de Saint-Jean in Oleo. 311
— des Saints-Jean-et-Paul. 411
— de Saint-Jérôme-de-la-Charité. 639
— de Saint-Jérôme-des-Esclavons. 628
— de Jésus. 381
— de Jésus et Marie. 341
— de Saint-Joachim et Sainte-Anne. 616
— Saint-Joseph des Menuisiers. 462

Églises de Saint-Joseph-des-Ursulines. 341
— Saint-Laurent-in-Damaso. 642
— Saint-Laurent in Lucina. 342
— Saint-Laurent in Miranda. 454
— Saint-Laurent-hors-des-Murs. 263
— Saint-Laurent in Panisperna. 303
— de Saint-Luc et Sainte-Martine. 456
— de Sainte-Lucie-des-Boutiques obscures. 467
— de Saint-Louis-des-Français. 652
— Sainte-Madelaine-des-Crucifères. 654
— Saint-Marc. 385
— Saint-Marcel. 351
— Saints-Marcellin-et-Pierre. 259
— Sainte-Marguerite. 500
— Sainte-Marie-de-l'Ame. 651
— — des Anges. 612
— — in Aquiro. 350
— — d'Ara Cœli. 434
— — in Campitelli. 468
— — in campo Santo. 565
— — in Capella. 499
— — de la Conception, aux Capucins. 600
— — de la Consolation. 475
— — in Cosmedin. 480
— — in Dominica ou de la Navicella. 412
— — de Grotta Pinta. 466
— — Libératrice. 452
— — de Lorette. 252
— — della Luce. 499
— — Majeure. 270

Églises de Sainte-Marie ad Martyres. Panthéon. 361
— — sur Minerve. 366
— — des Miracles. 341
— — de Monte-Santo. 341
— — in Monticelli. 635
— — des Monts. 281
— — du saint nom de Marie. 252
— — de l'Oraison ou de la Mort. 633
— — del Orto. 504
— — de la Paix. 650
— — du Peuple. 337
— — in Portico ; voyez église de Sainte-Galla.
— — du Prieuré de Malte. 427
— — in Publiculis. 636
— — de Regina cœli. 526
— — du Repos. 508
— — della scala. 524
— — Scala cœli. 488
— — du Soleil. 480
— — in Transtevere. 510
— — à Trevi. 588
— — in Vallicella ou église Neuve. 629
— — in Via. 345
— — in Via Lata. 352
— — de la Victoire. 610
— — de la Visitation. 351
— Sainte-Marie-Égyptienne. 479
— Sainte-Marthe. 378
— de Saint-Martin-du-Mont. 287
— des Saints-Michel et Magne. 530

Églises de la Mort ou Sainte-Marie de l'Oraison.
— Nérée et Achillée. 307
— Neuve, Sainte-Marie in Vallicella.
— Saint-Nicolas in Carcere. 473
— Saint-Nicolas des Somasques. 468
— Saint-Nicolas de Tolentino. 602
— de l'Oratoire. 630 et 632
— Saint-Onuphre. 527
— Saint-Pancrace. 519
— Saint-Pantaléon. 642
— Saint-Paul aux trois Fontaines. 486
— Saint-Paul hors des murs. 488
— Saint-Paul à la Regola. 635.
— Saint-Pierre in Carcere. 458
— Saint-Pierre in Montorio. 513
— Saint-Pierre et Saint-Paul du Gonfalon. 632
— Saint-Pierre du Vatican. 529
— Saint-Pierre aux liens. 283
— de Sainte-Praxède. 300
— de Sainte-Praxède dite in Passere. 508
— de la Propagande. 591
— de Sainte-Prisque. 428
— de Sainte-Pudentienne. 291
— des quarante Saints ou de Saint-Pascal. 509
— des quatre Saints couronnés. 231
— de Saint-Quirice et de Sainte Julite. 281
— de Saint-Roch. 627
— des Saintes-Rufine et Seconde. 500
— Saint-Sabas. 430
— Sainte-Sabine. 418
— Saint-Sauveur de la Scala Santa ou Sancta-Sanctorum. 246

Églises de Saint-Sauveur du chemin d'Ostie. 485
— Saint-Sauveur in Thermis. 647
— Saint-Sébastien hors des murs. 319
— Saint-Sébastien in Pallara. 319
— Saint-Sixte. 308
— Sainte-Suzanne. 615
— Saint-Sylvestre in Capite. 343
— Saint-Sylvestre in Lacu. V. Sainte-Marie Libératrice.
— Saint-Sylvestre au Quirinal. 619
— Saint-Théodore. 449
— Saint-Thomas de Cantorbéry. 641
— Saint-Thomas in Formis. 413
— Trinité des Condotti. 343
— Trinité du Mont. 596
— Trinité de Monte Citorio. 347
— Trinité des Pèlerins. 635
— Saint-Urbain. 317
— Vincent et Anastase aux trois Fontaines. 487
— Vincent et Anastase à Trévi. 588
— Saint-Vital. 617
— Saint-Vite. 270
Emporium. 482
Enceinte de Rome. 144
Escalier (saint le). 245
Figuier Ruminal. 450
Fontaines principales : de la Barcaccia. 595
— — de monte Cavallo. 618
— — Pauline. 516
— — de la place Navone. 647
— — du pont Sixte. 634
— — de Termini. 611

— — des Tortues. 468
— — de Trévi. 587
— — du Vatican. 535
Fontaines antiques : d'Égérie. 309
— — de Juturne. 477
Forum d'Antonin. 345
— d'Auguste et de César. 447
— Boarium. 476
— de Nerva, ou de Domitien, ou Palladium. 280
— Olitorium. 473
— Romain, le grand Forum. 446
— de Trajan. 248
Galeries principales, voyez les Palais et les Villas.
Galerie de l'Académie de Saint Luc. 456
— Capitoline. 444
Gémonies. 459
Græcostasis. 451
Hôpital des Benfratelli. 498
— de la Consolation. 475
— du Saint-Esprit. 563
— des Fous. 527
— de Saint-Gallican. 500
— de Sainte-Galla. 474
— de Saint-Jean de Latran. 231
— des Incurables. 341
— de Saint-Michel. 505
— des Orphelins. 350
— des Pèlerins et des Convalescents. 635
— de Saint-Roch. 627
Ile du Tibre. 496
Jardin de l'Académie des Arcades. 523
— Botanique. 527
— Colonna. 619

— Farnésiens. 406
Jardins antiques de César (emplacement des). 508
— — de Galba. 519
— — de Lucullus. 589
— — de Mécène. 287
— — de Salluste. 596 et 602
— — Variani. 255
Jardin public du Pincius. 337
— — du Cœlius. 400
Juiverie ou Ghetto. 470
Lac Curtius. 452
Lupercal (le). 450
Macellum Livianum et ensuite Martyrum. 270
Maison de Rienzi. 478
Marmorata (rive de la). 482
Meta Sudans 229
Monts-Aventin. 417
— Capitolin. 432
— Cœlius. 400
— Citorio. 347
— Esquilin. 283
— Janicule ou Montorio. 513
— Marius. 566
— Palatin. 404
— Pincius. 596
— Quirinal ou Cavallo. 618
— Sacré. 609
— Testaccio. 482
— Viminal. 303
— Vatican. 530
Mont-de-Piété. 675
Navalia. 482

Obélisques. — de Saint-Jean de Latran. 232
— de Sainte-Marie-Majeure. 271
— de la Minerve. 366
— de Monte Cavallo. 618
— de Monte Citorio. 347
— de la place Navone. 648
— de la place du Panthéon. 361
— de la place du Peuple. 337
— de la Trinité du Mont. 596
— du Vatican. 535
Palais principaux. — de l'Académie Ecclésiastique. 366
— — Albani. 616
— — Altemps. 652
— — Altieri. 381
— — Barberini. Galeries. 601
— — Bolognetti, aujourd'hui Torlonia. Galeries. 380
— — Bonaparte (du prince Charles). 380
— — Borghèse. Galeries. 628
— — Bracciano. 343
— — Braschi. 643
— — Buffalo. 588
— — Caffarelli. 446
— — Capranica. 646
— — Carolis. 351
— — Cenci. 636
— — Chambre apostolique (de la). 332
— — Chancellerie (de la). 642
— — Chigi. Galeries. 345

— — Colonna. Galeries. 378
— — Conservateurs. Galeries. 444
— — Consulte (de la). 618
— — Conti. 587
— — Corsini. Galeries. 524
— — Costaguti. Galeries. 468
— — Daterie (de la). 619
— — Doria Pamphili. Galeries. 378
— — Empereurs (des) ou des Césars, ruines. 404
— — Espagne (d'). 595
— — Falconieri. 632
— — Farnèse. Galeries. 636
— — Farnésine. Académie Napolitaine. Galeries. 526
— — Fiano. 343
— — Florence (de) académie Toscane. 628
— — Giraud —Torlonia. 565
— — Gouverneur (du) ou madame. 646
— — Grazioli. 381
— — Justiniani. 647
— — Lante. 646
— — de Latran. Galeries nouvelles d'antiquités. 232
— — Mattei. Galeries. 468
— — Médicis. — Académie de France. 599
— — Monte-Citorio (du). 347
— — Muti-Papazurri. 378
— — Odescalchi. 378

Palais principaux : Orsini, voyez théâtre de Marcellus.
— — Pamphili, à la place Navone, peintures. 649
— — Pio. 465
— — Piombino, au Cours. 345
— — Quirinal. Galeries. 618
— — Rospigliosi. Galeries. 618
— — Ruspoli. 341
— — Salviati. 527
— — Santa-Croce. 635
— — Sciarra. Galeries. 380
— — Sénatorial. 443
— — Spada. Galeries. 636
— — Vatican. Galeries 566
— — Venise (de). 380
— — Verospi - Torlonia, fameuses fresques de l'Abane. 345
— — Vidoni. 466
Panthéon. Voyez Église de Sainte-Marie ad Martyres.
Places. — Elles sont indiquées par les monuments, excepté les suivantes : — Branchi. 635
— Capranica. 348
— du champ de Mars. 342
— d'Espagne. 595
— Montanara. 473
— de Pasquin. 643
— de Pietra. 351
— Rusticucci. 530
Ponts. 153
— Pont Ange (saint) Élien. 560

— Barthélemi (de Saint) Cestius. 498
— Lamentano, hors de Rome. 609
— Molle, Milvius. 331
— Palatin ou Rompu. 478
— Quatro-Capi, Fabricius. 497
— Salaro, hors de Rome. 604
— Sixte, Janiculensis. 635
— Sublicius (vestiges du). 504
— Triomphal (vestiges du). 415 et 629
Portes et leurs différents noms. 154
Porte Angélique. 566
— Capène. Antique. 310
— Carmentale. Antique. 473
— Cavallegieri. 663
— Esprit (du Saint). 527
— Esquiline. Antique. 261
— Saint-Jean, Asinaria. 253
— Latine. Antique. 310
— Laurent (de Saint) Tiburtine. 262
— Majeure. 258
— Paucrace (Saint) Janiculensis, Aurelia. 517
— Paul (Saint) Ostiensis. 483
— Peuple (du) Flaminienne. 336
— Pie. Nomentana, Viminalis, de Sainte-Agnès. 605
— Pinciana. 599
— Portèse, Portuensis. 507
— Salara. Agonale, Colline, Quirinale, Scélérate. 603
— Septimienne. 524
— Sébastien (Saint). 312
— Trigémine. 481

Ports. — Ripa grande. 504
— Ripetta. 627
Portique d'Octavie. 469
Postes (hôtel des). 345
Prison Mamertine et Tullienne. 458
Prisons Neuves. 632
Puticolæ, Cimetière antique des pauvres et des esclaves. 260 et 319
Pyramide de Cestius. 484
Roche Tarpéienne. 445
Rostres. 451
Sapience (la). 644
Séminaire des Anglais. 641
— des Irlandais. 304
— de la Propagande. 591
— Romain. 652
Temples payens, leurs restes ou leur emplacement.

— d'Antonin et Faustine. 454
— d'Antonin le Pieux. 351
— d'Apollon : plusieurs. 405, 430 et 652
— de Bacchus. 317
— de Bellone. 415 et 468
— de la Bonne Déesse. 427
— de Cérès et Proserpine. 480
— de la Concorde. 449
— de Cybèle. 509
— de Diane. 430
— d'Esculape. 498
— de Faune. 498
— de la Fortune Capitoline. 449
— de la Fortune Muliebris. 253

Temple de la Fortune Virile. 479
— d'Hercule Gardien. 468
— d'Hercule Vengeur. 476
— d'Isis et Sérapis. 361
— de Junon Lucine. 271
— de Junon Moneta. 445
— de Junon Reine. 418
— de Jupiter Capitolin. 433
— de Jupiter Feretrius. 434 et 445
— de Jupiter Lycaonien. 498
— de Jupiter Stator. 452
— de Jupiter Tonnant. 449
— de Mars. 310
— de Minerve. 366
— de Minerve Aventine. 430
— Minerve Medica (dit de). 261
— de Nerva. 281
— Paix (dit de la) voyez basilique de Constantin.
— de Pallas. 280
— de la Piété. 473
— de la Pudicité patricienne. 479
— de la Pudicité plébéienne. 479
— Ridicule (du Dieu). 254
— de Romulus Quirinus. 617
— de Romulus fils de Maxence. 314
— de Romulus et Remus. 453
— de Saturne. 455
— du Soleil. 619
— de Vénus et Rome. 395
— de Vesta au Forum. 449
— de Vesta sur le Tibre. 480

— (1) de la Volupté. 479
Théâtres antiques de Marcellus. 472
— — de Pompée. 465
Thermes d'Agrippa. 365
— de Caracalla, Antonin. 305
— de Constantin. 619
— de Dioclétien. 611
— de Néron. 647
— de Titus. 284
Tombeau d'Adrien. — Château Saint-Ange.
— d'Auguste. 624
— de Cœcilia Metella. 316
— de Néron. 138 et 337
— des Scipions. 311
Tour des Conti. 280
— des Milices. 304
— de Néron. 287
— Pignatarra. 259
— des Specchi. 390
Ustrinum ou Bustum, bûcher public. 260 et 319
Vallée Caffarella. 313
Vallée de l'Enfer. 566
Velabrum (quartier du). 476
Villas. — Albani. Galeries. 604

(1) L'emplacement du temple de Janus, qui était ouvert pendant la guerre, n'est pas connu aujourd'hui. Un de mes amis a encore fait pour moi cette année des recherches à Rome ; il a interrogé de savants antiquaires ; on lui a répondu que cet emplacement était ignoré. Un écrivain Français a commis à ce sujet une singulière bévue. Il dit que ce fameux temple avait été bâti sur l'île du Tibre. Or, c'est Numa qui l'érigea à Janus, et l'île du Tibre ne fut formée qu'à l'époque de l'expulsion du dernier roi.

— Aldobrandini. 304
— Altieri. 261
— Barberini. 528
— Bolognetti. Torlonia. 605
— Borghèse. Galeries. 333
— Corsini. 518
— Giraud. 518
— Justiniani. Wolkonski. 231
— Lante, du Sacré-Cœur. 527
— Ludovisi. 602
— Madame. 566
— Massimi. 605
— Mattei. Godoy. 413
— Millns au Palatin (Spada). 406
— Negroni. 615
— Pamphili Doria. Galeries. 518
— Patrizi. 605
— Torlonia. 605
Villas antiques. — Des Gordiens. 261
— — de Martial. 609
— — d'Ovide. 609
— — de Phraonte. 509
— — de Sénèque. 609
Vivarium Castrense. 258
Vivarium du Colisée. 411
Voies antiques. 155
Voie Appienne. 312
— Ardéatine. 313
— Aurélienne. 517
— Flaminienne. 155
— Gabine. 261
— Labicane. 259

— Lata. 354
— Latine. 312
— Neuve, Nova. 416
— Nomentana. 605
— Prénestine. 261
— Sacrée. 416
— Salara. 603
— Scélérate. 283
— Tiburtine. 262
— Triomphale. 415
— Vitellienne. 518

FIN DE LA TABLE.

Imprim. de Fr. SEGUIN aîné, à Avignon, rue Bouquerie, 13.

